

LES IDÉES
DE
M^{ME} AUBRAY

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre
du Gymnase-Dramatique, le 16 mars 1867.



ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS FILS

FORMAT GRAND IN-18

- AFFAIRE CLÉMENCEAU (*Mémoire de l'accusé*), un volume.
LA DAME AUX CAMÉLIAS, un volume.
LE ROMAN D'UNE FEMME, un volume.
DIANE DE LYS, un volume.
TROIS HOMMES FORTS, un volume.
LA DAME AUX PERLES, un volume.
ANTONINE, un volume.
LA VIE A VINGT ANS, un volume.
AVENTURES DE QUATRE FEMMES, un volume.
LA BOITE D'ARGENT, un volume.
LE DOCTEUR SERVANS, un volume.
LE RÉGENT MUSTEL, un volume.
TRISTAN LE ROUX, un volume.
SOPHIE PRINTEMPS, un volume.

SOUS PRESSE

THÉÂTRE COMPLET

Avec notes et commentaires, 3 volumes.

LES IDÉES

DE

M^{ME} AUBRAY

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

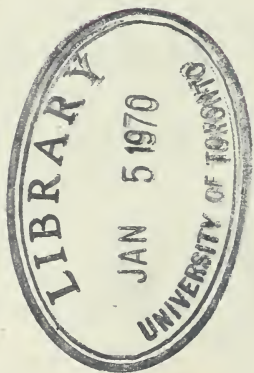
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1867

* Droits de reproduction et de traduction réservés



PQ

2231

I 3

1867

A CHÉRI MONTIGNY

Je veux, mon cher enfant, te dédier cette comédie. Elle te revient de droit. Madame Aubray, c'est la foi, le dévouement et le sacrifice. C'est ce que fut ta mère.

Je t'embrasse.

A. DUMAS FILS.

PERSONNAGES.

BARANTIN.	MM. ARNAL.
CAMILLE.	PIERRE BERTON.
VALMOREAU.	POREL.
TELLIER.	NERTANN.
UN DOMESTIQUE.	ALPHONSE.
JEANNINE.	M ^{mes} DELAPORTE.
MADAME AUBRAY.	PASCA.
LUCIENNE.	BARATAUD.
GASTON.	DEROUEZ.
MARGUERITE.	ALEXANDRE.

La scène se passe à Saint-Valery-en-Caux, de nos jours.

LES IDÉES

DE

MADAME AUBRAY

ACTE PREMIER.

Salon de musique, dans un Casino de bains de mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARANTIN, VALMOREAU.

VALMOREAU, gaiement.

Je ne me trompe pas, comme on dit dans les comédies, j'est bien à M. Barantin que j'ai l'honneur de parler.

BARANTIN.

A lui-même, mauvais sujet.

VALMOREAU.

Vous arrivez ?

BARANTIN.

Et vous ?

VALMOREAU.

Moi, je suis ici depuis trois jours.

BARANTIN.

Moi, depuis quinze.

VALMOREAU.

Comment ne vous ai-je pas rencontré une seule fois ?

BARANTIN.

J'habite sur la hauteur, à côté d'Étennemare, en pleine campagne, auprès d'un petit bois ravissant, et je ne suis presque pas sorti depuis mon arrivée. Je travaille beaucoup.

VALMOREAU.

Vous venez aux bains de mer pour travailler ?

BARANTIN.

Non, mais je travaille partout où je vais.

VALMOREAU.

Il faut bien se reposer, cependant.

BARANTIN.

Si je me repose maintenant, qu'est-ce que je ferai quand je serai mort ?

VALMOREAU.

Toujours des livres sérieux concernant l'industrie, le travail, le progrès, l'économie politique ?

BARANTIN.

Toujours.

VALMOREAU.

Je vois ça de temps en temps sur les murs. De grandes affiches bleues ; chez Didier, quai des Augustins, un gros volume, sept francs. C'est raide. Et vous êtes seul ici ?

BARANTIN.

Je suis avec des amis et avec ma fille.

VALMOREAU.

Vous avez une fille ?

BARANTIN.

De quinze ans.

VALMOREAU.

Tiens, tiens, tiens ! je vous croyais garçon.

BARANTIN.

Je suis père, ne vous déplaie.

VALMOREAU.

Vous êtes père ! j'en suis fort aise ! Madame Barantin est avec vous ?

BARANTIN.

Madame Barantin est morte depuis plusieurs années déjà. Ma fille est ici avec une excellente amie qui a bien voulu se charger de l'élever, et qui l'élève bien.

VALMOREAU, d'un air indifférent.

Ah !

BARANTIN,

Pourquoi ce : *ah* !

VALMOREAU.

Je dis : ah ! tout bonnement.

BARANTIN.

Et vous, coureur de coulisses, de clubs, de courses, lion, dandy ?

VALMOREAU.

Cocodès ; c'est comme ça que les gens qui s'ennuient appellent maintenant les gens qui s'amuse.

BARANTIN.

Eh bien, cocodès, qu'est-ce que vous êtes devenu, depuis la mort de votre tante ?

VALMOREAU.

Je suis devenu plus riche.

BARANTIN.

Voilà tout ?

VALMOREAU.

Malheureusement, c'était ma dernière parente.

BARANTIN.

Ainsi vous êtes seul au monde ?

VALMOREAU.

Tout seul.

BARANTIN.

Et vous ne faites rien ?

VALMOREAU.

Rien.

BARANTIN.

Votre père travaillait cependant.

VALMOREAU.

Justement, pour que je ne travaille pas ; sans ça, à quoi servirait l'héritage ?

BARANTIN.

C'est juste. Et aucune idée de mariage ?

VALMOREAU.

Aucune ! aucune ! aucune ! j'en suis même bien loin. Tel que vous me voyez, je suis amoureux.

BARANTIN.

D'une personne qui est ici ?

VALMOREAU.

D'une personne qui est ici.

BARANTIN.

Soyez tranquille, je n'aurai pas l'air de vous voir quand je vous rencontrerai avec elle.

VALMOREAU.

Mais vous ne nous rencontrerez pas ensemble, je ne la connais que de vue. Tiens ! je vais même compter sur vous maintenant pour me renseigner.

BARANTIN.

Sur moi ?

VALMOREAU.

Ou sur vos amis ; mais ce sont des gens sérieux, vos amis ?

BARANTIN.

Je leur ai confié ma fille.

VALMOREAU.

Ils ne doivent pas connaître cela. On appelle les gens sérieux, n'est-ce pas, les gens qui ne comprennent rien à l'amour ?

BARANTIN.

Tandis que vous...

VALMOREAU.

Tandis que, moi, je suis toujours amoureux; c'est mon unique occupation.

BARANTIN.

Et depuis quand avez vous embrassé cette carrière ?

VALMOREAU.

Depuis que j'ai l'âge de raison.

BARANTIN.

Il n'y a pas longtemps alors ?

VALMOREAU.

J'ai commencé à dix-huit ans et j'en ai vingt-huit.

BARANTIN.

Et ça vous amuse encore ?

VALMOREAU.

Plus que jamais. Franchement, connaissez-vous une plus noble occupation que l'amour et plus digne de la grande destinée de l'homme ? Qu'y a-t-il de mieux à faire de vingt à trente ans, et de trente ans à cinquante, et... ?

BARANTIN.

Et de cinquante à cent, et ainsi de suite.

VALMOREAU.

Je me soucie de l'ambition et de la gloire comme de ce que pense le Grand Turc quand il est tout seul; mais une belle personne, jeune, souriante, blonde...

BARANTIN.

Blonde ?

VALMOREAU.

C'est indispensable ; dans cette musique de l'amour, une blonde vaut deux noires. Une belle personne dont on ne soupçonnait pas l'existence, la veille, qu'on rencontre tout à coup, qu'on aime instantanément, parce que vous savez ou vous ne savez pas que l'amour est instantané ; les gens qui croient qu'il vient peu à peu, comme la goutte ou la calvitie, sont dans une erreur profonde. On voit, on aime. Eh bien, rencontrer cette femme, lui dire qu'on l'adore, la convaincre, la voir sourire, et entendre enfin ces mots : « Trouvez-vous tel jour, à telle heure, à tel endroit ; » ce jour, qui est ordinairement le soir même, la voir venir, cachée au fond d'une voiture, avec deux voiles sur le visage et se dire : « Là est une sensation nouvelle ; » ce n'est donc pas intéressant ? ça ne vaut donc pas mieux que la guerre, la politique ou le whist avec un mort ?

BARANTIN.

Et vous appelez ça l'amour ?

VALMOREAU.

Le vrai, le seul, l'unique amour ; celui qui ne laisse ni regret ni remords.

BARANTIN.

Et après ?

VALMOREAU.

Après ! on recommence avec une autre. Du nouveau, du nouveau, et toujours du nouveau.

BARANTIN.

Et quand on est vieux, malade, tout seul ?

VALMOREAU.

On geint et on se repent. Moi je suis sûr que je me repentirai, c'est si commode !

BARANTIN.

Et enfin ?

VALMOREAU.

Et enfin, on meurt après une vie gaie, au lieu de mourir après une vie triste comme font ceux qui donnent à ce monde plus d'importance qu'il n'en a.

BARANTIN.

Et quand on est mort ?

VALMOREAU.

C'est pour longtemps, dit la chanson.

BARANTIN.

En attendant, vous voilà amoureux pour la cinq cent vingtième fois, à une fois par semaine depuis dix ans.

VALMOREAU.

Oh ! il y a des mortes saisons, et puis il y a des non-valeurs.

BARANTIN.

Et vous avez le doux espoir que la personne dont il s'agit est de celles à qui on peut dire au bout de huit jours...

VALMOREAU.

J'ai ce doux espoir.

BARANTIN.

Et il vous vient ?

VALMOREAU.

De certaines indications auxquelles un Parisien se trompe rarement.

BARANTIN.

Et qui sont ?

VALMOREAU.

Cela vous intéresse, homme sérieux ?

BARANTIN.

Vous verrez pourquoi, plus tard.

VALMOREAU.

Eh bien, voici mon histoire avec miss Capulet.

BARANTIN.

Miss Capulet! est-ce qu'elle descend de la bien-aimée de Roméo ?

VALMOREAU.

Par le balcon peut-être... Non, je l'appelle ainsi, ne connaissant pas son nom véritable, à cause d'un petit capulet bleu qu'elle porte presque toujours, et qui fait d'elle la plus gentille petite personne qu'on puisse imaginer. D'abord, elle a la ligne.

BARANTIN.

Vous dites ?

VALMOREAU.

Je dis : elle a la ligne. Vous ne savez pas ce que c'est que la ligne ? Vous n'avez donc jamais aimé, à votre âge ?

BARANTIN.

Quel âge me donnez-vous ?

VALMOREAU.

Soixante ans.

BARANTIN.

J'en ai quarante-neuf. Un homme de quarante-neuf ans qui en paraît soixante a plus aimé que vous n'aimerez jamais, jeune homme ; seulement, il n'a aimé qu'une fois.

VALMOREAU.

Juste punition d'une fausse théorie.

BARANTIN.

Qu'est-ce que c'est que la ligne ?

VALMOREAU.

Quand, même sans être peintre, en voyant passer une femme, il vous semble que d'un seul coup de crayon vous pourriez tracer sa silhouette, depuis le pompon de son chapeau jusqu'à la queue de sa robe, cette femme a la ligne. Qu'elle marche, qu'elle s'arrête, qu'elle rie, qu'elle pleure, qu'elle mange, qu'elle dorme, elle est toujours, sans y tâcher, dans les exigences du dessin. Surgit-il un coup de vent violent comme nous en avons

ici sur la plage, tandis que les autres femmes se sauvent, s'assoient, se serrent les unes contre les autres, mettent leurs mains tout autour d'elles avec des mouvements ridicules et dans des attitudes grotesques, — elle — continue son chemin sans faire un pas plus vite qu'un autre. Le vent furieux l'enveloppe, l'enlace, fait flotter sa jupe en avant, en arrière, à droite, à gauche, elle va toujours, elle se connaît, elle n'a rien à craindre. Ce qui est choc pour les autres est caresse pour elle, ce qui était plat devient rond, ce qui était douteux devient évident; on est certain que les pieds sont petits et que les jambes sont pures, voilà tout; ce sont des femmes dont on peut devenir amoureux fou à cent pas de distance, d'un bout à l'autre d'une rue, sans avoir vu leur visage. Terribles créatures pour le commun des hommes, car elles savent leur puissance, et, si vous laissez tomber votre cœur sur leur chemin, elles marchent tranquillement dessus, pour ne pas déranger la ligne.

BARANTIN.

Alors, cette fois, vous êtes en danger ?

VALMOREAU.

Presque. Si elle résiste, j'en ai pour quinze jours.

BARANTIN.

Une non-valeur ! et depuis quand êtes-vous amoureux ?

VALMOREAU.

Amoureux sérieusement ?

BARANTIN.

Oui.

VALMOREAU.

Depuis avant-hier, dix heures trois quarts.

BARANTIN.

Du matin ?

VALMOREAU.

Du matin, et voici comment la chose est arrivée. Il faut vous dire que les chemins de fer entrent pour beaucoup dans mes combinaisons. Quand le printemps est venu, je prends mon sac

de nuit ou ma malle, selon la distance à parcourir, et je me rends à la gare à l'heure du train express, tantôt à la gare de l'Ouest, tantôt à celle du Nord, tantôt à celle de l'Est...

BARANTIN.

Tantôt à celle du Midi?

VALMOREAU.

Non, je garde le Midi pour l'hiver.

BARANTIN.

C'est juste, pardon.

VALMOREAU.

Je ne sais jamais en sortant de chez moi où je serai le soir, cela dépend d'une voyageuse que je ne connais pas. Au milieu de toutes ces femmes qui s'envolent vers une autre patrie, j'en avise une; les jeunes filles exceptées bien entendu, elles sont sacrées, celles-là.

BARANTIN.

Il faut les épouser.

VALMOREAU.

Comme vous dites. Si mon inconnue est seule, c'est rare, mais cela n'en vaut que mieux; si elle a un mari, j'étudie le mari. La destinée d'une femme est dans les traits de son mari. Si le mari me va, je la regarde, tranchons le mot, je lui fais l'œil, vieux moyen, éternellement bon pour commencer. Elle voit bien vite l'émotion qu'elle me cause, et où va la belle je vais. Dès que je puis lui parler, je lui apprends que sa seule vue m'a détourné de ma route, que ma famille ne va pas savoir ce que je suis devenu, que ma vie... C'est bête comme un tour de cartes, mais ça réussit dix-neuf fois sur vingt, et ça me fournit d'avance un prétexte pour m'en aller après.

BARANTIN.

C'est ingénieux, très-ingénieux.

VALMOREAU.

Or, l'autre jour, à la gare de l'Ouest, j'aperçois une dame toute seule, avec une femme de chambre et un enfant.

BARANTIN.

Oh! un enfant!

VALMOREAU, continuant.

J'adore les enfants en ces circonstances : ça jase, ça fait les commissions, ça va se coucher de bonne heure. Les femmes disent que ça garantit; les maris croient que ça surveille, c'est excellent.

BARANTIN.

C'est excellent, les enfants!

VALMOREAU.

Je vois mon inconnue qui prend ses billets au guichet du Havre, je prends ma première pour le Havre, vingt-cinq francs.

BARANTIN.

C'est raide.

VALMOREAU.

Oui! tout cela est assez cher comme mise de fonds.

BARANTIN.

Sans compter les faux frais.

VALMOREAU.

Elle monte dans le compartiment des dames, je monte dans le compartiment à côté, me voilà bien tranquille. J'arrive au Havre...

BARANTIN.

Nous allons rentrer dans nos petits débours.

VALMOREAU.

Personne! elle était descendue à je ne sais quelle station, comprenez-vous? Alors, me voilà faisant tout le littoral.

BARANTIN.

Autre non-valeur.

VALMOREAU.

Autre non-valeur. Enfin j'arrive ici, et avant-hier à dix heures trois quarts, je vois mon inconnue qui sort de cette salle où nous sommes, où elle vient tous les jours jouer du piano, pas très-bien, pendant que les autres baigneurs déjeunent.

BARANTIN.

Et où en êtes-vous ?

VALMOREAU.

Je ne puis pas dire que je suis très-avancé, elle n'a même pas eu l'air de me voir. L'aborder devant tout le monde, c'est difficile et un peu trop commis voyageur. Je me suis adressé à l'enfant pendant qu'il jouait avec d'autres bambins, et je lui ai demandé comment on l'appelle. Il m'a répondu : « Le prince Bleu. — Et votre maman ? — La princesse Blanche. — Et le mari de votre maman ? — Le prince Noir. »

BARANTIN.

L'enfant s'est moqué de vous.

VALMOREAU.

Galamment ; ce sont des réponses faites d'avance à des questions prévues. Alors, j'ai interrogé la femme de chambre.

BARANTIN.

C'est tout neuf, ça.

VALMOREAU.

La femme de chambre m'a dit : *Ich versteke nicht. Sprechen Sie deutsch ?*

BARANTIN.

Traduction : « Je ne comprends pas. Parlez-vous allemand ? »

VALMOREAU.

Je lui ai répondu : *Ya*.

BARANTIN.

Voilà la conversation engagée.

VALMOREAU.

Attendez ; elle s'est levée et elle m'a dit : « Vous êtes bien-heureux, monsieur de parler allemand ; moi, je n'en comprends pas une syllabe ; » et elle m'a planté là.

BARANTIN.

Et de deux ! Restait le propriétaire de la maison qu'elle habite.

VALMOREAU.

C'est Roussel, le baigneur. Elle est déjà descendue chez lui

l'année dernière ; elle le paye d'avance, il ne lui demande pas autre chose. On l'appelle ici la dame de chez Roussel. Elle ne reçoit pas de lettres et elle ne parle à personne. Mystère ! mystère !

BARANTIN.

C'est là toute votre histoire ?

VALMOREAU.

Jusqu'à présent.

BARANTIN.

Vous n'avez plus rien à me conter ?

VALMOREAU.

Non.

BARANTIN.

Avez-vous cent francs sur vous ?

VALMOREAU.

Cent francs, oui.

BARANTIN.

Donnez-les-moi.

VALMOREAU, lui donnant les cent francs.

Tenez.

BARANTIN.

Cela ne vous gêne pas ?

VALMOREAU.

Non... Mais vous n'avez pas besoin de cent francs.

BARANTIN.

Aussi n'est-ce pas pour moi que je vous les demande ; voici ce que c'est. Nous fondons en ce moment des écoles pour les enfants pauvres, orphelins ou abandonnés, et nous avons besoin de souscripteurs. Où les trouverons-nous, si ce n'est parmi les gaillards comme vous, qui s'amusez tant et à qui l'argent vient tout seul, pendant qu'ils suivent les femmes dans les gares ? Elle est charmante, votre histoire ! Ce n'est pas pour en dire du mal, mais elle vaut bien cent francs, surtout pour des pauvres diables qui n'en auront jamais de pareilles à conter.

VALMOREAU.

On souscrit une fois pour toutes ?

BARANTIN.

Oui, rassurez-vous.

VALMOREAU.

Alors, ce n'est pas assez, mon maître; inscrivez-moi pour cinq cents francs.

BARANTIN.

Pardieu! voilà qui est bien parlé. Décidément, il est rare qu'un homme d'esprit ne soit pas un homme de cœur. Et dire que, si les hommes dépensaient pour faire du bien aux autres le quart de ce qu'ils dépensent pour se faire du mal à eux-mêmes, la misère disparaîtrait du monde!

VALMOREAU.

Où demeurez-vous ici, pour que je vous porte le reste de ma souscription?

BARANTIN, voyant entrer madame Aubray.

Vous remettrez ce reste à madame.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME AUBRAY.

BARANTIN.

Chère amie, je vous présente un de nos nouveaux souscripteurs, M. Valmoreau, un souscripteur de cinq cents francs.

MADAME AUBRAY.

Voilà qui est magnifique, monsieur. (Elle lui tend la main.)

VALMOREAU.

Madame, c'est moi qui maintenant suis votre débiteur.

BARANTIN.

J'oubliais de vous prévenir qu'il va vous faire la cour.

MADAME AUBRAY.

Je ne demande pas mieux; il y a si longtemps qu'on ne me la fait plus.

BARANTIN.

Mais je dois le prévenir aussi des dangers qu'il va courir. Mon cher garçon, vous avez devant les yeux madame Aubray

VALMOREAU, s'inclinant.

Ah !

BARANTIN.

Ça ne vous apprend pas grand'chose. Madame Aubray est une honnête femme dans la plus grande et la plus noble acception du mot.

VALMOREAU.

Ah ! madame, laissez-moi vous regarder, vous contempler, vous admirer. J'adore les honnêtes femmes, parce que...

MADAME AUBRAY.

Il y a une raison ?

VALMOREAU.

Il y en a même deux. La première, c'est qu'on doit les adorer, et la seconde, c'est qu'on peut dire tout ce qu'on veut devant elles, elles rougissent bien moins que les autres.

MADAME AUBRAY.

C'est qu'elles ne comprennent peut-être pas tout ce qu'on dit.

BARANTIN.

Il y a douze ans, je sortais d'une grande épreuve; je ne rêvais que vengeance, meurtre, suicide. J'ai rencontré madame; elle m'a appris la patience, le courage, le travail quand même. De ma fille, qui n'avait plus de mère et que son père détestait par moments, elle a fait sa fille à elle. Si je suis bon à quelque chose, si je suis utile à quelqu'un, si je ris encore de temps en temps, si j'ai pu plaisanter tout à l'heure avec vous, c'est à elle que je le dois. Ce n'est pas une femme, c'est un ange.

MADAME AUBRAY.

Voyez comme Barantin résume simplement les choses !... Quelle définition claire ! Un ange ! Ce n'est qu'un mot et ça dit tout.

BARANTIN.

Oui, un ange... dont vous avez les qualités et les défauts.

VALMOREAU.

Quels sont les défauts des anges ?

BARANTIN.

De ne pas être assez de ce monde ; madame Aubray croit trop au bien.

VALMOREAU.

C'est abominable.

MADAME AUBRAY.

Vous déjeunez avec nous, monsieur ; je veux vous expliquer ce que vos cinq cents francs vont devenir.

VALMOREAU.

Je suis à vos ordres, madame.

BARANTIN.

Du reste, il est dans un bon moment pour laisser exploiter sa bienfaisance, il est amoureux.

MADAME AUBRAY.

Bravo !

BARANTIN.

Et il compte sur vous pour avoir des renseignements.

MADAME AUBRAY.

Sur moi ?

VALMOREAU.

Oh ! madame.

MADAME AUBRAY.

Est-ce que je connais la personne ?

BARANTIN.

Elle habite Saint-Valery. Il faut vous dire que ce garçon, qui est un charmant garçon du reste, est un des plus mauvais sujets qui existent. Il aime toutes les femmes.

MADAME AUBRAY.

Tant mieux! il faut aimer n'importe qui, n'importe quoi, n'importe comment, pourvu qu'on aime.

VALMOREAU.

Parfait! Alors, madame, connaissez-vous une petite dame blonde, qui a un enfant, une femme de chambre et un capulet bleu?

MADAME AUBRAY.

Et qui vient jouer du piano ici tous les jours?

BARANTIN.

Pas très-bien.

MADAME AUBRAY.

Entre dix et onze heures?

VALMOREAU.

Justement.

MADAME AUBRAY.

Je vais la connaître probablement aujourd'hui; j'ai à la remercier d'une gracieuseté qu'elle vient de me faire. Elle jouait hier un air tout à fait original, mon fils désirait avoir cet air. j'ai prié le directeur du Casino de demander à cette dame où je pourrais me le procurer; elle lui a répondu qu'il n'était pas gravé, et elle vient de m'en faire remettre le manuscrit à l'instant. Je vais causer avec elle quand elle va venir, je me renseignerai. et, si vous l'aimez...

VALMOREAU.

J'en suis fou.

BARANTIN.

Depuis hier, onze heures moins le quart.

MADAME AUBRAY.

L'heure n'y fait rien; n'est-ce pas, monsieur?

VALMOREAU.

Rien du tout.

MADAME AUBRAY.

Eh bien, puisque vous l'aimez, si elle est veuve, je vous présenterai à elle, et, si elle veut se remarier, vous l'épouserez.

VALMOREAU.

Oh ! c'est beaucoup, tout ça.

MADAME AUBRAY.

Je ne puis pourtant pas faire moins. (A Camille et à Lucienne qui entrent.) D'où venez-vous ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAMILLE, LUCIENNE.

CAMILLE, embrassant madame Aubray d'un côté pendant que Lucienne embrasse Barantin.

Nous venons de nous baigner.

LUCIENNE, à son père.

J'ai été jusqu'au radeau.

BARANTIN, présentant Lucienne à Valmoreau.

Mademoiselle ma fille.

LUCIENNE, saluant.

Monsieur ! — Bon ! j'ai oublié mon bouvreuil dans ma cabine.

CAMILLE.

Tu le feras mourir, ton oiseau, à le promener toujours avec toi.

LUCIENNE.

Il faut bien qu'il prenne l'air de la mer, ce pauvre mignon. Il est très-bien dans sa petite cage. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors LUCIENNE.

MADAME AUBRAY, présentant Camille à Valmoreau.

Mon fils, monsieur.

VALMOREAU.

Votre fils... d'adoption, madame.

MADAME AUBRAY.

Non pas; mon fils à moi, mon vrai fils... Cela vous étonne?

VALMOREAU.

Mais oui, madame; monsieur a au moins vingt ans.

CAMILLE.

Vingt-quatre.

VALMOREAU.

Mais alors... vous, madame?

MADAME AUBRAY.

Moi, j'en ai quarante-deux.

VALMOREAU.

Vous en paraissez bien vingt-cinq.

BARANTIN.

Voilà comme nous sommes ici, personne ne paraît son âge.

CAMILLE.

C'est que les âmes toujours pures font les visages toujours jeunes; c'est que la vertu triomphe même du temps. J'aime à entendre ce que vous venez de dire, monsieur, et je l'entends souvent; je suis si fier de cette mère-là! On nous prend partout pour le frère et la sœur, et, si ça continue, dans quelques années on nous prendra pour le père et la fille. J'ai déjà l'air plus vieux que toi. (Il lui baise les mains.) Tu vas bientôt me devoir le respect.

MADAME AUBRAY.

Mais je te respecte. N'es-tu pas le chef de la famille ?

CAMILLE.

Et elle a si grand'peur d'être accusée de coquetterie, qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour paraître vieille, cette vilaine maman. Comme elle se coiffe ! Est-ce qu'une femme se coiffe ainsi, même quand ses cheveux sont à elle ? (Il lui ébouriffe les cheveux.) Quelle différence tout de suite ! Quand on nous rencontre bras dessus bras dessous dans la rue, on dit : « Oh ! le joli petit ménage ! » — Oh ! l'adorable maman ! (Il l'embrasse.)

VALMOREAU.

En voilà une famille !

BARANTIN.

Vous n'y êtes pas encore, vous en verrez bien d'autres.

VALMOREAU, à Parantin.

La voici.

BARANTIN.

Qui ?

VALMOREAU.

Miss Capulet.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEANNINE, GASTON.

JEANNINE, à la porte, se penchant vers son fils et l'embrassant.

Tu aimes mieux aller jouer sur le galet avec Marguerite ?

GASTON.

Oui, maman.

JEANNINE, lui donnant ses joujoux.

Eh bien, va. Attends que je t'arrange un peu, et prends garde de tomber. Ne cours pas. Marguerite, ne le quittez pas surtout. (Elle se retourne, et, voyant du monde, elle se dispose à s'éloigner.)

MADAME AUBRAY.

Ne vous éloignez pas à cause de nous, madame. C'est l'heure où d'ordinaire cette salle est déserte et où vous pouvez étudier à votre aise : nous allons nous retirer ; mais je vous attendais pour vous remercier de ce manuscrit que vous m'avez si gracieusement fait remettre. J'en prendrai copie, si vous le permettez.

JEANNINE.

Certainement, madame.

MADAME AUBRAY.

Et j'irai vous le reporter.

JEANNINE.

Ne prenez pas cette peine, madame. Quand vous n'en aurez plus besoin, remettez-le tout simplement au directeur du Casino, qui me le rendra à la première occasion. Du reste, madame, si ces airs vous plaisent, j'en ai plusieurs, complètement inconnus en France, que je vous prêterai avec le plus grand plaisir.

MADAME AUBRAY.

Ce sont des airs espagnols ?

JEANNINE.

Ce sont des airs basques.

VALMOREAU.

En connaissez-vous l'auteur, madame ?

JEANNINE.

Non, monsieur.

VALMOREAU.

Ce n'est pas le prince Noir ?

JEANNINE.

Non, monsieur, le prince Noir n'aime pas la musique.

MADAME AUBRAY.

Qu'est-ce que le prince Noir, sans indiscrétion ?

JEANNINE.

C'est une plaisanterie de mon petit garçon, à qui l'on de-

mande quelquefois, sans raison, comment nous nous appelons, lui, son père et moi, et qui nous a baptisés, moi la princesse Blanche, lui le prince Bleu, et son père le prince Noir.

VALMOREAU.

Il a de l'esprit pour son âge.

JEANNINE.

On l'aide un peu.

MADAME AUBRAY.

Il a cinq ans ?

JEANNINE.

A peine.

MADAME AUBRAY.

Vous n'avez que cet enfant ?

JEANNINE.

Oui, madame.

MADAME AUBRAY.

Vous l'avez eu bien jeune ?

JEANNINE.

A dix-sept ans. (Camille s'éloigne.)

MADAME AUBRAY.

Comment vos parents vous ont-ils mariée si tôt ?

JEANNINE.

Nous n'avions pas de fortune.

MADAME AUBRAY.

Vous avez fait ce qu'on appelle un beau mariage ?

JEANNINE.

Oui, madame, justement.

MADAME AUBRAY.

Le petit commence-t-il à travailler ?

JEANNINE.

Il lit un peu.

MADAME AUBRAY.

C'est son père qui fera son éducation ?

JEANNINE.

Il n'a plus son père.

MADAME AUBRAY.

Vous êtes veuve ?

JEANNINE.

Oui, madame.

BARANTIN, sortant avec Valmoreau.

Elle a la ligne.

MADAME AUBRAY.

Veuve ! Pas depuis longtemps ?

JEANNINE.

Depuis deux ans.

MADAME AUBRAY.

Comme moi.

JEANNINE.

Comme vous, madame ?

MADAME AUBRAY.

Je veux dire comme je l'ai été moi-même. Je suis restée veuve à l'âge que vous avez, dans les mêmes conditions que vous, avec un fils. Cette similitude dans nos situations vous expliquerait ma sympathie et ma curiosité, si cette sympathie et cette curiosité n'avaient pour excuse l'intérêt que les enfants doivent toujours inspirer à toute femme qui est mère. La maternité est une mission si difficile, surtout quand le père n'est plus là, que nous nous devons appui et conseil les unes aux autres. Avez-vous de la famille au moins ?

JEANNINE.

Non, madame, mes parents sont morts.

MADAME AUB

Et du côté de votre mari ?

JEANNINE.

Personne.

MADAME AUBRAY.

Toute seule, alors ?

JEANNINE.

Toute seule.

MADAME AUBRAY.

C'est triste.

JEANNINE.

Mon enfant m'occupe beaucoup.

MADAME AUBRAY.

Vous ne songez pas à vous remarier ?

JEANNINE.

Non, madame.

MADAME AUBRAY.

Vous vous consacrez entièrement à votre fils ?

JEANNINE.

C'est mon intention.

MADAME AUBRAY.

Voilà qui est bien.

JEANNINE.

Vous ne vous êtes pas remariée non plus, vous, madame ?

MADAME AUBRAY.

Non ; mais, moi, j'ai à ce sujet des idées un peu absolues et que je n'impose à personne. A mon sens, il n'y a pas de place dans la vie d'une femme pour deux amours. Ce qu'une femme qui se respecte a dit à un homme qu'elle aimait, dans l'intimité de son cœur, elle ne doit plus jamais le dire à un autre. Si l'homme qu'elle aimait et qu'elle avait juré d'aimer toujours, meurt, elle doit tenir son serment encore, en partageant cet amour à tous ceux qui souffrent et qui ont besoin d'être aimés : ceux-là ne manquent pas et les morts n'en sont pas jaloux.

JEANNINE.

Remplacer l'amour par la charité ?

MADAME AUBRAY.

Oui.

JEANNINE.

Être une sainte autrement dit, ce n'est facile qu'à vous, madame, que tout le monde admire, aime et vénère.

MADAME AUBRAY.

Qui vous a parlé de moi ainsi ?

JEANNINE.

Tout le monde. Aussi, je suis très-heureuse et très-fièrre de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi.

MADAME AUBRAY.

Et que vous méritez, j'en suis convaincue. Acceptez-le donc, comme je vous l'offre. D'abord, je serais votre mère, puisque j'ai un fils de deux ans plus âgé que vous; ensuite la situation où vous vous trouvez et qui est identique à celle où je me trouvais il y a vingt ans; enfin l'expérience que m'a donnée l'éducation de mon fils, faite par moi seule, tout cela me met en droit, me fait un devoir de vous questionner et de vous conseiller, puisque le hasard nous rapproche. Oh! je sais quels dangers, quelles luttes, quelles défaillances, quelles suppositions attendent une jeune femme, restée seule au milieu de notre société moderne. Aussi me suis-je promis de faire, en toutes circonstances, bénéficier notre pauvre sexe de ce que la vie m'a appris, de ce que m'a révélé le meilleur et le plus juste des hommes, qui avait mille fois plus que moi l'amour du bien et l'intelligence pour l'accomplir.

JEANNINE.

Sa mort a dû être pour vous, madame, une bien grande douleur.

MADAME AUBRAY.

Très-grande; mais le malheur, en doublant les devoirs,

double les forces. Et puis nous nous étions souvent entretenus de la mort comme du fait le plus probable, le plus certain de la vie. Il m'avait fortifiée d'avance contre ce fait qu'il pressentait devoir être prochain, et il m'avait là-dessus, comme sur toutes choses, fait partager ses idées. Il y a, dans les légendes et les contes de fées, des personnages, invisibles pour tout le monde, visibles pour une seule personne qui possède un certain talisman. Rien de surnaturel dans ces légendes, ou plutôt dans ces symboles. Ce talisman, c'est l'amour, sur lequel la mort elle-même n'a pas de prise. Oui, matériellement, mon époux a disparu de ce monde; je ne puis plus voir son visage, je ne puis plus toucher sa main, mais son âme a passé dans tout ce qui m'entoure, dans tout ce que j'aime, dans tout ce qui est bien. Il assiste à toutes mes actions, il commande à toutes mes pensées. C'est lui qui vous parle en ce moment, il est assis à côté de moi, je le vois, je l'entends, je le sens, et, si jamais mon esprit venait à douter de cette présence incessante, je n'aurais besoin pour y croire que de regarder son fils, sa vivante image.

JEANNINE.

Oh! madame, vous ne sauriez croire comme c'est doux et facile de causer avec vous! (Après un petit temps.) Alors, monsieur votre fils ressemble à son père?

MADAME AUBRAY.

C'est lui-même.

JEANNINE.

Vous devez bien vous aimer tous les deux?

MADAME AUBRAY.

Il croit aveuglément en moi, je crois aveuglément en lui, nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre.

JEANNINE.

Les jeunes gens ne sont-ils pas forcés d'avoir certains secrets pour leur mère?

MADAME AUBRAY.

C'est selon comment ils ont été élevés. C'est de l'amour que

vous voulez parler ; il entend sérieusement l'amour. Il ne donnera son cœur qu'une fois et ne le reprendra plus.

JEANNINE.

Vous êtes une mère bien heureuse.

MADAME AUBRAY.

Oui, mais toutes les mères pourraient être aussi heureuses que moi. C'est bien simple ; vous verrez. Vous me plaisez beaucoup, je vous ai observée souvent sur la plage sans que vous pussiez soupçonner que je vous regardais ; vous contempriez la mer pendant des heures, suivant une même pensée que le flot berçait pour ainsi dire sous vos yeux ; puis vous embrassiez tout à coup votre enfant, et vous vous mettiez à courir avec lui, comme si vous étiez un enfant vous-même, ou comme si vous vouliez vous étourdir, oublier un chagrin.

JEANNINE.

C'est vrai.

MADAME AUBRAY.

Êtes-vous encore pour longtemps aux bains de mer ?

JEANNINE.

Tant qu'il fera beau.

MADAME AUBRAY.

Nous nous reverrons, alors. — Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

JEANNINE.

Rien, madame.

MADAME AUBRAY.

Le temps est superbe, venez passer la soirée avec nous, au pavillon d'Étennemare, là, sur la hauteur. J'aurai quelques personnes, on fera de la musique, vous ne vous ennuierez pas trop.

JEANNINE.

Chez vous, madame ? Mais je craindrais....

MADAME AUBRAY.

Quoi ?

JEANNINE.

De laisser mon petit garçon aux soins d'une femme de chambre.

MADAME AUBRAY.

Amenez-le, il jouera avec Lucienne; elle a quinze ans, mais elle joue volontiers à la poupée.

JEANNINE.

Il s'endort de très-bonne heure...

MADAME AUBRAY.

Nous le laisserons s'endormir, et quelqu'un de ces messieurs vous le rapportera tout endormi.

JEANNINE.

Merci, madame.

MADAME AUBRAY.

Merci, oui ?

JEANNINE.

Merci, oui.

MADAME AUBRAY, voyant entrer Gaston, qui court à sa mère.
Voici notre petit invité.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GASTON.

MADAME AUBRAY.

N'est-ce pas, monsieur, que vous voulez bien venir passer la soirée chez moi, avec votre maman ?

JEANNINE.

Dis : « Oui, madame. »

GASTON.

Oui, madame.

JEANNINE.

Embrasse madame. (Gaston embrasse madame Aubray sans cesser de regarder sa mère, à laquelle il revient tout de suite.)

MADAME AUBRAY.

A huit heures.

GASTON.

Est-ce qu'il y aura des enfants?

MADAME AUBRAY.

Oui.

GASTON.

Des petits garçons ou des petites filles?

MADAME AUBRAY.

Des petites filles.

GASTON.

Tant mieux ! je n'aime pas les petits garçons.

MADAME AUBRAY.

Il est charmant. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

JEANNINE, GASTON.

GASTON, à Jeannine, qui se dirige vers le piano.

C'est ça, jouons du piano.

JEANNINE.

Ça t'amuse?

GASTON.

Beaucoup. (Jeannine commence à jouer du piano.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE.

Pardón, madame, je viens chercher la musique que vous avez bien voulu prêter à ma mère et qu'elle a oubliée ici.

JEANNINE, retrouvant la musique sur le piano.

La voici, monsieur.

CAMILLE.

Ma mère m'a dit que vous nous feriez l'honneur de venir passer la soirée avec nous.

JEANNINE.

En effet.

CAMILLE.

Votre maison est un peu éloignée de la nôtre, les jours commencent à diminuer, voulez-vous me permettre de venir vous chercher, madame ?

JEANNINE.

Merci, monsieur, je ne suis pas peureuse de si bonne heure.

CAMILLE.

Alors, madame, laissez-moi embrasser cet enfant ; car je suis si content, que j'ai besoin d'embrasser quelqu'un.

JEANNINE.

Et pourquoi êtes-vous si content, monsieur ?

CAMILLE, tenant Gaston dans ses bras.

Parce que je viens d'apprendre une bonne nouvelle de la bouche de ma mère, qui ne saurait mentir, et à qui on ne ment pas ; parce que, depuis un an, j'avais un secret que je ne pouvais dire à personne, et que, grâce à cette nouvelle, je vais pouvoir le dire.

JEANNINE.

Prenez garde, monsieur, il ne faut pas trop se hâter de dire ses secrets.

CAMILLE.

C'est selon à qui. (Il dépose l'enfant à terre.) A ce soir, madame.

JEANNINE.

A ce soir, monsieur. (Camille sort.)

SCÈNE IX.

GASTON, JEANNINE.

JEANNINE, en jouant du piano.

« Il donnera son cœur et ne le reprendra plus. — Il n'a pas de secrets pour moi. » — Toutes les mères sont les mêmes. — J'ai

un secret depuis un an. — Si elle l'avait entendu! — On le connaît, votre secret, monsieur Camille. — Il est revenu. Moi aussi! Qu'est-ce que je veux? Tout cela est absurde, mais c'est charmant, et cela ne fait de mal à personne. — Ah! que cette femme m'a émue! A ce soir!... Non, madame, je n'irai pas chez vous. Ah! (Elle secoue la tête et joue un air gai.)

GASTON.

Veux-tu que nous dansions, maman?

SCÈNE X.

LES MÊMES, TELLIER.

TELLIER, adossé extérieurement à la fenêtre ouverte et cachant son visage derrière le journal qu'il fait semblant de lire.

Jeannine.

JEANNINE, se levant.

Vous ici!

TELLIER.

Ne bougez pas. Il ne faut pas qu'on me voie vous parler, je suis connu de madame Aubray et de son fils. Attendez-moi de huit à neuf heures.

JEANNINE.

C'est bien, je vous attendrai. (Tellier s'éloigne.)

GASTON, qui se rapproche de sa mère.

Maman, qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

JEANNINE, avec tristesse.

C'est le prince Noir, mon enfant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Chez madame Aubray, à la campagne. — Salon, portes vitrées au fond, table, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, LUCIENNE.

LUCIENNE.

Je te cherchais.

CAMILLE.

Qu'est-ce que tu me veux ?

LUCIENNE.

Tu es de mauvaise humeur.

CAMILLE.

Avec toi, es-tu folle ? Seulement, je pensais à mon travail.

LUCIENNE.

Je voulais te montrer mon bouvreuil.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

LUCIENNE.

Il ne va pas bien... Vois comme il ferme les yeux, et puis il tremble.

CAMILLE.

Dame ! tu le portes partout avec toi et tu le secoues tant que

tu peux. Il faudrait d'abord le laisser tranquille. Et puis qu'est-ce que tu lui donnes à manger?

LUCIENNE.

Du jaune d'œuf battu avec du lait.

CAMILLE.

Ce n'est pas ça du tout.

LUCIENNE.

Quoi, alors?

CAMILLE.

Donne-lui du cœur de bœuf et, dans quelque temps, du chènevis et des baies d'aubier.

LUCIENNE.

Il ne mourra pas, tu es sûr?

CAMILLE.

Il vivra parfaitement. Il chantera, il sifflera, il parlera. C'est le plus amusant de tous les oiseaux; seulement, il est de cette année et il faut des précautions.

LUCIENNE.

Aura-t-il des petits?

CAMILLE.

Certainement.

LUCIENNE.

Quand ça?

CAMILLE.

L'année prochaine.

LUCIENNE.

Ce pauvre chéri, comme il me regarde!

CAMILLE.

Il te connaît déjà?

LUCIENNE.

Certainement, il me connaît.

CAMILLE.

Et il t'aime?

LUCIENNE.

Il m'aimera parce que je l'aimerai bien.

CAMILLE.

Comment l'aimeras-tu ?

LUCIENNE.

Comme on aime. Il n'y a pas deux manières d'aimer.

CAMILLE.

Tu n'aimes pourtant pas ton bouvreuil comme tu aimes ton père, ma mère ou moi.

LUCIENNE.

Je ne l'aime pas autant, voilà tout.

CAMILLE.

Pourquoi ?

LUCIENNE.

Parce que je pourrais avoir beaucoup d'autres oiseaux comme lui, et que je ne peux avoir qu'un père comme le mien, une tutrice comme ta mère et un mari comme toi, puisque tu dois être mon mari. Cependant, il me semble que le sentiment que j'éprouve pour vous quatre est de la même nature. Seulement, j'ai besoin de vous et il a besoin de moi, et je l'aime un peu comme vous m'aimez. Tu vois que c'est toujours la même chose.

CAMILLE.

Mais, s'il fallait le tuer pour nous sauver la vie, à ton père, à maman ou à moi, qu'est-ce que tu ferais ?

LUCIENNE.

Ça ne peut pas arriver.

CAMILLE.

Supposons!... s'il le fallait ?

LUCIENNE.

Ce serait affreux, pauvre petite bête ! Je l'embrasserais bien, je lui demanderais pardon, je pleurerais beaucoup, et puis je le

tuerais tout doucement, tout doucement. Il saurait bien après que ce n'était pas pour lui faire du mal.

CAMILLE.

Après, il ne le saurait pas, puisqu'il serait mort et qu'il ne resterait rien de lui.

LUCIENNE.

Et son âme?

CAMILLE.

Les oiseaux n'en ont pas, tu le sais bien.

LUCIENNE.

Ils ne chanteraient pas s'ils n'avaient pas d'âme.

CAMILLE.

Tu es un bijou, va soigner ton oiseau.

LUCIENNE.

Où est donc maman?

CAMILLE.

Elle est allée savoir des nouvelles de cette dame qui devait venir hier au soir et qui n'est pas venue. Elle craint qu'elle ne soit indisposée.

LUCIENNE, courant à son père qui entre.

Monsieur mon petit père, j'ai l'honneur de vous dire que je vous adore. (Elle l'embrasse et sort.)

SCÈNE II.

BARANTIN, CAMILLE.

BARANTIN.

Toujours la même.

CAMILLE.

Toujours. Elle a six ans.

BARANTIN.

Tant mieux.

CAMILLE.

Peut-être.

BARANTIN.

Tu aimerais mieux qu'elle en eût trente.

CAMILLE.

Trente, non, mais vingt.

BARANTIN.

Autrement dit, tu commences à trouver le temps un peu long, ou à ne plus voir en Lucienne la femme que tu dois épouser un jour. Tu sais que, malgré nos projets, tu restes toujours maître de ton cœur comme de ta pensée et que tu t'appartiens toujours. Ce n'est pas moi qui conseillerai jamais un mariage qui ne sera pas absolument l'union de deux sympathies bien déterminées. Mieux vaut rester garçon et mourir dans un coin, entre sa bonne et son portier, que d'avoir trainé toute sa vie la chaîne de l'incompatibilité des caractères. C'est ta mère qui a élevé Lucienne et qui l'a élevée dans l'idée d'en faire ta femme. Tant pis pour Lucienne et pour moi si cela ne se réalise pas, mais la liberté avant tout. Tu n'es engagé à rien. Du reste, tu as encore trois ou quatre ans devant toi, à moins que tu n'aimes quelqu'un...

CAMILLE.

Qui sait?

BARANTIN.

Moi, je le sais. Tu es amoureux.

CAMILLE.

Vous en êtes sûr?

BARANTIN.

Tu es amoureux depuis un an, depuis que tu es venu seul ici.

CAMILLE.

Et vous connaissez la personne que j'aime?...

BARANTIN.

Non; seulement, aux agitations, aux distractions, aux inégalités d'humeur auxquelles tu es soumis depuis l'été dernier. Je suppose et je parierais que cet amour n'est pas filé d'or et de soie, et qu'il y a un peu de coton dedans.

CAMILLE.

Vous vous moquez.

BARANTIN.

Dieu me garde de me moquer de l'amour. Ça rit, ça mord et ça tue! Heureusement, à ton âge, ce n'est pas une grosse affaire.

CAMILLE.

Vous vous trompez.

BARANTIN.

Alors, comment ta mère n'est-elle pas au courant de tout. elle qui prétend que tu ne lui caches rien?

CAMILLE.

Je ne savais pas encore s'il était nécessaire de lui apprendre...

BARANTIN.

Et puis, c'est peut-être un de ces amours qui ne regardent pas les mères.

CAMILLE.

C'est l'amour le plus involontaire et le plus chaste en même temps. Si ma mère n'a pas reçu ma confiance, c'est que j'ignore si je suis aimé et qu'hier encore j'ignorais si la personne que j'aime était libre.

BARANTIN.

Et aujourd'hui?

CAMILLE.

Je sais qu'elle l'est; mais je doute qu'elle m'aime, car elle pouvait me donner, sinon une preuve d'amour, du moins une marque de sympathie, et elle ne l'a pas fait.

BARANTIN.

Elle est donc ici?

CAMILLE.

Oui.

BARANTIN.

Tu caches bien ton jeu ; on ne te voit parler à aucune femme.

CAMILLE.

Je ne lui ai adressé la parole que deux fois : une fois, l'année dernière, le 11 septembre...

BARANTIN.

Le 11 septembre... Quel bel âge !

CAMILLE.

Et une fois cette année.

BARANTIN.

A quelle date ?

CAMILLE.

Hier.

BARANTIN.

Et tu ne lui as pas encore dit que tu l'aimais ?

CAMILLE.

Tant que j'ai cru qu'elle n'était pas libre, je n'ai pas voulu quand j'ai su qu'elle l'était, je n'ai pas osé.

BARANTIN.

Alors, elle ne se doute de rien ?

CAMILLE.

Oh ! elle a deviné !

BARANTIN.

C'est de l'amour platonique.

CAMILLE.

C'est mon amour à moi.

BARANTIN.

Prends garde !

CAMILLE.

A qui ?

BARANTIN.

A toi : en amour, le plus grand ennemi qu'on puisse avoir, c'est soi-même. L'éducation que ta mère t'a donnée poétise tout dans ton esprit et ne te fait plus voir qu'à travers ton cœur bien des choses qui ne sont rien moins que poétiques. Ne prends pas les lanternes pour des étoiles, et ce qui s'éteint le matin pour ce qui brûle toujours. Sans être tout à fait un M. Valmoreau, qui a peut-être un peu trop simplifié l'amour, il ne faut pas non plus livrer à l'amour toute sa pensée et toute sa vie. Il ne faut pas surtout exiger de lui plus qu'il ne peut donner. C'est le printemps, ce n'est pas l'année tout entière ; c'est la fleur, ce n'est pas le fruit. Rappelle-toi qu'il y a des jouissances supérieures à celles-là, et donne ou plutôt conserve la première place au travail qui crée définitivement, qui ne trompe jamais, lui, et qui sert à tout le monde. Voilà pourquoi j'aurais voulu et je voudrais encore te voir épouser Lucienne. Elle sera de ces femmes qui laissent à leur mari l'intelligence nette et l'imagination calme. Là est toute la vérité, dans le mariage, du moins pour des hommes comme toi.

CAMILLE.

Est-ce ainsi que vous avez aimé ?

BARANTIN.

Non ; mais raison de plus pour que tu profites de mon expérience.

CAMILLE.

Et qui vous dit que, dans ma pensée, je n'associe pas le travail et la famille à la personne que j'aime ? Me croyez-vous capable d'être préoccupé, pendant un an, d'un sentiment qui ne doit pas être éternel ? Jusqu'ici, le travail a été mon maître, et par lui seul et pour lui seul j'ai contenu ma jeunesse. Mais enfin j'ai vingt-quatre ans, je suis un homme, je suis dans toute ma force et dans toute ma virilité, j'aspire à des sensations nouvelles, j'ai besoin de me retrouver dans un autre que

moi ; j'aime, enfin. Si je ne suis pas aimé, comme je commence à le croire, je souffrirai, je me débattrai, je crierai ; mais aussi je vivrai, et il sera temps alors de revenir demander au travail la réparation du mal qu'il n'aura pas su prévenir.

BARANTIN.

Veux-tu que je te le dise ? tu as parfaitement raison ; va, mon garçon, rêve un idéal, fais des sonnets à la lune, passe les nuits à regarder à une fenêtre et les jours à suivre une jupe ; chante, ris, pleure, frappe-toi la tête contre les murs, maudis le sort et Dieu ; déchire-toi la poitrine pour un mot et tombe à genoux pour un regard, c'est de ton âge, et je donnerais toute mon expérience et bien autre chose encore pour pouvoir en faire autant. As-tu terminé ton rapport pour la commission ?

CAMILLE.

J'ai travaillé toute la nuit.

BARANTIN.

Tu ne t'es pas couché ?

CAMILLE.

Non.

BARANTIN.

C'est sérieux, décidément. Tâche d'avoir fini aujourd'hui.

CAMILLE.

J'en ai pour deux heures... Tout ce que je vous ai dit reste entre nous.

BARANTIN.

Sois tranquille.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME AUBRAY.

CAMILLE, à sa mère.

Eh bien, cette dame ?

MADAME AUBRAY.

Elle était sortie ; on m'a dit chez elle qu'elle n'avait pu venir

parce qu'elle avait eu du monde hier, mais qu'elle compte venir s'excuser aujourd'hui...

CAMILLE.

Je vais me remettre à l'ouvrage.

BARANTIN.

Et moi...

MADAME AUBRAY.

Et vous, vous allez rester là un moment, j'ai à vous parler.

(Camille a débarrassé sa mère de son châle et de son chapeau. Il sort.)

SCÈNE IV.

BARANTIN, MADAME AUBRAY.

BARANTIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME AUBRAY.

J'ai vu votre femme.

BARANTIN.

Ma femme! quand cela?

MADAME AUBRAY.

Aujourd'hui. Elle est arrivée dans la nuit, exprès pour me parler.

BARANTIN.

Et elle est repartie, j'espère bien?

MADAME AUBRAY.

Immédiatement après notre conversation.

BARANTIN.

Elle voulait?

MADAME AUBRAY.

Me demander d'être son interprète.

BARANTIN.

Auprès de qui ?

MADAME AUBRAY.

Auprès de vous.

BARANTIN.

A quel propos ?

MADAME AUBRAY.

Elle est très-malheureuse.

BARANTIN.

Et après ?

MADAME AUBRAY.

Elle implore votre pardon.

BARANTIN.

Après ?

MADAME AUBRAY.

Elle demande que vous la repreniez.

BARANTIN.

C'est tout ?

MADAME AUBRAY.

C'est tout.

BARANTIN.

Et vous lui avez répondu ?

MADAME AUBRAY.

Que j'obtiendrais ce qu'elle demande.

BARANTIN.

De moi ?

MADAME AUBRAY.

Naturellement.

BARANTIN.

Je suis curieux de voir comment vous allez vous y prendre.

MADAME AUBRAY.

Très-simplement. Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ne me disiez-vous pas encore hier que vous me devez beaucoup et

que vous seriez heureux de me donner une preuve de votre gratitude et de votre amitié? Eh bien, cette preuve, donnez-la-moi en pardonnant à madame Barantin.

BARANTIN.

Vous savez aussi bien que moi ce qu'elle a fait, cette femme.

MADAME AUBRAY.

Je sais qu'elle souffre, qu'elle se repent, que vous êtes un homme, que vous avez pour vous le droit, la justice et la force : que vous valez mieux qu'elle, et que votre devoir est de pardonner.

BARANTIN.

Je l'ai prise sans fortune.

MADAME AUBRAY.

Vous avez eu raison.

BARANTIN.

Je l'ai aimée, respectée, élevée autant que j'ai pu.

MADAME AUBRAY.

C'était votre devoir.

BARANTIN.

J'ai travaillé pour la faire riche et heureuse.

MADAME AUBRAY.

Travailler pour ceux qu'on aime, ce n'est pas travailler.

BARANTIN.

Elle m'a trompé lâchement.

MADAME AUBRAY.

Quand on trompe, on trompe toujours comme ça... Après ?

BARANTIN.

Après ? Je l'ai chassée comme elle méritait de l'être, et vous avez vu dans quel état j'étais ; car je l'adorais cette misérable!... Sans vous, je ne sais pas ce que je serais devenu... Je me serais tué, ou j'aurais commis un crime plus grand peut-être.

MADAME AUBRAY.

Il n'y en a pas de plus grand. C'est donc moi qui vous ai sauvé. J'ai donc su ce qu'il vous fallait alors. Pourquoi ne le saurais-je pas encore aujourd'hui ?

BARANTIN.

Aujourd'hui, je n'ai plus besoin de rien.

MADAME AUBRAY.

C'est-à-dire qu'alors c'était vous qui souffriez, et qu'aujourd'hui c'est un autre; que, pour vous guérir, il ne fallait que de la volonté, et que, pour faire ce que je vous demande, il faut de l'abnégation. Jadis, vous n'aviez à vaincre que votre douleur; aujourd'hui, il vous faudrait vaincre votre orgueil; c'est plus difficile, j'en conviens.

BARANTIN.

Donnez-moi une raison.

MADAME AUBRAY.

Elle est la mère de votre fille.

BARANTIN.

Elle a perdu ce titre le jour où elle a abandonné Lucienne. Je suis très-doux, ma chère amie, vous le savez; mais, au fond, je suis très-ferme. Bonhomme; mais homme! Eh bien, qu'on pardonne à la femme qui trahit son époux, — passe encore; qu'on pardonne à la mère qui abandonne son enfant, non! Jusqu'à ce qu'elle soit mère, la femme peut errer, elle peut ignorer où réside le véritable amour et le chercher à tort et à travers: à partir de l'heure où elle a un enfant, elle sait à quoi s'en tenir. Si elle se soustrait à cet amour-là, elle est décidément sans cœur; car c'est le plus grand, le plus pur, — le plus facile des amours humains. Je m'étonne donc qu'une mère comme vous prene la défense d'une mère comme elle; mais les femmes, même les plus irréprochables, trouvent toujours une excuse à ces poétiques lâchetés de l'amour. C'est si intéressant, une femme qui aime! elle a de si bonnes raisons! Que voulez-vous! son mari n'était pas ce qu'elle avait rêvé; et, pendant que ce pauvre

honnête homme, qui a le tort de n'être pas assez blond ou assez brun, qui a les pieds trop gros ou le nez trop long, travaille pour nourrir et pour parer cette dame, elle va se jeter dans les bras de son idéal, quelque bellâtre bien mis, qui veut aimer gratis et qui la plante là quand elle est vieille. Alors, la femme délaissée, compromise, solitaire, se souvient qu'elle avait un mari, un enfant, une famille, que tout ça doit être quelque part, et elle revient en disant : « A propos, je me repens, vous savez ; pardonnez-moi ! » Trop tard, madame, je ne vous connais plus ; si la solitude vous pèse, prenez un autre amant et laissez-moi la paix.

MADAME AUBRAY.

Et si elle prend un autre amant ?

BARANTIN.

Ça lui en fera deux, et, si elle en prend encore un, ça lui en fera trois. Celui qu'il ne faut pas prendre, c'est le premier ; les autres ne signifient plus rien. Pas de premier, pas de second.

MADAME AUBRAY.

Ce sont là les raisonnements d'un homme, et non ceux d'un chrétien.

BARANTIN.

Je suis un mauvais chrétien, voilà tout.

MADAME AUBRAY.

Barantin ! Pourquoi faites-vous le bien, alors ?

BARANTIN.

Par raison. Je vois des innocents qui souffrent, cela me paraît injuste et je leur tends la main. Quant aux coupables, aux méchants, aux ingrats, qu'ils se tirent d'affaire comme ils voudront, ça ne me regarde pas.

MADAME AUBRAY.

D'abord, il n'y a pas de coupables, il n'y a pas de méchants, il n'y a pas d'ingrats ; il y a des malades, des aveugles et des fous. Quand on fait le mal, ce n'est pas par préméditation, c'est par entraînement. On croit que la route est plus agréable à gauche

qu'à droite; on prend à gauche, et, quand on est dans les ronces ou dans la fange, on appelle au secours, et le devoir de celui qui est dans le bon chemin est de se dévouer pour sauver l'autre.

BARANTIN.

Disons ces choses-là, ça fait très-bien; mais contentons-nous de les dire.

MADAME AUBRAY.

Pardon, mon cher Barantin, mais, jusqu'à ce jour, j'ai fait comme j'ai dit.

BARANTIN.

Chère amie, vous êtes le plus admirable exemple de vertu et de charité qu'on puisse offrir aux hommes et surtout aux femmes; personne ne le sait mieux que moi, et je proclame que vous êtes une sainte quand je ne crie pas que vous êtes un ange; mais avec tout cela vous êtes dans le faux. Savez-vous quels résultats vous obtenez, entre autres?...

MADAME AUBRAY.

Dites.

BARANTIN.

On vous exploite, on vous ridiculise, on vous trahit; ceci n'est rien. Savez-vous de quoi vous accuser certaines femmes qui ne seraient pas dignes de dénouer les lacets de vos bottines, mais qui n'en ont pas moins autorité dans le monde?

MADAME AUBRAY.

Et de quoi m'accusent-elles?

BARANTIN.

D'avoir un amant.

MADAME AUBRAY.

Un amant... qui est?

BARANTIN.

Qui est... Devinez.

MADAME AUBRAY.

Comment voulez-vous...?

BARANTIN.

Qui est moi.

MADAME AUBRAY.

Quelle bêtise!

BARANTIN.

C'est vrai. On ne l'en dit pas moins et c'est tout naturel, parce que le monde n'accepte et n'admet que ce qu'il comprend, et qu'entre une femme veuve et belle et un homme séparé de sa femme, fût-il vieux et laid, qui se voient tous les jours comme nous le faisons, on aime mieux croire à de l'amour qu'à de l'amitié.

MADAME AUBRAY.

Que m'importe ce qu'on dit?

BARANTIN.

Et à moi donc! Mais c'est pour en arriver à ceci : la société a ses mœurs, ses traditions, ses habitudes que le temps a constituées en lois. Elle a une morale moyenne dont elle ne veut pas qu'on la sorte et qui suffit à ses besoins. Elle n'aime donc pas ces vertus singulières qui lui sont un reproche indirect, et elle s'en venge comme elle peut, par la calomnie même, si elle n'a pas autre chose sous la main. Comment! je peux, moi, société, me tirer d'affaire avec ma religion et la religion de mes voisins en observant certaines petites pratiques extérieures, en donnant un peu de mon superflu à ceux qui n'ont rien du tout. en quêteant, en dansant, en chantant pour les pauvres, en mangeant de temps à autre du turbot au lieu de manger de la bécasse : ça va bien comme ça, et vous venez, vous, simple femme du monde, vous jeter à travers ce petit train-train des consciences bien élevées; vous dites : « Ce n'est pas assez, il faut faire ceci. il faut défaire cela, il faut tout donner et tout pardonner... » Et vous voulez que cette société ne pousse pas des cris, vous voulez qu'elle vous laisse faire sans plaisanter, sans calomnier, sans se venger enfin de ce grand exemple qu'elle ne veut ni ne peut suivre? Vous lui en demandez trop.

MADAME AUBRAY.

Je vis comme bon me semble et ne force personne de vivre comme moi.

BARANTIN.

Pardon ! pardon ! C'est tout le contraire, puisque vous voudriez rejeter dans ma vie une créature que je n'ai nulle envie d'y revoir, ma parole d'honneur!... Oh ! les femmes ! toujours les mêmes ! ni patience ni mesure, mettant de la passion dans tout, même dans la vertu!... Non-seulement vous croyez que l'humanité doit devenir parfaite, mais vous voulez qu'elle le devienne tout de suite, du jour au lendemain. Hier, vous haïssez : aimez aujourd'hui. Ce matin, vous étiez heureux : sachez souffrir ce soir. Vous étiez coupable, soyez repentant ; et moi, madame Aubray, je vous pardonne ! Tout cela en une heure. Oh ! oh ! laissez-moi respirer !

MADAME AUBRAY.

On ne fait jamais le bien assez vite. Est-ce qu'il a le temps d'attendre !

BARANTIN.

Vous êtes dans le faux, et vous le reconnaîtrez un jour.

MADAME AUBRAY.

Quand cela ?

BARANTIN.

Quand vous vous sentirez prise entre vos doctrines et l'impossibilité de les mettre en pratique, ce qui ne peut manquer d'arriver. Jusqu'à présent, chère amie, vous n'avez eu que des exemples à donner, et vous les avez donnés aussi grands que possible comme fille, comme épouse, comme mère ; mais vous n'avez pas eu de luttes à soutenir. Vous êtes pour le pardon ; moi aussi, je suis pour le pardon, celui qui ne coûte rien. Moi aussi, je pardonne à toutes les femmes adultères, — excepté à la mienne. Tout le monde en est là. Qu'est-ce que ça nous fait, les autres ? Mais, s'il s'agit de nous... un instant ! c'est une autre affaire. Le pardon, savez-vous ce que c'est ? C'est l'indifférence pour ce qui ne nous touche pas.

MADAME AUBRAY.

Et cependant vous m'avez donné votre fille à élever, au risque de lui voir un jour les mêmes idées qu'à moi.

BARANTIN.

Oui, je vous ai donné ma fille. Si j'avais eu un fils, je ne vous l'aurais peut-être pas donné.

MADAME AUBRAY.

Pourquoi?

BARANTIN.

Parce qu'avec vos idées, on virilise les femmes, mais on effémine les hommes.

MADAME AUBRAY.

Alors, j'ai mal élevé mon fils. Il n'est ni noble, ni généreux, ni utile, ni loyal, ni brave?

BARANTIN.

Il est tout cela, il est brave; eh bien, qu'il entende tenir demain sur sa mère le ridicule propos que je vous répétais tout à l'heure, que fera-t-il?

MADAME AUBRAY.

Il le méprisera.

BARANTIN.

Erreur! Il sautera au visage de celui qui aura tenu ce propos, et il fera bien. Où sera le chrétien, alors? Ce sera l'état social et le sentiment naturel qui reprendront leurs droits. Dieu veuille que vous n'ayez pas un jour à demander à Camille une concession du genre de celle que vous me demandez et qu'il ne pourra vous faire... Rêves que toutes ces idées!

MADAME AUBRAY.

Aveugle que vous êtes! Vous ne voyez donc pas qu'elle ne suffit plus, cette morale courante de la société, et qu'il va falloir en venir ouvertement et franchement à celle de la miséricorde et de la réconciliation? que jamais celle-ci n'a été plus nécessaire qu'à présent? que la conscience humaine traverse à cette heure une

de ses plus grandes crises, et que tous ceux qui croient en Dieu doivent ramener à lui, par les grands moyens qu'il nous a donnés lui-même, tous les malheureux qui s'égareront? La colère, la vengeance ont fait leur temps. Le pardon et la pitié doivent se mettre à l'œuvre. Quant à moi, rien ne troublera mes convictions, rien ne modifiera mes idées. Non, ces voix intérieures que j'entends depuis mon enfance, ces principes évangéliques qui ont fait la base, la dignité, la consolation et le but de ma vie, ne sont pas des hallucinations de mon esprit; non, ce n'est pas une duperie que le pardon! ce n'est pas une folie que la charité. Non, non, mille fois non! Ma mère ne m'a pas menti, mon époux ne m'a pas menti, mon Dieu ne m'a pas menti. Je n'ai jamais lutté, dites-vous? Eh bien, vienne la lutte! je l'attends, je l'appelle, et, quels que soient les preuves, les exemples, les sacrifices, que me commandent mes idées folles, je donnerai les uns et j'accomplirai les autres.

BARANTIN.

Je le souhaite.

MADAME AUBRAY.

Et moi, je l'affirme.

BARANTIN.

Amen!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, puis JEANNINE.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là une dame, qui demande à parler à madame.

MADAME AUBRAY.

Faites entrer cette dame. (A Barantin.) Et vous, fanfaron d'égoïsme, allez vous occuper du bonheur des autres. (Jeannine entre.)

BARANTIN.

Est-ce que vous avez été souffrante, madame?

JEANNINE.

Non, monsieur, mais il m'a été impossible d'avoir l'honneur de venir hier.

BARANTIN.

Je sais quelqu'un, sans parler de nous, qui vous a fort regrettée.

JEANNINE.

Qui donc ?

BARANTIN.

M. Valmoreau, l'ami de votre petit garçon.

JEANNINE.

Oui, je sais. (Barantin sort.)

SCÈNE VI.

JEANNINE, MADAME AUBRAY.

JEANNINE.

Je viens m'excuser, madame, de ne pas m'être rendue hier au soir à votre bien aimable invitation, et vous exprimer mes regrets de ne pas m'être trouvée chez moi quand vous avez pris la peine d'y venir ce matin.

MADAME AUBRAY.

Je craignais que vous ne fussiez malade, vous ou l'enfant, et, comme je vous savais seule...

JEANNINE.

Que de bontés!...

MADAME AUBRAY.

Ce sera pour une autre fois.

JEANNINE.

Malheureusement, madame, je pars aujourd'hui et je viens, en même temps que mes excuses, vous apporter mes adieux.

MADAME AUBRAY.

Une mauvaise nouvelle?

JEANNINE.

Non, madame.

MADAME AUBRAY.

Vous retournez à Paris?

JEANNINE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Donnez-moi votre adresse. Ne faut-il pas d'abord que je vous reporte cette musique que vous m'avez prêtée?

JEANNINE.

Je n'en ai pas besoin, madame, je la sais par cœur. Voulez-vous bien la garder en souvenir de moi? car je crains que nous ne nous revoyions jamais.

MADAME AUBRAY.

Vous quittez la France?

JEANNINE.

Probablement.

MADAME AUBRAY.

Que d'événements depuis hier! Vous ne soupçonnez pas ce voyage quand nous parlions de l'avenir.

JEANNINE.

C'est vrai, madame; mais on ne fait que bien rarement ce que l'on voudrait faire... Adieu, madame.

MADAME AUBRAY.

Comme vous êtes pressée!

JEANNINE.

Je craindrais d'abuser de vos instants.

MADAME AUBRAY.

Vous paraissez triste, émue, embarrassée. Auriez-vous quelque chose contre moi?

JEANNINE.

Contre vous?... Oh! madame!

MADAME AUBRAY.

Alors, puis-je vous servir en quoi que ce soit?

JEANNINE.

En rien, merci.

MADAME AUBRAY.

Gardez votre secret, mon enfant; je suis une amie trop nouvelle pour avoir le droit de vous le demander.

JEANNINE.

Mon secret! Mon Dieu, madame, je vais vous l'apprendre; car, après les bonnes paroles que vous m'avez dites et l'intérêt que vous me témoignez encore, je serais une ingrate si je manquais de confiance avec vous. Je quitte ce pays, madame, pour ne pas vous mettre dans une position difficile vis-à-vis de moi, et un peu aussi pour ne pas me trouver dans une position fautive vis-à-vis de vous.

MADAME AUBRAY.

Je ne comprends pas.

JEANNINE.

Vous m'avez prise pour une autre, madame, ou plutôt je me suis donnée pour une autre, n'ayant pas alors le courage de vous initier, non pas au secret, mais aux événements de ma vie. Je pourrais vous laisser dans votre erreur, du moins pendant tout le temps que je passerai ici; mais ce serait indigne de vous, peut-être de moi, car je ne suis pas menteuse.

MADAME AUBRAY.

Je vous crois.

JEANNINE.

Je ne suis pas veuve, madame, et je n'ai jamais été mariée. Vous pourriez l'apprendre d'un autre, j'aime mieux que vous l'appreniez de moi-même. Il est donc inutile que j'entame des relations que vous seriez forcée de rompre un jour, et je préfère

ne pas entrer dans votre maison plutôt que d'attendre le moment où vous m'en fermeriez la porte.

MADAME AUBRAY.

Alors, ce petit enfant ?...

JEANNINE.

N'a pas d'autre nom que celui de Gaston.

MADAME AUBRAY.

Pauvre petit ! Son père ?...

JEANNINE.

N'était pas mon mari.

MADAME AUBRAY.

Ce père est mort ?

JEANNINE.

Il vit, madame.

MADAME AUBRAY.

Il vous épousera plus tard ?

JEANNINE.

Jamais !

MADAME AUBRAY.

C'est donc un malhonnête homme ?

JEANNINE.

Non, madame.

MADAME AUBRAY.

Alors ?...

JEANNINE.

Alors, c'est moi qui suis une malhonnête femme, voilà ce que vous pensez, madame.

MADAME AUBRAY.

- Non ; seulement...

JEANNINE.

Je ne suis ni d'une famille ni d'un monde où les hommes comme lui prennent leur femme. Il n'a donc jamais eu l'idée et

il ne m'a jamais promis de me donner son nom. Il le voudrait maintenant, qu'il ne le pourrait plus.

MADAME AUBRAY.

Parce que?...

JEANNINE.

Parce qu'il l'a donné à une autre.

MADAME AUBRAY.

Il s'est marié?

JEANNINE.

Il y a deux ans.

MADAME AUBRAY.

Quelles sont vos ressources, alors?

JEANNINE.

Celles qu'il me fait.

MADAME AUBRAY.

Il a soin de son enfant?

JEANNINE.

Oui, madame, et de moi.

MADAME AUBRAY.

Cependant vous ne le voyez plus?

JEANNINE.

Nous ne devons plus nous revoir, et je ne l'avais pas revu depuis son mariage, quand justement, hier, après la conversation que j'avais eu l'honneur d'avoir avec vous, je l'ai vu apparaître. C'est sa visite qui m'a retenue chez moi.

MADAME AUBRAY.

Et qui vous a empêchée de venir ici?

JEANNINE.

Cette visite n'aurait pas eu lieu, que je ne serais pas venue davantage. J'avais accepté hier ou paru accepter, mais j'avais trop le sentiment du respect qui vous est dû, pour pénétrer chez vous à l'abri d'un mensonge.

MADAME AUBRAY.

Je vous sais gré de votre franchise; elle prouve, ainsi que votre langage, une âme et une nature peu communes. Permettez-moi donc de vous questionner de nouveau. Je vous assure que c'est dans votre intérêt seul...

JEANNINE.

Interrogez, madame.

MADAME AUBRAY.

En venant vous trouver hier, le père de votre enfant venait-il voir son fils et la mère de son fils, ou venait-il revoir la femme d'autrefois ?

JEANNINE.

Il est venu par hasard, m'a-t-il dit... De son fils, il ne m'a pas plus parlé qu'à l'ordinaire; il n'en parle jamais. — D'amour, il n'a pas été question.

MADAME AUBRAY.

Et cependant, cet homme, vous l'aimez ?

JEANNINE.

Non, madame.

MADAME AUBRAY.

Vous l'avez aimé ?

JEANNINE.

Non.

MADAME AUBRAY.

Voyons, voyons, mon enfant : je ne comprends plus très-bien. Si une faute comme celle que vous avez commise peut avoir une excuse, cette excuse est dans l'entraînement de l'amour. Il est aussi naturel que vous ayez aimé cet homme jadis, qu'il serait naturel que vous le haïssiez aujourd'hui.

JEANNINE.

Mon Dieu, madame, je n'ai pas eu l'occasion de raisonner grand'chose dans ma vie, ni de m'expliquer mes sensations, car je ne suis qu'une créature d'instinct; mais ce que je sais, c'est que je n'ai jamais eu d'amour et que je n'ai pas de haine pour

le père de mon enfant. Il ne manquait pas à mon cœur avant que je le connusse, il ne lui manque pas davantage aujourd'hui. Je n'éprouve pour lui que de la reconnaissance.

MADAME AUBRAY.

De la reconnaissance!... Voilà une parole étrange et qui me ferait douter de votre bon sens, s'il n'y avait dans votre regard et dans votre voix je ne sais quelle naïveté, quelle candeur, qui sembleraient indiquer que vous n'avez pas la notion exacte des étrangetés que vous dites. Comment avez-vous pu commettre si facilement la plus grande faute qui puisse trouver place dans la vie d'une femme? Comment, cette faute commise, paraissez-vous en avoir si peu de remords? Comment, au lieu de maudire cette faute et de vous en prendre à celui qui vous a abusée, parlez-vous pour lui de reconnaissance?

JEANNINE.

Parce qu'en réalité, madame, je lui dois tout. C'est lui qui m'a faite libre et heureuse.* Mon père et ma mère étaient de pauvres gens. Au lieu de leur apporter une joie en arrivant dans ce monde, comme font les enfants qui naissent dans les maisons riches, je ne devais qu'augmenter leur misère et leurs chagrins. J'étais déjà mal venue avant de venir, et, par un incident imprévu, ma servitude devait commencer avant ma naissance. Une grande dame étrangère, qui allait devenir mère, était atteinte d'une maladie dangereuse, mortelle, disait-on, qui pouvait être conjurée si elle nourrissait; mais elle craignait, en nourrissant son propre enfant, de lui léguer ce mal; elle chercha donc un enfant inconnu à nourrir. Mes parents me donnèrent à elle pour une somme d'argent qu'ils n'avaient jamais entrevue dans leurs plus beaux rêves, une dizaine de mille francs, je crois. Voilà comment je suis entrée dans la vie. Telle que vous me voyez, madame, j'ai été allaitée par une duchesse, je n'en suis pas plus fière pour cela. Cette dame a guéri, heureusement. Est-ce à moi qu'elle le doit, peu importe. En tout cas, elle s'était attachée à moi. De là un commencement d'éducation, d'instruction et de bien-être, car elle m'a gardée auprès d'elle jusqu'à ma septième année. Mes parents, ignorants et besoigneux, se crurent

en droit d'utiliser cette opulente protection. Cette dame finit par se lasser de leurs exigences qui ressemblaient quelquefois à des menaces. Elle repartit pour son pays, et me rendit à ma famille, enveloppée dans quelques billets de mille francs qui furent les derniers, et que mon père et ma mère eurent bientôt dépensés sans la moindre prévoyance. Ils se séparèrent, la misère étant revenue. Mon père disparut et s'en alla mourir au loin. Moi, je restai seule avec ma mère. Elle me fit travailler; je commençai à gagner ma vie et la sienne. Cela me parut dur. Vous êtes une personne charitable, madame; vous avez vu de près toutes les misères, je n'ai rien à vous apprendre à ce sujet. Ma jeunesse suppléait à la fatigue et je vivais encore un peu sur le bon temps passé, comme sur des économies de bonheur; mais ma mère était vieille, elle souffrait. Elle s'en prenait à moi dans le présent, et elle redoutait l'avenir. — Le propriétaire de la maison où nous habitions une mansarde était un riche commerçant. Il avait un fils que je rencontrais souvent, en revenant du magasin. Ce jeune homme possédait toutes les éloquences de la jeunesse et de la fortune; c'était lui qui nous venait en aide quand nous étions en retard pour notre loyer. Il se trouva insensiblement mêlé à notre existence sans que je m'en aperçusse autrement que par un peu plus de bien-être. Ai-je été trompée, séduite? Non. Tout était disposé autour de moi pour le mal; je l'ai fait naturellement, fatalement, et je n'accuse personne. Ma mère a vécu sa dernière année à l'abri de cette misère qui l'avait tant effrayée et elle est morte en croyant avoir fait pour moi ce qu'elle devait faire. Pour l'homme près de qui je restais, je n'éprouvais rien. Je lui ai toujours dit « vous; » je l'ai toujours appelé « monsieur. » Tout à coup un sentiment inconnu s'empara de moi; j'étais mère! j'appartenais tout entière à l'amour maternel qui demandait une revanche. Je chantais, je riais, je dansais, et la preuve vivante de ma faute devenait, tant j'étais dans l'erreur, un sujet de gloire pour moi. Je parais mon enfant, je le promenais, je le montrais, je souriais à ceux qui le trouvaient joli. Je pris des maîtres, je lus, j'étudiai la musique, je voulais tout savoir pour l'apprendre plus tard à mon fils. Un jour, son père me dit qu'il allait se marier et que cet enfant, dont la nais-

sance l'avait contrarié (c'est le mot dont il s'était servi alors), je pourrais le garder toujours, et qu'il aurait toujours soin de nous deux, si je ne parlais jamais de lui à personne. J'avais l'indépendance, j'avais un enfant, je me considérai comme la plus heureuse femme de la terre. Il se maria, et je l'ai revu hier pour la première fois depuis ce mariage. Voilà mon histoire, madame, voilà mon secret.

MADAME AUBRAY.

Et vous vivez ainsi au jour le jour ?

JEANNINE.

Oui, madame.

MADAME AUBRAY.

Et quand votre enfant sera grand, que ferez-vous de lui ?

JEANNINE.

Je n'en sais rien.

MADAME AUBRAY.

Et si son père mourait ?

JEANNINE.

Il m'a promis d'assurer son sort.

MADAME AUBRAY.

Et s'il vous a trompée ?

JEANNINE.

Je ne crois pas, c'est un honnête homme.

MADAME AUBRAY.

Et si vous mouriez, vous ?

JEANNINE.

Il s'en chargerait peut-être. Une fois que la mère est morte, ce n'est plus la même chose. Il n'a pas eu d'enfants de sa femme.

MADAME AUBRAY.

Et si sa femme s'opposait à cette adoption, ou à cette reconnaissance ; si votre enfant restait tout seul, enfin ?

JEANNINE.

Il y aurait encore quelqu'un pour se charger de lui.

MADAME AUBRAY.

Qui cela ?

JEANNINE.

Vous, madame.

MADAME AUBRAY.

Moi !

JEANNINE.

Oui, madame, et j'en suis tellement sûre, qu'en rentrant, je vais écrire ce testament bien simple : « Si je viens à mourir, conduire tout de suite mon fils chez madame Aubray et la prier de l'élever comme elle a élevé le sien. »

MADAME AUBRAY.

Et vous ne doutez pas que je n'accepte la mission ?

JEANNINE.

Je n'en doute pas.

MADAME AUBRAY, l'embrassant.

Ah ! mon enfant ! vous ne pouvez pas savoir le plaisir que vous me faites en me jugeant ainsi. Eh bien, je signe le traité. — à une condition ?...

JEANNINE.

Dites, madame.

MADAME AUBRAY.

Au point de vue de la morale, et de la vraie et de la seule morale, ce que vous venez de me raconter est monstrueux, ma pauvre enfant, et cependant cela vous paraît tout simple. Vous êtes donc une inconsciente ; et ce n'est pas absolument votre faute ; les autres y sont bien pour moitié, sinon pour tout. Vous êtes une bonne mère, cela est certain et cela est d'un grand poids devant toutes les justices, humaine et divine. — Parlez-moi donc en toute sincérité. Depuis que vous êtes séparée du père de votre enfant, vous n'avez rien à vous reprocher ?

JEANNINE.

Oh ! rien.

MADAME AUBRAY.

Vous me l'affirmez ?

JEANNINE.

Je le jure.

MADAME AUBRAY.

Ne jurez pas, affirmez. Ainsi vous n'aimez personne ?

JEANNINE.

Ah ! je n'ai pas dit cela, madame. Seulement, je n'ai parlé d'amour avec personne.

MADAME AUBRAY.

Et ce nouvel amour ?

JEANNINE.

Ce premier amour !

MADAME AUBRAY.

Prenez garde, vous êtes subtile.

JEANNINE.

Je suis sincère.

MADAME AUBRAY.

Soit : celui qui inspire ce premier amour vous en a-t-il parlé, lui ?

JEANNINE.

Il s'est contenté de me le laisser voir. Il ne me l'a exprimé que par son amour et son respect. La première fois que je lui ai parlé, je lui ai dit que je n'étais pas libre, et, depuis ce jour, chaque fois que je suis sortie, je l'ai trouvé sur ma route ; il m'a saluée et il a passé son chemin ; et moi, j'ai pris l'habitude de sortir tous les jours, à la même heure, avec mon enfant. Hélas ! il me croit une honnête femme.

MADAME AUBRAY.

Il ne se trompe pas, puisque vous pouvez le redevenir.

JEANNINE.

Ce n'est pas la même chose.

MADAME AUBRAY.

N'a-t-il pas été dit : « Il y aura plus de joie pour un pécheur qui se repentira que pour cent justes qui n'auront jamais péché? »

JEANNINE, avec un soupir.

Au Ciel!

MADAME AUBRAY.

Vous doutez?

JEANNINE.

J'aime mieux me servir de mon amour pour devenir meilleure, et ne jamais le laisser voir à celui qui l'inspire.

MADAME AUBRAY.

Rendez-vous digne de cet amour, soyez franche et loyale au jour des aveux, et, si cet homme vous aime réellement, il pardonnera.

JEANNINE.

Vous croyez, madame?

MADAME AUBRAY.

J'en réponds. Seulement, il faut dès aujourd'hui commencer votre régénération.

JEANNINE.

Ordonnez, madame.

MADAME AUBRAY.

D'abord il faut ne plus revoir le père de votre enfant, puisqu'il est marié.

JEANNINE.

Bien, madame.

MADAME AUBRAY.

Il ne faut plus rien accepter de lui.

JEANNINE.

Comment ferai-je alors? ou plutôt, comment ferons-nous?

MADAME AUBRAY.

Vous travaillerez. Il faut que votre fils vous doive tout, pour n'avoir rien à vous reprocher plus tard.

JEANNINE.

Mais un travail suffisant, qui me le donnera?

MADAME AUBRAY.

Moi.

JEANNINE.

Je n'accepterai plus rien, madame, et je travaillerai.

MADAME AUBRAY.

Il vous faudra du courage.

JEANNINE.

Ce ne sera qu'une habitude à reprendre.

MADAME AUBRAY.

A ces conditions, vous pourrez compter sur moi en toutes circonstances.

JEANNINE.

Vous me permettrez de vous voir?

MADAME AUBRAY.

Quand vous voudrez. Du moment que vous serez vaillante, laborieuse et sévère pour vous-même, ma maison vous sera ouverte, à vous et à votre enfant.

JEANNINE.

Que dira le monde, en me voyant chez vous?

MADAME AUBRAY.

Ce qu'on appelle le monde, je ne le connais pas. Sa doctrine n'est pas toujours la mienne; ma conscience est ma règle unique, et ma conscience me dit de faire ce que je fais. Quant aux gens que vous rencontrerez habituellement chez moi, ce sont tous gens sérieux, honnêtes et bons; tous ont eu plus ou moins à lutter avec la vie, et tous vous tendront la main, quand ils connaîtront votre secret.

JEANNINE.

Est-il indispensable de le leur dire tout de suite ?

MADAME AUBRAY.

Comme il vous plaira.

JEANNINE.

Faites ce que vous croirez devoir faire, madame.

MADAME AUBRAY.

Courage, patience et volonté, avec cela tout est possible. Je vais m'occuper de vous dès aujourd'hui.

JEANNINE.

Oh ! madame, que vous devez être heureuse d'avoir le droit d'être aussi indulgente et de l'être aussi simplement !

MADAME AUBRAY.

Ma chère enfant, quand on n'a jamais connu ni la misère ni les tentations, quand on a eu le bonheur d'avoir une bonne famille et de ne recevoir que de bons exemples, il faut être indulgent à ceux qui ont succombé dans la lutte que l'on n'a pas connue. On ne sait pas ce qu'on aurait fait à leur place. Le jour où vous serez ce que je suis, vous serez plus que moi.

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. Tellier. (Mouvement de Jeannine que madame Aubray ne voit pas.)

MADAME AUBRAY.

Faites entrer. (Tellier entre.) Comment ! vous êtes ici, cher monsieur ?

TELLIER.

Oui, madame, depuis hier, et, quand j'ai su... (Il aperçoit Jeannine et s'arrête étonné. — Il la salue sans avoir l'air de la connaître ; elle fait de même pour lui.)

JEANNINE.

Adieu, madame.

MADAME AUBRAY.

A bientôt, vous voulez dire.

JEANNINE.

A bientôt, puisque vous le permettez. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME AUBRAY, TELLIER.

MADAME AUBRAY.

Est-ce que vous êtes ici avec madame Tellier?

TELLIER.

Non, madame ; elle est allée passer quelques jours chez son père, mais elle viendra probablement me rejoindre avec lui. Elle est d'ailleurs toujours un peu souffrante. Dès que j'ai su que vous étiez dans ce pays, je me suis permis de venir vous présenter mes hommages.

MADAME AUBRAY.

Je vous en suis toute reconnaissante.

TELLIER.

M. Camille?

MADAME AUBRAY.

M. Camille se porte à merveille.

TELLIER, après un temps.

Pardon, madame, voulez-vous m'autoriser à vous faire une question?

MADAME AUBRAY.

Faites, monsieur.

TELLIER.

Quelle est cette dame avec qui je viens d'avoir l'honneur de me rencontrer?

MADAME AUBRAY.

C'est une de mes amies.

TELLIER.

De vos amies ? Elle n'en est pas depuis longtemps, car je ne l'ai jamais vue chez vous.

MADAME AUBRAY.

Pas depuis longtemps, en effet.

TELLIER.

Elle est mariée ?

MADAME AUBRAY.

Non.

TELLIER.

Elle est veuve, alors ?

MADAME AUBRAY.

Pardon à mon tour, cher monsieur, mais voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi toutes ces questions ?

TELLIER.

Mon Dieu, madame, c'est que je crains que votre bonne foi n'ait été surprise, et que vous ne donniez un peu facilement ce titre d'amie.

MADAME AUBRAY.

Cela m'étonnerait ; je suis très-avare de ce titre, et, quand je le donne, ce n'est qu'à bon escient. Les personnes qui me sont indifférentes, je les appelle « chère madame », ou « cher monsieur ».

TELLIER.

Comme moi, par exemple... Je n'ai pas, madame, le droit de faire commerce d'amitié avec une personne de votre mérite, et cependant je considère comme un devoir de faire acte d'ami, et, en tout cas, de galant homme, dans la circonstance qui se présente. Si cette dame ne vous eût fait qu'une visite de hasard, qu'une rencontre aux bains de mer pourrait motiver, je me serais abstenu de toute réflexion ; mais les termes dont vous vous servez à son égard m'obligent, bien malgré moi, à vous renseigner sur son compte. J'ai tout lieu de croire que, pour devenir votre amie, cette dame vous a... abusée.

MADAME AUBRAY.

Voilà une accusation grave.

TELLIER.

A laquelle vous ne croyez pas ?

MADAME AUBRAY.

Dont je doute un peu.

TELLIER.

Ainsi vous tenez cette dame pour une personne... qu'on peut recevoir ?

MADAME AUBRAY.

Apparemment.

TELLIER.

Depuis ?...

MADAME AUBRAY.

Depuis que je la reçois.

TELLIER.

Ce n'est pas vieux alors ; mais, moi qui la connais depuis plus longtemps, je puis et je dois vous dire qui elle est...

MADAME AUBRAY.

Dites.

TELLIER.

C'est une ancienne ouvrière, fille d'ouvriers d'une moralité faible. Elle n'a jamais été mariée ; elle a un enfant...

MADAME AUBRAY.

Dont vous connaissez le père, peut-être ?

TELLIER.

Dont je connais le père, qui a l'honneur d'être de vos amis.

MADAME AUBRAY.

Ce n'est pas sûr.

TELLIER, blessé.

Madame, cet ami...

MADAME AUBRAY.

Ne le nommez pas ; il est peut-être marié. Inutile de le compromettre, inutile surtout qu'il se compromette lui-même, en me faisant, si je le questionnais, ou un mensonge, ou un aveu plus coupable encore qu'un mensonge.

TELLIER.

Cependant, madame, vous ne pouvez forcer cet ami à se trouver, et surtout à faire trouver sa femme, même chez vous, avec une personne...

MADAME AUBRAY.

Je ne force qui que ce soit à venir me voir, mais je reçois qui bon me semble. Je ne veux pas juger votre ami dont je ne saurai jamais le nom, mais vous pouvez lui répéter notre conversation, et, s'il est dans les mêmes principes que vous, j'aurai perdu l'honneur de ses visites et de celles de sa femme, ce dont je me consolerais en pensant que nous ne nous entendons pas sur les questions de morale, ni même sur les questions de convenances.

TELLIER.

Je ferai votre commission, madame, et il se le tiendra pour dit. Au revoir, madame.

MADAME AUBRAY.

Adieu, monsieur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, puis VALMOREAU.

CAMILLE, seul, au piano. Il débite les vers suivants en les accompagnant.

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime, et je veux souffrir.
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour;
Et je veux raconter et répéter sans cesse,
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé!
Aime, et tu renaîtras. Fais-toi fleur pour éclore!
Après avoir souffert, il faut souffrir encore!
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé!

VALMOREAU, qui est entré tout doucement entre la seconde
et la troisième strophe et qui a écouté sans être vu.

Continuez. continuez.

CAMILLE, se levant.

C'est fini. Vous avez entendu ?

VALMOREAU.

Les derniers vers seulement, mais j'y applaudis des deux mains.

« Après avoir souffert, il faut souffrir encore !
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé ! »

C'est absolument dans mes idées, sauf la souffrance. Il vaut bien mieux aimer sans souffrir. C'est de vous, ces vers-là ?

CAMILLE.

Comment ! vous ne les connaissez pas ?

VALMOREAU.

Non.

CAMILLE.

C'est du poète des poètes, de celui qui a le mieux chanté la jeunesse et l'amour, d'Alfred de Musset !

VALMOREAU.

Ah ! c'est de lui ! (Il fredonne.)

« Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse... »

Ah ! de Musset, je l'adore. Vous aimez donc les vers ?

CAMILLE.

A quel âge les aimerai-je si je ne les aime pas maintenant ? Hélas ! la poésie s'en va. Tant pis. Elle nous rendait meilleurs. Elle traduisait dans une langue difficile à parler et facile à comprendre, les rêves, les aspirations et les secrets de notre cœur. Quelques vers d'un grand poète, murmurés à voix basse à l'oreille de la personne aimée, disaient pour nous ce que nous n'osions pas dire.

VALMOREAU.

Aujourd'hui, il faut s'expliquer plus clairement, argent comptant. On accepte encore les vers, mais il faut qu'il y ait du chocolat avec. Et alors, voyant que personne n'en veut plus, vous

venez comme ça vous dire à vous-même des vers que vous savez déjà. Vous mangez votre fonds tout seul.

CAMILLE.

Oui, c'est une de mes grandes distractions. Je fais courir sous cette musique parlée une mélodie de Mozart, de Beethoven ou de Rossini, et je mêle ensemble les deux inspirations ; ou bien je pars à l'aventure, et, à travers la campagne, sur les plateaux des falaises, tout seul, je jette dans le bourdonnement des insectes, dans le murmure lointain des flots, dans ces mille bruits qui composent le silence de la nature, je jette au hasard les vers des poètes qui répondent le mieux à mes sensations présentes que je suis incapable de traduire moi-même. Je m'écoute, je m'exalte, je m'enivre jusqu'à ce que, le visage baigné de larmes, je ne puisse plus faire un pas ni articuler un mot.

VALMOREAU.

Voilà un drôle de plaisir.

CAMILLE.

C'est le mien. Qui me verrait me prendrait pour un fou, évidemment, car il n'est pas un enthousiasme qui ne soit appelé folie par quelqu'un. Mais c'est si bon d'admirer ce qui est beau, d'aimer ce qui est vrai, de chanter, de pleurer, de se répandre !

VALMOREAU.

Ainsi aujourd'hui .. ?

CAMILLE.

Je suis dans un de mes beaux jours. Je me sens jeune, abondant, heureux, prodigue. Que quelqu'un ait besoin de moi, et il verra. Je trouve tout ce que Dieu a fait superbe et merveilleux. Je voudrais prendre l'immensité dans mes bras.

VALMOREAU.

En bon français, elle vous a dit ou laissé voir que vous êtes aimé.

CAMILLE.

Qui, elle ?

VALMOREAU.

L'inconnue, celle qui nous rend joyeux ou triste à son gré quand nous avons vingt ans, que nous jurons d'aimer toujours. pour qui nous devons vivre et mourir, et qui n'est heureusement qu'une de celles que nous devons oublier.

CAMILLE, après une pause.

Je comptais passer chez vous tout à l'heure pour vous remettre un reçu.

VALMOREAU.

Quel reçu ?

CAMILLE.

Le reçu de vos cinq cents francs et vos bulletins d'inscription parmi les fondateurs de l'œuvre.

VALMOREAU.

Ainsi, me voilà fondateur de bonnes œuvres. Qui aurait jamais cru cela ? Est-ce que j'aurai quelque chose à faire ?

CAMILLE.

Naturellement. Vous ferez partie du comité, et vous nous aiderez de vos conseils.

VALMOREAU.

Mes conseils ! Qu'est-ce que ça va être, mon Dieu !

CAMILLE.

Ça va être excellent, si vous voulez vous mettre au courant tout de suite ; c'est M. Barantin qui est rapporteur, c'est moi qui suis secrétaire.

VALMOREAU.

Vous vous êtes consacré exclusivement à ce travail ?

CAMILLE.

Non. Je suis médecin.

VALMOREAU.

Vous êtes riche, cependant.

CAMILLE.

Oui, mais il faut bien travailler. D'abord parce que l'homme n'a que ça à faire, et puis notre fortune n'est pas à nous.

VALMOREAU.

A qui est-elle donc ?

CAMILLE.

A ceux qui en ont besoin. Nous avons des amis pauvres ou imprévoyants qui, s'ils mouraient tout à coup, laisseraient des enfants sans ressources, il faut que nous soyons toujours en mesure de leur venir en aide.

VALMOREAU.

Est-ce que vous payez vos malades aussi ?

CAMILLE.

Quelquefois; mais je n'ai pas encore de clientèle. Je suis interne à la Maternité.

VALMOREAU.

Vous aidez les petits pauvres à venir au monde. Joli service que vous leur rendez là !

CAMILLE, lui montrant le reçu.

Vous allez bien les aider à y rester, vous.

VALMOREAU.

C'est vrai. Vous êtes en vacances en ce moment ?

CAMILLE.

Parce que j'ai pris les fièvres dans la dernière épidémie, et que l'on m'a ordonné un mois de repos et de grand air. Pendant ce temps-là, je m'occupe de nos pensionnaires.

VALMOREAU.

Qui sont ?

CAMILLE.

Des enfants.

VALMOREAU.

Filles ou garçons ?

CAMILLE.

Filles. Notre but est de protéger la femme, dans le présent et dans l'avenir, contre les dangers de l'ignorance, de la misère et de l'oisiveté, contre cet envahissement de l'amour vénal qui tue le travail, l'honneur, tout, hélas ! chez les plus belles filles. Nous voulons armer ces malheureuses d'un métier, d'un art, d'une instruction, d'une morale simple et compréhensible qui les garantisse contre les mauvais exemples, bien tentants, il faut le dire, et nous voulons en faire des épouses, des compagnes et des mères.

VALMOREAU.

Pour qui ?

CAMILLE.

Pour ceux qui en seront dignes. Le rêve de ma mère, elle le croit réalisable, c'est de reconstituer l'amour en France. Il le faut, du reste, ou nous sommes perdus.

VALMOREAU.

Mais l'amour ne se reconstitue pas comme une société de chemin de fer. L'amour est une passion.

CAMILLE.

Et, par conséquent, une force que, comme toutes les autres forces de la nature, l'homme peut diriger et rendre utile. L'amour est le plus grand moyen de bonheur, de civilisation, de perfectibilité, que l'humanité ait à son service, et le détruire, c'est détruire Dieu lui-même, ce qui est impossible. En attendant, il y a des courants matérialistes qui emportent tout à coup les sociétés vers les intérêts palpables et les jouissances immédiates. Ces courants n'ont jamais été si rapides et si larges. De temps en temps, la femme qui se sent entraînée, qui se voit perdue, qui ne sait plus où elle va, pousse au milieu des flots un cri de révolte ou d'appel ; quelques âmes généreuses poussent un cri d'indignation ou de pitié, mais la masse continue son chemin en riant et en disant : « Encore une qui se noie, tant pis pour elle ! » En traitant la femme ainsi, l'homme ne sait évi-

demment pas ce qu'il fait. Il s'énerve, il s'amoindrit, il se stérilise et perd en réalité, même pour son progrès matériel, un de ses plus puissants moyens d'action. Il se prive d'un auxiliaire en réduisant la femme à l'élégance, au vice, à l'immobilité, enfin. C'est le travail, c'est l'industrie, c'est la science, c'est le génie qui donnent une vie aux sociétés, mais c'est l'amour qui leur donne une âme !

VALMOREAU.

Oh ! poète !

CAMILLE.

Je sais ce que je dis. J'ai toute ma raison et toute ma foi. J'ai pour mère une femme simple, juste et bonne ; elle m'a nourri de son lait, de son esprit et de son cœur. Je n'ai pas encore une mauvaise passion, pas une mauvaise pensée même à me reprocher, je le dis sans orgueil, mais avec joie ; je sais plus de choses que n'en savent d'ordinaire les hommes de mon âge. Eh bien, je l'affirme, il y a mieux à faire de la femme que ce que l'homme en fait aujourd'hui. Toutes les fautes qu'elle commet, c'est lui qui en est responsable. Il croit en profiter et c'est lui qui les paye et qui les payera plus cher encore dans l'avenir. Quand un peuple qui se fait appeler le peuple le plus franc, le plus chevaleresque, le plus spirituel de tous les peuples, permet que des milliers de jeunes filles, dont il pourrait faire des compagnes intelligentes, des mères respectées, ne soient bonnes qu'à faire des courtisanes avilies et dangereuses, ce peuple mérite que la femme qu'il a inventée le dévore tôt ou tard. C'est ce qu'elle commence à faire et c'est ce qu'elle fera tout à fait.

VALMOREAU.

Comment s'y prendra-t-elle ?

CAMILLE.

Comme elle s'y prend. Elle fait ce que font tous les désespérés, elle fait son insurrection, dans l'ombre, avec les armes qu'elle a. Elle jette dans le fossé la poésie, la pudeur, l'amour, bagage devenu inutile et embarrassant. Elle monte comme l'homme à

l'assaut des jouissances matérielles, elle proclame le droit au plaisir, elle retourne l'autel pour en faire une alcôve, elle remplace le Dieu par je ne sais quelle guillotine dorée, et elle exécute l'homme au milieu des danses et des rires. Aveugle qui ne voit pas cela ! Eh bien, tous ces jeunes débauchés, tous ces imbéciles... (Mouvement de Valmoreau.) Vous dites ?

VALMOREAU.

Ne faites pas attention, je salue un de mes amis qui passe. Allez, allez, ne vous gênez pas.

CAMILLE.

Eh bien, tous ces jeunes gens, tous ces désœuvrés...

VALMOREAU.

J'aime mieux ça.

CAMILLE.

Tous ces fils de famille qui n'ont pas eu l'idée de donner à ces femmes un morceau de pain quand elles étaient jeunes, vaillantes, vierges, se laissent prendre plus tard les diamants de leur mère et quelquefois le nom de leurs aïeux, quand elles sont méprisables et déchues. La femme se venge, elle a raison. Et cependant, qu'il le sache, c'est encore l'amour que l'homme cherche malgré lui dans ce commerce honteux, car l'amour est immortel ; c'est encore l'amour qui le porte vers ces malheureuses qui auraient pu être si honnêtes, et qui pourraient encore le redevenir si l'on avait le courage de le vouloir. Tout jeune que je suis, j'ai reçu des confidences de femmes, et dans des moments solennels, quand la douleur et la mort étaient assises avec moi au chevet de leur lit d'hôpital. J'en ai vu souffrir, j'en ai vu mourir, de ces créatures tombées, auxquelles pas un de ceux qui avaient aidé à leur chute ne faisait l'aumône d'une visite ou d'un souvenir. La nuit, dans un long dortoir blanc, semblable à un cimetière éclairé par la lune, au milieu de souffrances abominables, avec une prière muette qu'on ne leur avait jamais apprise, j'en ai vu, de ces filles, qui mettaient au monde un petit être sans nom, et j'ai entendu le premier cri maternel répondant

au premier cri de l'enfant. Je sais ce qu'il y avait d'amour, d'innocence, de vertu dans ce cri poussé par l'âme tout entière, redevenue divine pendant un moment, à qui la vérité apparaissait tout à coup, tandis que le père inconnu se dérobaît à ces cris et à cette vérité au fond d'un cabaret ou de quelque autre mauvais lieu. C'est alors que j'ai rougi de l'homme, et que je l'ai trouvé inférieur à cette mère méprisée; c'est alors que j'ai remercié Dieu de m'avoir donné, à moi, une mère comme la mienne et que je me suis promis de ne voir qu'avec mes yeux et de ne juger qu'avec ma conscience.

VALMOREAU, ému.

Le monde est sauvé, il y a encore un jeune homme!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME AUBRAY.

VALMOREAU, allant à madame Aubray et lui donnant la main.

Madame!

MADAME AUBRAY.

Qu'est-ce qu'il y a?

VALMOREAU.

Vous avez donné le jour à un poëte, à un orateur, à un homme de bien! Il vient de me dire des choses que je n'avais jamais entendues. Tel que vous me voyez, il y a dix ans que j'emploie mon temps, mon intelligence et mon argent à prouver que je suis un imbécile. J'ai commencé par tirer mes manchettes comme ça (il fait le geste) sur les boulevards: j'ai porté une raie au milieu du front comme les archanges et jusque dans le dos comme les mulets; je me suis occupé une bonne heure tous les jours de mes favoris et de mes moustaches, qui embaument du reste (je fais venir ça de Londres: quarante francs le flacon; j'en ai encore mis ce matin); j'ai passé des mois à jouer et des semaines à dormir: j'ai payé des asperges cent francs la botte pour me faire

appeler M. le comte par des garçons de restaurant; je n'ai pas lu un livre de ma vie, et mon seul talent, celui qui m'a fait un véritable renom, c'est de sauter moi-même la rivière de la Marche, comme si j'avais quatre jambes; je fais ça très-bien: je ne suis encore tombé qu'une fois dans l'eau; voilà mon passé. Mais je n'ai que vingt-huit ans; il me reste vingt-cinq mille livres de rente; je digère très-bien cinq ou six fois par semaine; je ne suis pas méchant au fond, j'ai été mal élevé, voilà tout; nous sommes beaucoup comme ça dans le même quartier. Aujourd'hui, je sens que la grâce me touche et je ne demande plus qu'à être saint Paul ou saint Augustin. Indiquez-moi seulement ce qu'il y a à faire!

CAMILLE.

Bravo! C'est de vous, ces vers-là?

MADAME AUBRAY.

Il faut vous marier d'abord.

VALMOREAU.

Je pensais bien que ça allait commencer par là.

MADAME AUBRAY.

Vous reculez déjà?

VALMOREAU.

Non, non, je suis décidé à tout; mais je croyais que, pendant quelque temps, il y avait ce qu'on appelle un petit noviciat et qu'on n'entraît pas tout de suite dans les ordres.

MADAME AUBRAY.

Il faut épouser une femme qui vous aime.

VALMOREAU.

Voilà qui me donne un peu de temps.

MADAME AUBRAY.

Il faut épouser une fille pauvre.

VALMOREAU.

Une fille pauvre! Ah! faut-il aussi qu'elle soit laide?

MADAME AUBRAY.

Ça n'en vaudrait que mieux.

VALMOREAU.

Avouez-le, madame, vous en avez une qui réunit ces deux qualités.

MADAME AUBRAY.

J'en ai une, mais elle n'est pas laide.

VALMOREAU.

Oui, ça dépend des goûts, n'est-ce pas ?

MADAME AUBRAY.

Elle est charmante.

VALMOREAU.

Voilà le mot que je craignais. (A Camille.) Ne vous en allez pas, j'ai besoin d'une galerie pour me donner du courage.

CAMILLE.

Soyez tranquille, je suis là avec tout ce qu'il faut pour vous secourir.

VALMOREAU.

Reprenons : jeune ?

MADAME AUBRAY.

Vingt-deux ou vingt-trois ans.

VALMOREAU.

Ah ! elle m'a attendu. Le père ou la mère ?

MADAME AUBRAY.

Morts tous deux.

VALMOREAU.

C'est quelque chose. Est-ce tout ?

MADAME AUBRAY.

Non, cette jeune femme...

VALMOREAU.

Cette jeune fille...

MADAME AUBRAY.

Cette jeune femme...

VALMOREAU.

Elle est veuve ?

MADAME AUBRAY.

Peut-être.

VALMOREAU.

Ah! ici, madame, je ne comprends plus du tout.

MADAME AUBRAY.

Voyons, monsieur Valmoreau, soyons sérieux. Ce que vous venez de nous dire tout à l'heure sous une forme plaisante qui convient encore à votre âge, à votre caractère, à vos habitudes passées, n'était-ce qu'une plaisanterie ou bien était-ce sincère ?

VALMOREAU.

C'était et c'est sincère.

MADAME AUBRAY.

Vous regrettez franchement d'avoir mené jusqu'à présent une vie inutile, dangereuse par conséquent pour vous et pour les autres, car elle était en même temps pleine de vilaines actions et de vilains exemples, votre vie de jeune homme ?

VALMOREAU.

Certainement, je le regrette.

MADAME AUBRAY.

Comprenez-vous que vous avez fait le mal, un mal positif, et que celui qui s'en est rendu coupable, s'il veut réparer ses torts, doit mettre dans sa conduite nouvelle autant de délicatesse, de surveillance et d'abnégation qu'il a mis d'étourderie, d'entraînement et d'insouciance dans sa conduite première ?

VALMOREAU.

C'est vrai!

MADAME AUBRAY.

S'il veut qu'on croie à son repentir, il faut qu'il en donne une preuve éclatante. Une jeune fille pure, riche, belle, qu'il aimera, dont il sera aimé, qui lui apportera la famille, la consi-

dération, le bonheur, ce n'est pas une punition, c'est une récompense. Quelle lutte aura-t-il à soutenir avec les autres et avec lui-même? Quels préjugés aura-t-il à vaincre? Quel bon exemple aura-t-il donné à ceux qui en ont reçu de lui tant de mauvais? Aucun! Et maintenant, s'il se trouve une femme que cette fausse morale de la société, ou la misère, ou la faiblesse, ou les mauvais exemples aient entraînée momentanément dans le mal, mais pour laquelle, puisqu'elle est femme, on appelle crime ce que pour vous on appelle légèreté, si cette femme se repent aussi sincèrement que vous, si elle a déjà même trouvé en elle, en elle seule, les forces nécessaires pour se relever, si elle a fourni les preuves de son repentir, si elle vous aime, si vous l'aimez, et si votre amour, votre indulgence, votre nom à vous, honnête homme plus coupable qu'elle au fond, peuvent la sauver définitivement, de quel droit les lui refuserez-vous? Ah! je sais bien. Il y a le monde, il y a la faute connue, il y a dans le passé un fait qui humilie, un homme qui gêne, un souvenir qui brûle. Et vous, n'êtes-vous pas ce même fait, ce même homme, ce même souvenir pour d'autres coupables? Combien de femmes vous retrouvent dans leur passé, qui seraient peut-être heureuses et respectées si vous n'y étiez pas! Eh bien, le moment est venu de la réparation. Tendez la main, la main droite à cette créature faible, relevez-la tout à fait, et, si l'on s'étonne, si l'on sourit, au lieu d'en appeler à la colère, aux armes et au sang, dites-vous dans votre conscience : « Oui, cette femme a été coupable; mais, moi aussi, je l'ai été. J'ai brisé dix, vingt existences de femmes peut-être, j'en sauve une, je ne suis pas encore quitte avec Dieu. » Ayez le courage du bien, comme vous avez eu le courage du mal, et, c'est moi qui vous le dis, les honnêtes gens seront avec vous. Ce n'est pas tout le monde, mais c'est quelqu'un!

CAMILLE, embrassant sa mère.

Oh! chère mère.

VALMOREAU.

Oui, oui, oui... C'est égal... c'est raide. Ainsi vous avez une... jeune fille, qui...?

MADAME AUBRAY.

Qui a commis une faute.

VALMOREAU.

Publiquement ?

MADAME AUBRAY.

Elle ne s'est pas cachée.

VALMOREAU.

L'homme... est mort ?

MADAME AUBRAY.

Il vit.

VALMOREAU.

Qu'il l'épouse alors, lui !

MADAME AUBRAY.

Il est marié.

VALMOREAU.

Une vraie... faute ?

MADAME AUBRAY.

Une vraie faute... il y a un enfant.

VALMOREAU, bondissant.

Jour de Dieu ! madame, mais c'est une épreuve de franc-maçonnerie à laquelle vous me soumettez-là. Dites-moi bien vite que les cadavres sont en carton, et qu'il n'y a rien dans les pistolets.

MADAME AUBRAY.

Je suis on ne peut plus sérieuse.

VALMOREAU.

Vous me conseillez d'épouser cette dame ?

MADAME AUBRAY.

Je vous le conseille.

VALMOREAU, allant à Camille.

Et vous ?

CAMILLE.

Moi aussi, bien entendu.

VALMOREAU.

Vous l'épouseriez, vous ?

CAMILLE.

A l'instant, les yeux fermés, si ma mère me disait de le faire.

VALMOREAU.

Mais à vous, elle ne le dirait pas.

MADAME AUBRAY.

Comme à vous-même, si je croyais la chose juste et bonne.

VALMOREAU, à Camille.

De qui est-il question ?

CAMILLE.

Je n'en sais rien du tout.

VALMOREAU, à part.

Ces gens-là sont fous, il n'en ont pourtant pas l'air. (Haut, à madame Aubray.) Et moi, je connais la personne ?

MADAME AUBRAY.

Vous la connaissez, et elle vous plaît.

VALMOREAU.

Elle me plaît, ce n'est pas un renseignement. Et je lui plais aussi ?

MADAME AUBRAY.

Elle vous aime.

VALMOREAU.

Vous en êtes bien sûre, madame ?

MADAME AUBRAY.

Elle me l'a dit.

VALMOREAU.

Elle m'a nommé ?

MADAME AUBRAY.

Non, mais...

VALMOREAU, avec joie.

Mais ce n'est peut-être pas moi.

MADAME AUBRAY.

Ce ne peut être que vous, d'après les indications que vous avez données vous-même.

VALMOREAU.

Je n'y suis plus du tout. (Jeannine entre en ce moment et pousse Gaston vers madame Aubray, pendant que Camille, qui l'a vue entrer, la salue respectueusement.)

VALMOREAU, les voyant et se frappant le front.

Miss Capulet! (A madame Aubray.) C'est elle?

MADAME AUBRAY.

Je n'ai nommé personne.

VALMOREAU, sortant, bas.

Je vais faire ma malle, c'est plus sûr.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNINE, GASTON.

MADAME AUBRAY, à Jeannine.

Rien de nouveau?

JEANNINE.

Je viens de recevoir une lettre qui me demande un entretien.

MADAME AUBRAY.

Que vous avez accordé?

JEANNINE.

Ici.

MADAME AUBRAY.

Vous savez bien ce que vous avez à dire.

JEANNINE.

Oui, madame. Et rien n'est changé dans vos bienveillantes dispositions à mon égard?

MADAME AUBRAY.

Rien. Pourquoi cette vilaine question?

JEANNINE.

Je craignais que quelqu'un, depuis ma visite, ne vous eût mal parlé de moi.

MADAME AUBRAY.

Vous n'auriez fait qu'y gagner, car la seule personne qui aurait pu dire du mal de vous est la seule qui n'ait pas le droit d'en dire. A tantôt!

SCÈNE IV.

JEANNINE, GASTON.

JEANNINE.

Est-ce que je ne rêve pas? Est-ce que cette femme excellente ne se trompe pas elle-même? A-t-elle deviné et voudrait-elle...? Oh! non, c'est impossible!

GASTON.

A quoi penses-tu, maman?

JEANNINE.

A toi, mon cher petit. (Tellier entre.)

GASTON.

Maman, le prince Noir!

SCÈNE V.

LES MÊMES, TELLIER.

JEANNINE, à Gaston, voyant Tellier.

Va jouer (Il va jouer dans un coin du salon.)

TELLIER.

C'est ici que vous recevez maintenant ?

JEANNINE.

On aurait pu vous voir entrer chez moi en plein jour.

TELLIER.

Et vous craignez d'être compromise ?

JEANNINE.

Ou de vous compromettre. Ne m'avez-vous pas dit vingt fois, et hier encore, qu'il ne fallait pas que j'eusse l'air d'être connue de vous ?

TELLIER.

Je ne savais pas, alors, que vous fussiez l'amie des personnes auxquelles je faisais allusion en parlant ainsi. Recevez mes compliments, ma chère : vous avez de belles connaissances. Comment diable vous y êtes-vous prise pour vous introduire dans l'intimité d'une personne comme madame Aubray, qui ne tient pas sa porte ouverte au premier venu et qui la ferme même assez violemment au nez des gens les plus charitables ? C'est malin, ce que vous avez fait là !

JEANNINE.

Le hasard nous a mises en rapport, cette dame et moi ; elle s'est intéressée à moi ; j'ai commencé par lui dire que j'étais veuve ; puis il m'a répugné de lui mentir, et, comme elle insistait pour continuer nos relations, je lui ai avoué la vérité. A ma grande surprise et à ma grande joie, elle m'a tendu la main, et m'a promis, à de certaines conditions que j'ai acceptées, sa pro-

tection, son amitié même. Telle est mon histoire avec madame Aubray.

TELLIER.

Et dans votre récit, vous ne m'avez pas nommé ?

JEANNINE.

Non. Vous avez bien vu, du reste, qu'en vous rencontrant chez elle, je n'ai pas eu l'air de savoir qui vous étiez. C'est plutôt vous qui lui avez parlé de moi.

TELLIER.

Je lui ai dit...

JEANNINE.

Ce que vous deviez lui dire.

TELLIER.

Vous savez que vous êtes très-amusante.

JEANNINE.

Parce que?...

TELLIER.

Dieu me pardonne, vous vous prenez au sérieux.

JEANNINE.

En quoi ?

TELLIER.

Vous parlez comme une dame.

JEANNINE.

Je parle comme je pense.

TELLIER.

Alors, vous vous figurez que, parce qu'une honnête femme, un peu hallucinée par ses idées de régénération sociale, vous a accueillie et vous pardonne, vous vous figurez que vous voilà devenue une femme du monde ?

JEANNINE.

Je ne me figure rien du tout, sinon que, si je puis apprendre de cette dame à mieux penser et à mieux vivre; si mon enfant

peut profiter de cette transformation, je serais bien coupable de ne point la tenter.

TELLIER.

Tu es adorable. (Mouvement de Jeannine.) C'est moi qui suis un maladroit et un imbécile d'avoir dit à madame Aubray ce que je lui ai dit ; j'aurais dû me taire. Nous nous serions rencontrés de temps en temps chez elle, ç'aurait été bien plus commode ; car tu... (autre mouvement) car vous me manquiez, le diable m'emporte ! Je suis amoureux, et je le deviendrais, si je ne l'étais pas, en vous trouvant telle que je vous trouve.

JEANNINE.

Ce n'est pas ainsi que vous m'avez parlé hier.

TELLIER.

Il fallait d'abord renouer connaissance. Maintenant, voici ce que nous pourrions faire. Comme la présence de madame Aubray nous gênerait fort ici et que je ne peux pas la renvoyer, partez ce soir pour Dieppe. Là où il y a beaucoup de monde, on est toujours mieux caché. Descendez à l'hôtel *Royal* comme une vraie dame, puisque ça vous amuse d'en avoir l'air, qui vous va très-bien du reste ; moi, j'y arriverai de mon côté. Nous aurons l'air de ne pas nous connaître...

JEANNINE, l'interrompant.

Je ne puis aller à Dieppe.

TELLIER.

Parce que ?

JEANNINE.

Parce que je préfère rester ici.

TELLIER.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JEANNINE.

Cela veut dire que nous ne devons plus nous revoir, ni ici, ni à Dieppe, ni autre part.

TELLIER.

Et la raison?

JEANNINE.

Et la raison est que vous êtes marié.

TELLIER.

Cette raison ne regarde que moi, et, s'il me plaît de l'oublier...

JEANNINE.

Il me plaît, à moi, de m'en souvenir.

TELLIER.

Me feriez-vous l'honneur d'être jalouse?

JEANNINE.

Oh! non!

TELLIER.

Alors, l'amour est mort?

JEANNINE.

L'amour! Vous étiez riche et désœuvré, j'étais pauvre et ignorante. J'ai été pour vous un passe-temps. Vous avez été pour moi...

TELLIER.

Une affaire?

JEANNINE.

J'allais dire un bienfait. Il eût été plus noble et plus généreux à vous de me venir en aide sans me rien demander. Cependant la plupart des hommes eussent agi comme vous. C'était à moi de préférer alors la misère à la honte, comme je la préférerais aujourd'hui.

TELLIER.

Vous avez fait un serment?

JEANNINE.

Oui.

TELLIER.

A votre amant nouveau?

JEANNINE.

Voyons, monsieur, vous ne comptez pas, je pense, me dire des choses désagréables, vous savez bien que je ne vous en répondrais pas. Je désire garder de vous le meilleur souvenir possible. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous rendre tout ce que j'ai reçu de votre générosité; mais je puis du moins, à partir de ce moment, ne plus rien accepter de vous. Ne vous occupez donc plus de moi, je n'ai plus besoin de personne.

TELLIER.

Comment ferez-vous?

JEANNINE.

Cela me regarde.

TELLIER.

Et votre enfant?

JEANNINE.

Ne manquera de rien, même si je viens à mourir.

TELLIER.

C'est votre dernier mot?

JEANNINE.

Oui, sur ce sujet.

TELLIER.

Et vous voulez me faire croire...?

JEANNINE.

Je ne veux rien vous faire croire du tout. Je suis dans un état nouveau que je n'essayerai même pas de vous expliquer. Vous êtes un homme, vous ne comprendriez pas ces choses-là. Il faut être une femme pour les comprendre. Dois-je tout vous dire? Je n'ai plus aucun souvenir de ce qui s'est passé jadis. Je vous regarde, et les traits de votre visage me semblent ceux d'un inconnu. Vous êtes le père de mon enfant, oui, c'est vrai. Je suis tout aussi prête à croire que vous êtes mon frère, si vous voulez, ou un étranger, si vous continuez à me parler durement. Il n'a fallu qu'un mot pour opérer ce miracle, pour faire de moi une honnête femme tout à coup et à tout jamais. Voilà comme

nous sommes. Nous ne le disons pas parce que c'est difficile à croire, mais je vous assure que c'est la vérité, et que le bien est en nous au moment où nous nous y attendons le moins.

TELLIER.

Alors, vous ne voulez plus me revoir ?

JEANNINE.

Non.

TELLIER.

Vous ne voulez plus même me permettre de voir cet enfant ?

JEANNINE.

Cela ne vous privera guère, je pense. Je ne sais pas si vous l'avez embrassé depuis qu'il est au monde.

TELLIER.

Mais vous devez savoir, depuis que vous connaissez madame Aubray, qu'il est toujours temps de se repentir, et, grâce à vous, je comprends des devoirs que j'ignorais. Comme le mal, le bien est contagieux. Faites-moi ma part dans cette rénovation générale. S'il ne m'est plus permis de m'occuper de vous, je puis m'occuper de votre enfant.

JEANNINE.

De quelle manière ?

TELLIER.

Je vais le reconnaître.

JEANNINE.

Vrai ! vous feriez cela ?

TELLIER.

Pourquoi non ?

JEANNINE.

Mais madame Tellier ne consentira jamais.

TELLIER.

Ma femme fera tout ce que je voudrai, elle m'aime.

JEANNINE.

Faites alors. L'enfant le mérite. Si vous saviez comme il a de l'intelligence et du cœur! Vous ne le connaissez pas, c'est malheureux. Il a des réflexions au-dessus de son âge. Tous les gens qui le voient l'adorent. Quelle bonne pensée vous avez là! Un nom! (Elle appelle Gaston.) Vous permettez qu'il vous embrasse? (Gaston entre.) Embrasse monsieur. — Puis-je lui dire de vous appeler son père?

TELLIER.

Certes.

JEANNINE.

Appelle monsieur « papa ».

GASTON.

Papa! Qu'est-ce que ça veut dire?

JEANNINE.

Dis-le toujours, tu comprendras peu à peu. (Il va vers Tellier, qui le tient contre lui sans l'embrasser.) Alors, il pourra vous aller voir de temps en temps?

TELLIER.

Mais il ne me quittera même plus.

JEANNINE.

Comment, il ne vous quittera plus?

TELLIER.

Naturellement, ma chère. Vous comprenez bien que, si je donne mon nom à cet enfant, ce n'est pas pour vous le laisser élever.

JEANNINE.

Vous voulez me prendre mon fils?

TELLIER.

Oui.

JEANNINE.

Tout à fait?

TELLIER.

Tout à fait.

JEANNINE.

Vous plaisantez.

TELLIER.

Je ne plaisante pas, c'est mon droit.

JEANNINE.

Votre droit ?

TELLIER.

Faites ce que je veux, ou je l'emène.

JEANNINE.

Ah ! je comprends. — Gaston, viens ici.

TELLIER, entraînant l'enfant.

Vous ne l'aurez pas.

GASTON.

Maman ! (Tellier fait mine de sortir.)

JEANNINE, sautant à la gorge de Tellier.

Mais laissez cet enfant, ou je vous arrache le visage ! (Il la repousse.) Au secours !

TELLIER, repoussant l'enfant, qui tombe sur le canapé.

Mais taisez-vous donc ! (Il se sauve.)

SCÈNE VI.

CAMILLE, JEANNINE, GASTON, puis VALMOREAU.

CAMILLE, entrant.

Qu'y a-t-il ?

JEANNINE, qui s'est précipitée sur son enfant, à Camille.

Sauvez mon enfant, monsieur Camille, je vous en supplie.
— Gaston, qu'est-ce que tu as ? Tu es blessé. Ce n'est rien, je te le promets. Mon pauvre petit !

CAMILLE.

Oh ! je vous en prie, ne pleurez pas, il n'y a aucun danger.
Une chute, sans doute.

JEANNINE.

Il ne bouge plus.

CAMILLE.

Voilà ses yeux qui s'ouvrent. Tenez, il sourit.

JEANNINE.

Gaston, c'est moi.

GASTON, prenant la tête de Jeannine dans ses bras.

Maman! (Regardant Camille et lui prenant la tête à son tour.) Papa!

CAMILLE.

Oh! tu as bien dit, cher petit ange. Ce mot n'est pas un souvenir, mais c'est un pressentiment, et je n'attendais que ce mot pour dire à ta mère...

JEANNINE.

Ne dites pas!

CAMILLE.

Je vous offense. Mais ce que j'ai à vous dire, je vous le dirais devant le monde entier. Si vous saviez...

JEANNINE.

Quelqu'un!

CAMILLE, se levant et voyant Valmoreau.

Quelqu'un? Tant mieux! car, devant quelqu'un, j'aurai le droit de vous découvrir toute mon âme. (Allant à Valmoreau et lui prenant les mains.) Tout à l'heure, vous me demandiez pourquoi j'étais si enthousiaste et si gai. Je n'ai pas voulu alors vous faire, loin de la bien-aimée de mon cœur, une confidence qui eût pu la compromettre, pas plus que je ne veux lui faire sans témoin un aveu qui pourrait la blesser. Je puis parler maintenant: j'aime, et j'aime depuis un an. Pendant toute cette année, il ne s'est point écoulé un jour, une heure, sans que cet amour fût présent à ma pensée. Je lui dois toutes mes joies et tous mes chagrins, car je croyais que celle qui me l'inspirait était la femme d'un autre et qu'elle n'avait pas plus le droit de m'aimer que je n'avais le droit de lui parler de mon amour. Elle a dit à ma mère qu'elle était veuve, libre par conséquent.

Je pourrais donc lui avouer que je l'aimais et le lui avouer à la face de tous. Voilà pourquoi je chantais tout à l'heure, voilà pourquoi je jetais à tous les vents les vers de mon poëte chéri. Voilà pourquoi je viens de courir sur les falaises, tout seul entre les nuages et les flots, parce que j'avais besoin d'espace, de liberté, d'infini, parce que mon cœur déborde, parce que j'ai vingt ans, parce que j'aime enfin, que c'est le premier amour de ma vie, que ce sera mon seul amour jusqu'à ma mort et que je voudrais le dire à la nature entière! (S'approchant de Jeannine qui est agenouillée auprès de son enfant.) C'est de vous qu'il s'agit, madame, vous le savez bien. Voulez-vous être ma femme? (Jeannine, sans changer d'attitude, remue la tête avec un signe négatif.) Vous ne m'aimez pas? (Elle reste immobile.) Vous en aimez un autre?

JEANNINE, relevant la tête et montrant ses yeux baignés de larmes, d'une voix étouffée.

Non!

CAMILLE.

Pourquoi, alors?

JEANNINE, du même ton.

Demandez à votre mère.

CAMILLE.

Alors, si ma mère consent, vous consentirez?

JEANNINE.

Je ferai tout ce qu'elle voudra que je fasse.

CAMILLE, à Valmoreau.

Ah! mon ami, que j'ai hâte de voir ma mère!

VALMOREAU, à lui-même.

Voilà un gaillard qui va souffrir, mais je voudrais bien souffrir comme ça.

* FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIENNE, MADAME AUBRAY, puis BARANTIN.

MADAME AUBRAY, à Lucienne qui entre.

D'où viens-tu donc, chère enfant? Il y a deux heures que tu es sortie.

LUCIENNE, très-sérieuse.

J'avais une course très-importante à faire.

MADAME AUBRAY.

Ah! mon Dieu! Et avec qui as-tu fait cette course?

LUCIENNE.

Avec la cuisinière. Maintenant, je puis tout dire.

MADAME AUBRAY.

Il fut donc un temps où tu ne l'aurais pas pu?

LUCIENNE.

C'était un mystère. Il s'agit de Victoire, la fille de ferme de chez madame Bertrand, qui était malade quand nous sommes arrivés, et que nous avons été voir ensemble.

MADAME AUBRAY.

Je sais.

LUCIENNE.

C'est ma malade, à moi, c'est ma pauvre. Je suis allée la voir tous les deux jours depuis notre première visite, malgré ce que me disait madame Bertrand, qui prétendait que j'avais bien tort de m'intéresser à cette fille et qu'elle ne méritait pas cet intérêt. J'avais beau lui demander pourquoi, elle ne voulait pas me le dire. Alors, j'ai interrogé Victoire et je lui ai déclaré tout net que je voulais connaître ses torts. Elle ne voulait pas me les dire non plus. (A Barantin, qui est entré depuis un moment et qui a écouté Lucienne sans qu'elle l'ait vu jusqu'alors.) Tiens, tu es là, papa?

BARANTIN.

Oui. Continue ton histoire.

LUCIENNE.

Tu as entendu le commencement, alors?

BARANTIN.

Oui, oui, va!

LUCIENNE.

J'ai donc dit à Victoire : « Vous allez tout me raconter ou je ne viendrai plus vous voir, et je n'en m'occuperai plus de vous, ni petite mère non plus. » Elle a bien vu que je ne plaisantais pas. Alors, elle m'a dit la vérité. Elle avait un amant.

MADAME AUBRAY, du ton le plus naturel.

Ah!

BARANTIN, sur un autre ton.

Ah!

LUCIENNE.

Et, au lieu de travailler, elle aimait mieux aller se promener dans les champs avec Bénédicte... Il s'appelle Bénédicte.

MADAME AUBRAY.

C'était très-mal.

LUCIENNE.

Certainement, c'était très-mal, je le lui ai dit. Elle pouvait bien attendre, pour aller se promener, que sa besogne fût fer-

minée. Après, on ne lui aurait plus rien dit; et puis ça le dérangeait, lui aussi.

MADAME AUBRAY.

Qu'est-ce qu'il fait?

LUCIENNE.

Il est jardinier chez M. Montagnan, le propriétaire du château qui est à mi-côte. Et, un beau jour, Bénédicte a déclaré à Victoire qu'il ne voulait plus aller se promener avec elle, et que décidément il ne l'épouserait pas. Alors, tu penses quel chagrin a eu Victoire à cette nouvelle-là. Elle n'a plus dormi, et puis elle n'a plus mangé, et puis elle n'a plus travaillé. La fermière l'a mise dehors, et voilà comment elle est tombée malade. Qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui, quand j'ai su tout ça? Je suis allée trouver Bénédicte. Il ne comprenait pas ce que je lui voulais, et, quand il l'a compris, ne m'a-t-il pas dit que je devrais être honteuse de m'occuper de pareilles choses, que ce n'était pas de mon âge!

BARANTIN.

Ce n'était pas bête, ce qu'il disait, ce Bénédicte.

LUCIENNE.

Tu dis, papa?

BARANTIN.

Va toujours, va!

LUCIENNE.

Je lui ai répondu que je me mêlais de ce qui me regardait, que je savais bien ce que j'avais à faire, et cætera... et cætera, tu peux te fier à moi, et il s'est tu. La vérité, c'est qu'il aimait mieux épouser une autre fille qui a de l'argent. Alors, je suis allée chez M. Montagnan, et je lui ai tout raconté.

MADAME AUBRAY.

Quel âge a-t-il, ce M. Montagnan?

LUCIENNE.

Je ne sais pas, mais il n'a plus beaucoup de cheveux, et ceux qu'il a sont gris.

BARANTIN.

Qu'est-ce que tu lui as dit, à ce monsieur ?

LUCIENNE.

Il n'était pas seul ; mais ça ne m'a pas embarrassée. J'étais si indignée ! Il y avait avec lui un autre monsieur qui devait être son fils ; un grand jeune homme brun, avec des moustaches. Je lui ai dit, au père : « Monsieur, vous avez un jardinier qui a promis à une pauvre fille nommée Victoire, employée à la ferme d'Étennemare, de l'épouser. Il allait même souvent se promener avec elle, en attendant. Maintenant, il refuse d'exécuter sa promesse, et il préfère en épouser une autre qui est plus riche. C'est très-laid, et je viens de lui en dire ma façon de penser. Mais je n'ai rien obtenu que des paroles aussi méchantes que ses actions. Alors, je m'adresse à vous pour que vous le forciez de tenir ses serments. »

MADAME AUBRAY.

Qu'est-ce qu'ils ont dit, ces messieurs ?

LUCIENNE.

Ils ont tant ri, tant ri, quand j'ai eu fini, que je ne me rappelle pas avoir jamais entendu tant rire. Mais, tout à coup, M. Montagnan est devenu très-sérieux. Il s'est levé, il m'a demandé la permission de me baiser le bout des doigts, et il m'a dit : « Mademoiselle, je sais qui vous êtes, et je vous remercie du plaisir et de l'honneur que vous venez de me faire. Bénédic épousera Victoire, c'est moi qui vous le promets. Dites-le de ma part à madame Aubray et assurez-la en même temps de tout mon respect. Du reste, j'aurai l'honneur de lui rendre visite pour la mettre au courant de tout ce qui se passera. » Puis il s'est tourné vers son fils et lui a dit en anglais : « Voilà une femme comme il t'en faudrait une. » C'est moi, alors, qui ai eu envie de rire ; mais je n'ai pas ri, car je ne voulais pas laisser voir que je comprenais l'anglais. Il m'a reconduite jusqu'à la grille, je lui ai fait ma plus belle révérence, la troisième, et me voilà !

BARANTIN, à madame Aubray.

Elle a eu du bonheur d'en être quitte à si bon marché !

MADAME AUBRAY.

Si les anges ont des ailes, mon cher, c'est pour passer au-dessus de ces choses-là.

BARANTIN.

C'est très-bien, chère enfant ; mais, une autre fois, tu n'iras plus faire de ces visites sans madame Aubray.

LUCIENNE.

Pourquoi ?

BARANTIN.

Parce que c'est elle qui t'a appris à faire le bien, et qu'il ne faut pas le faire toute seule ; ce serait de l'égoïsme.

MADAME AUBRAY.

Et puis, un petit détail de la langue française. Quand on parle d'un homme qui a promis à une jeune fille de l'épouser, il ne faut pas l'appeler son « *amant* », mais son fiancé.

LUCIENNE.

Victoire a dit « *amant* ».

MADAME AUBRAY.

Parce que Victoire est une campagnarde qui ne parle pas bien.

BARANTIN.

Oui, « *amant,* » c'est du patois...

CAMILLE, entrant.

Lucienne !

LUCIENNE.

Qu'est-ce que tu me veux ?

CAMILLE.

J'ai à te parler. Tu permets, ma chère mère ?

LUCIENNE.

Dis.

CAMILLE, à Lucienne.

Nous avons été élevés ensemble depuis dix ans, et, depuis dix

ans, on nous a dit et nous nous sommes dit que nous nous marierions un jour.

LUCIENNE.

Eh bien, est-ce que tu as changé d'avis ?

CAMILLE.

J'aime une autre personne que toi.

LUCIENNE.

Il y a donc décidément plusieurs manières d'aimer ?

CAMILLE.

Oui.

LUCIENNE.

Pourquoi me parles-tu de cela ?

CAMILLE.

Parce que je ne veux pas me marier sans ton consentement.

LUCIENNE.

N'es-tu pas ton maître ? As-tu dit à cette personne que tu l'aimais ?

CAMILLE.

Je viens de le lui dire.

LUCIENNE.

Tu es son fiancé, alors ?

CAMILLE.

Oui.

LUCIENNE.

Eh bien, mon ami, il faut l'épouser.

CAMILLE.

Embrasse-moi.

LUCIENNE.

De grand cœur. (Pendant qu'ils s'embrassent, Lucienne essuie une larme, sans que Camille le voie.) Et tu vas annoncer cette nouvelle à ta mère ?

CAMILLE.

Oui.

LUCIENNE.

Je te laisse. Veux-tu que j'emmène papa ?

CAMILLE.

Non. Il n'est pas de trop.

BARANTIN.

Encore un secret ?

LUCIENNE.

Oui, mais, celui-là, je ne puis le dire. (Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME AUBRAY, CAMILLE, BARANTIN.

CAMILLE.

Assieds-toi là, chère maman, et reçois ma confession, dont Barantin connaît déjà la moitié. Je viens te demander ton consentement.

MADAME AUBRAY.

A quoi ?

CAMILLE.

mon mariage.

MADAME AUBRAY.

A on mariage ?

CAMILLE.

Et je te demande, en même temps, de me pardonner si je ne t'en ai pas parlé plus tôt.

MADAME AUBRAY.

Parle, mon enfant, parle !

CAMILLE.

J'aime.

MADAME AUBRAY.

Et Lucienne ?

CAMILLE.

Sera toujours ma sœur, car elle n'a elle-même pour moi

qu'une affection toute fraternelle, la seule qu'elle puisse connaître à son âge.

MADAME AUBRAY.

Et la personne que tu aimes, je la connais sans doute?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Et tu l'aimes depuis?...

CAMILLE.

Depuis un an.

MADAME AUBRAY.

Alors, tu sais bien ce que tu fais?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Permetts-moi de te demander, mon cher enfant, comment, dans les termes où nous en sommes ensemble, tu ne m'as pas fait la confidence avant la confession.

CAMILLE.

Je croyais cette personne mariée.

MADAME AUBRAY.

Et aujourd'hui?

CAMILLE.

Je sais qu'elle est veuve.

MADAME AUBRAY.

C'est une veuve que tu veux épouser?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Cela est grave, mon enfant.

CAMILLE.

Quel homme n'eût été heureux et fier de devenir l'époux d'une veuve comme toi!

MADAME AUBRAY.

Mais, moi, j'étais de ces veuves qui ne se remarient pas.

CAMILLE.

Tout le monde n'a pas ta force.

MADAME AUBRAY.

Et puis, à ton âge!

CAMILLE.

Elle est plus jeune que moi. Elle a l'air d'une enfant.

MADAME AUBRAY.

Et elle t'aime?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Comment le sais-tu?

CAMILLE.

Elle m'a autorisé à te demander ton consentement. Cela suffit.

MADAME AUBRAY.

Ce consentement, tu l'auras; car tu es un homme déjà trop sérieux pour ne pas bien savoir ce que tu veux et ce que tu fais. Le nom de cette dame?

CAMILLE.

Tu la connais depuis longtemps. C'est cette dame que tu m'as fait si souvent remarquer sur la plage, que tu n'avais pu voir sans t'intéresser à elle et que tu as si bien accueillie.

MADAME AUBRAY.

La mère du petit Gaston?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

C'est celle que tu veux épouser?

CAMILLE.

Oui. (Barantia est très-attentif.)

MADAME AUBRAY.

Et elle t'a dit de venir me demander mon consentement ?

CAMILLE.

Elle m'a dit qu'elle ferait ce que tu voudrais qu'elle fit.

MADAME AUBRAY.

Alors, cet homme qu'elle m'a dit aimer, c'était toi ?

CAMILLE, avec joie.

Elle te l'a dit ?

BARANTIN.

Mais ta mère, qui m'a raconté toute cette histoire, avait cru qu'il s'agissait d'un autre.

CAMILLE.

Eh bien, ma mère, que répondrai-je ?

MADAME AUBRAY.

Je refuse.

CAMILLE, étonné.

Aujourd'hui, mais plus tard ?

MADAME AUBRAY.

Plus tard comme aujourd'hui.

CAMILLE.

Pourquoi ?

MADAME AUBRAY.

Demande à Barantin si c'est possible.

BARANTIN.

Ta mère a raison, mon ami, tu ne peux pas épouser cette femme.

CAMILLE.

Cette femme ! Qu'a-t-elle donc fait ?

MADAME AUBRAY.

C'est celle dont je parlais il y a deux heures à M. Valmoreau, pendant que tu étais là.

CAMILLE.

Cette jeune fille qui a commis une faute?

MADAME AUBRAY.

C'est elle.

CAMILLE, après une violente secousse.

Tu trouvais très-bien qu'un autre l'épousât.

MADAME AUBRAY.

Cet autre n'est pas toi.

BARANTIN, à part.

Allons donc! nous y voilà!

MADAME AUBRAY.

Et tu as vu combien ce jeune homme se révoltait à cette proposition?

CAMILLE.

Et tu as vu, ma mère, que je la trouvais toute simple, moi qui ai été élevé dans d'autres idées que lui; et, quand il m'a demandé si je ferais, moi, ce que tu lui conseillais de faire, ce que j'ai répondu. Et toi même...

BARANTIN, à part.

Sortez de là, maintenant.

CAMILLE.

Quels sont les ordres de ma mère? car, si mes sentiments ne dépendent que de moi seul, mes actes, en cette matière, dépendent de toi.

MADAME AUBRAY.

Je n'ai pas d'ordres à te donner, mais des conseils seulement.

CAMILLE.

Des conseils, des exemples, des principes, il y a vingt ans que

tu m'en donnes ; ce que je suis, ce que je suis fier d'être, c'est toi qui l'as fait. Je n'ai plus à discuter ce que tu m'as appris, je n'ai plus qu'à le démentir ou à le prouver. Laisse-moi seulement t'adresser une question.

MADAME AUBRAY.

Parle.

CAMILLE.

Cette faute, qui t'en a fait la confidence ?

MADAME AUBRAY.

La coupable elle-même.

CAMILLE.

Sachant que tu étais ma mère ?

MADAME AUBRAY.

Sachant que j'étais ta mère.

CAMILLE.

Et rien ne l'y forçait ?

MADAME AUBRAY.

Rien.

CAMILLE.

C'est la seule faute qu'elle ait commise ?

MADAME AUBRAY.

Elle me l'a dit, du moins.

CAMILLE.

La crois-tu ?

MADAME AUBRAY.

Je la crois.

CAMILLE.

Cette faute avait pour excuse ?...

MADAME AUBRAY.

La pauvreté, ... la solitude, l'ignorance.

CAMILLE.

Tu connais cet homme ?

MADAME AUBRAY.

Non.

CAMILLE.

C'est un misérable!

MADAME AUBRAY.

C'est un oisif.

CAMILLE.

Et cependant, depuis cet aveu, tu consentais à recevoir cette femme. Tu l'absolvais donc. Tu l'estimais donc. Quand elle t'a appris qu'elle aimait quelqu'un, lui as-tu conseillé de renoncer à cet amour? Lui as-tu dit que le cœur de l'homme doit être impitoyable, que le repentir est vrai peut-être, mais que le pardon ne l'est pas? Lui as-tu dit de désespérer, de douter de tout enfin? Non, n'est-ce pas? Tu ne serais pas celle que tu es si tu disais de pareilles choses aux malheureux et aux repentants. Alors, tu l'as donc trompée en l'encourageant à aimer encore, et voilà pourquoi elle pleurait tout à l'heure, car elle avait compris que tu l'avais trompée ou plutôt que tu t'étais trompée toi-même, et voilà pourquoi, moi, je pleure à mon tour.

MADAME AUBRAY.

Comme il l'aime!

CAMILLE, essayant ses yeux.

Eh bien, ma mère, pour la dernière fois, je te demande ton consentement. J'aime cette femme et je suis prêt à être son époux.

MADAME AUBRAY.

Tu me demandes une chose impossible. J'en appelle à toutes les mères!

CAMILLE.

Ainsi, j'ai donné le conseil, et je ne donnerai pas l'exemple. C'est bien. (Il va pour sortir.)

MADAME AUBRAY.

Où vas-tu?

CAMILLE.

Je vais travailler. Que veux-tu que j'é fasse?

MADAME AUBRAY.

Dans un an, tu auras vingt-cinq ans et tu seras libre.

CAMILLE.

Oh! ma mère, pourquoi veux-tu me faire encore plus de peine que je n'en ai? Tu sais bien que je n'épouserai jamais une femme dont tu ne feras pas ta fille, et, d'ailleurs, je ne me marierai jamais. Des grandes idées que j'ai reçues de toi, il me restera une compassion générale pour les misères d'autrui et le droit de me dépenser pour tout le monde sans me sacrifier tout à fait pour personne. Je saurai au fond que la vertu a des bornes, que le bien a des limites, et je glorifierai les sentiments en ajournant toujours la preuve, pour n'avoir pas à discuter avec ma conscience. J'arriverai ainsi à la fin de la vie, peut-être avec quelque hâte d'atteindre au dernier moment, et d'aller savoir, de l'autre côté de la terre, si la vérité est dans la parole divine ou dans les interprétations de l'homme. Puissé-je ne pas trouver alors la grande déception que je subis aujourd'hui et ne pas être forcé de reconnaître, au delà comme en deçà de la vie, l'impuissance de l'âme humaine. Quoi qu'il en soit, si je n'ai pas donné l'exemple des grands sacrifices que je me croyais et me sentais le devoir et le droit de donner, c'est que j'aurai dû les soumettre au respect filial. En attendant, je souffre beaucoup dans mon cœur et dans mes convictions. Je ne ferai pourtant rien pour revoir cette femme, comme on l'appelle ici, puisqu'elle a accepté d'avance ton jugement; mais, si tu la vois, dis-lui, comme tu sais dire ces choses-là, qu'il faut décidément, dans ce monde, immoler certains principes éternels à certains devoirs sociaux, et que, ne pouvant prouver mon amour pour elle que par ma désobéissance envers toi, il ne m'était pas permis d'hésiter. (Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME AUBRAY, BARANTIN.

Madame Aubray regarde la porte par laquelle est sorti son fils, puis elle se promène avec agitation. Barantin se tait et met des papiers en ordre. Elle le regarde un moment. On sent qu'elle voudrait l'interroger. Il n'a pas l'air de la voir d'abord, puis il la regarde avec un mouvement de la tête et des bras qui doit signifier : *Cela devait arriver!* Enfin, scène muette où les personnages ne se disent rien, parce que le public et eux-mêmes savent trop bien ce qu'ils pourraient se dire.

BARANTIN, voyant entrer Valmoreau, et montrant la porte de droite.
Je suis là. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME AUBRAY, VALMOREAU.

VALMOREAU.

Vous êtes émue, madame?

MADAME AUBRAY.

En effet, monsieur.

VALMOREAU.

Je le suis aussi, et sans doute pour la même cause, car, tandis que vous aviez une explication avec M. Camille, moi, j'accompagnais cette jeune dame chez elle, et je recevais ses confidences. Elle n'a en rien provoqué les événements, je puis en témoigner. Ce n'est pas une personne ordinaire et vous aviez raison, madame, de vous intéresser à elle. Cependant, elle ne se fait aucune illusion. Elle sait bien que les rêves de M. Camille sont irréalisables.

MADAME AUBRAY.

N'est ce pas, monsieur?

VALMOREAU.

Oui et non. Ils sont irréalisables pour M. Camille, à son âge et dans sa position. Ils ne le seraient peut-être pas pour un autre homme, d'un autre âge et dans une position différente, et la preuve, madame, c'est que, ce matin même, vous m'avez conseillé ce mariage que vous déclarez impossible.

MADAME AUBRAY.

Est-ce un reproche, monsieur ?

VALMOREAU.

Dieu me garde de me le permettre, madame. Je suis très-sérieux, plus sérieux même que je n'aurais cru pouvoir le devenir. Toutes ces idées que j'entends développer, les larmes, le repentir, la résignation de cette jeune femme, ces luttes nouvelles pour moi, ces grandes questions de morale et de responsabilité, tout cela m'a remué, transformé même. J'ai pour ainsi dire le vertige du bien. Tout tourne autour de moi, et je me sens prêt à accomplir un acte sublime et insensé. Tenez, madame, dites-moi encore d'épouser votre protégée, et je l'épouse.

MADAME AUBRAY.

Y consent-elle déjà ?

VALMOREAU.

Elle ne soupçonne pas un mot de ce que je vous dis ; mais elle va être très-malheureuse. Elle n'a plus d'appui, elle n'a plus de ressources. Elle a dit qu'elle ferait tout ce que vous ordonneriez. Ordonnez-lui d'être ma femme, cela conciliera tout.

MADAME AUBRAY, à part.

Cet homme vaut mieux que moi. (Haut.) Ce conseil que je vous donnais ce matin, je n'ai plus le droit de vous le donner maintenant. J'ai même à vous demander pardon, monsieur, d'avoir voulu disposer si facilement de votre cœur et de votre nom, et de n'avoir pas trouvé, lorsqu'il s'agissait de vous, les arguments indiscutables qui se sont présentés lorsqu'il s'est agi de mon fils. C'est en toute humilité que je vous fais mes excuses.

VALMOREAU.

Madame !

MADAME AUBRAY.

Je suis très-troublée, monsieur, je ne vous le cacherai pas. Je suis plus que troublée, je suis honteuse, humiliée de ce qui se passe. Je me croyais plus forte, ou je devrais être plus faible. Cependant, monsieur, dites-moi si à ma place vous feriez ce que je fais ?

VALMOREAU.

Moi, madame, je ne saurais être ni juge ni même arbitre dans les questions de conscience d'une personne comme vous. Ayant vécu comme je l'ai fait, et devenu père, je ferais ce que vous faites; mais, à votre place, je ne sais pas, je ne puis pas savoir ce que je devrais faire.

MADAME AUBRAY.

Vous avez raison, monsieur. Je suis coupable. Je me suis trompée en quelque chose, et pour la première fois de ma vie je ne m'entends plus avec moi-même. Si j'étais vraiment la chrétienne que je croyais être, à cette heure, mon fils serait l'époux de cette malheureuse enfant; je ne le suis pas. Voyons, monsieur, aidez-moi par un moyen quelconque, qui ne soit pas à votre détriment, à calmer mes scrupules. Cherchons ensemble ce que je puis faire pour Jeannine; quoi que ce soit, je le ferai.

VALMOREAU.

Nous le trouverons peut-être quand elle sera là. Elle l'a peut-être trouvé elle-même. Elle va venir.

MADAME AUBRAY.

Elle va venir ?

VALMOREAU.

Elle m'a dit qu'elle voulait vous voir une dernière fois.

MADAME AUBRAY.

La voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEANNINE.

JEANNINE, s'approchant de madame Aubray et s'agenouillant à demi en lui prenant la main.

Pardonnez-moi, madame, les émotions que je vous ai données depuis une heure et le chagrin que je vous cause en échange des bontés que vous avez eues pour moi. Je vous affirme que ma volonté n'y est pour rien. Les événements nous ont entraînés, votre fils et moi; mais, en lui conseillant la démarche qu'il a faite, je prévoyais votre réponse.

MADAME AUBRAY.

Ma réponse a modifié les projets de Camille, mais non ses sentiments. Il ne peut être votre époux, mais j'espère qu'un jour il pourra être votre ami. En attendant, il est très-malheureux.

JEANNINE.

Moi, je ne me plaindrai pas. Je n'ai pas le droit de me plaindre, bien que mon malheur me vienne de vous, madame, bien plus que son malheur ne lui vient de moi.

MADAME AUBRAY.

Comment cela?

JEANNINE.

Je ne vous connaissais pas, madame, et je ne me serais jamais permis d'essayer de vous connaître. C'est vous qui êtes venue la première à moi. Vous ai-je menti ou vous ai-je dit tout de suite qui j'étais et ce que j'étais? Vous m'avez ouvert votre maison, vous m'avez promis le pardon de Dieu et l'amour de celui que j'aimais! — J'aurais dû vous dire que celui-là était votre fils. — A quoi bon, puisque je ne voulais jamais lui révéler mes sentiments, puisque je voulais me les cacher à moi-même, puisque je me contentais du bonheur de le voir passer dans ma route et de me sentir aimée tout en méritant de ne pas

l'être? Permettez-moi de vous le dire, madame, avec tout le respect que je vous dois, c'était à vous de prévoir ce qui arrive. C'était hier qu'il fallait me fermer votre porte.

MADAME AUBRAY.

Vous m'accusez?

JEANNINE.

Non, madame; mais pourquoi m'avez-vous inspiré l'idée du bien, puisque j'étais si tranquille dans le mal! Enfin, ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Il faut à tout prix rendre la sécurité à votre famille, et le repos à votre conscience maternelle. Que voulez-vous que je fasse? Voulez-vous que je meure pour que votre fils m'oublie? La mort, c'est ce qui sépare le mieux, et puis, quand on a déjà rompu avec l'honneur, il y a bien moins à faire pour rompre avec la vie. Dites-moi seulement, de vous à moi, que cela sera utile au bonheur de M. Camille, personne n'en saura rien, et je vous promets de mourir en souriant.

MADAME AUBRAY.

Qu'osez-vous me proposer?

JEANNINE.

Je vous propose les moyens de la terre, vous les repoussez. Vous voulez que je vive? Eh bien, rassurez-vous, madame, malgré la solitude à laquelle vous me rendez, comme cela est votre droit, je vivrai en vous vénérant et en vous aimant. Une femme comme moi n'aura pas impunément passé dans la vie lumineuse d'une femme comme vous, sans en emporter un rayon qui l'éclaire à jamais. Soyez bénie pour le jour nouveau que vous avez fait lever en moi, pour les bonnes paroles que vous m'avez dites, pour les vérités que vous m'avez apprises! Je les reconnais absolues; je les sens éternelles, quoi qu'il arrive; et c'est au nom de ces vérités que j'immolerai mon bonheur au vôtre et que je deviendrai ou plutôt que je resterai une honnête femme. Je vous le jure sur la tête de mon petit enfant. C'est impie, de jurer, je le sais; mais les coupables ont besoin d'une formule qui les engage aux yeux de ceux qui sont en droit de

douter de leurs paroles. — Monsieur Valmoreau, voulez-vous appeler M. Camille? (Valmoreau sort.) Oui, madame, avant de quitter cette maison, je veux vous rendre votre fils, et vous le rendre pour toujours. Dieu pardonnera le moyen en faveur de la cause et surtout du résultat. (Camille paraît avec Valmoreau. Barantin est entré depuis quelques instants et a entendu la fin de la scène précédente.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAMILLE, BARANTIN, puis LUCIENNE.

JEANNINE.

Monsieur Camille, devant votre mère et devant vos amis, je veux vous donner une explication devenue indispensable. Madame Aubray vient de me dire que, malgré les révélations qu'elle vous a faites sur moi, vous m'aimez encore et que vous êtes encore prêt à me donner votre nom, sans reproches, sans regrets, sans honte. Est-ce vrai?

CAMILLE.

C'est vrai.

JEANNINE.

Il faut donc que vous connaissiez toute la vérité; elle vous permettra de me mépriser, ou de m'oublier simplement, si vous avez encore un peu de pitié pour moi. La faute que vous me pardonnez, parce que vous la croyez unique dans ma vie, n'est pas la seule que j'aie commise.

MADAME AUBRAY.

Que dit-elle?

JEANNINE, à madame Aubray.

Du courage! (Haut.) A côté de cette faute qui a une excuse dans la misère, il y en a d'autres qui n'ont pour cause que la fantaisie et le désordre. Certaines femmes en arrivent à ne plus rougir

des faits et à ne plus se souvenir des noms. J'ai été une de ces femmes. Je vous l'avoue et je vous quitte. Soyez sans regrets, monsieur Camille, je ne vous-ai même pas aimé!

MADAME AUBRAY, ne pouvant plus retenir le cri de sa conscience.

Elle ment!...

JEANNINE.

Madame!...

MADAME AUBRAY.

Épouse-la!

JEANNINE, se jetant dans les bras de madame Aubray, avec un cri déchirant.

Ah!

MADAME AUBRAY, la tenant dans ses bras.

Me faire complice du mensonge, même pour sauver mon fils! était-ce possible! Quel châtement de mes hésitations Dieu m'a infligé là! — Vous êtes ma fille!

LUCIENNE, entrant sur ces derniers mots.

Je vous aimerai bien.

MADAME AUBRAY, à Barantin.

Eh bien, elle est venue, la lutte. Je l'ai accompli, le sacrifice, et je suis fière d'avoir été choisie pour tenter la réhabilitation de la femme. J'aurai la joie d'avoir été la première.

BARANTIN.

Et le chagrin d'avoir été la seule.

MADAME AUBRAY.

Homme de peu de foi!

VALMOREAU, à Barantin.

Ce que vient de faire madame Aubray est admirable.

BARANTIN.

Oui!... mais, comme vous dites, vous autres, c'est raide!

FIN.

LES SCEPTIQUES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LES
SCEPTIQUES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de Cluny, le 21 décembre 1867

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Co, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

—
1868

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

DISTRIBUTION

Personnages.	Acteurs.
LE COMTE D'APREMONT, 60 ans.....	MM. TALLIEN,
RICHARD, DUC DE VILLEPRENEUSE, 30 ans.....	LAFERRIÈRE,
LIONEL, MARQUIS DE TRÉSIGNAN, 25 ans.....	ANGELO.
PIERRE FROMENT, 28 ans.....	LAROCHELLE.
OCTAVE LANDUREL, 30 ans.....	SAIRVIÈRE.
PAULINE, COMTESSE D'APREMONT, 25 ans.....	Mlles RAUCOURT.
BLANCHE D'APREMONT, 17 ans.....	DE SIENNE.
SIDONIE LANDUREL, 25 ans.....	PETIT.

LES SCEPTIQUES

ACTE PREMIER

Un petit salon moderne décoré et meublé avec plus de richesse que de goût. Au fond, une galerie à demi fermée par des portières relevées. A droite et à gauche portes latérales. Illumination de bal.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, SIDONIE

OCTAVE

Eh bien! madame Landurel?

SIDONIE

Eh bien! monsieur Landurel?

OCTAVE

Dix heures et demie, à mon chronomètre, et personne n'arrive.

SIDONIE

Les salons regorgent de monde.

OCTAVE

Quel monde? Des négociants, des ingénieurs, des

hommes de loi, des hommes de lettres, un tas de bourgeois !

SIDONIE

Eh ! n'en sommes-nous point, du tas ? N'êtes-vous pas un bourgeois, quoique banquier, ou plutôt parce que ?

OCTAVE

Voilà justement où le bât me blesse.

SIDONIE

Pourquoi vous bâter ? vous-même !

OCTAVE

Que voulez-vous ? Je serais trop heureux si je ne me tourmentais pas. Il faut bien que je me plaigne pour éviter le scandale et désarmer l'envie. Les envieux ont tant de raisons de m'en vouloir ; et comme je m'en voudrais, à leur place ! J'ai tant de chance, moi ! Tous les bonheurs réunis sur la tête d'un seul homme ! — D'abord vous êtes ma femme. (Sidonie répond au compliment par une révérence cérémonieuse.) Oui ! vous ne m'avez apporté, c'est vrai, qu'une dot insignifiante, quelques centaines de mille francs ; mais je suis assez riche pour deux. Nous sommes tous deux jeunes et très-bien élevés. Vous êtes jolie, (nouveau salut de Sidonie), très-jolie. Je le dis partout ; je tiens à ce qu'on le sache et qu'on le répète : cela me fait honneur. Moi, je ne suis pas trop laid.

SIDONIE

Pas trop.

OCTAVE

Vous avez de l'esprit, (Sidonie salue encore), beaucoup d'esprit. Moi, je ne suis pas précisément une bête.

SIDONIE

Pas précisément.

OCTAVE

Nous avons même un joli nom, Landurel, et des prénoms charmants, Octave, Sidonie. Octave Landurel! Sidonie Landurel! Cela sonne bien et ne figure pas mal sur une carte de visite : il n'y manque vraiment que des armoiries. Et voilà le *hic*, comme on dit en latin : *Memento quia pulvis es*. Il n'y a pas d'hommes complets.

SIDONIE

Vous voudriez être prince, ou duc par le moins?

OCTAVE

Non, ma chère, non. Je ne suis pas ambitieux. Un tortil de baron! Je n'en demanderais pas davantage.

SIDONIE

Pourquoi ne vous faites-vous pas donner cela quelque part, à propos d'un emprunt?

OCTAVE

Donner? Si on vendait seulement, comme autrefois! Mais on n'ose plus! Les gouvernements sont si lâches! Ils ont peur de l'opinion. C'est fini : la souscription est fermée.

SIDONIE

Eh bien?

OCTAVE

Eh bien! ne pouvant plus entrer légalement dans la caste privilégiée, il faut au moins s'y frotter.

SIDONIE

Qui s'y frotte s'y pique.

OCTAVE

Comme aux roses. On y prend un certain parfum d'aristocratie, qu'on garde en se débarrassant des épines. Je tiens donc à émailler de gens comme il faut cette masse informe de gens d'affaires qui encombre

mes salons, et voilà pourquoi j'attends avec impatience l'arrivée de notre beau monde. S'il n'arrivait pas, ce serait un bal manqué : dix mille francs jetés par la fenêtre.

SIDONIE

Nous avons déjà reçu, ce soir, cinquante personnes titrées.

OCTAVE

On les voit partout, celles-là. Des nobles râpés qui vont partout où l'on danse, pourvu qu'on y soupe ! Et encore, dans le nombre, plus de moitié qui ne datent que d'hier ! Pas de quartiers, ma chère ! Des ducs Martin, des comtes Miroteau, des barons à pouffer de rire !

SIDONIE

Pourquoi les invitez-vous ?

OCTAVE

Pour leur montrer mon luxe, et leur prouver en même temps que je ne suis pas fier. Mais l'important, le nécessaire pour une maison comme la nôtre, c'est la noblesse de race, la noblesse historique, les beaux noms ! Pourquoi ne viennent-ils pas ? Qu'est-ce qu'ils font ?

SIDONIE

Ce que nous faisons nous-mêmes, de l'importance. Ils se font attendre pour se faire valoir.

OCTAVE

Se faire valoir ! Est-ce que je leur dois quelque chose ? Au contraire ; il y en a plus d'un à qui j'ai prêté de l'argent.

SIDONIE

Et qui ne vous l'a pas rendu ?

OCTAVE

Cela va sans dire ; et je ne réclame pas d'intérêts,

mais je veux des égards. Je ne vous demande pas le comte d'Apremont. Le vieil égoïste vit retiré dans ses terres, comme un rat dans son fromage. Mais la comtesse est à Paris, avec sa belle-fille, mademoiselle Blanche d'Apremont, un des plus beaux partis de France ! Et vous me les aviez promises pour ce soir.

SIDONIE

J'espère qu'elles viendront.

OCTAVE

Trop tard, quand la moitié du monde sera partie. C'est bien la peine de venir, s'il n'y a plus personne pour les voir.

SIDONIE

Je n'y puis rien ; je ne leur ai pas prêté d'argent.

OCTAVE

Vous avez fait mieux, ma chérie, en procurant à votre pauvre camarade de pension un mariage inespéré, superbe, fabuleux. La comtesse d'Apremont ne saurait oublier ce que vous doit mademoiselle de Chazelet.

SIDONIE

Elle ne doit rien qu'à elle-même. Son rare mérite la mettait de niveau avec les plus hautes positions ; et la noblesse des Chazelet vaut celle des Apremont.

OCTAVE

Soit ; mais mademoiselle Pauline était une pauvre petite institutrice, réduite à courir le cachet en omnibus ; et le comte, quatre ou cinq fois millionnaire, je le sais bien, moi, son banquier ! est, en outre, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien ministre, ancien ambassadeur, ancien pair de France...

SIDONIE

Trop ancien. Il a soixante ans et elle en a vingt-cinq.

OCTAVE

Le beau mérite ! Qui est-ce qui n'a pas eu vingt-cinq ans ?

SIDONIE

L'important, c'est de les avoir encore. Bref, le comte, riche et considérable tant qu'il vous plaira, mais vieux d'âme autant que de corps, veuf, et par surcroît, père de famille, a épousé une femme accomplie, assez distinguée pour bien tenir sa maison, assez intelligente pour bien diriger sa fille, jeune pour égayer sa vieillesse, belle pour enchanter ses ennemis. Je ne vois pas qu'il ait fait une si mauvaise affaire, et que, tous comptes réglés, elle soit en reste avec lui.

OCTAVE

Vous défendez votre amie, c'est très-bien. Mais vous devriez garder un peu de ce beau zèle pour la gloire de notre ménage ; et, malheureusement, vous ne me secondez pas.

SIDONIE

Je fais de mon mieux.

OCTAVE

Pour me contrecarrer.

SIDONIE

En quoi ?

OCTAVE

Tenez ! mon meilleur ami, mon cher Lionel, marquis de Trésignan, ce charmant garçon, ce grand seigneur, l'homme à la mode, l'homme du vrai monde, que j'ai eu tant de peine à vous amener !

SIDONIE

Eh bien ?

OCTAVE

Au lieu de lui rendre la maison agréable, vous faites tout ce qu'il faut pour l'en éloigner.

SIDONIE

Par exemple !

OCTAVE

Il n'y a pas à dire, vous le recevez froidement, beaucoup trop froidement.

SIDONIE

Vous trouvez ?

OCTAVE

Vous êtes si froide ! Depuis un an, je ne vous ai pas vue lui sourire une fois. S'il vient tard aujourd'hui, c'est votre faute. Il ne viendrait plus du tout, n'était la vive affection que j'ai su lui inspirer. Il ne peut plus se passer de moi, fort heureusement, car je tiens beaucoup à nos relations, à cause de lui d'abord, sans doute, mais aussi, mais surtout à cause de son cousin. Il n'est que marquis, et son cousin est duc, duc de bon aloi. Le duc Richard de Villepreneuse ! Voilà un nom ! La fine fleur des vieilles souches de la vieille noblesse de vieille roche ! Et quel esprit ! quelles manières ! quel genre ! quel cachet !

SIDONIE

Et quelle moralité !

OCTAVE

Parce qu'il ne partage pas les idées étroites de vos petits bourgeois ! Madame, on n'enferme pas les aigles dans des cages à serins.

SIDONIE

Un sceptique, un libertin, un homme qui doute de tout et ne doute de rien.

OCTAVE

Vous avez de la religion, ma chère ; vous faites bien. La religion est bonne pour des femmes. Mais pour des hommes comme nous !...

SIDONIE

Il n'en sera pas moins damné.

OCTAVE

J'en doute. On y regarde à deux fois avant de se brouiller avec un Villepreneuse.

SIDONIE

Faites attention, monsieur Landurel ; vous empruntez aux Clermont-Tonnerre.

OCTAVE

Je prête assez souvent pour emprunter à mon tour.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VALET DE PIED

LE VALET DE PIED

Monsieur m'avait ordonné de l'avertir à l'arrivée de monsieur le duc.

OCTAVE

Quel duc ?

LE VALET DE PIED

Monsieur en a plusieurs.

OCTAVE

Tant que j'en veux. Lequel ?

LE VALET DE PIED

M. de Villepreneuse.

OCTAVE, à Sidonie.

Et nous n'étions pas là pour le recevoir !

SIDONIE

Je vous disais bien...

OCTAVE

Il est bien temps de dire : Je vous disais bien ! (Rappelant le valet.) Monsieur le duc avait-il au col sa croix de commandeur, et sur l'habit son crachat en diamants ?

LE VALET DE PIED

Non, monsieur. Il portait simplement la chaînette, avec les décorations petit modèle.

OCTAVE

C'est désastreux. J'espère au moins que vous avez eu soin d'annoncer M. le duc de Villepreneuse à haute et intelligible voix, de manière à ce que tout le monde entende son nom.

LE VALET DE PIED

M. le duc n'a pas voulu être annoncé.

OCTAVE

Il fallait faire semblant de ne pas comprendre et annoncer tout de même. Vous êtes un sot.

LE VALET DE PIED

Pardon, monsieur. J'ai servi dans de grandes maisons, je connais mon service, et je ne crois pas avoir fait de sottises.

OCTAVE

N'importe ; j'ai bien le droit de vous dire que vous êtes un sot, puisque je vous paye. Va-t'en, maroufle. (Il congédie le valet de pied d'un geste superbe.) Moi, ma chère, je vais rejoindre mon duc ; je vais le promener dans les salons ; je vais le montrer à tout le monde.

LE VALET DE PIED, au fond, d'une voix retentissante.

Monsieur le docteur Trabouillot et Madame Trabouillot. — Monsieur et Madame Potard, et Mademoiselle Potard.

OCTAVE, empoignant le valet par le collet de son habit.

Veux-tu te taire, animal !

LE VALET DE PIED, se dégageant.

Monsieur m'avait ordonné d'annoncer, j'annonce.

OCTAVE

Moi, je vous chasse.

LE VALET DE PIED

Monsieur, on ne chasse que les bêtes, et pas en toute saison encore ! J'ai beau être valet, je suis électeur comme vous ; et si jamais Monsieur se présentait aux comices populaires, il verrait que je ne manque pas d'influence.

OCTAVE

Eh bien ! puisqu'il y faut mettre des formes, je vous donne votre congé. Voulez-vous bien l'accepter ?

LE VALET DE PIED

A la condition que monsieur voudra bien viser mon livret en termes convenables. Autrement, je me verrais forcé, à mon vif regret, d'appeler monsieur devant le conseil des prud'hommes.

(Il salue respectueusement, se redresse et sort droit comme un I.)

OCTAVE

Et dire qu'on ne peut plus bâtonner ces gens-là !

SIDONIE

Eh ! non, ils vous le rendraient.

UN DOMESTIQUE, annonçant de loin.

M. le marquis de Trésignan.

OCTAVE

Voilà un nom qui sonne. A la bonne heure ! Cela vous console du reste.

SCÈNE III

OCTAVE, SIDONIE, LIONEL

LIONEL, avec un profond salut.

Veuillez, madame, agréer tous mes respects.

(Sidonie fait à Lionel une révérence cérémonieuse.)

OCTAVE, serrant la main de Lionel.

Cher marquis! — (Bas à Sidonie.) Vous me laissez tout faire. (A Lionel.) Cher marquis, c'est aimable à vous d'honorer ainsi de votre présence cette petite réunion d'amis dans notre humble maison.

LIONEL

Dites une fête dans un palais, cher monsieur Landurel.

OCTAVE

Trop bon. en vérité, cher marquis, (il secoue la main de Lionel avec un empressement excessif); mille fois trop bon. (Bas à Sidonie.) Vous êtes trop froide avec le marquis. (Haut à Lionel.) Cher marquis, vous voudrez bien m'excuser. Je vais rendre mes devoirs à votre cousin, le duc de Villepreneuse, et je vous laisse faire la cour à ma femme. Eh! eh! (Bas à Sidonie.) Je vous en prie, soyez moins froide.

(Il sort par le fond, à droite.)

SCÈNE IV

SIDONIE, LIONEL

SIDONIE

Comme tu viens tard, Lionel!

LIONEL

Toujours trop tard à mon gré, chère amie.

SIDONIE

Qui t'a retenu si longtemps?

LIONEL

Une affaire imprévue.

SIDONIE

Encore un duel?

LIONEL

Non, ma foi ! Je n'ai qu'à me féliciter de mes bonnes relations avec toutes les puissances étrangères.

SIDONIE

Quelle autre affaire pouvez-vous donc avoir ? Joueriez-vous par hasard à la Bourse, vous aussi ?

LIONEL

Fi donc !

SIDONIE

Alors, c'est une affaire de cœur. Vous venez des coulisses de l'Opéra ? Respectez au moins mademoiselle Brenda, par égard pour mon mari.

LIONEL

Puisqu'il faut absolument vous le dire, je viens du Jockey.

SIDONIE

Qu'aviez-vous à faire de si important, à votre club ? Un pari pour les steeple-chases de la Marche, ou une partie de baccarat ? Si vous tenez à perdre votre argent, on joue ici, et très-gros jeu. Moi, du moins, j'aurais eu, pendant ce temps-là, le plaisir de vous voir, ne fût-ce qu'à la dérobee.

LIONEL

J'ai tout simplement fait des ronds de fumée en atten-

dant Richard et Pierre, à qui j'avais donné rendez-vous pour venir ici tous ensemble.

SIDONIE

Afin d'éviter, en arrivant, un tête-à-tête avec moi.

LIONEL

Ma petite Sidonie, est-ce que le baromètre serait à l'orage ce soir ?

SIDONIE

Il ne faudrait alors vous en prendre qu'à vous-même, puisque vous faites ici la pluie et le beau temps. (Lionel s'incline en signe de remerciement.) Vous m'agacez les nerfs avec vos retards perpétuels et vos mauvais prétextes. Si ce rendez-vous était, je ne dis pas sérieux, mais seulement réel, vous ne seriez pas arrivé tout seul, après votre noble cousin, le duc de Villepreneuse, avant votre illustre ami, M. Pierre Froment.

LIONEL

C'est la faute de vos charmes si Richard vous montre plus d'empressement qu'à moi d'exactitude ; ce n'est pas la faute de mon oisiveté si Pierre, qui travaille toujours et ne danse jamais, s'attarde à son chevalet au lieu de se hâter à la valse.

SIDONIE

Qu'est-ce, en effet, que le bal aux yeux d'un si grand homme ? Il ne daigne pas, pour si peu, descendre de son Olympe.

LIONEL

Vous voulez dire de son grenier.

SIDONIE

Olympe ou grenier, qu'importe ? pourvu qu'il trône là-haut dans son orgueil solitaire.

LIONEL

L'orgueil a du bon ; c'est le vice des grandes âmes.

SIDONIE

J'aime mieux les petites vertus des bonnes gens.

LIONEL

Et, comme il n'a rien de petit, vous n'aimez pas mon ami Pierre?

SIDONIE

Je le déteste. Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir de haïr ses ennemis. La rancune est la reconnaissance du mal.

LIONEL

Que vous a-t-il fait?

SIDONIE

Il cherche à vous détacher de moi, dans l'intérêt de la morale! De quoi se mêle ce barbouilleur? C'est bien assez de copier Michel-Ange sans vouloir encore singer Caton.

LIONEL

Prenez garde, ma chère. Vous me blessez en attaquant mon meilleur ami. Quoique jeunes encore, nous sommes déjà de vieux camarades, éprouvés et sûrs l'un de l'autre. Notre intimité a commencé avec nos sympathies, dès la première rencontre, au collège. Et l'homme a tenu ce que promettait l'enfant, si bon que je ne lui connais pas une pensée douteuse, si dévoué que son affection résiste à tous mes défauts.

SIDONIE

Et la mienne? En faites-vous donc moins de cas?

LIONEL, baisant la main de Sidonie.

Je vous prouve ma reconnaissance par mon amour.

SIDONIE

Ah! si vous ne m'aimiez pas, ce serait bien injuste, car je vous ai fait le plus grand sacrifice que puisse faire une femme, celui de ses devoirs.

LIONEL

Je ne voudrais pour rien au monde vous rendre malheureuse; et si vous souffrez trop de vos remords...

SIDONIE

Maintenant j'y suis accoutumée. Ce que je ne puis supporter, c'est la pensée d'une rupture. Abandonnée par toi, mon Lionel, j'en mourrais.

LIONEL

Est-ce que nous allons recommencer?

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

M. Froment.

SCÈNE V

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE, adressant à Sidonie un salut compassé.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

SIDONIE, rendant à Pierre son salut, coup pour coup, cérémonie pour cérémonie.

Monsieur, j'ai l'honneur de les recevoir comme vous me les présentez.

PIERRE

Avec le même plaisir?

SIDONIE

Et la même sincérité.

PIERRE

A la bonne heure, madame! J'aime les situations franches, et je vous remercie de me faire la partie aussi belle.

SIDONIE

Eh ! monsieur, c'est le moins que je doive à mon ennemi intime.

PIERRE

Ah ! madame, plus ennemi qu'intime.

SIDONIE

Pas ce soir, monsieur, puisque vous avez bien voulu vous rendre à mon invitation.

PIERRE

Du moment où vous aviez daigné me l'adresser !

SIDONIE

Je n'ai fait que me conformer à l'usage.

PIERRE

Et moi, madame, aux convenances.

SIDONIE

Vous étiez libre de refuser, monsieur.

PIERRE

J'ai l'habitude de ne décliner ni politesse, ni provocation.

SIDONIE

Ainsi, vous venez chez moi pour me faire la guerre ?

PIERRE

C'est vous qui m'avez appelé sur le terrain.

SIDONIE

A vous donc, messieurs les Anglais ! Tirez les premiers.

PIERRE

Mais gare à la riposte de Fontenoy !

SIDONIE

Et malheur au vaincu !

PIERRE

A la grâce de Dieu ! L'important, c'est de faire son devoir.

SIDONIE

Soyez tranquille ; je ferai le mien.

PIERRE

Ce jour-là, nous ferons la paix.

SIDONIE, faisant la révérence à Pierre.

Vous avez trop d'esprit, monsieur. (Se tournant vers Lionel.) Et vous, monsieur, vous n'avez pas assez de cœur.

(E le sort par le fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins SIDONIE

LIONEL

Là ! j'étais sûr que le plus fort des coups tomberait sur moi, qui n'en peux mais.

PIERRE

Bah ! donnés par certaines mains, les soufflets sont des caresses.

LIONEL

Des mains ? Des griffes ! Sous prétexte d'être chattes, les femmes sont des tigresses. Pour un oui, pour un non, à propos de rien, par plaisir, elles vous sautent brusquement aux yeux et dévisagent un honnête homme, afin d'étudier la laideur de sa grimace et l'étendue de leur pouvoir. Et si, révolté d'une agression incompréhensible, vous rendez coup pour coup, ce qu'à Dieu ne plaise ! mais que simplement vous vous mettiez

en défense pour éviter une balafre nouvelle, crac! les voilà pelotonnées sur un fauteuil, pleurant et miaulant, dans l'attitude désespérée d'une victime : Vous m'attaquez! vous me tuez! vous me résistez, à moi, faible femme! Vous êtes un lâche!

PIERRE

Mais, en revanche, que de câlineries charmantes! Les baisers guérissent vite une égratignure; et l'on n'en reste pas moins le plus heureux des hommes.

LIONEL

Mon bonheur? Je le donnerais pour celui des galériens à Cayenne. Ils sortent du bagne le matin et n'y rentrent que le soir. Moi, j'ai ma liberté suspendue jour et nuit au fil de ma sonnette. Je m'étais endormi avec un doux projet de flânerie, au milieu de la belle nature, en pleine conversation avec un ami joyeux, avec toi, je suppose. Mon valet de chambre me réveille, amenant un commissionnaire qui apporte une lettre. C'est un rendez-vous pour le lendemain, à heure fixe. Adieu la partie de campagne! J'attends. Qui vois-je arriver? Un nouveau commissionnaire avec une nouvelle lettre. Le rendez-vous est manqué, ma journée aussi. Une autre fois, je ferai le guet sous la pluie, surveillé par les sergents de ville; ou bien il faut que j'aille aux Bouffes écouter les opéras qui plaisent à M. Landurel, au lieu de rester à mon piano avec Mozart. Il faut, dans des tête-à-tête interminables, m'enthousiasmer à froid, faire de l'esprit, même aux heures où je me sens bête, rire quand j'ai envie de pleurer. Avoir une maîtresse, pour qui entend le français, cela signifie être esclave. Tiens, veux-tu me peindre en nègre? J'aurais du moins l'uniforme de mon grade.

PIERRE

Un jour, à l'atelier, un de mes camarades apporta un coq, le mit par terre, la tête en bas, et lui dessina

sur le bec, avec de la craie, une ligne blanche qui se continuait sur le plancher jusqu'à la muraille. Le malheureux coq, se croyant fixé désormais au sol par une attache indestructible, ne bougea pas d'un quart d'heure. Ému de compassion, j'essayai de lui rendre la liberté, en effaçant du pied son lien imaginaire. Il me donna un coup de bec et se remit en place. Tu t'y trouves bien, restes-y.

LIONEL

Moi ! un bon coup de pantoufle, pour l'amour de Dieu ! et je ne te donnerai que des bénédictions.

PIERRE, effleurant le parquet de sa botte.

C'est fait. Tu es libre.

LIONEL, les bras croisés sur la poitrine.

Et la femme ? disait le juge espagnol.

PIERRE

L'aimes-tu ?

LIONEL

Pas du tout.

PIERRE

Mais elle t'aime ?

LIONEL

Pas davantage.

PIERRE

Vous êtes-vous aimés véritablement un jour, une heure ?

LIONEL

Jamais.

PIERRE

Quel était donc le but, et quel est le prétexte de cette association singulière ?

LIONEL

C'est une bourgeoise : elle voulait un marquis.

PIERRE

Mais toi, vrai marquis de race et d'estampille, que voulais-tu de cette bourgeoise ?

LIONEL

Parbleu ! sa beauté, sa jeunesse et son élégance.

PIERRE

Oui, ce que tu pouvais acheter à la première courtisane venue.

LIONEL

Et d'ailleurs son mari m'agaçait avec son outrecuidance. Parce qu'il paie des espions et des sorcières, il se croit invulnérable comme Achille, mais par un autre côté.

PIERRE

Il faut laisser aux fats la tâche de punir les faquins.

LIONEL

Je ne pensais pas à mal : c'est lui qui m'a introduit, presque de force, dans son gynécée.

PIERRE

Et t'y voilà enfermé comme dans une prison à deux. Ah ! Je comprends l'attrait des grands vertiges et l'ivresse des grandes passions. On monte dans un éclair, on tombe dans un coup de foudre. Va pour la chute, quand elle est sublime ! Icare et Dédale avaient du moins approché le soleil. Mais ramper dans les bas-fonds d'une intrigue vulgaire ! Jouer, à ses frais, dans un coin, dans une cave, sans rampe et sans spectateurs, la triste comédie du faux amour ! En vérité, cela me passe ; et je n'entends rien à l'agrément de cette duperie, où l'on ne dupe que soi-même.

LIONEL

Et qui pis est, le sachant bien !

PIERRE

Puisque tu sens le poids de ta chaîne, brise-la.

LIONEL

Mais l'autre, ma compagne de boulet, crois-tu qu'elle veuille me lâcher ? Au premier mouvement, au premier mot, à la moindre tentative de liberté, ce sont des cris, des syncopes, des larmes à n'en pas finir.

PIERRE

Elle pleure donc ?

LIONEL

A volonté. Si j'insiste : Ne vous gênez pas, dit-elle avec résignation ; moi, j'en mourrai.

PIERRE

Le crois-tu ?

LIONEL

Zist et zest, pas un mot.

PIERRE

Alors ?

LIONEL

Est-ce qu'on sait ? Un accès de folie, une fureur d'amour-propre, le plaisir de me léguer un remords ! Les femmes se réservent le droit de planter là leurs amants ; mais, pour se venger de celui qui les quitte, elles sont capables de tout, même de se tuer.

PIERRE

Allons donc ! Le vrai suicide, c'est ta vie. Tu te laisses lentement ronger par la maladie du siècle : ne croire à rien pour ne penser à rien ; le sommeil dans la neige, le néant dans les ténèbres ! Quelle trace laisseras-tu de ton passage ? Quel fruit ta jeunesse prépare-t-elle à ta maturité ? Tu jettes ton esprit à tous les vents, ton cœur à tous les caprices ; tu gaspilles ton

activité, tu galvaudes même ce beau nom que tu n'as pas fait !

LIONEL

Mon nom !

PIERRE

C'est bien la peine d'être un des plus grands gentilshommes de France pour lutter avec les petits jockeys d'Angleterre ! Le dernier des Trésignan, célèbre dans l'art de sauter une haie ! Saute, marquis ! Mène à la victoire, sur les pistes de la Marche, les descendants amincis de ces forts chevaux de guerre qui portaient à Jérusalem tes ancêtres couverts de fer, de sang et de gloire.

LIONEL

Que veux-tu ? Le Sphinx est là, me posant des énigmes insolubles.

PIERRE

Tue-le donc par une résolution virile. Si ton esprit se tait, interroge ton cœur : il te répondra patrie, famille, devoir, dévouement. Aime pour être aimé ; fais quelque chose pour devenir quelqu'un. Sois homme, citoyen, père de famille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RICHARD, OCTAVE

LIONEL

A moi, cousin Richard ! Villepreneuse à la rescousse !

RICHARD

Tiens bon, cousin Lionel ! Villepreneuse et Trésignan ! Toujours prêts l'un pour l'autre, comme nos aïeux.

LIONEL, montrant Pierre.

Défends-moi contre ce diable d'homme ; il veut me marier.

RICHARD

Tout vif ?

LIONEL

Et sans jugement.

RICHARD, à Pierre.

Eh ! monsieur, que vous a donc fait mon pauvre cousin ?

PIERRE

Si vous êtes par système ennemi du mariage ?

RICHARD

Pas pour les autres. Que deviendraient les pauvres célibataires sans la vaine pâture ! Et les enfants, où trouveraient-ils des pères, s'il n'y avait pas de maris ?

OCTAVE

Charmant !

PIERRE, à Octave.

On voit bien, monsieur, que vous n'avez pas d'enfants.

OCTAVE

Qu'en savez-vous ? Moi, je n'en sais rien.

RICHARD

Connais-toi toi-même, dit la sagesse antique ; mais ne te reconnais pas dans les autres, répond la philosophie moderne.

OCTAVE

On ne se trouverait pas toujours beau dans son portrait.

PIERRE

Surtout s'il était ressemblant.

RICHARD, à Lionel.

Sous quel prétexte donc monsieur voudrait-il te marier ?

OCTAVE, à Richard.

Puisqu'il n'a pas besoin d'une dot !

RICHARD, à Octave.

Et qu'il possède une maîtresse charmante.

OCTAVE, à Richard.

Je m'en doute.

RICHARD, à Octave.

Vous pouvez même en être sûr.

LIONEL, vivement.

Mon ami Pierre, moraliste, quoique joli garçon, me parle vertu, devoirs du citoyen, joies de famille, et cœtera.

OCTAVE

Ta !

RICHARD

C'est de l'histoire ancienne.

PIERRE

Vous pourriez dire éternelle.

RICHARD

L'éternité se résout dans le temps, qui change les mœurs. Les devoirs du citoyen, c'était de mise en Grèce, à Rome, avant le déluge, vers l'époque des Phocion et des Cincinnatus. Mais, à présent, dans notre société bien ordonnée, sous le régime du trois pour cent, l'héroïsme n'est plus à la mode. Payez régulièrement vos impôts, sous peine de saisie ; déposez dans l'urne électorale, avec conviction, le bulletin que vous a mis en main le hasard ; et l'on vous délivrera, sans conteste, un certificat de parfait civisme. Quant aux joies de famille, voir *la Gazette des Tribunaux*. De-

mandes en séparation de corps et surtout de biens ; plaintes en adultère, sans compter les gens qui ne se plaignent pas : et comment les compter ? le dénombrement du Lévitique n'y suffirait pas ; femmes en rupture de ban, ou couvant en silence le scandale qui, demain, brisera sa coquille ; maris faisant, en dehors du domicile conjugal, des enfants, qu'ils laissent ensuite mourir de faim, ou reconnaissant, de par la loi, les petits bâtards qu'on fait au logis pendant leur absence ; testaments attaqués, testaments supposés ou falsifiés ; captations d'héritages tempérées par l'empoisonnement ; le parricide même venant en aide aux parents en retard ! Pourquoi tarder, en effet ? Pour voir, au travers des larmes, ce que les vôtres font contre vous ; pour assister vivant au supplice de votre fortune ou de votre honneur, disséqués sous vos yeux ; la fille traînant dans le ruisseau les économies et les vertus de la maison ; le fils allant s'asseoir au banc de la police correctionnelle, tandis qu'ailleurs le père s'acharne et succombe aux poursuites de la gloire. Voilà, monsieur, votre bilan ; voilà vos joies de famille à partir du bonheur conjugal.

PIERRE, vivement.

Je proteste.

OCTAVE, à un domestique appelé par un coup de sonnette.

Des glaces !

PIERRE, tranquillement.

Je proteste comme peintre. Le tableau me paraît un peu sombre. Pour représenter ainsi la famille en noir, il a fallu mettre le soleil à la porte ; et vous avez oublié ce rayon d'espérance et de joie qui éclaire la vie d'un honnête homme : l'honnête enfant d'une femme honnête.

RICHARD

Est-ce qu'il y a des femmes honnêtes ?

PIERRE

Et votre mère ?

RICHARD

Monsieur ! à une pareille question , je ne connais qu'une réponse ; et vous la devinez.

PIERRE

Si monsieur le duc veut bien faire à un pauvre artiste l'honneur de croiser l'épée avec lui, je suis à sa disposition.

RICHARD

Le talent vaut la noblesse, monsieur, puisqu'il donne la gloire ; et je ne crois pas déroger en me coupant la gorge avec vous.

OCTAVE

Ah ! messieurs, messieurs ! Ce n'était qu'une plaisanterie, monsieur le duc ; il faut bien rire un peu.

RICHARD

Il y a des sujets sur lesquels je ne plaisante pas et ne permets pas qu'on plaisante.

LIONEL

Moi aussi, messieurs, je parle sérieusement, une fois par hasard, puisqu'il le faut. Richard est mon plus proche parent, Pierre est mon meilleur ami : tous deux hommes d'honneur et faits pour comprendre la valeur d'un serment. Eh bien ! je vous jure à tous deux que celui d'entre vous qui attendra le premier à la vie de l'autre me devient dès lors étranger, pour ne pas dire ennemi. Maintenant, battez-vous, messieurs, si bon vous semble ; ou donnez-vous la main, sous peine de ne jamais toucher la mienne.

OCTAVE

Appuyé ! Moi, je suis par tempérament et par état ami de la paix. La paix fait monter les fonds.

RICHARD

Ta mère était sœur de la mienne, Lionel. Demande à ton ami s'il veut faire à notre sang amende honorable.

PIERRE, à Richard.

Monsieur, je connais de réputation madame la duchesse de Villepreneuse ; et si quelqu'un osait mettre en doute, devant moi, la pureté de sa vie, vous n'auriez pas à regretter votre absence. J'ai voulu seulement vous prouver qu'il y avait en ce monde quelqu'un de respectable et quelque chose de sérieux.

RICHARD, tendant la main à Pierre.

Touchez-là, monsieur, et veuillez me compter désormais au nombre de vos amis. (Pierre donne la main à Richard.) Si je vous parais juger trop sévèrement les femmes, ne croyez pas du moins que ce soit à titre gratuit.

LIONEL.

Experto crede Ricardo.

OCTAVE

Ah ! le latin ?

(Un domestique fait circuler un plateau, sur lequel chacun des acteurs prend une glace. D'après le geste d'Octave, il dépose le plateau sur une console et se retire.)

PIERRE

Si nombreuses que soient les bonnes fortunes du plus brillant cavalier de France, il ne connaît pas toutes les femmes.

RICHARD

Sauf réserve contre ce compliment un peu ironique, je crois en avoir connu la plus charmante.

LIONEL

Naturellement.

RICHARD

Si tu la connaissais toi-même, tu me donnerais certainement gain de cause.

LIONEL

Voyons au moins les pièces du procès.

RICHARD

Il y a quelques années...

LIONEL

La date précise?

RICHARD

C'était l'année des vieilles lunes. Dans une grande ville...

LIONEL

Située?

RICHARD

Dans le pays des souvenirs. Je rencontrai une jeune fille...

LIONEL

Brune ou blonde?

OCTAVE

Rousse, peut-être. Le roux est à la mode.

RICHARD

Prenez un rayon de soleil, décomposez-le dans un prisme enchanté, choisissez la plus belle nuance : voilà son signalement.

OCTAVE

Si jamais je la rencontre, moi, je la reconnaitrai.

RICHARD

Permettez-moi d'en douter.

OCTAVE

Vous doutez de tout.

PIERRE

Au contraire, M. le duc affirme et démontre, par ses réticences, le sentiment qu'il a de l'honneur.

RICHARD, à Pierre.

Merci, monsieur. Cette jeune fille était parfaite, sauf un point, malheureusement capital.

LIONEL

Tu n'en as donc pas été amoureux?

RICHARD

Follement.

LIONEL

Et tu lui reconnaissais un défaut!

RICHARD

Il fallait bien se rendre à l'évidence.

LIONEL

Sotte?

OCTAVE

Ou bossue!

RICHARD

Même sotte, on l'eût aimée, tant elle était belle!
Même laide, on l'aimerait, tant elle a d'esprit.

LIONEL

Je m'y perds.

RICHARD

Elle était pauvre.

OCTAVE

Comment diable n'ai-je pas deviné?

LIONEL

Halte-là, Richard! Je ne permets pas à mon cousin de calomnier notre famille dans la personne de son chef. De toutes les choses que nous méprisons, celle que nous méprisons le plus, c'est l'argent.

OCTAVE

Parce que vous en avez.

RICHARD

Pardon, mon cousin. Il y a quelque chose que nous méprisons plus que l'argent, c'est l'estime qu'on en fait.

OCTAVE

Vous m'étonnez.

RICHARD

Ah ! si j'avais pu prévoir une telle rencontre ; une si étrange réunion , un si violent contraste de magnificences personnelles et de misères sociales : cette reine de nature condamnée au travail de la domesticité.

OCTAVE

Elle était domestique ?

RICHARD

Institutrice, dans la maison de je ne sais quels parvenus, avec douze ou quinze cents francs d'appointements.

OCTAVE

On en trouve tant qu'on veut à ce prix-là, nourries et blanchies, par exemple !

RICHARD

Averti à temps, j'aurais pris les précautions nécessaires contre l'inégalité de nos conditions ; un pseudonyme, un déguisement de circonstance, et peut-être la jeune fille eût-elle agréé de bon cœur et de bonne foi les vœux sincères du faux étudiant.

LIONEL

Tu l'aurais épousée ?

RICHARD

D'enthousiasme, certain d'être aimé pour moi-même

et non convoité pour ce qui n'était pas moi. Mais il était trop tard pour chanter sous les fenêtres de ma belle la romance d'Almaviva. Dès l'abord, elle connaissait mon nom, ma fortune, ma position. Et, lorsqu'elle parut ressentir le contre-coup de la passion qui m'entraînait, un doute terrible avait déjà traversé mon esprit et paralysé mon élan. Était-ce bien Richard qu'elle aimait ? ou voulait-elle épouser le duc de Villepreneuse ? Ne pouvant plus avoir la preuve de sa sincérité, je voulus du moins être sûr de sa vertu. Il fallait savoir comment elle porterait le nom que je lui aurais donné. Oui ou non : ma maîtresse ou ma femme ! Si elle me résistait, pardonnez-moi cette fa-tuité, messieurs, elle pouvait bien résister à d'autres. Si, au contraire, elle cédait, pourquoi pas la suite au prochain numéro ?

LIONEL

Elle céda ?

OCTAVE

Parbleu !

PIERRE

Sans conditions ?

RICHARD

En certains cas, monsieur, la suprême habileté c'est la confiance. Aux généreux, on ne demande rien, pour obtenir davantage.

OCTAVE

Ce qu'il vous plaira, mon bourgeois ! Et vous payez double.

PIERRE

Qu'a-t-elle obtenu pour prix de sa confiance ?

RICHARD

Ce que méritait son habileté.

PIERRE

L'abandon ?

RICHARD

Mitigé par le savoir-vivre. Envoyé, sur ma demande, à un poste éloigné...

LIONEL

Elle commençait donc à t'ennuyer ?

RICHARD

Au contraire, je craignais de l'aimer trop et de faire une sottise.

LIONEL

C'est fort.

OCTAVE

Moi, je n'aurais pas même eu peur.

RICHARD

Je lui écrivis, la veille de mon départ, une lettre convenable, en mettant à sa disposition une année de mon revenu.

OCTAVE

Trois cent mille francs ? Diable !

LIONEL

Richard n'a fait que son devoir de gentilhomme.

OCTAVE

Mais quinze mille livres de rente ! c'est une fortune pour une ex-institutrice. Elle a dû être bien contente.

PIERRE

En effet. Trois cent mille francs pour l'honneur, c'est bien payé.

OCTAVE

Au-dessus du cours.

PIERRE

Eh ! si cela pouvait se coter à la Bourse ?

OCTAVE

Les offres seraient plus nombreuses que les demandes, et vous auriez la baisse.

PIERRE

Qui sait? Il y a tant de gens qui en ont besoin; et ceux qui ont le moyen pourraient en acheter.

LIONEL

Je préfère l'histoire aux théories. Que fit la demoiselle?

OCTAVE

Est-ce que cela se demande? Elle accepta.

PIERRE

Elle refusa.

RICHARD

Elle ne daigna pas même répondre, et partit avant moi.

LIONEL

Elle était fière au moins, celle-là.

RICHARD

Certes!

PIERRE

Et désintéressée.

RICHARD

Peut-être. Tout ou rien.

PIERRE

Qu'est-elle devenue?

RICHARD, pensif.

Je n'en sais rien.

LIONEL

Trompée par l'un, elle en aura trompé un autre, qui en trompera d'autres. Ainsi va le monde.

OCTAVE

Elle aura fait son chemin. Un beau matin, nous la retrouverons au bal de l'Opéra, et M. le duc nous fera souper avec. Je connais les femmes.

PIERRE

Les filles.

RICHARD, sortant de sa rêverie.

Tout beau, messieurs! Ne touchez pas à la reine. Ne parlez pas légèrement de cette femme. Elle est de celles qui tombent, mais ne descendent pas. Je gagerais qu'à cette heure elle est morte, religieuse ou mariée.

OCTAVE

Voilà un mari prédestiné!... d'avance!

RICHARD

Eh! qu'importe, cher monsieur, de l'être avant ou après, pourvu qu'on le soit.

OCTAVE

Ce n'est pas nécessaire.

RICHARD

Mais c'est inévitable.

OCTAVE

Vous croyez?

RICHARD, saluant.

Sauf d'heureuses exceptions.

OCTAVE

Oh! pour mon compte, je suis bien tranquille : j'ai eu soin d'épouser une femme sans cœur.

RICHARD

Mais, si vous disiez vrai, madame Landurel ne pourrait vous aimer.

OCTAVE

Qu'est-ce que cela me fait? pourvu qu'elle n'en aime pas d'autres. L'important pour un mari, ce n'est pas d'être aimé; c'est de n'être pas ridicule. Et je prends mes mesures en conséquence. Outre ma surveillance personnelle, j'ai une somnambule attitrée que je consulte de temps en temps et qui m'informe de tout. Je n'ai qu'à lui montrer une mèche de cheveux, je sais à quoi m'en tenir.

PIERRE

Vous ne croyez pas à Dieu, et vous croyez aux somnambules?

OCTAVE

Dieu? connais pas; tandis que je vois travailler sous mes yeux madame Panfulli.

RICHARD

Moi qui n'ai pas le bonheur et les finesses de M. Landurel, j'ai prudemment conjuré le péril en ne l'affrontant pas.

PIERRE

Vous avez jeté votre bonheur à la mer pour le préserver de l'orage.

LIONEL

Comme Gribouille.

PIERRE

Comme Polycrate sacrifiant son joyau le plus précieux pour désarmer la Fortune. Mais, si un pêcheur ne l'eût rapporté au tyran philosophe, qui peut dire s'il n'eût pas regretté son acte de sagesse?

RICHARD

Personne. On ne lit pas dans les âmes. Mais, heureux ou malheureux de mon sacrifice, au moins ai-je la consolation de n'avoir pas été dupe.

PIERRE

En êtes-vous sûr? Aimer une jeune fille, belle, intelligente, fière, qui vous aime peut-être sincèrement, et se refuser à soi-même sa propre félicité! Tenter une vertu pour y trouver un vice! Chercher un ver rongeur dans la rose qu'on déchire, au lieu d'en savourer le parfum! Lequel est plus à plaindre, de l'amour, de la vertu, de la fleur brisée, ou de l'homme qui reste seul au milieu des ruines qu'il a faites? Quant à moi, je l'avoue, messieurs, et je m'en vante, malheur pour malheur, j'aimerais mieux être trompé par ma femme qu'avoir abandonné ma maîtresse. La vraie dupe, c'est le trompeur. On te trahit : qu'importe? si tu n'as trahi personne. Il te reste, pour consolation, l'estime des honnêtes gens, et ce droit, que rien ne remplace, de te regarder toi-même dans ton for intérieur comme tu regardes les autres dans la rue, sans peur.

RICHARD

Bravo, monsieur! Si vous n'étiez un grand peintre, vous auriez fait un grand prédicateur; et votre éloquence eût certainement touché les pécheurs les plus endurcis.

LIONEL

Hormis toi?

RICHARD

Les personnes présentes sont exceptées, j'espère. — Monsieur Landurel, voulez-vous m'accompagner au jeu?

OCTAVE

Vous aimez le jeu, monsieur le duc?

RICHARD

Pas du tout. Mais jouer dispense de causer. Au revoir, messieurs. (Il prend le bras d'Octave et sort avec lui par la porte latérale, à droite.)

SCÈNE VIII

PIERRE, LIONEL

PIERRE, saisissant d'une main le bras de Lionel, de l'autre lui montrant Richard qui s'éloigne.

Tu vois bien cet homme-là?

LIONEL

Mon cousin?

PIERRE

Oui. Ce magnifique duc de Villepreneuse, si bien doué par la nature et la fortune, ce grand seigneur accompli, le roi des hautes élégances et des fines railleries, qui joue des autres et de lui-même avec cet aplomb superbe et si bien porté, que la foule envie en l'admirant, et que tu voudrais prendre pour modèle?

LIONEL

Eh bien?

PIERRE

Ce n'est, au fond, qu'un pauvre diable.

LIONEL

Richard! Un pauvre diable?

PIERRE

Un malheureux, te dis-je. A certaines paroles de moi je l'ai vu tressaillir comme un blessé dont on touche la plaie secrète. Examine son attitude aux moments d'abandon, sonde bien son regard. Cet homme-là souffre doublement : il a le remords de sa mauvaise action et le regret de son bonheur perdu. C'est un faux brave qui chante pour cacher sa peur. Sa gaieté n'est qu'un masque. Il pleure au-dedans de lui-même, tandis qu'il

rit à la surface, comme le jeune Spartiate dont un renard dévorait les entrailles.

LIONEL

Tu es sévère.

PIERRE

Je ne suis que juste, parce que je suis vrai.

LIONEL

Peut-être as-tu raison.

PIERRE

Profite du mauvais exemple pour rentrer dans la bonne voie. Prends une femme digne de toi, que tu puisses avouer devant les autres, honorer en toi-même, défendre si on l'attaque, venger si on l'insulte ; qui soit tour à tour ta joie et ta consolation, toujours ton orgueil ; qui porte fièrement ton nom, et n'aille pas dormir dans un lit étranger !

LIONEL

Mais où la trouver cette perle rare ?

(On annonce au fond : madame la comtesse d'Apremont, mademoiselle d'Apremont.)

PIERRE

Tu demandais une perle : voilà un diamant.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PAULINE, BLANCHE, SIDONIE

SIDONIE, embrassant Pauline, au-devant de qui elle est allée.

Ah ! ma chère Pauline, que je suis contente de te voir !

PAULINE

Et moi donc ! Il y a si longtemps que nous n'avons causé !

SIDONIE

Tâche de ne pas trop danser, nous causerons.

PAULINE

Danser? Une vieille femme comme moi!

SIDONIE

La belle vieillesse! Et j'en sais plus d'une qui s'en contenterait, quoique n'ayant pas vingt ans.

PAULINE

Et mes devoirs de mère de famille?

BLANCHE

C'est son grand mot et sa seule coquetterie.

SIDONIE

Pardon, mademoiselle. Je vous ai oubliée, en m'oubliant moi-même aux souvenirs de l'amitié.

BLANCHE

Vous avez raison, madame. Il faut d'abord penser à ses amis. (Apercevant Pierre.) Bonsoir Pierre. (Elle lui tend la main.)

PIERRE, lui prenant la main avec une politesse respectueuse.

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

BLANCHE

Mademoiselle! J'ai l'honneur! Mes hommages! (Elle se met à rire.) Et vous me prenez la main du bout des doigts, comme si vous aviez peur de vous brûler.

LIONEL, à part.

Peut-être.

BLANCHE

Vous devenez bien cérémonieux à Paris, monsieur Froment. A la campagne, vous n'y mettez pas tant de façons. Pourquoi ne pas me donner aussi bien ici que

là-bas une bonne poignée de main, franche comme notre vieille affection? Pourquoi ne pas me répondre tout simplement : Bonsoir, Blanche, quand je vous dis : Bonsoir, Pierre? Et encore autrefois, c'était bien autre chose : on se tutoyait; et je ne sais pas la raison pour laquelle on nous a fait changer, d'une année à l'autre, cette bonne habitude.

PAULINE

Ma chère Blanche, j'approuve la réserve de M. Froment, et je crois que tu ferais bien de l'imiter.

BLANCHE

Pourquoi? Quel mal est-ce que je fais en disant la vérité, ce que je pense et ce que je sens.

PAULINE

Paris n'est pas la campagne, comme tu le disais fort bien tout à l'heure; et le monde a ses convenances qu'il faut respecter.

BLANCHE

Je n'y entends et n'y entendrai jamais rien. Je suis une sauvage, accoutumée au grand air de la liberté. Pourvu que je n'aie aucun reproche à me faire, c'est tout ce qu'il me faut.

PAULINE

Enfant terrible!

BLANCHE

Maman grondeuse! Mon père, lui, ne me gronde jamais.

PAULINE

Aussi m'a-t-il délégué son pouvoir, se sentant trop faible pour l'exercer.

BLANCHE

Qu'y gagnez-vous tous les deux? Avec lui, je suis toujours d'accord; avec toi, toujours en révolte : ce qui

ne nous empêche pas d'être les meilleures amies du monde.

PAULINE, à Sidonie.

Comment lui résister ?

BLANCHE

Ne m'attaque pas, il n'y aura jamais de lutte.

LIONEL, à Pierre.

Elle est d'une crânerie !

PIERRE

L'effronterie de l'innocence, plus belle encore que la pudeur.

LIONEL

C'est adorable, mais bien dangereux.

PIERRE

Pour elle, tout au plus.

LIONEL

Et pour celui qui sera son mari ?

PIERRE

Ah ! la loyauté même !

LIONEL

Ce n'est pas assez pour une femme d'être loyale, il faut encore qu'elle soit prudente. N'importe. C'est un charmante fille. — Veux-tu me présenter ?

PIERRE

Avec grand plaisir. (S'avançant avec Lionel vers le groupe des trois femmes.) Madame la comtesse, mademoiselle Blanche, je dis mademoiselle et Blanche pour ne mécontenter personne, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, M. le marquis de Trésignan.

PAULINE

Je crois, monsieur, que nous avons eu déjà le plaisir

de vous rencontrer. Nous serons enchantées de faire avec vous plus ample connaissance.

LIONEL

Vous êtes trop bonne, madame la comtesse. Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi ?

BLANCHE

La seconde contredanse, volontiers, monsieur le marquis; la première est promise à Pierre depuis longtemps.

LIONEL

Mademoiselle, j'espère que notre ami Pierre m'aime assez pour me céder son tour et sa bonne fortune.

PIERRE

Avec plaisir.

BLANCHE

Ainsi, l'on dispose de moi comme d'une esclave ?

PIERRE

Sauf votre agrément, bien entendu.

BLANCHE

Soit. J'abandonne volontiers qui me laisse. Adieu, monsieur Pierre. Allons danser, monsieur de Trésignan. Et vous, mesdames les grand'mamans, venez jouer votre rôle de chaperons et faire tapisserie.

(Blanche prend le bras de Lionel, Pauline celui de Pierre, Sidonie celui de Pauline, et tous sortent par la galerie du fond à droite. Le bal continue. Le rideau ne s'abaisse pas. On entend la musique du bal.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, SIDONIE

SIDONIE, amenant Pauline.

Tiens, Pauline, viens causer. Il est impossible d'échanger quatre mots de suite au milieu de cette cohue. Ici, nous serons libres pour quelques instants, jusqu'à la fin de la contredanse.

PAULINE

Mais Blanche ?

SIDONIE

N'est-elle pas sous la protection de son chevalier, M. Pierre ?...

PAULINE

M. Froment est sans doute un homme des plus honorables ; mais...

SIDONIE

Mais ?

PAULINE

C'est un jeune homme.

SIDONIE

Le fils du domestique n'oserait, je suppose, lever les yeux sur la fille du maître.

PAULINE

Ma chère Sidonie, il n'y a ici ni maître, ni domestique ; il y a un propriétaire et un fermier qui se connaissent, s'estiment et s'aiment depuis longues années. Quant au fils du fermier, M. Pierre Froment, le comte d'Aprémont en fait le plus grand cas et professe pour lui une affection paternelle.

SIDONIE

N'en parlons plus. Parlons de toi, de nous, à cœur ouvert, comme au couvent et quelquefois depuis. Asseyons-nous. (Elles s'assoient sur un canapé.) Là grande question, es-tu heureuse ?

PAULINE

Le comte est toujours parfait pour moi.

SIDONIE

Et tu l'aimes ?

PAULINE

De toute ma reconnaissance et de tout mon dévouement.

SIDONIE

Mais l'amour ?

PAULINE

J'y ai renoncé depuis longtemps et pour jamais.

SIDONIE

Et l'autre ?

PAULINE

Qui ?

SIDONIE

Tu ne m'as pas dit son nom, mais tu m'as raconté votre histoire. Ce beau jeune grand seigneur rencontré dans une ville étrangère, tu ne l'as jamais revu ?

PAULINE

Jamais.

SIDONIE

Comment peut-il renoncer à une femme telle que toi ?

PAULINE

Pourquoi me rechercherait-il après m'avoir trahie ? En tous cas, mon changement de nom, de fortune et de position lui aura fait perdre ma trace, Dieu merci ! Et j'espère que le spectre du passé ne viendra pas troubler ma tranquillité présente.

SIDONIE

Qui sait ? un hasard...

PAULINE

Je ne te remercie pas de l'augure. Laisse-moi mon espérance de repos et ma confiance en Dieu. Je tâche d'oublier ; oublie aussi, et ne m'en parle plus. Parlons de toi, à ton tour, es-tu heureuse ?

SIDONIE

Autant que peut l'être la femme de M. Landurel.

PAULINE

Comment donc ? Est-ce qu'il ne serait pas bon pour toi ?

SIDONIE

Excellent, magnifique, admirable ; il me donne autant de toilettes, de bijoux, de voitures que je veux, et plus de domestiques que je ne voudrais. Toutes les femmes doivent m'envier un mari pareil.

PAULINE

On ne sait jamais si tu parles sérieusement ou pour te moquer.

SIDONIE

Sérieusement, ma chère, trop sérieusement ; je n'y suis pas habituée, cela me fatigue.

PAULINE

Je sais bon gré à M. Landurel de te rendre si heureuse et je voudrais lui serrer la main ; mais je ne l'ai pas encore vu ce soir, où est-il ?

SIDONIE

Au jeu, avec son duc.

PAULINE

Quel duc ?

SIDONIE

Le duc de Villepreneuse.

PAULINE, se levant brusquement.

Le duc de Villepreneuse ?

SIDONIE, se levant aussi.

Oui.

PAULINE

Richard de Villepreneuse ?

SIDONIE

Il n'y en a pas deux que je sache.

PAULINE, retombant sur le canapé, à moitié évanouie.

Ah ! mon Dieu !

SIDONIE

Qu'as-tu donc ? Que se passe-t-il ?

PAULINE, se relevant par un violent effort.

Rien ! ma voiture, mes gens, vite !

SIDONIE

C'est donc lui ?

PAULINE

Tu connais maintenant mon secret tout entier. Si tu as quelque amitié, quelque pitié pour moi, pas un mot, ni à moi, ni aux autres.

SIDONIE

Sois donc tranquille ; si on ne se soutenait pas entre femmes!...

PAULINE

Tu avais raison. Il y a dans la vie des hasards malheureux. Qui m'eût dit que j'allais le rencontrer ici, là... (montrant le salon de jeu), là, n'est-ce pas ? (Sur un signe affirmatif de Sidonie, elle recule épouvantée.) Séparée de lui par l'épaisseur d'une porte ! C'est à faire frémir. Je t'en prie, ma voiture, tout de suite !

SIDONIE, appelant un domestique du geste.

Les gens et la voiture de madame la comtesse d'Aprémont. (Le domestique sort par le fond, à gauche.) Mais il te retrouvera toujours quelque part.

PAULINE

Nulle part. Jamais ! Je retourne dans ma retraite, au fond de la Lorraine, et je n'en sortirai plus. Comment pourrait-il m'y découvrir ? Il n'y a que toi qui saches mon secret.

SIDONIE

Remets-toi, ma chère. Te voilà toute défaite. (Elle mène Pauline devant une glace.)

PAULINE, s'écartant brusquement de la glace.

Ah ! mon Dieu !

SIDONIE

Quoi donc ?

PAULINE

Il m'a semblé voir remuer cette porte. (Elle montre la porte de droite qui conduit au salon de jeu.) S'il entrait !

SIDONIE

Tourne le dos.

PAULINE

Et la glace! Prête-moi quelque chose pour m'envelopper en attendant que je parte.

SIDONIE

Tiens! (Elle prend sur le canapé une mantille de dentelle et la remet à Pauline, qui s'enveloppe brusquement la tête et les bras.)

PAULINE

Merci! Maintenant, va prévenir Blanche.

SIDONIE

Que lui dirais-je?

PAULINE

Ce que tu voudras.

SIDONIE

J'y vais.

PAULINE

Non. Je n'ose pas rester seule. Ne me quitte pas.

SIDONIE

Je ne puis cependant pas lui envoyer un domestique au milieu du bal.

PAULINE

Certainement non. Ce serait remarqué.

SIDONIE

Que faire alors?

PAULINE

Est-ce que je sais? J'ai la tête perdue, et les minutes me paraissent des siècles.

SIDONIE

Rassure-toi. La contredanse est finie, et voici mademoiselle Blanche avec son escorte.

SCÈNE II

LES MÊMES, PIERRE, BLANCHE, LIONEL

PIERRE, bas à Blanche qui lui donne le bras.

Comment trouvez-vous mon ami?

BLANCHE, à demi-voix.

Bien.

PIERRE

Il vous plaît?

BLANCHE

Il ne me déplaît pas. (Quittant le bras de Pierre et s'approchant de Pauline.) Ah! c'est ainsi que tu remplis tes devoirs de maman, toi? m'abandonner au milieu de cet immense bal! Heureusement, j'avais pour me protéger mes deux chevaliers.

LIONEL

Dites vos humbles et dévoués serviteurs, mademoiselle.

- SIDONIE, bas à Lionel.

Je vous trouve empressé.

LIONEL, bas à Sidonie.

Me voudriez-vous impoli?

BLANCHE, à Pauline.

Comme te voilà encapuchonnée!... Je ne te connaissais pas cette mantille. Du point de Bruxelles! C'est très-joli!

LIONEL

Vous faites attention, mademoiselle, aux choses de toilette?

BLANCHE

Cela vous étonne, monsieur? Mais je ne serais pas femme si je n'aimais pas les chiffons.

PIERRE

Puisque cette mantille vous plaît, mademoiselle, permettez-moi de vous l'offrir.

BLANCHE

J'accepte volontiers, à charge de revanche. Nous savons broder à Nancy! Mais, puisque la mantille m'appartient, je veux m'en faire honneur tout de suite. (A Pauline.) Rends-la moi.

PAULINE

Plus tard, si tu le veux bien. J'en ai besoin maintenant, j'ai froid.

BLANCHE

En effet, tu es pâle. Qu'as-tu donc?

PAULINE

Depuis mon arrivée à Paris, je suis souffrante, et la chaleur m'a tout à fait indisposée.

BLANCHE

Partons. Je donnerais tous les bals du monde, même celui de Madame, et c'est tout dire, pour t'épargner un moment de fatigue.

UN DOMESTIQUE

La voiture de madame la comtesse d'Apremont est avancée.

PAULINE

Tu vois que j'avais compté sur ton bon vouloir.

BLANCHE

Tu as bien fait. (A Sidonie.) Adieu, Madame, et merci pour tout.

PAULINE, à Sidonie.

Au revoir, chère amie ; je compte sur ta discrétion.

SIDONIE, bas à Pauline.

Et sur mon dévouement, j'espère.

BLANCHE, tendant la main à Pierre.

Adieu, Pierre ! (Pierre lui serre la main comme la première fois.) Quand viendrez-vous en Lorraine ?

PIERRE

Bientôt !

PAULINE

Tant mieux !

(Échange de saluts. — Pauline et Blanche sortent par le fond à gauche, accompagnées par Sidonie.)

SCÈNE III

PIERRE, LIONEL

PIERRE

Eh bien !

LIONEL

Je ne m'en dédis pas, elle est charmante, charmante ? J'aime surtout ce beau regard clair et franc qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme et semble vous dire : Faites-en autant.

PIERRE

C'est la femme qu'il te faut.

LIONEL

Pourquoi ne l'épouses-tu pas toi-même ?

PIERRE

Je n'y ai jamais pensé.

LIONEL

Penses-y !

PIERRE

Sans compter les différences de fortune et de position, il y a entre nous une sorte d'obstacle naturel. Accoutumée dès l'enfance à me regarder comme un frère, Blanche n'est pour moi qu'une sœur.

LIONEL

Parenté imaginaire qui n'empêche pas l'amour. C'est un idéal qui te suit partout. Tu peins cette belle fille comme tu en parles, d'inspiration. Je reconnais en elle tes deux meilleures figures, la Jeanne d'Arc et la Diana Vernon.

PIERRE

Parce que je ne connais pas un plus beau type d'enthousiasme et de loyauté ; mais si j'étais amoureux d'elle, te conseillerais-je de l'épouser ? A ma place, en pareil cas, l'aurais-tu fait ? Réponds.

LIONEL

Je n'ai rien à répondre.

PIERRE

A la bonne heure !

LIONEL

Mais Sidonie ! Comment faire pour m'en débarrasser ?

PIERRE

Ce n'est pas moi qu'il faut consulter là-dessus. Je n'ai pas l'honneur d'être homme à bonnes fortunes. (La porte de gauche s'ouvre et Richard paraît sur le seuil, fourrant des billets de banque dans son portefeuille.) Adresse-toi plutôt à ton cousin, passé maître en ces matières. Une fois par hasard, il pourra te donner un bon conseil.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RICHARD

LIONEL, à Pierre.

Soit! Parle pour moi. Je n'ai ni pensée ni volonté.
(Il se laisse tomber avec découragement sur un fauteuil.)

PIERRE

Monsieur le duc, il est dit que votre cousin vous appellera toujours à son aide.

RICHARD

A-t-il perdu au jeu? Moi, je viens justement de gagner des sommes folles. A tes ordres, Lionel.

LIONEL

Merci, Richard. Mais ce n'est pas de jeu ni d'argent qu'il s'agit.

RICHARD

De quoi donc?... Un duel? Non, tu serais plus tranquille.

PIERRE

Voici le fait en deux mots : contre votre opinion, conformément à la mienne, et ce m'est un grand honneur, Lionel incline décidément au mariage.

RICHARD

Vrai?

PIERRE, montrant Lionel immobile et silencieux.

Qui ne dit mot, consent.

RICHARD

S'il veut absolument se marier, qu'il se marie, à ses risques et périls. Je ne puis l'en empêcher, mais je m'en lave les mains.

PIERRE

C'est convenu!

RICHARD

Fort bien! Jusqu'à présent, cela marche tout seul.

PIERRE

Mais il n'ose rompre une liaison qui lui pèse cependant.

RICHARD

Je ne demande pas de détails pour deux raisons; d'abord, parce que ce serait manquer de discrétion, ensuite, parce que je connais l'histoire et la dame. Passons.

PIERRE

Que doit-il faire?

RICHARD

Parbleu! ce qu'on fait toujours en pareil cas : renvoyer à la belle éplorée ses lettres d'amour avec la miniature ou la photographie qui les accompagne inévitablement.

PIERRE

Et puis?

RICHARD

Le reste, *ad libitum*, c'est-à-dire à la grâce de Dieu.

PIERRE

N'y a-t-il pas à craindre un malheur?

RICHARD

Lequel? La dame ne saurait faire de scandale, étant mariée.

PIERRE

Mais un suicide?

RICHARD, avec un éclat de rire.

Ah ! la bonne plaisanterie !

PIERRE

Vous n'y croyez pas ?

RICHARD

Pas plus qu'elle, et je vous réponds qu'elle rirait bien de cette naïveté, si elle pouvait nous entendre sans qu'on la vit. Eh ! monsieur, si tous les amants trahis et toutes les maîtresses abandonnées, pour si peu ! mettaient fin à leurs jours, Paris ne serait bientôt plus qu'un désert.

PIERRE, à Lionel.

Tu entends.

LIONEL, se levant.

Il y a toujours une dernière explication qu'on ne peut éviter, et j'ai horreur des larmes, même les moins sincères.

RICHARD

Quand on craint la bataille, on décampe sans tambour ni trompette.

LIONEL

Mais comment renvoyer ses lettres et redemander les miennes ?

RICHARD

Ne trouve-t-on pas toujours un intermédiaire complaisant qui se charge du double message, sauf à se le faire payer, en consolant la veuve inconsolable ?

LIONEL

Veux-tu me rendre ce très-grand service ? je t'en serai bien reconnaissant.

RICHARD

Il n'y a pas de quoi. La diplomatie, n'est-ce pas mon

métier? Et c'est moi qui resterai ton obligé, si tu veux bien m'ouvrir un crédit au chapitre des consolations.

LIONEL

Console, console tant que tu voudras; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse tranquille.

RICHARD

J'en fais mon affaire. Où et quand veux-tu me remettre la galante correspondance?

LIONEL, remettant à Richard une petite clef.

Voici la clef de mon secrétaire. Tu y trouveras un gros paquet cacheté, sans adresse, à côté de mon testament; ne va pas confondre.

RICHARD

Tu fais bien de m'avertir. On pourrait s'y tromper, comme entre deux jumeaux.

LIONEL, serrant la main de Richard.

Merci et adieu!

RICHARD

Ton adresse?

LIONEL

Ah! Je n'y avais pas pensé.

PIERRE

Apremont, par Nancy.

LIONEL et RICHARD

Apremont?

PIERRE

Je t'emmène à la ferme, en attendant que je te présente au château.

RICHARD, à Pierre.

Bravo, monsieur. Vous expédiez les choses militairement. Toi, Lionel, reçois aussi mes félicitations. Tant

qu'à faire cette grande folie du mariage, tu ne pouvais du moins te mieux adresser.

(Pierre remonte vers le fond pour guetter.)

LIONEL

Tu connais mademoiselle d'Apremont.

RICHARD

De réputation seulement; on la dit une personne accomplie. Son père a été mon chef et mon maître; j'espère qu'il est resté mon ami; et je sollicite la faveur d'être l'un de tes deux témoins pour cette déplorable et magnifique noce. Les Trésignan alliés aux Apremont, c'est superbe, et je serai de la famille.

LIONEL

Nous veillerons à ce que tu n'en sois pas trop.

RICHARD

Oh! tu peux t'en rapporter à ton mérite et à mon amitié.

LIONEL

Et surtout à ma prudence. Un cousin tel que toi! double raison de se bien garder.

PIERRE, redescendant vivement la scène.

Alerte! voici l'ennemi!

LIONEL, pensif.

L'ennemi!

RICHARD

Allons, monsieur Pylade, enlevez Oreste; je me charge d'Hermione.

LIONEL, se réveillant.

Le sort en est jeté. En route! (Il sort avec Pierre à gauche.)

SCÈNE V

RICHARD, seul.

L'aventure promet d'être amusante, sauf le début qui sera peut-être difficile. Par où commencer?... L'occasion en décidera.

SCÈNE VI

RICHARD, SIDONIE

SIDONIE

Eh bien, monsieur le duc, avez-vous été heureux au jeu?

RICHARD

Hélas! oui, madame, comme tous les gens malheureux en amour.

SIDONIE

Vous, malheureux? et en amour encore!...

RICHARD

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame. Vous voyez un homme indignement trahi et complètement désespéré.

SIDONIE

Cela se reconnaît à votre mine lugubre et à votre accent pathétique.

RICHARD

Adieu, madame!

SIDONIE

Qu'allez-vous faire ?

RICHARD

Me brûler la cervelle.

SIDONIE

Comme ça, tout de suite ?

RICHARD

Dès que j'aurai mis ordre à mes affaires.

SIDONIE

A la bonne heure ! Ce délai donnera le temps à vos amis de combattre une aussi funeste résolution.

RICHARD

Rien ne saurait m'en détourner, madame. Après un tel malheur, on n'a plus qu'à mourir.

SIDONIE, riant aux éclats.

Ah ça ! monsieur le duc, à qui en avez-vous avec vos lamentations ? Serait-ce à moi, par hasard ?

RICHARD

Comment ?

SIDONIE

Est-ce pour me faire la cour que vous cherchez à m'attendrir ?

RICHARD

Madame, si quelque chose pouvait me consoler de mon infortune, ce serait certainement le bonheur de vous plaire ; mais je n'en ai ni l'espérance, ni le droit. Je connais mes devoirs envers la famille et l'amitié.

SIDONIE

Je ne vous savais pas si vertueux, et je m'empresse-
rai d'en faire part à beaucoup de gens qui seront bien
aise de l'apprendre.

RICHARD

Que m'importe ma réputation ? Il est trop tard pour s'en occuper.

SIDONIE

Est-ce que vous allez continuer longtemps sur ce ton-là ?

RICHARD

Je vous ennuie ?

SIDONIE

Vous m'agacez.

RICHARD

Le malheur est toujours importun.

SIDONIE

Eh ! comment croire au désespoir d'un homme qui vient au bal avant de se brûler la cervelle ?

RICHARD

Quoique ce bal soit le vôtre, madame, ce n'est pas pour mon plaisir que je suis venu.

SIDONIE

Pourquoi donc ?

RICHARD

Pour accomplir un impérieux devoir.

SIDONIE

Vous m'étonnez de plus en plus.

RICHARD

Je crains de vous étonner encore davantage.

SIDONIE

Vraiment ?

RICHARD

Mon cousin ..

SIDONIE, interrompant.

Où est-il?

RICHARD, continuant.

Je vais vous le dire. M. de Trésignan est un homme trop bien placé, trop bien doué sous tous les rapports pour passer toute sa vie dans l'oisiveté. Depuis quelque temps, d'accord avec lui, je m'occupais de le faire entrer dans la diplomatie; et nous allions ensemble travailler au ministère.

SIDONIE

Il ne m'en avait rien dit.

RICHARD

Le premier devoir d'un apprenti diplomate, c'est la discrétion. Ce soir, j'ai reçu une lettre du ministre qui lui confie une mission importante et pressée.

SIDONIE

Pour quel pays?

RICHARD

Pour le Paraguay.

SIDONIE

Le Paraguay! Où est-ce ça?

RICHARD

Dans l'Amérique du Sud, à deux mille cinq cents lieues d'ici. Le début est honorable, parce que la mission est difficile. Il y a là de nombreux intérêts à concilier, des questions délicates à résoudre, des ambitions rivales à surveiller. D'un côté le Brésil, la Banda orientale, les Provinces unies de la Plata; de l'autre...

SIDONIE

Tout cela m'est bien égal. Je ne veux pas qu'il parte.

RICHARD

Il est parti.

SIDONIE

Parti !

RICHARD

L'ordre était formel et le paquebot n'attend personne.

SIDONIE

Parti si brusquement, au milieu de la nuit, sans préparatifs, sans adieux !

RICHARD

C'est moi qui l'ai voulu, madame ; le sachant très-sensible, comme moi, j'ai tenu à lui éviter les angoisses d'une séparation à la fois douloureuse et nécessaire.

SIDONIE

Monsieur de Villepreneuse, vous êtes un monstre !

RICHARD

On me l'a souvent dit, madame, mais je ne l'ai jamais cru.

SIDONIE

Et vous avez raison ; car vous n'êtes qu'un mauvais plaisant !

RICHARD

Ah ! ceci est plus dur.

SIDONIE

Il n'y a pas un mot de vrai dans toute cette histoire.

RICHARD

Tout s'accepte d'une jolie femme, même un démenti. Mais, pour vous prouver que je ne mérite pas le vôtre, un mot suffit. Lionel ne sachant pas quand il reviendrait, ne sachant pas même s'il reviendra jamais, car le

climat est dangereux, m'a chargé de vous remettre vos lettres.

SIDONIE

Où sont-elles ?

RICHARD

Sous enveloppe, dans son secrétaire, dont voici la clef.

(Il montre à Sidonie la petite clef que lui a remise Lionel.)

SIDONIE

Quelle est ma rivale ?

RICHARD

Je ne vous en connais pas d'autre que la diplomatie, pour le moment.

SIDONIE

Je comprends tout. Une conspiration ! M. Froment, vous aussi, Lionel lui-même ; trois hommes contre une femme ! C'est lâche, c'est indigne, c'est affreux !

RICHARD

Calmez-vous, Madame.

SIDONIE

Me calmer, quand je suis victime d'une abominable trahison ! Me calmer ! Vous en parlez bien à votre aise.

RICHARD

Comme vous tout à l'heure, lorsque je vous racontais mes infortunes.

SIDONIE

Est-ce que j'y crois ?

RICHARD

On ne croit qu'à ses chagrins.

SIDONIE

Abandonnée ! Abandonnée par le seul homme que j'ai

aimé, que j'aimerai jamais, par un homme à qui j'ai tout sacrifié!...

RICHARD

Il y a un peu d'exagération. Vous ne lui avez sacrifié que M. Landurel.

SIDONIE, se couvrant la figure de son mouchoir.

Mon Dieu! mon Dieu! que je suis à plaindre!

(Elle se jette sur un canapé.)

RICHARD

Les femmes sont heureuses de pouvoir pleurer... les larmes soulagent.

SIDONIE, se levant brusquement.

Eh bien! non! je ne veux pas pleurer! j'aime mieux mourir.

RICHARD

Comme moi. Je vous comprends donc très-bien; mais il y a les difficultés d'exécution, plus grandes que vous ne le croyez. Le pistolet et le poignard ne sont pas des armes féminines. Le poison est ignoble et contracte horriblement la figure; le charbon, c'est l'affaire des grisettes. Je ne vois de convenable, pour une femme comme il faut, qu'une belle noyade poétique, à la manière d'Ophélie. Si vous voulez vous jeter dans la rivière...

SIDONIE

Eh bien?...

RICHARD

Ayez la bonté de m'indiquer l'endroit et l'heure.

SIDONIE

Pour vous noyer avec moi?

RICHARD

Non, madame. Entre autres prétentions, j'ai celle de nager mieux que feu lord Byron. J'ai traversé l'Helles-

pont sans m'évanouir. Jetez-vous à l'eau de confiance, je m'y précipite après vous ; je vous ramène sur le bord saine et sauve, et peut-être la vive impression d'un bain froid, hors de saison, nous ramènera-t-il tous deux à des idées plus raisonnables.

SIDONIE

Décidément, monsieur le duc, vous êtes un homme d'esprit. Asseyons-nous là et causons.

RICHARD

Avec plaisir, madame.

(Ils s'asseoient tous deux sur le canapé.)

SIDONIE

Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Pauline de Chazelet ?

RICHARD, se levant brusquement.

Pauline de Chazelet !

SIDONIE

Vous l'aimez encore !...

RICHARD

Qui peut vous faire croire, Madame, que j'aie jamais aimé mademoiselle de Chazelet ?

SIDONIE

Pauline est mon amie d'enfance et m'a raconté toute votre histoire. Quant à vos sentiments présents, aucun doute, en entendant son nom, vous avez pâli, et vous voilà encore debout, tout tremblant. Asseyez-vous donc !

RICHARD, se rasseyant.

Eh bien, madame, puisque vous la connaissez, puisque vous l'aimez, parlons d'elle, voulez-vous ?

SIDONIE

Peut-être.

RICHARD

Oh ! de grâce, madame, où est-elle ?

SIDONIE

Donnant, donnant ; dites-moi où est Lionel, je vous dirai où est Pauline.

RICHARD

Mais c'est une trahison que vous me demandez-là.

SIDONIE

Une âe plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous fait ? D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser. Je saurai tout, ou vous ne saurez rien.

RICHARD

Mais, si je commence par vous dire où est Lionel...

SIDONIE, l'interrompant.

Il n'est donc pas au Paraguay ?

RICHARD

Pas encore. C'est si loin !

SIDONIE

Pourvu que je puisse le rejoindre ?

RICHARD

Cela dépend de vous. Commencez par me dire où est Pauline...

SIDONIE

Pourquoi aurais-je plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi ?

RICHARD

Les hommes présentent une garantie sérieuse que ne peuvent offrir les femmes : la parole d'honneur.

SIDONIE

Ah ! le bon billet ! Pourquoi ne tromperiez-vous pas comme votre cousin, que vous êtes prêt à livrer ?

RICHARD

La riposte est dure, mais juste. Raison de plus pour ne pas se découvrir devant un adversaire aussi redoutable.

SIDONIE

Comment faire alors?

RICHARD

Je ne vois qu'un moyen, c'est un échange simultané de confidences.

SIDONIE

Nous ne pourrions cependant pas parler tous les deux à la fois.

RICHARD

Non! mais nous pouvons écrire; vous avez sans doute votre carnet de contredanses, j'ai mon portefeuille; c'est tout ce qu'il nous faut. Comme on ne voyage plus qu'en chemin de fer, nous indiquerons d'abord la ligne, puis la station, enfin l'endroit précis, le vrai point d'arrivée. Cet arrangement vous convient-il?

SIDONIE

Il est trop ingénieux pour ne pas me convenir. J'écris... (Elle tire de sa poche un petit carnet de bal.)

RICHARD, tirant son portefeuille

Un mot encore. Il est bien convenu d'avance, mais là, sérieusement, qu'il n'y aura scandale de part ni d'autre?

SIDONIE

Cela va sans dire. Il est bien entendu aussi, et de bonne foi, que nous ne dirons à personne de qui nous viennent nos renseignements.

RICHARD

A personne!

SIDONIE, son crayon à la main

Y êtes-vous?

RICHARD, écrivant

Voici. (Il déchire une page de son portefeuille et la remet à Sidonie.)

SIDONIE, remettant à Richard une feuille déchirée de son carnet.

Voilà! (Lisant.) « Chemin de l'Est. » (Parlant) Ce n'est pas précisément la route de l'Amérique.

RICHARD, lisant

« Chemin de l'Est. » (A lui-même) Toujours en Allemagne, pauvre femme!

SIDONIE

Écrivez, écrivons. (Nouvel échange de feuilles déchirées.)

RICHARD, lisant

« Nancy. » Tiens!

SIDONIE, lisant

« Nancy. » Comme cela se rencontre!

RICHARD

Dépêchons! (Nouvel échange.)

SIDONIE, lisant

» Apremont! »

RICHARD, lisant

« Apremont! »

SIDONIE

Je devine. Lionel va là-bas épouser mademoiselle d'Apremont.

RICHARD

Mais Pauline de Chazelet?

SIDONIE

S'appelle maintenant la comtesse d'Apremont.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

! Le grand salon d'un château historique, style Louis XIV.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, assis près d'une table et parcourant les journaux;
PAULINE, assise de l'autre côté, brochant.

PAULINE

Quelles nouvelles ?

LE COMTE

Heu ! des incendies produits par les allumettes chimiques, des explosions de chaudières sur les bateaux à vapeur américains, des accidents en chemin de fer et même en diligence ; et puis la politique avec son cortège habituel, la religion, la famille, la propriété, l'humanité, le progrès, etc.

PAULINE

Qu'en dit-on ?

LE COMTE

Ceux-ci disent blanc, ceux-là disent noir ; les uns affirment que c'est vrai, les autres soutiennent qu'ils en ont menti ; on rabâche, on extravague, avec plus ou moins de bonne foi : c'est comme de mon temps, toujours la même chose.

PAULINE

Pourquoi donc lisez-vous ?

LE COMTE

Maintenant que je ne tiens plus les fils, cela m'amuse assez de regarder à mon tour la danse des pantins.

(Il pose les journaux sur la table.)

PAULINE

Puisque votre divertissement est fini, voulez-vous que nous causions de choses plus sérieuses ?

LE COMTE

Lesquelles ?

PAULINE

M. le marquis de Trésignan va venir tout à l'heure.

LE COMTE

Il vient tous les jours.

PAULINE

Mais aujourd'hui, contre l'ordinaire, il a fait annoncer sa visite.

LE COMTE

Il vient faire sa demande en mariage ?

PAULINE

Je le présume.

LE COMTE

Eh bien ! arrangez cela comme vous l'entendrez.

PAULINE

Ce n'est pas moi que la question intéresse le plus ; ce n'est pas à moi qu'appartient la décision dans une affaire si grave.

LE COMTE

Ma chère Pauline, lorsque vous avez consenti à m'épouser, je ne vous ai pas caché ma situation d'esprit : le reste ne se voyait que trop bien. Courbé sous tous les fardeaux de la vie, fatigué de luttes, accablé

de doutes, errant comme un aveugle parmi des ruines, je vous ai demandé votre main, jeune et forte, pour me guider et me soutenir à travers les hasards finissants de mon voyage. Vous avez bien voulu m'accorder votre appui, et je vous en reste profondément reconnaissant.

PAULINE

Ne parlons pas de reconnaissance, monsieur le comte, ou je serais obligée de vous rappeler tout ce que je vous dois. Orpheline, pauvre et délaissée, grâce à vous, près de vous, j'ai trouvé les douceurs de la famille, les avantages de la fortune, et les honneurs d'une considération deux fois illustrée par la naissance et le talent.

LE COMTE

Je n'ai fait que vous remettre à votre place; et je regrette de n'y pas mieux figurer à côté de vous.

PAULINE

Mon ami !

LE COMTE

Puisque nous en sommes à parler sérieusement, continuons, si vous le voulez bien. Veuf d'une femme excellente, que vous me permettrez de regretter encore, quoique vous l'ayez remplacée, j'avais à élever notre fille unique. Que faire et que dire ? La vue de la chère enfant me jetait dans un trouble profond. J'avais à la fois le respect attendri de son innocence, l'inquiétude de son avenir et le sentiment douloureux de mon insuffisance. Trop sincère pour enseigner à ma fille des choses auxquelles je ne crois pas moi-même, trop réservé pour lui apprendre ce que je me figure savoir, je vous ai prié de diriger le reste de son éducation, vous remettant l'autorité qui flottait dans mes mains incertaines. Achevez votre œuvre si vaillam-

ment entreprise, si bien conduite jusqu'à présent; soyez jusqu'au bout la seconde mère de ma fille, et mariez-là comme vous l'avez élevée. Je ne saurais désirer davantage, ni mieux.

PAULINE

Je vous remercie doublement, mon ami, pour la confiance que vous voulez bien me continuer et pour ces éloges trop flatteurs. Je n'ai eu ni mérite ni peine à compléter une éducation si bien commencée. D'ailleurs l'heureuse nature de Blanche eût rendu facile une tâche même plus délicate. Bonne, intelligente, loyale et fière, pour bien faire et comprendre ce qu'elle faisait, elle n'avait besoin que de conseils affectueux. Les miens, partant du cœur, arrivaient droit à son esprit. Elle a senti que je l'aimais; elle m'a rendu mon affection, et tout naturellement, sans que nous ayons eu grand'chose à faire ni l'une ni l'autre, il s'est trouvé que vous aviez une fille parfaite et digne des meilleures destinées. Mais plus elle mérite, plus on doit la sauvegarder. Le bonheur qu'elle est certaine d'apporter en dot, il faut au moins lui en assurer le partage. On ne saurait donc mettre trop de soin dans le choix de l'homme à qui vous confierez un pareil trésor.

LE COMTE

Eh bien! Que pensez-vous de M. le marquis de Trésignan?

PAULINE

Parlez d'abord. J'ai besoin de connaître votre opinion.

LE COMTE

Je n'en ai pas. Toutes choses égales d'ailleurs, un homme en vaut à peu près un autre. Celui-ci se présente sous les apparences les plus favorables: un grand nom, de bonnes manières, une belle fortune.

PAULINE

Et le caractère?

LE COMTE

Aimable à la surface. Pour le fond, je m'en rapporte à Pierre Froment, qui nous l'a présenté comme son meilleur ami. Pierre est l'enfant de la maison; je l'estime autant qu'homme du monde, et si celui-là nous trompait, je ne saurais plus en qui mettre le peu de confiance qui me reste.

PAULINE

Je partage sans réserve la bonne opinion que vous avez de M. Froment. Mais la jeunesse a ses illusions, et l'amitié ses complaisances. Est-ce bien à un jeune homme qu'il faut s'en rapporter pour le passé d'un ami?

LE COMTE

Le passé! c'est le passé. En remuant trop les cendres, on peut mettre le feu à la maison. Si l'on fouillait la vie des gens, qui donc résisterait à un examen rigoureux? Quand nous nous sommes mariés, nous ne nous sommes pas fait de questions, et nous n'en sommes pas, je crois, plus malheureux.

PAULINE

Pour ma part, du moins. Mais votre passé, à vous, c'était de l'histoire.

LE COMTE

Politique, tout au plus.

PAULINE

Quant au mien, j'ai voulu vous le faire connaître, et c'est vous qui n'y avez pas consenti.

LE COMTE

Ce n'était pas mon affaire, mais celle de votre confesseur, qui a dû vous donner facilement l'absolution. N'en parlons plus.

PAULINE

Vous trouveriez bon alors d'accorder la main de Blanche à M. le marquis de Trésignan?

LE COMTE

S'il la demande!

PAULINE

Il est temps qu'il se prononce.

LE COMTE

Consultez-vous avec Blanche. Les femmes ont, dans ces sortes d'affaires, un tact et un flair qui manqueront toujours aux hommes les plus expérimentés. Si ce mariage vous convient à toutes deux, moi, je n'aurai plus à donner qu'une formule de consentement.

SCÈNE II

LES MÊMES, LIONEL

LIONEL, saluant tour à tour la comtesse et le comte.

Veillez agréer tous mes respects. (Ils s'assoient tous trois.) Admis chez vous depuis huit jours, sur la recommandation de mon ami Froment, j'ai peut-être abusé de l'hospitalité que vous vouliez bien m'accorder.

LE COMTE

Loin de là, monsieur le marquis. C'est nous qui vous sommes reconnaissants de vos gracieuses visites.

LIONEL

Malgré votre bon accueil et le plaisir que j'y trouvais d'ailleurs, elles eussent été moins nombreuses, moins longues, si un attrait invincible ne m'eût amené tous les jours et retenu le plus tard possible au sein de votre famille. L'amour a triomphé de la discrétion. Vous

connaissez ma pensée. Si vous ne me jugez pas indigne d'aspirer à votre alliance, je vous demanderai l'autorisation de présenter tous mes hommages à mademoiselle d'Apremont.

LE COMTE

Comme chef de famille, je ne puis que me féliciter de l'honneur que vous nous faites. Trésignan rappelle Lusignan; votre fortune est en rapport avec votre naissance; et tout sera pour le mieux si ma fille, à qui je laisse la plus complète liberté, partage vos sentiments.

LIONEL

La voilà. Voulez-vous me permettre de l'interroger?

LE COMTE

A votre aise. En famille, l'entretien n'en sera que plus convenable, sans être moins sincère.

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE, en costume d'amazone.

LE COMTE

D'où viens-tu encore, folle indomptée?

BLANCHE

De la forêt, où j'ai vu Pierre dessiner le grand chêne du duc René. C'est bien beau ce qu'il fait là. Le vieil arbre a l'air d'un druide; et, dans mon enthousiasme, je cherchais partout un gui pour en parer mon front. Mais la plante sacrée se dérobe aux regards profanes, et me voilà revenue sans couronne.

LIONEL

Mademoiselle, monsieur votre père me permet d'en

déposer une à vos pieds; et je serai trop heureux si vous daignez l'accepter.

BLANCHE

Où est-elle?

LIONEL

Sur mes armoiries. Voulez-vous qu'elles deviennent les vôtres?

BLANCHE

Il s'agit donc sérieusement d'un mariage?

LIONEL

Qui comblerait tous mes désirs.

BLANCHE

Mon père, que dois-je faire et dire?

LE COMTE

Ce que tu voudras, mon enfant, quand tu voudras.

BLANCHE

Puisque mon père m'y autorise, monsieur le marquis, je répondrai avec ma franchise ordinaire à cette offre aussi imprévue que flatteuse. Habitée à penser librement et à dire tout haut ma pensée, je n'ai pas besoin de longues réflexions pour me décider. La vieille amitié de Pierre me garantit que vous êtes un galant homme et vous assure toute mon estime. Je ne vous cacherai pas non plus mes sympathies pour votre personne.

LIONEL

Ah! mademoiselle!

BLANCHE

Et je serais prête à vous aimer tout à fait, si votre caractère, ou plutôt votre esprit, ne m'inspirait certaines inquiétudes.

LIONEL

Lesquelles? Dites-moi vite mes défauts pour que je m'en corrige tout de suite.

BLANCHE

Vous êtes moqueur et vous me semblez défiant. Pour mon compte, je ne crois pas avoir l'humeur ombrageuse et me prête volontiers à la plaisanterie. Mais je souffre d'entendre railler les belles idées, les nobles sentiments, tout ce qui m'enthousiasme; et parfois je vous ai vu rire de choses qui me faisaient pleurer. On dirait que vous ne croyez à rien ni à personne; et moi j'ai besoin de confiance. Je ne sais pas mentir; je n'ai jamais trompé, je ne tromperai jamais personne. Mais je veux être crue sur parole et traitée en honnête homme. Je ne pardonnerais à personne un doute sur ma loyauté. C'est une susceptibilité peut-être exagérée, mais héréditaire dans notre famille. Vous connaissez nos armes : une montagne d'argent sur champ d'azur, avec cette devise latine : *In excelsis*.

LE COMTE, souriant

Ce qui veut dire : Dans les nuages.

BLANCHE

Dans les hauteurs, mon père. Je n'entends ni déroger ni déchoir, et, de toute façon, toujours et partout je maintiendrai l'honneur aussi fermement que le plus fier de mes ancêtres.

LE COMTE

Tu es une vraie d'Apremont, toi! Viens m'embrasser. (Il embrasse Blanche.)

LIONEL

La franchise de vos paroles et la grandeur de vos sentiments ne font qu'augmenter mon respect et mon amour. Je vous continuerai toujours la confiance dont je vous donne la meilleure preuve en vous offrant mon nom; et, si jamais je doute de vous, le malheur de toute ma vie expiera la seule apparence d'un soupçon.

BLANCHE

Cela dit, je vous promets d'être pour vous une bonne et brave femme. Prenez ma main : le cœur y est. (Elle tend la main à Lionel, qui la couvre de baisers.)

LE COMTE, à Pauline

C'est singulier : je me sens attendri.

PAULINE

Vous valez mieux que vous ne voulez le dire et le croire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SIDONIE

SIDONIE, sur le seuil de la porte, au fond.

Ah ! pardon ; je vous dérange.

LIONEL, à part

Sidonie ! (Il quitte brusquement la main de Blanche.)

BLANCHE, regardant Lionel avec étonnement.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

LIONEL, embarrassé

Moi ? J'allais saluer madame Landurel. (Il salue profondément Sidonie, qui lui répond par une révérence ironique.)

PAULINE, embrassant Sidonie

Loin de nous déranger, ma chère Sidonie, tu arrives juste à propos pour apprendre la première une bonne nouvelle.

SIDONIE

Bonne pour qui ?

PAULINE

Pour tout le monde, j'espère. Notre chère Blanche épouse M. de Trésignan, que tu connais, je crois.

SIDONIE

Beaucoup; et je suis heureuse d'offrir à M. le marquis mes sincères félicitations. (Nouvel échange de saluts entre Lionel et Sidonie.) Mais je ne serai pas la seule à me réjouir de cette bonne nouvelle. Je viens de rencontrer en chemin de fer le cousin de monsieur, qui, je pense, ne tardera pas à me suivre.

LIONEL

Richard ?

SIDONIE

M. le duc de Villepreneuse.

PAULINE, pâissant

Le duc de Villepreneuse! M. de Trésignan est le parent de M. de Villepreneuse ?

LIONEL

Son cousin-germain, madame.

SIDONIE

Tu ne le savais pas ?

PAULINE

Ah! si je l'avais su!

LIONEL

Qu'y a-t-il donc, madame? Le duc aurait-il jamais eu le malheur de vous déplaire ?

PAULINE

Moi? Je ne le connais pas du tout, si ce n'est de réputation; et c'est assez, c'est trop.

LIONEL

Pardon, madame; mais vous êtes bien sévère pour un homme d'honneur, mon proche parent, que vous ne connaissez pas, vous le dites vous-même, et que je suis obligé de défendre en son absence.

LE COMTE

Le marquis a raison, ma chère. Vous aurez été in-

duite en erreur par je ne sais quels méchants propos. On jalouse trop Villepreneuse pour ne pas le calomnier. Moi, je le connais de vieille date et vous le donne pour un charmant garçon, plein de cœur et d'esprit. Vous verrez.

PAULINE

J'étouffe. (Elle tombe défaillante entre les bras de Blanche.)

LE COMTE

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

BLANCHE

Une défaillance, mon père, comme à Paris. Aidez-moi seulement à conduire Pauline dans sa chambre, et j'espère que ce ne sera rien.

LE COMTE, à Sidonie.

Vous voudrez bien nous excuser, madame. Remplacez-moi, marquis. (Il sort à gauche, soutenant Pauline, de concert avec Blanche.)

SCÈNE V

LIONEL, SIDONIE

LIONEL

Madame, il y a des situations qui s'expliquent d'elles-mêmes et n'ont pas besoin de commentaires. Si j'avais fait à un homme une de ces offenses sur lesquelles on ne peut revenir, il me resterait du moins à lui offrir la réparation usitée entre gens d'honneur ; qui risque sa vie paye sa dette. Vis-à-vis d'une femme le cas est plus embarrassant. Je ne puis que reconnaître mes torts et vous en demander humblement pardon.

SIDONIE

Monsieur, il est facile de dire : je me battrais, quand il n'y a pas à se battre. Il est facile de dire à une femme indignement trompée, indignement outragée : madame, si vous étiez un homme, je vous tuerais pour réparer ma faute. Mais la femme peut répondre : monsieur, vis-à-vis d'un homme, vous n'auriez pas osé, vous n'oseriez pas

LIONEL

Madame, si les injures peuvent soulager votre ressentiment, soit ! dites-m'en à votre aise. Je ne veux pas vous disputer cette satisfaction, la seule que je puisse vous offrir.

SIDONIE

Je compte bien m'en donner une autre : la vengeance.

LIONEL

La vengeance ?

SIDONIE

Tenez ! vous avez déjà peur.

LIONEL

Pas pour moi. Si lâche que vous veuillez bien supposer un homme à qui vous faisiez naguères l'honneur de l'aimer un peu, je n'en suis pas encore à trembler à l'idée du petit poignard qu'une Française pourrait porter dans sa poche, en souvenir des jarretières andalouses.

SIDONIE

Rassurez-vous donc tout à fait. Je n'imité pas plus les grisettes de Paris que les manolas de Séville, et ma poche ne recèle pas la moindre petite bouteille de vitriol. Pourquoi même en vouloir à une rivale, heureuse à mes dépens, sans doute, mais innocente de mon malheur ? Non. C'est sur l'offenseur que doit retomber

toute la responsabilité de l'outrage; c'est à vous seul que s'adressera ma juste vengeance.

LIONEL

Qui donc chargerez-vous de l'exercer?

SIDONIE

Un champion qui, cette fois, ne me fera pas défaut vous-même.

LIONEL

Puisque vous avez encore assez de confiance en moi pour me remettre le soin d'un intérêt si cher, vous voudrez bien me dire en quoi et comment je puis le servir.

SIDONIE

En tout, naturellement, sans vous mettre en peine, sans même vous en douter.

LIONEL

En effet, je ne m'en doute pas du tout.

SIDONIE

Et voilà le meilleur de l'affaire. Avez-vous encore un moment à m'accorder?

LIONEL

Toujours à vos ordres, madame.

(Lionel avance un fauteuil à Sidonie et prend une chaise. Ils s'assoient tous les deux.)

SIDONIE

Monsieur le marquis, ne trouvez-vous pas mademoiselle d'Apremont charmante en amazone?

LIONEL

De toutes les façons et sous tous les costumes.

SIDONIE

Mais celui-ci lui convient particulièrement. Il s'harmonise à merveille avec sa beauté poétique et son

caractère un peu romanesque, permettez-moi de le dire sans vous offenser. En la voyant tout à l'heure dans cet attirail de cavalcade qui embarrasserait certaines femmes, mais qu'elle porte avec une aisance si pimpante, la tête haute, la tournure dégagée, le regard superbe, il me semblait voir une de ces hardies cavalières du temps des Stuarts, qui couraient volontiers les monts et les bois, de nuit comme de jour, et ne craignaient pas de se lancer, pour la bonne cause, dans les aventures ; une Diana Vernon !

LIONEL

Issue d'une race héroïque, il ne lui messied pas d'avoir quelque chose de l'héroïne.

SIDONIE

Beaucoup, à ce point qu'elle me rappelle aussi Jeanne Darc.

LIONEL

La ressemblance est encore plus flatteuse.

SIDONIE

Et n'est pas moins frappante.

LIONEL

Vous connaissez Jeanne Darc ?

SIDONIE

En peinture, comme vous. Ne vous souvient-il pas de l'avoir vue, à côté de Diana Vernon, dans l'atelier de M. Pierre Froment. Mademoiselle Blanche a-t-elle souvent posé pour ces deux portraits-là ?

LIONEL

Jamais !

SIDONIE

Alors, c'est fait de mémoire, et votre ami est encore plus fort que je ne croyais, ce qui n'est pas peu dire.

LIONEL

Me permettez-vous de vous demander où vous voulez en venir avec toutes ces insinuations ?

SIDONIE, se levant.

Monsieur le marquis de Trésignan, je vous ai fait l'honneur de vous prendre pour un roué ; mais, décidément, vous n'êtes qu'un niais. Et... et voilà ma vengeance !

SCÈNE VI

LES MÊMES, PIERRE

LIONEL, saisissant la main de Pierre.

Pierre, sais-tu ce que madame vient de me dire ? Elle m'a dit... Non ! ce sont des paroles telles que personne, madame exceptée, n'eût osé les prononcer devant moi ; telles que je ne veux pas, que je ne peux pas les répéter. (Il sort.)

SCÈNE VII

SIDONIE, PIERRE

SIDONIE

Eh bien ! monsieur, y comprenez-vous quelque chose ?

PIERRE

Votre position et votre caractère étant donnés, madame, je devine tout.

SIDONIE

Si vite ! Il s'agit donc d'un fait bien certain ?

PIERRE

Non, mais d'une calomnie très-probable.

SIDONIE

Laquelle?

PIERRE

La plus perfide que vous aurez pu trouver. C'est tout ce que je puis affirmer; c'est tout ce que j'ai besoin de savoir. En hasardant n'importe quelle supposition, j'aurais l'air de discuter une médisance, et je ne vous donnerai pas cet avantage. Vis-à-vis d'un adversaire de votre force, il faut jouer serré.

SIDONIE

Je reconnais, monsieur, la supériorité de vos talents. Vous m'avez gagné la première partie; j'essaye seulement de prendre ma revanche.

PIERRE

Je tâcherai, madame, de ne pas vous en laisser le temps.

SIDONIE

En pressant le mariage de votre ami?

PIERRE

Non, en brusquant votre départ

SIDONIE

Vous comptez me faire expulser?

PIERRE

Emmener.

SIDONIE

Par les gendarmes?

PIERRE

Par votre mari.

SIDONIE

Il n'est pas ici.

PIERRE

Je vais le faire venir.

SIDONIE

Ah ! une dénonciation ?

PIERRE

Pardon, madame : cette carte-là ne figure pas dans mon jeu.

SIDONIE

Il s'agit pourtant d'une lettre ?

PIERRE

Oui.

SIDONIE

Adressée à mon mari ?

PIERRE

Non.

SIDONIE

A qui donc ?

PIERRE

A vous.

SIDONIE

A moi ?

PIERRE

Et je vais vous l'écrire tout de suite, si vous me le permettez.

SIDONIE

Volontiers. (Pierre s'assoit près de la table et se met à écrire.) Me permettrez-vous de la lire ?

PIERRE, écrivant.

A mesure que je l'écrirai ; ensuite, il serait peut-être trop tard.

SIDONIE

Je me garderai bien alors de manquer une si rare et si belle occasion. (Lisant par-dessus l'épaulé de Pierre.) « Madame, en quittant Paris, je ne croyais pas rester si longtemps éloigné de vous. Malgré tout mon empressement à revoir ma famille et mon pays, j'aurais certainement retardé ce cher voyage, si je n'avais compté sur la visite plus chère encore que vous avez promise aux habitants d'Apremont. Tout le monde ici vous désire et vous espère, mais personne avec autant d'impatience que le plus humble et le plus dévoué de vos esclaves. — Pierre Froment. » — C'est bien à moi que vous écrivez cette lettre ?

PIERRE, se levant et montrant l'enveloppe à Sidonie.

Voyez plutôt, madame.

SIDONIE

Oui, ma foi ! Mais, si je ne me trompe, c'est une déclaration ?

PIERRE

En règle.

SIDONIE

Elle me flatte infiniment.

PIERRE

Flatterie n'est pas synonyme de vérité.

SIDONIE

Vous n'êtes donc pas amoureux de moi ?

PIERRE

Pas encore, madame ; mais cela pourrait venir : on dit l'amour voisin de la haine.

SIDONIE

En attendant cette heureuse métamorphose, l'homme austère commence la lutte par un mensonge.

PIERRE

Autorisé par le droit des gens, comme la ruse en guerre et la feinte en duel.

SIDONIE

Votre tactique doit être, en effet, bien profonde : car je n'y comprends absolument rien.

PIERRE

Rien de plus simple pourtant. M. Landurel est certainement jaloux.

SIDONIE

Je voudrais bien voir qu'il ne le fût pas !

PIERRE

Par conséquent soupçonneux et tatillon Il doit dé-cacheter vos lettres ?

SIDONIE

Il n'en manque pas une, de celles que je veux bien lui laisser voir.

PIERRE

Je ne sais pas comment vous ferez pour lui cacher celle-ci. Je vais la mettre moi-même à la poste. La poste, cela n'a l'air de rien au premier abord. Une petite boîte de sapin avec une ouverture en haut, rien de plus. Mais derrière ce frêle édifice, qu'un enfant briserait de ses mains et cacherait sous sa blouse, il y a, pour le protéger, la gendarmerie, la magistrature, l'armée, cinq ou six cent mille hommes terribles, sans compter la garde nationale; et le petit papier une fois lancé dans la petite boîte, rien ne saurait arrêter sa marche. C'est un boulet, c'est le destin. Il est parti, il faut qu'il arrive, il arrivera demain matin à Paris, et M. Landurel sera ici demain soir, avec une bonne figure.

SIDONIE

Moins bonne peut-être que vous ne croyez. Malgré

tout votre talent pour le portrait, vous vous trompez quelquefois sur les physionomies. M Landurel n'est pas si commode qu'il semble, et votre plaisanterie pourrait bien vous coûter cher.

PIERRE

J'y mettrai le prix.

SIDONIE

Un duel?

PIERRE

S'il le faut.

SIDONIE

Mon mari est innocent de vos intrigues, monsieur.

PIERRE

Mais responsable des vôtres, madame. L'époux d'une femme aussi aimable doit s'attendre à ces petits inconvenients. Il faut bien payer un peu son bonheur. M. Landurel aurait pu se battre avec d'autres pour quelque chose; il se battra gratis avec moi, si vous le voulez. Cela dépend de votre bon plaisir.

SIDONIE

Comment puis-je empêcher une querelle que vous aurez provoquée?

PIERRE

En partant tout de suite. Votre départ coupe court à tous les dangers, et même à toutes les suppositions. Nous en serons quittes, vous, pour une méchanceté manquée involontairement, moi, pour une tentative volontairement ridicule; mon ami pourra se marier en paix, votre mari se rendormir dans son juste repos, et l'affaire se trouve arrangée à la satisfaction de tout le monde.

SIDONIE

Excepté moi.

PIERRE

Ce n'est pas mon affaire.

SIDONIE

Mais s'il me convient de rester ?

PIERRE

Malgré M. Landurel ?

SIDONIE

Avec M. Landurel, que je n'aurai peut-être pas grand'peine à persuader.

PIERRE

Eh bien ! je continuerai la manœuvre en vous faisant la cour.

SIDONIE

Vous me ferez la cour ?

PIERRE

Avec acharnement.

SIDONIE

Alors, c'est tout profit pour moi. Je reste, et nous rirons.

PIERRE

Rira bien qui rira le dernier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RICHARD

RICHARD, saluant Sidonie.

Madame, si cette rencontre n'est pas une surprise, elle n'en reste pas moins un grand plaisir pour moi. (Saluant Pierre.) Monsieur, j'ai eu l'honneur de me présenter chez vous, et je regrette de ne pas vous y avoir rencontré en même temps que mon cousin.

PIERRE

Je vous remercie pour ma part, monsieur le duc, de cette visite en partie double. (A Sidonie.) Madame, vous n'avez pas de commission à me donner pour la poste ?

SIDONIE

Bien obligée, monsieur. Quand j'écris, moi, c'est pour que mes lettres arrivent à leur adresse.

PIERRE

J'espère que la mienne ira droit à son but.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IX

SIDONIE, RICHARD

RICHARD

En guerre aussi de ce côté ? Contez-moi cela ; Lionel m'a conté le reste.

SIDONIE

Plus tard, à charge de revanche.

RICHARD

Confidence pour confiance. Entre alliés, la réciprocité est de droit.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE

RICHARD, allant au-devant du comte.

Monsieur le comte, chargé d'une mission temporaire en Allemagne, je n'ai pas voulu passer à quelques lieues de votre porte sans venir vous présenter mes devoirs.

LE COMTE, serrant la main de Richard.

Mon cher duc, je suis enchanté de vous revoir, surtout dans un pareil moment.

RICHARD

Je sais déjà l'heureuse nouvelle, et je me félicite de devenir, par ce mariage, l'allié de votre famille.

LE COMTE

En restant mon ami, j'espère.

RICHARD

Avec tout le respect d'un élève pour son maître.

SIDONIE

Comment va Pauline, monsieur le comte ?

LE COMTE

Beaucoup mieux ; je vous remercie.

SIDONIE

Croyez-vous qu'elle puisse me recevoir ?

LE COMTE

Avec plaisir certainement. Et priez-la, s'il vous plait, madame, de venir nous rejoindre ici, dès qu'elle sera remise. Je désire lui présenter le plus tôt possible mon vieil ami M. de Villepreneuse.

SIDONIE, à part, en s'en allant.

Tous les mêmes !

(Elle sort.)

SCÈNE XI

LE COMTE, RICHARD

LE COMTE, faisant signe à Richard de s'asseoir et s'asseyant lui-même.

Ah ! il y a longtemps que nous n'avions causé ensemble.

RICHARD

Malheureusement pour moi. Vos conseils et votre appui m'ont manqué juste au moment, juste à l'âge où j'en avais le plus grand besoin.

LE COMTE

Les conseils ne servent que l'amour-propre de celui qui les donne. Quant à mon appui, ce serait le renversement des lois naturelles, la faiblesse tâchant de soutenir la force. Vous êtes jeune et plein d'avenir; moi, je ne suis plus qu'un faux mort, et je me rends justice en m'enterrant un peu d'avance.

RICHARD

Permettez-moi de vous le dire, monsieur le comte : en parlant, en agissant de la sorte, vous faites tort à vos amis, à vous-même, et surtout au pays. On regrette de ne vous plus voir aux grands postes que vous avez si longtemps occupés et qui sont votre place naturelle; on vous reproche tous les services que vous ne rendez pas.

LE COMTE, avec un sourire d'ironie.

Moi! rentrer aux affaires? Retourner dans cette mêlée où je suis tombé si souvent, d'où je suis heureusement sorti? Et qu'irais-je dire aux autres dont je sois moi-même certain? J'ai vu tant de fortunes étranges, tant de belles théories renversées par les faits, tant de probabilités aboutissant à l'événement contraire; tant de révolutions, d'évolutions, de contradictions, de palinodies et d'apostasies; tant de lâchetés, de mensonges et de trahisons; j'ai vu si souvent le droit méconnu, la morale outragée, le mérite vaincu par l'intrigue, le succès couronnant le scandale, la conscience prostituée à tous les caprices du hasard; moi-même, je me suis cru si sage et je me suis trouvé finalement si bête, que je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir sur rien ni sur personne, et que ma seule ambition désormais est de

rester à l'abri de tout mouvement, comme une épave oubliée par la tempête.

RICHARD

Mais dans cette retraite volontaire et prématurée, pour occuper votre temps, que faites-vous ?

LE COMTE

Des choses inutiles. Je fume, je lis les journaux et je traduis Horace.

RICHARD

Et vous êtes heureux ?

LE COMTE

Plus que jamais, autant que possible. Ma femme et ma fille se sont chargées de mon bonheur. Je n'ai qu'à me laisser faire.

RICHARD

Je vous envie et je vous envie.

LE COMTE

Comprendre, soit ; mais envier les joies tranquilles, ce n'est pas de votre âge. Il faut des orages et des passions à la jeunesse. Tout ce qui n'est pas trop ne lui semble pas assez.

RICHARD

Malheureusement je n'en ai pas fini, comme Sophocle, avec le monstre insatiable.

LE COMTE

Sophocle était vieux quand il parlait de la sorte : il calomniait ses regrets pour se venger de son impuissance. Ne vous plaignez pas d'être encore amoureux.

RICHARD

C'est que je le suis comme un fou.

LE COMTE

Aimeriez-vous mieux l'être comme un sage ? Le plaisir n'en vaudrait pas la peine,

RICHARD

Toujours est-il que je souffre, et beaucoup.

LE COMTE

Le grand vainqueur aurait-il rencontré par hasard une résistance invincible ?

RICHARD

Je l'ignore et j'hésite.

LE COMTE

Votre timidité m'étonne.

RICHARD

La dame est mariée.

LE COMTE

Ce n'est pas là ce qui vous embarrasse. On peut rire entre augures ; et je me rappelle votre jolie définition du mariage : une chaudière bouillante dont l'adultère est la soupape.

RICHARD

Je parlais abstraitement, en général, au point de vue philosophique. Mais ici, pour moi, la question est particulièrement délicate : un ami à tromper.

LE COMTE

Hélas ! qui tromperait-on, si ce n'est ses amis ?

RICHARD

Presque un bienfaiteur !

LE COMTE

L'ingratitude est l'indépendance du cœur, a dit un moraliste contemporain

RICHARD

Peut-être avez-vous raison.

LE COMTE

Ni raison ni tort : je ne fais que citer.

RICHARD

Les citations prennent dans votre bouche l'autorité des préceptes : je m'y conformerai. A Dieu vat ! disent les marins, et l'on met à la voile.

LE COMTE

Il me semble entrevoir le but de ce voyage. La mission diplomatique prépare et couvre une guerre de conquête.

RICHARD

Quand on est au service !

LE COMTE

Eh ! sans doute, il faut bien étendre l'influence du pays.

RICHARD

Je vous remercie de votre indulgence ; elle m'encourage.

LE COMTE

Eh ! l'on se rappelle volontiers qu'on a été jeune. Chut ! Il ne convient pas de parler politique devant les femmes.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAULINE

LE COMTE

Ma chère Pauline, je vous présente mon vieil ami, jeune encore, M. le duc de Villepreneuse. Mon cher

Richard, je ne vous cacherais pas que la comtesse est un peu prévenue contre vous.

RICHARD

Par qui donc ?

LE COMTE

Par vous-même. C'est à vous d'adoucir à ses yeux l'éclat trop vif de votre réputation et de vous montrer moins diable qu'on ne vous a fait, peut-être de votre consentement. Je tiens à ce que vous fassiez la paix, même avant d'être en guerre ; et le meilleur moyen est de vous laisser en face l'un de l'autre, sans médiateur. Vous avez trop d'esprit tous les deux pour ne pas vous entendre à merveille, après un moment de conversation. Pour moi, voici l'heure d'Horace et de la sieste. Il est doux de s'endormir avec le *Donec gratus eram tibi*, et de dire au sommeil : *Obeam tecum libens*. (Il sort.)

SCÈNE XIII

RICHARD, PAULINE

PAULINE

Monsieur, combien de temps comptez-vous rester ici ?

RICHARD

Aussi longtemps que vous daignerez y consentir, madame.

PAULINE

Si cela dépend de moi, vous partirez aujourd'hui même, pour ne jamais revenir.

RICHARD

Permettez-moi, madame, de trouver l'accueil et l'arrêt bien sévères.

PAULINE

Que méritez-vous de plus? et qu'espérez-vous?

RICHARD

Je ne mérite, il est vrai, que votre colère; mais j'espérais obtenir mon pardon.

PAULINE

Eh bien! je vous pardonne. Partez.

RICHARD

Mais...

PAULINE

Quoi donc?

RICHARD

Il me faudrait au moins un prétexte.

PAULINE

Les prétextes ne sont pas difficiles à trouver pour un diplomate; et mieux que personne vous savez comme on quitte les gens.

RICHARD

Pauline!

PAULINE

On ne me nomme Pauline qu'en famille, monsieur. Pour les étrangers, je suis la comtesse d'Apremont.

RICHARD, essuyant ses larmes.

Vous êtes impitoyable.

PAULINE

Je vous conseille de me le reprocher. Un jour, sur le chemin de vos triomphes, vous rencontrez une jeune fille, honnête, pauvre, orpheline, abandonnée, exilée, que sais-je? demandant son pain au travail et disputant sa dignité de chaque jour aux humiliations continues de la domesticité; plus noble pourtant que ses maîtres, aussi noble que vous; revêtue de tous les caractères,

consacrée par tous les malheurs qui devaient la faire respecter d'un gentilhomme. Vous me parlez d'amour ; vous me promettez le bonheur : je vous crois. J'étais si naïve alors, et j'avais tant besoin d'une consolation à tant de misères ! Je vous crois ; et le lendemain, vous me quittez , sans adieu, sans explication, en offrant de me payer, comme une courtisane ! Et le lendemain, je fuyais au hasard, seule, éperdue, indignée, désespérée, doutant des autres et rougissant de moi-même, ayant tout perdu à la fois, pleurant ce qu'une femme a de plus cher et de plus précieux, la confiance dans l'amour et l'honneur dans la chasteté. Que vous faut-il de plus ? Que me voulez-vous encore ?

RICHARD

Vous dire mes remords et mes regrets.

PAULINE

C'est inutile : je n'y croirais pas.

RICHARD

Je vous jure sur l'honneur...

PAULINE

Vous y avez manqué : je ne vous crois plus.

RICHARD

Et pourtant il est bien vrai que je vous aime.

PAULINE

Oserez-vous le répéter ?

RICHARD

En face de la mort, en face de ce Dieu qui me jugera peut-être, je le dirais sans crainte et sans arrière-pensée, parce que c'est vrai : je vous aime, Pauline ; je vous aime de toute mon âme ; je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous. C'est invraisemblable, absurde, insensé, tout ce qu'il vous plaira ; mais c'est vrai. Pour chaque homme, il n'existe réellement qu'une

femme, celle qui lui était prédestinée. S'il la perd, le malheureux! il ne retrouvera jamais sa pareille, non, pas même son ombre. Ah! je l'ai senti quand vous m'avez quitté, (mouvement de Pauline), par ma faute, je le sais bien : et c'est ma pire douleur. Je m'étais déchiré le cœur de mes propres mains, et je voyais le plus pur de mon sang, le meilleur de ma vie, s'en échapper à grands flots; et je restais seul avec ma blessure incurable, en face de ce vide effrayant que j'avais fait moi-même, et que rien ne pouvait combler. Je vous regrettais sans cesse; je vous ai cherchée partout, et je vous retrouve mariée. Mariée! appartenant à un autre, portant un nom qui n'est plus le vôtre et qui n'est pas le mien; à jamais perdue pour moi, qui ne peux plus reprendre mon bonheur en réparant mon crime! Et vous ne me trouvez pas assez puni? C'est vous qui m'avez appris l'insomnie et les larmes. Que de nuits passées à pleurer sur l'image de la chère absente, au souvenir de ce paradis que je m'étais fermé! Si vous saviez ce qui se passe au fond de cette âme bouleversée, vous auriez peur comme au bord d'un abîme. Pour tout dire, j'ai plus souffert que vous du mal que je vous ai fait.

PAULINE

Pourquoi le faire? Pourquoi cet amour, plus cruel que la haine?

RICHARD

Que sais-je? Un accès de folie méchante, ou plutôt les conséquences désastreuses, l'impitoyable logique d'une vie mal commencée. Si j'étais né pauvre comme vous, je vous aurais peut-être value et méritée. Mais, hélas! ma destinée, si brillante en apparence, emportait avec elle, cachées dans mon berceau, des fatalités énervantes et des condamnations anticipées. Oui! Des paroles railleuses parmi des spectacles décourageants; le mépris enseigné par les grands et mérité par les petits: des roués bafouant les sots; des intrigants dupant les

niais; des coquettes et des coquins mendiant ce qu'ils ne volaient pas : voilà mon entourage de jeunesse, voilà mon éducation ! Dès le premier pas, je portais en moi le doute, comme une lèpre intérieure. Je ne pouvais être sauvé que par un miracle. Mais il était déjà trop tard quand vous m'êtes apparue, et de ce grand amour, je n'ai su faire qu'un grand malheur.

PAULINE

Et nous aurions pu être si heureux !

RICHARD

Nous pourrions l'être encore.

PAULINE.

Comment ? Qu'avez-vous dit, et qu'osez-vous me proposer ? De trahir, pour l'homme qui m'a perdue, l'homme qui m'a sauvée ; de payer tant de bienfaits par tant d'ingratitude, et de faire entrer la honte dans cette maison où j'ai retrouvé l'honneur ! Si vous êtes de ceux qui font de pareilles offres, je ne suis pas de celles qui les acceptent. Vous vous trompez étrangement sur mon compte, et votre fatuité vous grise. Quand j'ai commis la faute dont le souvenir vous suggère de si insolentes espérances, je ne devais compte de ma vie qu'à moi-même. J'étais seule à porter le poids de mes responsabilités. Aujourd'hui, je suis mariée ; je me suis donnée, je me dois, je me paye. Cherchez ailleurs les facilités et les ignominies de l'adultère. Ce n'est pas moi qui ternirai volontairement le nom dont on m'a confié la garde.

RICHARD

Vous avez mal compris ma pensée. Je ne demande qu'une espérance, bien lointaine peut-être. Nous sommes jeunes tous deux, et le comte ne l'est plus.

PAULINE

Quand j'aurais le malheur de survivre à l'homme qui

est à la fois mon mari, mon bienfaiteur et mon père, quand même je deviendrais veuve, rappelez-vous bien mes paroles, jamais je ne consentirais à vous épouser : vous n'êtes pas digne de moi.

RICHARD

Laissez moi le devenir. Je me sens le courage de porter le fer et le feu dans mes plaies ; je sens palpiter en moi la force d'une résurrection et les ardeurs sacrées d'une métamorphose. Tendez-moi la main, et je me lève ! dites un mot, et je marche à la lumière ! C'est une âme à perdre ou à sauver : songez-y. Plus grande fut l'injure, plus grand sera le mérite du pardon. Vous tenez mon sort entre vos mains, puisque vous possédez mon cœur. Ne me refusez pas cette aumône suprême de l'espérance qu'on accorde au pire des condamnés ; ou vous-même vous commettriez un crime plus grand que le mien. Oui ! je vous ai atrocement blessée, mais non tuée ; j'ai troublé votre vie, mais je ne vous ai pas fermé l'avenir. Ayez donc pitié de moi, comme Dieu a eu pitié de vous ; et laissez-moi me relever comme vous, jusqu'à vous !

PAULINE

Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

RICHARD

Ce qu'il vous plaira de m'accorder : une parole d'encouragement, un regard de vraie compassion, un témoignage de confiance, que sais-je ? un retour d'affection peut-être.

PAULINE

Je ne rétracte pas le pardon que je vous ai accordé. L'encouragement au bien, vous le trouverez dans votre conscience. Quant au reste, je ne puis rien. Je ne puis ni vous aimer sans crime, ni vous témoigner une confiance que je n'ai plus. Le passé nous sépare désormais et pour toujours : c'est un gouffre.

RICHARD

Je l'ai creusé : je saurai bien le franchir, dussé-je y tomber avec vous.

PAULINE

Des menaces ! que ferez-vous donc ?

RICHARD

Tout ce que me conseillera la folie d'une passion furieuse, que tu partages encore !

PAULINE

Moi ? Comment pourrais-je vous aimer ? Je vous méprise.

RICHARD

Le mépris ! O rage ! ô misère ! le mépris ! Il y a en ce monde quelqu'un qui me méprise et qui ose me le dire en face ! C'est une femme, et la femme que j'aime.

(Il éclate en sanglots.)

PAULINE

Si vous m'aviez vraiment aimée, vous ne seriez pas venu troubler mon repos et compromettre mon existence rétablie.

RICHARD

Soit. Je vous hais, puisque vous le voulez ; et je vous prouverai mon amour par ma haine. Je suis ici : j'y reste, près de vous, malgré vous, dans cette maison qui est la vôtre ; et je vous défie de m'en chasser. Je vous tiens par la chaîne de notre passé : je ne vous lâche pas. Vous ne pouvez hasarder contre moi ni une action ni une parole qui ne se retournent contre vous. Moi, je brave le scandale ; j'accepte toutes les luttes, trop heureux si je succombe enveloppé dans ma vengeance ! Qu'ai-je à craindre ? vous ne m'aimez plus. Qu'ai-je à perdre ? vous me méprisez.

PAULINE

Richard !

RICHARD

Répète. Appelle-moi Richard, et je ferai tout ce que tu voudras.

PAULINE

Partez, et je vous rends mon estime.

RICHARD

La preuve ?

PAULINE

Ma parole.

RICHARD

Vous ne croyez pas à la mienne.

PAULINE

Moi, je ne vous ai pas trompé.

RICHARD

Je me défie de vos vertus, comme vous de mes vices.

PAULINE

Toujours le même !

RICHARD

Il faut que je puisse me dire, en vous quittant pour toujours : une fois encore, pendant une heure, pendant un instant, elle a cru en moi ; elle est venue à moi, sans autre appui, sans autre défenseur contre moi que moi-même, et elle a bien fait ; elle m'a confié son honneur, et je le lui ai rendu intact.

PAULINE

Monsieur le duc de Villepreneuse, combien apposterez-vous de témoins au rendez-vous pour me surprendre au piège ?

RICHARD

C'est le dernier coup! Et voici mon dernier mot. Je pars à l'instant pour revenir demain. Je passerai la nuit, demain, à vous attendre sur la route. Si vous n'êtes pas venue au point du jour...

PAULINE

Jamais.

RICHARD

Tu viendras, orgueilleuse! ou dès le matin, aux premiers rayons de l'aurore, madame la comtesse, on vous apportera le cadavre de l'homme que vous avez jadis aimé, qui vous aime toujours, que vous pouviez sauver et que vous aurez tué. Au revoir ou adieu, comme il vous plaira.

(Il sort par le fond.)

PAULINE, seule.

Que faire?

(Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, LIONEL

PIERRE

Dérïde-toi donc un peu , Lionel , et dis-moi ce que tu penses , à quoi tu penses . Tu n'as point ouvert la bouche tout au long du chemin ; et , depuis deux jours , au lieu de me faire ma juste part dans ton bonheur , tu restes là , près de moi , silencieux , impénétrable et morne comme un sphinx . On dirait même que ma présence te gêne , et parfois tu sembles éviter mon regard .

LIONEL , serrant la main de Pierre

Par exemple !

PIERRE

Alors parle-moi , suivant notre bonne habitude , à cœur ouvert . Qu'as-tu ? Est-ce madame Landurel qui t'inquiète ? Mais elle ne peut se compromettre sans se perdre ; et quant à ses calomnies , je ne lui fais pas l'honneur et je ne te fais pas l'injure de les discuter .

LIONEL

Je vous connais trop bien tous deux pour la croire jamais contre toi .

PIERRE

Quelle est donc la cause de ta préoccupation ? Est-ce

que, par hasard, tu regretterais la démarche faite auprès de la famille; et crains-tu, réflexion faite, d'aimer Blanche moins que tu ne l'avais cru d'abord?

LIONEL

Au contraire, je l'aime à chaque instant davantage. Tout est charme en elle et j'y découvre sans cesse de nouveaux attraits, parce que sa beauté s'illumine de son âme. Tour à tour pénétré d'attendrissement ou transporté d'enthousiasme, je sens qu'elle m'a véritablement révélé l'amour; et je ne saurais que faire de ma vie, si je ne devais plus la partager avec elle.

PIERRE

Alors de quoi te plains-tu? de ce que la mariée est trop belle?

LIONEL

Trop parfaite pour un homme tel que moi. Je crains de n'obtenir jamais, en retour de mes adorations, un amour dont j'ai tant besoin et que je mérite si peu.

PIERRE

Pourquoi Blanche t'épouserait-elle, si elle ne t'aimait pas?

LIONEL

Naïveté de jeune fille, ignorance de la vie. Elle m'accepte sur les apparences, au gré de l'occasion, comme elle en accepterait un autre. Pourquoi m'aimerait-elle plutôt qu'un autre?

PIERRE

A force de tout mettre en doute, on finit par douter de soi-même.

LIONEL

Il y a une chose que je sais malheureusement trop bien : c'est le peu que je vauz.

PIERRE

Il n'est personne qu'une telle femme, ta femme! puisse jamais te préférer.

LIONEL

Et toi?

PIERRE

Moi! moi! De tous les mauvais rêves que j'aurais pu faire dans le délire de la fièvre, tu viens de réaliser le pire. Moi! moi! devenu pour mon meilleur ami, à propos de sa femme, qui est ma sœur, une cause de tourment, et comme un épouvantail de scandale!

LIONEL

Jure-moi que tu ne l'aimes pas.

PIERRE

Je te l'ai dit.

LIONEL

Ta parole d'honneur?

PIERRE

A quoi bon ma parole d'honneur, si ma parole d'amitié ne te suffit pas? Je ferai plus. Puisqu'il est besoin de te rassurer sur mon compte et sur le sien, je donnerai la plus grande et la plus triste preuve de mon dévouement à votre bonheur commun. A partir du jour où vous serez mariés, je cesse de vous voir. Vous y perdrez chacun votre meilleure amitié : moi, j'y perdrai mes plus chères affections ; mais tu seras tranquille.

LIONEL

Est-ce que je consentirai jamais à me séparer de toi?

PIERRE

Alors sépare-toi d'elle.

LIONEL

D'elle? moi!

PIERRE

Que veux-tu donc ?

LIONEL

Ah ! je voudrais la tranquillité de l'âme.

PIERRE

Si tu ne la trouves pas en toi-même, où la chercheras-tu ?

SCÈNE II

LES MÊMES, SIDONIE

SIDONIE

Monsieur Froment, connaissez-vous la chanson de Marlborough ?

PIERRE

La Trinité n'est pas encore passée, madame ; il y a deux jours seulement que ma lettre est partie.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE, PAULINE

SIDONIE, allant à Pauline

Bonjour, chère amie. Comment vas-tu ce matin ?

PAULINE

Bien, merci.

SIDONIE, à demi-voix

Tu es bien pâle.

PAULINE, de même

J'ai mal dormi. (Elles s'assoient, l'une à côté de l'autre, sur le canapé.)

LE COMTE, assis près de la table, à Lionel, assis de l'autre côté.

Ainsi, depuis deux jours, vous n'avez aucune nouvelle de votre cousin?

LIONEL

Aucune.

LE COMTE

Ce départ précipité, qui ressemble à une fuite, m'étonne de la part d'un homme aussi bien élevé. M. de Villepreneuse nous devait au moins un adieu.

PAULINE

Ne vous a-t-il pas écrit?

LE COMTE

Oui, qu'il avait trouvé à Nancy l'ordre formel de hâter son voyage. Mais, entre diplomates, nous savons ce que parler ne veut pas dire; et ce n'est évidemment qu'un prétexte, pour dissimuler... quoi? je n'en sais rien. Peut-être votre accueil lui aura-t-il paru trop sévère.

PAULINE

Je crois avoir dit ce que je devais dire.

SIDONIE, bas et vite à Pauline

Tu l'as congédié?

PAULINE, de même à Sidonie

Oui.

LE COMTE

Je m'en rapporte à vous, ma chère Pauline, et je n'ai voulu exprimer qu'un regret.

LIONEL

Est-ce que je n'aurai pas le bonheur de voir mademoiselle Blanche ce matin?

LE COMTE

Où donc est-elle?

PAULINE

Je ne l'ai pas encore vue.

LE COMTE

Est-ce qu'elle a veillé cette nuit? Je n'ai pas entendu son piano.

PAULINE

Ni moi non plus.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OCTAVE

PIERRE, se penchant vers Sidonie.

Ah! l'heureuse surprise, madame. Voilà M. Landurel.

SIDONIE

En personne?

PIERRE

En personne, avec la bonne figure que je vous avais annoncée.

OCTAVE, d'un air tragique.

Monsieur le comte, madame la comtesse, je vous présente mes respects, et je vous demande en même temps pardon pour la scène que je vais faire.

LE COMTE

Eh bien! ne la faites pas.

OCTAVE

Elle est nécessaire. Il faut que la justice ait son cours.

LE COMTE

Qu'est-ce que cela veut dire ?

OCTAVE

Vous allez le savoir : je veux que tout le monde le sache.

LE COMTE

Soit ! on le saura, puisque vous y tenez. Qu'est-ce que c'est ?

OCTAVE, après une pause.

Marquis de Trésignan ! (Il s'avance d'un pas solennel vers Lionel, qui reste immobile, la figure contractée, les yeux baissés. Pierre s'approche rapidement, mais trop tard, pour s'interposer. Octave se jette dans les bras de Lionel, en s'écriant) : Mon seul ami !

PIERRE, lui tendant la main.

Et moi ?

OCTAVE, reculant avec horreur.

Vous osez me tendre la main ? Vous !

PIERRE, souriant.

N'est-ce pas l'usage en pareil cas ?

OCTAVE

Riez, monsieur ! riez à votre aise, maintenant ; nous verrons si vous continuerez à rire sur les bancs de la police correctionnelle.

LE COMTE, se levant.

Cher monsieur Landurel, nous sommes d'habitude enchantés de vous voir au château d'Apremont ; mais, pour cette fois, permettez-moi de vous dire que votre façon d'entrer me paraît un peu bien extraordinaire.

OCTAVE

C'est vrai, monsieur le comte ; et je m'excuse une seconde fois. Mais ce n'est pas ma faute, vous concevez. Je suis hors des gonds. Mettez-vous à ma place.

LE COMTE, assis.

Quoi qu'il arrive, permettez-moi de garder la mienne.

OCTAVE

Vous avez raison, monsieur le comte. Il faut garder sa place tant qu'on peut, lorsqu'elle est bonne ; mais la mienne, hélas ! n'est pas tenable. J'ai les preuves en mains. (Il tire de sa poche une lettre et la montre au comte.) Lisez !

LE COMTE, tenant la lettre, sans la lire.

De qui est cette lettre ?

OCTAVE, montrant Pierre.

De monsieur.

PIERRE

Je n'ai jamais eu l'honneur de vous écrire, cher monsieur.

OCTAVE

Mais vous avez écrit à ma femme, et voilà le *hic*.

LE COMTE, regardant l'adresse.

Puisque cette lettre est adressée à madame Landurel, c'est à elle qu'il faut la remettre. (Il fait un pas vers Sidonie.)

OCTAVE, arrêtant le comte.

Je m'y oppose, monsieur le comte : c'est une pièce de conviction.

SIDONIE

Contre qui ?

OCTAVE

Contre vous deux, madame.

LE COMTE

Fi donc ! monsieur Landurel. Ce ne sont point là façons de gentilhomme.

OCTAVE

Est-ce que je suis gentilhomme, moi ? Je suis un bon bourgeois qui ne veut pas être... dandiné. La loi m'autorisait à décacheter les lettres de ma femme, puisque nous étions censés ne faire qu'un ; et j'ai eu raison d'exercer mon droit, puisque maintenant nous faisons deux. Car, il ne faut pas vous y tromper, madame, c'est la séparation de corps et de biens, de biens ! entendez-vous ? que je demande et que je vais obtenir certainement, à mon profit, contre vous ; et je vous laisserai là, sur la paille, avec vos douze mille livres de rente.

SIDONIE

C'est indigne !

LE COMTE

C'est insensé. La lettre que je viens de parcourir, et que je vous rends sans inquiétude (il lui remet la lettre), exprime seulement le désir que nous avons tous de revoir madame Landurel. Cher monsieur, croyez-en mon expérience et mon amitié : il faut terminer au plus tôt la scène que je vous conseillais de ne pas commencer ; elle pourrait tourner au scandale, si elle avait pour témoins des personnes moins bienveillantes et moins discrètes. Le rôle de Dandin a ses côtés fâcheux, sans doute ; mais il vaut encore mieux que celui de Sganarelle. Le pire de tous les ridicules, c'est d'aller sur les toits proclamer un déshonneur imaginaire. Demandez pardon à votre femme de vos soupçons injurieux...

SIDONIE

Et si injustes !

LE COMTE, à Sidonie.

En latin, c'est la même chose. (A Landurel.) Dormez une heure, pour vous rafraîchir le sang, et venez ensuite vous mettre à table. Nous déjeunons à midi.

SIDONIE

Latin ou non, je ne veux pas de ses excuses. Soupçonner une honnête femme, qui n'a rien à se reprocher, que son mari ! C'est moi, oui ! c'est maintenant moi qui demande la séparation de corps pour injure grave ; et je gagnerai le procès.

LE COMTE, se rasseyant.

Autre folie !

OCTAVE, à Sidonie, les bras croisés.

Oui-dà ! Et le rendez-vous ?

SIDONIE, croisant aussi les bras, et regardant Octave en face.

Quel rendez-vous ? avec qui ? où ? quoi ? comment ?

OCTAVE

Cette nuit, à onze heures, ici même.

LE COMTE

Ici !

OCTAVE

Quant aux circonstances...

PAULINE, se levant brusquement.

Il est inutile, monsieur, de continuer cet absurde roman. Par respect pour vos hôtes, si ce n'est pour vous-même, je vous prie de vous taire.

LE COMTE, se levant.

Pardon, ma chère Pauline. Je regrette de ne pas, cette fois, partager votre avis. Mais la situation est devenue trop grave ; et je suis obligé de me rappeler, de rappeler à tout le monde, que je suis chef de famille. Il n'est pas d'affections, il n'est pas d'égards personnels, qui me fas-

sent tolérer un scandale dans ma maison, habitée par ma femme et ma fille. Je prie donc, et je somme au besoin, M. Landurel de s'expliquer nettement et complètement.

SIDONIE

Je le demande pour mon honneur.

PIERRE

Pour ma dignité, je l'exige.

OCTAVE

Soyez tranquilles : chacun aura son compte. En recevant cette lettre, je partis par l'express, net, sans consulter personne.

SIDONIE

Pas même votre somnambule ?

OCTAVE

Tiens ! vous le saviez ?

SIDONIE

J'en sais bien d'autres. Continuez.

OCTAVE

A Nancy, comme il faisait encore jour et que je n'avais, pour ainsi dire, pas mangé de la journée ; je pris le temps de dîner à mon aise ; après quoi, je fumai quelques cigares avec beaucoup d'impatience, pour attendre le moment favorable. J'avais mon projet.

SIDONIE

Lequel ?

OCTAVE

Celui que j'ai si heureusement exécuté, madame, de vous surprendre quelque part, n'importe où, avec votre complice, en flagrant délit.

LE COMTE

Achevez donc, monsieur.

OCTAVE

Quand la nuit fut bien noire, je partis à pied, comme un homme qui n'aurait pas le moyen de prendre une voiture. Je marchais sans crainte au milieu des ténèbres, ayant eu la précaution de mettre dans ma poche un revolver, à cinq coups ! En arrivant au bout du parc, j'aperçus un homme qui se promenait tout doucement sur le côté le plus obscur du chemin, à l'ombre des grands arbres.

SIDONIE

Comment pouviez-vous y voir clair, dans l'ombre ? puisqu'il faisait noir partout !

OCTAVE

Je n'en sais rien. Mais il faisait noir, il y avait de l'ombre ; et pourtant j'y voyais comme un lynx, éclairé. sans doute, par ma juste jalousie : car j'avais, du premier coup, deviné toute l'affaire et reconnu mon rival.

PIERRE

Nommez le donc, monsieur, puisque vous l'avez reconnu.

OCTAVE

Qui pouvait-ce être, sinon vous ?

PIERRE

Puisqu'il ne s'agit que de suppositions, supposez que je vous donne un démenti, et passons.

OCTAVE

Allez-vous maintenant me faire soupçonner mon ami Lionel ? car, si ce n'est pas vous, ce ne pourrait être que lui.

LE COMTE

Monsieur, ne mêlez pas légèrement à votre histoire le nom de M. le marquis de Trésignan : il doit épouser ma fille.

OCTAVE

Moi, monsieur le comte, accuser le marquis? Jamais! J'ai nommé le coupable.

SIDONIE

Coupable de quoi, au bout du compte? Un homme qui se promène tout seul sur un chemin, même la nuit! Jusqu'à présent je ne vois pas le crime.

OCTAVE

Attendez, madame. J'ai bien attendu, moi! Et Dieu sait si cela me faisait plaisir. Je m'étais caché derrière une haie pour guetter mon homme, qui s'arrêtait de temps en temps pour écouter. Au bout d'un quart d'heure, qui me parut fort long, lui et moi, nous entendimes une porte s'ouvrir. Il se précipita vers le pavillon; je me glissai prudemment à sa poursuite, et je vis apparaître madame.

SIDONIE

Moi! Vous m'avez reconnue? Osez dire que vous m'avez reconnue.

OCTAVE

Qui pourrait-ce être, sinon vous?

SIDONIE

Est-ce que je sais, moi? Quelque femme de chambre en partie fine avec un laquais du voisinage.

OCTAVE

Madame, les femmes de chambre ne portent pas des bracelets de pierreries (Pauline ôte précipitamment ses bracelets), et les laquais ne portent pas d'armes : l'honneur de leurs amantes n'en vaut pas la peine.

LE COMTE

Cet homme était donc armé?

OCTAVE

Jusqu'aux dents. Car, au moment où je m'élançais vers lui et sa complice : Halte-là, monsieur ! cria-t-il, à voix basse, halte-là ! ou vous êtes mort ; et j'entendis nettement le clic-clac d'un pistolet qui va faire feu. J'évitai le coup, qui, du reste, ne fut pas tiré, je dois le dire, en me mettant dans un fossé, plein d'eau. J'étais furieux, comme vous pensez, et j'avais préparé mon revolver pour un combat à outrance...

SIDONIE

Qui n'eut pas lieu.

OCTAVE

Non. Il n'osa pas. Je l'aurais tué sans miséricorde. Ah ! mais !

LE COMTE

Et la femme ?

OCTAVE

Elle avait disparu en poussant un cri de terreur. Après avoir monté la garde un bon moment près du pavillon, pour assurer la fuite de sa complice, mon individu s'éloigna lentement, à reculons, son pistolet toujours braqué sur moi. Je lui laissai le temps de se retirer, pour éviter un malheur. Lorsqu'il eut disparu à son tour, le jugeant hors de portée, je sortis de mon asile pour inspecter le théâtre de cette lutte, qui aurait pu devenir sanglante.

PIERRE, bas à Lionel.

Othello doublé de Jocrisse !

OCTAVE

Et là, sur le chemin, à la porte du pavillon, je trouvai la preuve du crime que ma présence avait empêché bien à temps ! (Il tire de son paletot une mantille qu'il montre à Sidonie.) Reconnaissez-vous cette mantille, madame ?

SIDONIE, examinant la mantille, froidement.

Cette mantille ?

OCTAVE

Oserez-vous nier qu'elle soit à vous ? C'est moi-même qui vous l'ai achetée, il y a un mois, cinq cents francs. J'ai la facture acquittée ; au besoin j'appellerais le marchand en témoignage.

SIDONIE

C'est inutile. Je la reconnais parfaitement.

OCTAVE

Ah ! Vous avouez donc ?

SIDONIE

Oui, j'avoue mon tort.

OCTAVE

Un léger tort !

SIDONIE

Je n'aurais peut-être pas dû la donner, puisque c'était un cadeau rare de mon mari.

OCTAVE

Vous l'avez donnée ?

SIDONIE

Il y a quinze jours.

OCTAVE

A qui ?

SIDONIE

Je vous le dirai quand nous serons tous deux seuls. (Bas à Lionel et à Pierre qu'elle est allée retrouver.) Vous voyez, messieurs, que je suis généreuse.

LE COMTE, prenant la mantille à Octave.

Pardon, madame. Il faut maintenant qu'on sache à qui appartient cette mantille. (Entre Blanche.)

SCÈNE V

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE

A moi, mon père.

LE COMTE

A toi ?

LIONEL

A vous ! mademoiselle ?

BLANCHE

Vous étiez là quand madame a bien voulu me la donner, le soir de son bal.

LIONEL, accablé.

C'est vrai.

SIDONIE, bas à Lionel et à Pierre.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, messieurs.

PIERRE, absorbé.

Que se passe-t-il donc ici ?

LE COMTE, sévèrement.

Ma fille !

BLANCHE, tranquillement.

Mon père ?

LE COMTE

Avais-tu encore cette mantille en ta possession hier ?

BLANCHE

Oui.

LE COMTE

Hier au soir ?

BLANCHE

Oui.

LE COMTE

Où l'as-tu laissée ?

BLANCHE

Je n'en sais rien.

LE COMTE

Es-tu sortie hier au soir ?

BLANCHE

Oui, je suis allée me promener dans le parc.

LE COMTE, avec un geste de désespoir.

Il y a pourtant, là, messieurs, le calme de l'innocence.

BLANCHE, étonnée.

De quoi donc suis-je innocente ?

LE COMTE, montrant à Blanche Pauline qui sanglote.
Vois !

BLANCHE, à Pauline.

Pourquoi pleures-tu ? Que t'ai-je fait ?

LE COMTE

Blanche ! cette mantille a été perdue cette nuit sur le chemin, à la porte du pavillon, par une femme surprise avec un homme.

BLANCHE

Quelle femme ?

LE COMTE

Dis-nous que ce n'est pas toi.

BLANCHE.

Ah ! mon père ! (Le comte tombe accablé sur un fauteuil, en se cachant la figure dans les mains.) Puisque mon père m'abandonne...

LE COMTE, relevant la tête.

Jamais, innocente ou coupable.

BLANCHE, fièrement.

Merci, mon père. Mais je n'accepte pas, même de vous, une indulgence dont je n'ai pas besoin. (A Lionel.) Monsieur de Trésignan, c'est à vous maintenant de défendre la femme qui doit porter votre nom.

LIONEL

Mademoiselle, donnez-moi une preuve, et je vous défendrai contre le monde entier, au péril de ma vie.

BLANCHE

Puisqu'il vous faut, monsieur, des preuves pour m'estimer, je ne tiens plus à votre estime.

PIERRE, s'avancant du fond.

Blanche, voulez-vous m'épouser ?

SIDONIE, bas à Lionel.

Bien joué !

BLANCHE, tendant la main à Pierre.

Merci, Pierre, merci de ce témoignage de confiance, le seul qu'on m'ait donné. Mais je ne peux pas vous épouser : vous ne m'aimez pas.

PIERRE

Plus que jamais, et de toute mon âme.

LIONEL, à Pierre.

Je te disais bien, moi, que tu l'aimais.

PIERRE, à Lionel.

Tu me fais pitié. (A Blanche.) Je m'étais habitué, Blanche, à ne voir en vous que la fille de mon protecteur, la compagne plus jeune de mes jeunes années, presque une sœur. Heureuse avec un autre, par un autre, que je croyais digne de vous et de moi, vous au-

riez toujours trouvé en moi cette affection fraternelle dont vous connaissez la sincérité, dont j'ai prouvé le désintéressement. Rien de plus, et c'était assez. Mais à cette heure, exposée à je ne sais quels absurdes soupçons dont l'ombre même ne devait pas vous effleurer, trahie dans vos plus justes espérances, outragée dans votre honneur, vous me devenez soudainement plus chère encore, plus que je n'aurais pu moi-même l'imaginer. Le coup imprévu qui vous frappe m'atteint jusque dans les dernières profondeurs de mon être et fait jaillir des sentiments que je ne me connaissais pas. Ce n'est pas seulement la justice qui se révolte en moi; c'est l'enthousiasme qui s'éveille, et l'amitié se transforme en amour. Voulez-vous être ma femme ?

BLANCHE

Accusée, non. Justifiée, oui. En attendant, conduisez-moi dans votre famille; elle remplacera la mienne. Mon père, quand la pitié dont je ne veux pas, aura fait place à la justice que je réclame, parce que je la mérite, alors vous me appellerez, certain de me voir accourir au premier signe, au premier mot. Adieu, mon père, croyez à tous mes respects et à toutes mes tendresses.

PAULINE

Restez, Blanche! restez dans la maison paternelle et reprenez-y tous les honneurs, toutes les joies de votre innocence. La personne qui a perdu cette mantille, cette nuit, sur le chemin, à la porte du pavillon, c'est moi.

BLANCHE

Vous ?

LE COMTE

Vous, Pauline ! vous !... ma femme !...

BLANCHE

Mon père ! mon cher père !

LE COMTE

Chère enfant, bonne, loyale, tendre comme ta mère!
Et j'ai pu te méconnaître un instant!

BLANCHE

Qu'importe un instant d'erreur, puisque nous nous retrouvons tout entiers.

LE COMTE

Tout entiers!

BLANCHE

Pauline! je voudrais vous remercier et je ne sais que vous dire. (Mouvement général de sortie.)

LE COMTE

Reste; Blanche! et vous aussi, messieurs, restez, je vous en prie. Le scandale a été public, il faut que l'explication soit complète. (A Pauline.) Madame, qui vous attendait à ce rendez-vous nocturne? Lequel de ces messieurs?

LIONEL

Monsieur le comte, amour, amitié, bonheur, je perds tout! Respectez au moins ce qui me reste: l'honneur.

LE COMTE

L'a-t-on respecté chez moi?

LIONEL

Si vous êtes outragé, je ne suis pour rien dans l'outrage.

LE COMTE

Qui sait? J'ai bien soupçonné ma fille; vous aussi. Pour croire à son innocence, tout à l'heure, vous lui demandiez ses preuves. Où sont les vôtres?

LIONEL

Vous aviez bien voulu m'accepter pour gendre.

LE COMTE

Raison de plus peut-être. Peut-être n'était-ce pour vous qu'une facilité de plus.

LIONEL

Douter à ce point de moi, que vous me croyiez capable d'une infamie!

LE COMTE, montrant Pierre

Mais alors! c'est donc lui. Si ce n'est le gendre de mon choix, c'est donc le fils de mon adoption!

BLANCHE

Moi, je réponds de Pierre, comme il a répondu de moi.

LE COMTE

Ma chère enfant! tu ne comprends rien aux passions humaines, Dieu merci! (à Pauline.) Lequel des deux?

PAULINE

Ni l'un ni l'autre, monsieur le comte. N'accusez personne ici que moi. Et ma faute même, dont je ne veux ni diminuer la gravité, ni décliner les conséquences, n'est pas ce que vous croyez. Si je vous ai trompé, c'est en vous disant que je ne connaissais pas M. de Villepreneuse.

LE COMTE

Villepreneuse! Vous le connaissiez?

PAULINE

Avant mon mariage.

LE COMTE

Pourquoi ne me l'avoir pas dit?

PAULINE, fièrement

Je vous ai offert ma confession : vous l'avez refusée.

LE COMTE, baissant la tête

C'est vrai.

PAULINE

J'espérais ne jamais le revoir. Mais on échappe difficilement à son passé. Le mien est venu me poursuivre jusqu'ici, au milieu de mon bonheur, en pleine réhabilitation, et me contraindre, tremblante à la fois d'épouvante et de remords, à l'imprudence fatale qui me perd. Il fallait risquer un scandale pour éviter une catastrophe, et je suis allée à ce rendez-vous imposé par l'homme qui avait trompé ma jeunesse pour lui dire un éternel adieu.

LE COMTE

Vous accusez un absent pour disculper les autres. Si Villepreneuse était ici !... (Entre Richard.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, RICHARD

RICHARD, souriant

Me voilà, monsieur le comte. Ma mission s'est terminée plus tôt que je n'osais l'espérer. Je n'ai guère eu qu'à remettre la dépêche du ministre, et je lui rapporte une réponse victorieuse. Mais, si pressé que je sois de savourer mon facile triomphe, j'ai voulu vous présenter mes excuses pour mon brusque départ et faire un peu ma cour à ces dames. (A Pauline.) Comment allez-vous aujourd'hui, madame la comtesse ?

PAULINE

Il est inutile de mentir davantage, monsieur le duc. J'ai dit la vérité.

RICHARD, d'un ton équivoque

La vérité ?

PAULINE

Tout entière.

RICHARD, après avoir interrogé du regard toutes les physionomies, se redressant fièrement

Alors je n'ai plus qu'à me mettre à la disposition de monsieur le comte.

LE COMTE

Pour un duel ?

RICHARD

Nécessairement.

(Geste violent de Pierre, qui s'avance. Un geste impérieux du comte l'arrête à sa place.)

LE COMTE

Nécessairement ? Ici même, sous l'antique et noble toit de mes aïeux, vivait une famille heureuse, entourée de tous les respects et de toutes les tranquillités. Vous entrez dans cette maison, facilement ouverte, avec la résolution préméditée d'y introduire avec vous, derrière vous, le malheur et la honte, cachés ensemble dans votre ombre ; vous renouez, au moyen de je ne sais quelles machinations, une liaison commencée je ne sais où, rompue je ne sais comment : car je marche, les yeux bandés, au milieu des mensonges ; vous attirez la comtesse d'Apremont hors de sa demeure, la nuit, sur un grand chemin, comme une voleuse qui rejoint un voleur ; vous la forcez pour sauvegarder l'innocence de ma fille, de s'avouer publiquement votre ancienne maîtresse, d'immoler au spectre de l'adultère l'honneur de sa virginité ! Voilà ce que vous avez fait, monsieur ; et, pour compensation à tant d'outrages, pour réparation à cette ruine de ma vie, confiant dans votre force et sûr de votre

adresse, vous me proposez maintenant de me tuer dans les règles, en parfait gentilhomme !

RICHARD

Lorsqu'un gentilhomme de ma sorte se bat dans de pareilles conditions, c'est pour exposer sa vie, sans attenter à celle de son adversaire.

LE COMTE

Alors, ce que vous m'offrez, c'est la chance d'un assassinat ? Bien obligé !

RICHARD

Eh ! que faut-il donc que je fasse maintenant ?

LE COMTE

Ce que vous vouliez faire. Le châtement vrai d'une faute, c'est son accomplissement. Le mal engendre le mal qui doit le punir.

RICHARD

Au bout du compte, monsieur, ce que j'ai fait, vous l'aviez dit.

LE COMTE

C'est vrai. Je parle de moi comme des autres. Vous, monsieur, vous avez retourné contre moi les mauvais exemples et les mauvais conseils que je vous ai donnés, c'est juste. J'ai négligé, méconnu, raillé ces vérités éternelles qui sont la base de la morale et le palladium des familles : tant pis pour moi ! Vous les avez violées : tant pis pour vous ! Que chacun porte le poids de ses actes. Vous êtes venu me prendre ma femme ? Prenez-la et gardez-la.

RICHARD

Prenez-la, dites-vous, et gardez-la ! Qui ? Cette femme, aussi noble que nous deux, meilleure que nous deux, monsieur ! dont vous disposez comme d'une es-

clave, et que j'adore, moi, comme une divinité, la seule! Est-ce là, en vérité, le châtement de ce que vous appelez mon crime? Vous croyez peut-être m'intimider en me mettant aux prises avec les lois et les forces du monde? J'ai les miennes. Il est encore à naître celui qui fera pâlir mon courage ou reculer mon orgueil. Les cœurs de lion se perpétuent chez nous dans la race comme dans les armoiries. Dût la foudre tomber droit sur ma tête, elle m'anéantirait sans m'effrayer. Relevez-vous, madame, sous le coup dont on vous menace vainement, et venez, en toute confiance, vous appuyer sur ce bras, qui n'a jamais faibli. Soyez tranquille, rien ne vous manquera, pas même les respects dus à la future duchesse de Villepreneuse. Dès à présent, ma fortune et ma vie sont à vos pieds.

PAULINE

Je n'en veux pas. Je ne veux rien de vous, que l'oubli. Monsieur le comte, vous pouvez me faire chasser d'ici par vos gens; vous pouvez, si bon vous semble, punir par le scandale d'une accusation publique ma faute d'autrefois et mon imprudence d'aujourd'hui: je n'y contredirai point; je me sou mets, je me résigne d'avance à toutes vos sévérités. Le seul droit que je vous conteste, la seule vengeance que je vous refuse, la seule menace contre laquelle je me révolte, c'est de me livrer à un homme que je n'aime plus et que je n'estime pas; de m'imposer ce double supplice du malheur dans l'ignominie. Mais vous êtes un galant homme, généreux jusque dans votre colère, délicat même dans votre justice, et vous me laisserez, j'en suis sûre, le choix de mon expiation.

LE COMTE

Vous êtes libre.

PAULINE

Merci. Je quitte cette maison comme j'y suis entrée,

n'emportant quo ma reconnaissance et mes regrets. Votre nom même, ce nom glorieux que vous avez daigné partager un moment avec moi, je vais le déposer à votre porte, comme une chose sacrée au seuil d'un sanctuaire. Et je m'en irai si loin, je m'envelopperai d'une obscurité si profonde, que personne jamais ne pourra ni retrouver, ni reconnaître dans l'humble étrangère, gagnant sa vie par son travail, celle qui fut jadis la comtesse d'Apremont. Vous n'aurez pas à rougir de ma fière pauvreté. Tout ce que je demande, — non ! je n'ai le droit de rien demander, — mais ma seule ambition, — peut-être m'est-elle encore permise dans ma déchéance, — c'est qu'on ne ferme pas la porte à l'espérance, derrière moi. Laissez-moi du moins, pour me soutenir dans cette lutte suprême, laissez-moi la triste et douce illusion de croire, de rêver, qu'un jour peut-être, à force de courage et de souffrance dignement supportée, j'obtiendrai le pardon, et qui sait ? le regret des seuls êtres qui m'aient véritablement aimée. Adieu. (Elle se dirige vers la porte du fond.)

BLANCHE

Non, Pauline ! non ! tu ne quitteras pas, seule et désespérée, cette maison où tu m'as gardé ma place par ta vaillante loyauté ! Mon père ! vous n'oublierez pas non plus qu'elle m'a longtemps, et si bien ! servi de mère. (A genoux.) Grâce pour nous tous.

LE COMTE, la relevant.

Tu es l'ange du pardon, et je ne demanderais pas mieux qu'obéir à tes belles inspirations. Mais l'avenir, chère enfant ! ce triste avenir que ne prévoit pas ta pureté ? M. le duc reviendra.

RICHARD

Jamais.

LE COMTE

Qui donc ici peut se fier à votre parole ?

RICHARD

J'y forcerai bien tout le monde. Adieu, madame !
Adieu, Lionel. Écoute, regarde et profite.

LIONEL

Que veux-tu dire ?

RICHARD

Le mot de mon destin !

LIONEL

Que vas-tu faire ?

RICHARD

Mes preuves. (Il va droit à la fenêtre, tire un pistolet de sa poche, le retourne contre sa poitrine et fait feu.) On me croira peut-être maintenant.

(Il tombe mort.)

FIN.

LE MARQUIS
DE VILLEMER

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial
de l'Odéon, le 29 février 1864.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

FORMAT GRAND IN-18

ADRIANI	1 vol.	LETTRES D'UN VOYAGEUR. . .	1 vol.
ANDRÉ	1 vol.	LUCREZIA FLORIANI. — Lavi-	
ANTONIA	1 vol.	nia	1 vol.
LE CHATEAU DES DÉSERTES. .	1 vol.	LA MARE AU DIABLE.	1 vol.
LE COMPAGNON DU TOUR DE		LE MARQUIS DE VILLEMER. .	1 vol.
FRANCE.	2 vol.	LES MAÎTRES MOSAÏSTES. . . .	1 vol.
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT.	2 vol.	LES MAÎTRES SONNEURS. . . .	1 vol.
CONSTANCE VERRIER.	1 vol.	MADemoisELLE LA QUINTI-	
CONSUELO.	3 vol.	NIR.	1 vol.
LA DANIELLA	2 vol.	MAUPRAT	1 vol.
LA DERNIÈRE ALDINI.	1 vol.	LE MEUNIER D'ANGIBAULT. .	1 vol.
LE DIABLE AUX CHAMPS. . . .	1 vol.	MONT-REVÊCHE	1 vol.
ELLE ET LUI.	1 vol.	NARCISSE.	1 vol.
LA FAMILLE DE GERMANDRE.	1 vol.	NOUVELLES	1 vol.
LA FILLEULE	1 vol.	LA PETITE FADETTE	1 vol.
FRANÇOIS LE CHAMPI.	1 vol.	LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE. .	2 vol.
HISTOIRE DE MA VIE.	10 vol.	LE PICCININO.	2 vol.
L'HOMME DE NEIGE	3 vol.	LE SECRÉTAIRE INTIME. . . .	1 vol.
HORACE.	1 vol.	SIMON.	1 vol.
INDIANA.	1 vol.	TAMARIS.	1 vol.
ISIDORA.	1 vol.	TEVERINO. — Leone Leoni. .	1 vol.
JACQUES.	1 vol.	THÉÂTRE DE NOHANT.	1 vol.
JEAN DE LA ROCHE.	1 vol.	L'USCOQUE	1 vol.
JEANNE.	1 vol.	VALENTINE	1 vol.
LÉLIA. — Métella. — Melchior.		VALVÈDRE.	1 vol.
Corà.	2 vol.	LA VILLE NOIRE.	1 vol.

la 1^{re} édition

LE MARQUIS
DE VILLEMER

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

GEORGE SAND

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1864

Tous droits réservés.

PERSONNAGES

URBAIN, MARQUIS DE VILLEMER, 33 ans.	MM. RIBES.
GAÉTAN, DUC D'ALÉRIA, son frère, 40 ans.	BERTON.
LE COMTE DE DUNIÈRES, 65 ans. .	SAINT-LÉON.
PIERRE, valet de chambre du duc, 50 ans.	REY.
BENOIT, valet de chambre de la marquise, 75 ans.	CLERH.
LA MARQUISE DE VILLEMER, 60 ans.	M ^{mes} RAMELLI.
CAROLINE DE SAINT-GENEIX, 24 ans.	THUILLIER.
DIANE DE SAINTRAILLES, 17 ans. .	LEPRÉVOST.
LÉONIE, BARONNE D'ARGLADE, 30 ans.	BORELLI-DELAHAYE.

La scène est à Paris, chez la marquise, aux deux premiers actes, et au château de Séval, en Bourbonnais, aux deux derniers.

La mise en scène est prise de la salle. — Le premier personnage inscrit tient la gauche du spectateur.

S'adresser, pour ce qui concerne la mise en scène, à M. Pierron, régisseur général du théâtre de l'Odéon.

LE MARQUIS DE VILLEMÉR

ACTE PREMIER

Un grand salon riche et sévère, au faubourg Saint-Germain, avec anti-chambre au fond. — Grande porte à deux battants au fond. — Grande porte latérale, premier plan, à gauche, allant chez la marquise. — Cheminée à droite, premier plan. — Porte latérale à droite, deuxième plan, allant chez mademoiselle de Saint-Genèix. — Piano à gauche, deuxième plan. — Guéridon près de la cheminée. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE DUNIÈRES, assis; LA MARQUISE, assise.

LA MARQUISE.

Voyons, mon cher Dunières, résumons-nous.

DUNIÈRES.

Eh bien, marquise, vous voulez marier votre fils Urbain, bien qu'il soit le plus jeune et que son frère soit encore garçon

LA MARQUISE.

Mon fils Urbain : monsieur son frère n'est pas mariable.

DUNIÈRES.

Pourquoi ça ? Charmant homme, spirituel, élégant...

LE MARQUIS DE VILLEMER.

LA MARQUISE.

Quarante ans déjà.

DUNIÈRES.

C'est encore le bon âge.

LA MARQUISE.

C'est selon; si nous ne convenons pas des défauts de nos enfants devant le monde, c'est pour ne nous rien cacher entre vieux amis que nous sommes. Mon fils aîné, tout séduisant qu'il vous semble, et qu'il me semble encore quelquefois à moi-même, est un prodigue... un oisif... avec ça libertin et ruiné; n'est-ce pas là un beau mari à offrir à une fille qui a le droit d'entrer dans la vie par la porte dorée, avec toutes les illusions du mariage? Il ne s'agit donc pas du duc d'Aléria, mais du marquis de Villemer, qui a de la raison et des vertus; de mon fils Urbain, à qui je dois tout, puisque son frère m'a ruinée, et qui peut se présenter avec un beau nom, trente-trois ans bien employés, et une fortune que vous savez très-convenable.

DUNIÈRES.

Très-bien. Et il est enfin disposé au mariage?

LA MARQUISE.

Il ne l'est pas du tout, voilà mon tourment, Dunières.

DUNIÈRES.

Aurait-il quelque engagement?

LA MARQUISE.

Je ne le pense pas. D'après sa manière de vivre, il est libre, car il vit avec moi, sous mes yeux, attentif à mes moindres désirs, travaillant à je ne sais quel livre historique... Vous savez qu'il écrit?

DUNIÈRES.

Sur la famille des Villemer, sans doute?

LA MARQUISE, se levant.

Non! grâce à Dieu, elle est connue. Notre arbre a toutes ses racines en terre franche et toutes ses branches au grand air. Nous n'avons pas à l'écheniller, mais bien à le greffer de notre

mieux, comme ont fait nos ancêtres. Mademoiselle de Saintrailles me convient donc parfaitement. Il y a bien, dans son ascendance maternelle, deux alliances douteuses, comme vertu, sous Henri IV...

DUNIÈRES.

Ah! il y a bien aussi une Hermine de Villemer sous Louis XV... Il est vrai que c'était le roi lui-même!

LA MARQUISE.

Vous dites que votre pupille... Car elle est bien votre pupille et ne dépend que de vous?...

DUNIÈRES.

Diane de Saintrailles est orpheline et ne dépend que de ma femme, qui est sa marraine, et de moi, qui suis son tuteur.

LA MARQUISE.

Et elle sort du couvent?...

DUNIÈRES.

Tout de suite après la Pentecôte; c'est-à-dire dans un mois.

LA MARQUISE.

Elle a maintenant?...

DUNIÈRES.

Dix-sept ans comptés.

LA MARQUISE.

Jolie?

DUNIÈRES.

Un printemps.

LA MARQUISE.

Son caractère?

DUNIÈRES.

Très-gai, très-enfant, un peu romanesque; elle a de l'esprit, de l'imagination; elle sait ce qu'elle vaut; elle rêve de paladins et de châtelaines; elle se sent riche et libre: elle n'épousera qu'un homme de son choix. Elle nous a souvent entendu parler de vous d'abord, et de vos deux fils. Moi, je ne vous cache pas que j'aime bien le duc! il est gai, il me rajeunit; mais madame de

Dunières, qui est une personne grave, préfère le marquis; si bien qu'en faisant à nous deux l'éloge de l'un et de l'autre, nous avons rendu Diane fort curieuse de les connaître.

LA MARQUISE.

Il sera bien difficile de persuader à Urbain de se montrer chez vous. Vous voyez toute la terre, et il n'aime pas à sortir de la vie intime.

DUNIÈRES, en remontant.

Nous le surprendrons! Nous amènerons Diane ici, et, quand votre fils l'aura vue, il ne fuira pas l'occasion de la revoir.

LA MARQUISE.

Et puis, en Bourbonnais, puisque nous sommes voisins! vous y viendrez bien cet été?

DUNIÈRES.

Oui, certes! Quand partez-vous pour Séval?

LA MARQUISE.

Quand vous partirez pour Dunières.

DUNIÈRES.

A la fin de juin?

LA MARQUISE.

A la fin de juin, soit! Et vous espérez?...

DUNIÈRES.

Pourquoi non? Ils sont charmants, nos jeunes gens! dès qu'ils se voient ici, ils se plaisent; ils se connaissent à la campagne, ils s'aiment, nous les bénissons, et ils se marient.

LA MARQUISE, allant à la cheminée.

Vous me rappelez M. de Florian!

DUNIÈRES.

Il avait du bon quelquefois!... Allons, il me sourit de mettre ma pupille dans le giron d'une femme comme vous. (Il va près de la marquise.) Car, entre nous, marquise, la vertu des femmes devient rare!

LA MARQUISE.

C'est vrai, mais il ne faut pas le dire. (Urbain entre du fond.)

SCÈNE II.

DUNIÈRES, URBAIN, LA MARQUISE.

URBAIN, tenant plusieurs lettres ouvertes.

Chère maman, voici les lettres... (A Dunières.) Ah! c'est vous, mon cher comte? Je ne vous voyais pas. Comment allez-vous?

DUNIÈRES.

Fort bien. J'allais monter vous serrer la main.

URBAIN.

Et madame la comtesse?

DUNIÈRES.

Souffrante, toujours sa bronchite.

URBAIN.

Que disent les médecins?

DUNIÈRES.

Ah! dame! ils disent ce qu'ils savent; ils ne disent rien.

URBAIN.

Vous m'excuserez auprès d'elle?

DUNIÈRES.

Oui, ingrat! Nous savons que vous travaillez. Et puis vous avez voyagé dernièrement?

URBAIN.

Oui.

DUNIÈRES.

Pour étudier des procédés agricoles!

URBAIN, évasivement.

C'est cela.

DUNIÈRES.

Votre frère était avec vous?

URBAIN.

Non ; mon frère prétend qu'il n'y a que l'air de Paris qui soit respirable.

DUNIÈRES.

Vous lui ferez mes compliments sur ses poumons.

LA MARQUISE, se levant.

Oui, quand nous le verrons ! Pas une visite depuis un mois ! (A Urbain.) Mon cher enfant, toutes ces lettres sont parfaites et je vous remercie. (Elle va près de Dunières.) Figurez-vous, Dunières, que mon fils est réduit depuis quelques jours à me servir de secrétaire ; j'ai dû me séparer de ma vieille Artémise.

DUNIÈRES.

Mademoiselle Dumoulin, votre dame de compagnie ?

LA MARQUISE.

Elle devenait sourde, gourmande, médisante, acariâtre. Je lui ai procuré une place, et j'attends une perle que madame d'Arglade m'a trouvée, une ancienne amie de couvent à elle, de très-bonne famille, dit-on, une mademoiselle de Saint-Geneix. Connaissez-vous ce nom-là, vous qui savez par cœur toute la grande et petite noblesse de France ?

DUNIÈRES.

Saint-Geneix ? Attendez donc ! parfaitement, basse Bretagne. Il y a eu un conseiller au parlement, noblesse de robe... Il y a eu cependant un Saint-Geneix qui s'est distingué à Fontenoy.

LA MARQUISE.

Eh bien, ça ne changera pas trop l'air de la maison. (Elle va s'asseoir à droite.)

DUNIÈRES.

Mais, j'y pense ! si c'est une amie d'enfance de madame d'Arglade, elle doit être encore un peu jeune.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas un mal. Pourtant elle est plus âgée que la baronne.

DUNIÈRES.

Je ne connais pas de femme qui ne soit pas plus âgée que madame d'Arglade. (Il s'assied.)

URBAIN, près de la cheminée.

Vous vous étonnez même qu'on la laisse sortir seule ?

LA MARQUISE, riant.

Elle est veuve !

DUNIÈRES.

Et elle pleure toujours son mari ?

LA MARQUISE.

Il le faut bien, devant le monde !

DUNIÈRES.

C'est juste. Sans ça, le monde ne le saurait pas.

URBAIN, à Dunières.

Vous n'aimez pas beaucoup la baronne ?

DUNIÈRES.

Oh ! je la connais fort peu. La comtesse a longtemps refusé de la recevoir.

URBAIN.

On ne dit rien d'elle, cependant ?

DUNIÈRES.

Non ; mais elle n'est pas de notre monde ; elle s'y glisse.

LA MARQUISE.

Moi, je la reçois ; elle est bonne femme, elle m'amuse, elle sait toutes les nouvelles, elle me fait des ragots, elle est un peu... comment dirai-je ? un peu *espèce*. Bah ! chacun a son vice, elle est le mien. On dit qu'elle sort du sucre ou du coton... Mais son mari était baron.

DUNIÈRES.

Qui est-ce qui ne l'est pas maintenant ?

LA MARQUISE.

Enfin la veuve est aux petits soins pour moi, et, si elle m'envoie la perle qu'elle m'a promise, je lui pardonnerai tout.

DUNIÈRES.

Et vous attendez cette perle ?...

LA MARQUISE, regardant la pendule.

A l'instant même, si elle est exacte.

BENOÎT, entrant du fond.

Mademoiselle de Saint-Geneix demande si madame la marquise peut la recevoir.

LA MARQUISE.

Ah! voilà un bon commencement! Faites entrer mademoiselle de Saint-Geneix. (Benoît sort.)

DUNIÈRES, se levant.

Adieu, marquise.

LA MARQUISE.

A bientôt! (Bas.) Rien de notre projet à Urbain!

DUNIÈRES.

Soyez tranquille. (Il va prendre son chapeau, qui est sur un meuble derrière le fauteuil de la marquise. Caroline entre.)

LA MARQUISE.

Entrez, mademoiselle, (Caroline fait la révérence) et asseyez-vous. Je suis à vous tout de suite.

DUNIÈRES, bas, à la marquise.

Elle est fort bien.

LA MARQUISE, de même.

Ah!... Moi, je ne vois pas d'ici.

URBAIN, à sa mère.

Alors, je peux expédier vos lettres ?

LA MARQUISE.

Oui, cher enfant, et encore merci. (Urbain baise la main de la marquise et se retire en saluant Caroline.)

DUNIÈRES, à Urbain.

M'accompagnerez-vous un peu ?

URBAIN.

Impossible, j'ai à travailler.

DUNIÈRES.

Toujours, donc ? (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE III.

CAROLINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, assise à droite.

Je vous demande pardon, mademoiselle; à présent, je suis toute à vous.

CAROLINE.

Madame d'Arglade m'avait promis de me présenter elle-même à madame la marquise; mais, en allant la prendre ce matin, dès mon arrivée à Paris, j'ai trouvé une lettre d'elle, où elle m'annonçait qu'une course très-pressée, un service à rendre à une amie...

LA MARQUISE.

Elle est si obligeante!

CAROLINE.

Elle compte avoir l'honneur de voir madame la marquise aujourd'hui, et, au lieu de m'accompagner, elle me suit.

LA MARQUISE.

Nous n'avons pas besoin de madame d'Arglade. (Elle fait signe à Caroline de s'asseoir près d'elle.) Elle ne peut pas me dire devant vous plus de bien de vous qu'elle ne m'en a dit déjà. Mais quel âge avez-vous donc?

CAROLINE.

Vingt-quatre ans.

LA MARQUISE.

Et vous avez été au couvent avec madame d'Arglade?

CAROLINE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Et vous étiez amies ?

CAROLINE.

C'est-à-dire que mademoiselle Léonie Lecomte, qui était dans les grandes, comme nous disions, quand j'étais dans les petites, m'avait prise en amitié. Elle a quitté le couvent bien avant moi, et nous nous étions perdues de vue. Mais, lorsque, par des amies communes, elle a appris la situation de ma sœur et la mienne, elle s'est souvenue de nous, et, sachant que j'ambitionnais une place de lectrice, elle a eu l'heureuse idée de me recommander à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Je lui en sais gré. Seulement, madame d'Arglade m'avait dit que vous étiez plus âgée qu'elle.

CAROLINE.

Dans mon intérêt, sans doute, et dans la crainte que mon âge n'offrit pas assez de garanties. Mais les années de malheur doivent m'être comptées doubles.

LA MARQUISE.

Pourtant... elle m'avait dit aussi que vous n'étiez pas jolie, et je vous trouve jolie.

CAROLINE.

Ceci est une affaire de goût, madame, et les opinions là-dessus sont libres.

LA MARQUISE.

Vous avez de l'esprit.

CAROLINE.

J'essaye d'avoir celui qui convient à ma position.

LA MARQUISE.

C'est le plus rare. Parlons donc de votre position. Vidons d'abord la question matérielle. Je vous ai fait offrir dix-huit cents francs.

CAROLINE.

Oui, madame, j'ai accepté.

LA MARQUISE.

C'est peu. Mais, si vous n'êtes pas heureuse, ma chère enfant, moi, je ne suis pas riche. Le bien-être dont on m'entoure ne m'appartient pas. Vous pourriez trouver davantage ailleurs...

CAROLINE.

Je préfère votre maison, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Pourquoi? Soyez franche. Qu'est-ce qui vous a décidée à accepter de si minces honoraires pour venir tenir compagnie à une vieille femme à moitié aveugle, et peut-être fort ennuyeuse?

CAROLINE.

D'abord, madame, on m'a dit que vous aviez beaucoup d'esprit et de bonté : je n'ai donc pas cru pouvoir m'ennuyer près de vous. Ensuite, vous êtes une véritable grande dame, et je n'ai pas à craindre auprès de vous les humiliations de la presque domesticité. Enfin, quand j'aurais dû souffrir, il était de mon devoir de ne pas rester dans l'inaction.

LA MARQUISE.

Mais... pour être si bien élevée, vous avez eu de la fortune?

CAROLINE.

Mon père avait de l'aisance.

LA MARQUISE.

Comment l'a-t-il perdue?

CAROLINE.

Par amour pour nous. Il nous voulait riches; il a exposé son capital pour le doubler.

LA MARQUISE.

Et il s'est ruiné! Qu'est devenue votre mère?

CAROLINE.

J'étais si jeune quand je l'ai perdue, que je ne me la rappelle pas. J'ai été nourrie et élevée par une excellente femme dont le

mari était l'homme de confiance de mon père. Ces braves gens étaient comme de la famille; quand nous avons été ruinés, j'ai dû me séparer d'eux, à mon grand chagrin.

LA MARQUISE.

Et votre sœur ?

CAROLINE.

Ma sœur a épousé un homme qui l'aimait et dont un emploi faisait toute la fortune. Tant qu'elle a pu me donner l'hospitalité, elle l'a fait. Son mari est mort jeune, lui laissant quatre enfants. C'est à mon tour de lui venir en aide.

LA MARQUISE.

Avec dix-huit cents francs ? Mais c'est impossible ! Dix-huit cents francs pour six personnes ! Madame d'Arglade ne m'avait pas dit cela !

CAROLINE.

A la campagne, on vit de si peu !

LA MARQUISE.

A la campagne, à la campagne ! Voyons, nous tâcherons d'arranger ça !

CAROLINE, lui baisant la main.

Ah ! madame ! que j'aie ou non le bonheur de vous convenir, laissez-moi vous dire que vous êtes bonne !

LA MARQUISE.

Et moi, je ne vous vois encore que des qualités, des vertus même. Passons aux défauts ; il faut que je vous en trouve, sous peine de me ruiner : êtes-vous légère ? êtes-vous coquette ?

CAROLINE.

Je ne suis ni coquette ni légère, madame.

LA MARQUISE.

C'est que j'ai de graves raisons pour vous demander ça. En prenant chez moi une jeune et jolie personne, j'accepte une lourde responsabilité. Voyons, n'avez-vous pas eu quelque petit roman ?

CAROLINE.

Non, madame, je n'ai pas eu le moindre roman.

LA MARQUISE.

Comment avez-vous fait pour n'aimer personne ?

CAROLINE.

C'est que je n'ai jamais eu le loisir de songer à moi. J'avais dix-sept ans quand j'ai vu mon père mourir de chagrin. Et puis la gêne est venue, après beaucoup de travail pour payer nos dettes. Ensuite, mon beau-frère qu'il a fallu aussi disputer à la mort, le plus longtemps possible ; ma sœur désespérée, perdant la tête : ses enfants à soigner, à élever... que sais-je ? Quand on a à peine le temps de dormir, on n'a guère celui de rêver.

LA MARQUISE.

Cependant on a dû vous remarquer, vous rechercher, charmante comme vous l'êtes ?

CAROLINE.

Non, madame la marquise, il n'y a pas de grandes persécutions pour qui n'encourage pas les petites.

LA MARQUISE.

Je suis de votre avis, et voilà de sages et touchantes réponses. Donc, vous ne craignez rien dans l'avenir ?

CAROLINE.

Je ne crains rien du tout.

LA MARQUISE.

Et cette solitude du cœur ne vous rendra pas triste... fantasque ?

CAROLINE.

Je suis naturellement gaie, forte de santé, active et studieuse ; voilà comment je me connais, et, n'ayant pas encore été trop au-dessous de ma tâche, je crois pouvoir promettre d'être une bonne et honnête fille.

LA MARQUISE.

Et moi, je suis sûre que vous dites la vérité. Reste à savoir

si vous avez réellement les petits talents que je réclame. Otez vos gants.

CAROLINE.

Que faut-il faire ?

LA MARQUISE.

Causer avant tout, et sur ce point me voici déjà satisfaite ; et puis il faudra lire et faire un peu de musique. Dites-moi quelque chose sur ce piano. (Caroline va toucher du piano.) C'est du Weber ! Justement, je l'adore, et vous le comprenez très-bien ! C'est parfait. (Elle se lève.) Je viens de réfléchir à une chose, mon enfant : c'est que je peux vous donner deux mille quatre cents francs.

CAROLINE, qui s'est levée après avoir joué, s'approche d'elle.

Oh ! madame !

LA MARQUISE.

Ne me remerciez pas pour si peu, vous me feriez de la peine. (Elle passe à gauche.) Je connais votre écriture et votre rédaction par des lettres de vous que madame d'Arglade m'a montrées ; vous serez un excellent secrétaire. Maintenant, ma chère, je vous connais et vous me plaisez ; à vous de me connaître et à moi de vous plaire. (Mouvement de Caroline.) Oh ! je veux que vous vous attachiez à moi. Vous n'allez pas être seulement de la maison, vous allez être de la famille. Connaissez donc tout de suite mes habitudes, mes manies, mes défauts. J'ai une grande activité d'esprit et une grande paresse de corps. Je me suis fait défendre par mon médecin de rendre des visites. Je me suis habituée à cela ; à Paris comme à la campagne, je ne sors jamais... Et puis je n'ai plus de voitures et je ne veux pas que mon fils m'en donne. Mais vous me ferez des commissions, et vous ne serez pas contrariée d'aller en fiacre ?

CAROLINE.

Non, certes, ni à pied non plus.

LA MARQUISE.

Ensuite, je veille très-tard, et je suis très-bavarde.

CAROLINE.

Tant mieux pour moi.

LA MARQUISE.

Vous êtes charmante. Vous brodez sans doute, vous faites de la tapisserie ?

CAROLINE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

J'ai cela en horreur : on compte des points, on s'absorbe... Me sacrifierez-vous votre aiguille ?

CAROLINE.

De grand cœur.

LA MARQUISE.

Ah ! une infirmité, en passant. Je m'endormirai quelquefois, tout en causant avec vous. Ce ne sera pas par ennui, mais j'ai toujours le cerveau en mouvement, et quelquefois il s'arrête comme une montre ; il me faut alors attendre dans le sommeil qu'il veuille bien repartir ; soyez tranquille, je ne ronfle pas. Enfin, je vis ici avec mon fils le marquis ; il est d'un caractère mélancolique ; seul avec moi, il pense tout haut ; c'est d'un bon fils, mais cela m'attriste. Devant un tiers, surtout si ce tiers est une personne de mérite, il se donne la peine d'être charmant, d'abord par politesse, et peu à peu par oubli de ses préoccupations. Ainsi, ma chère, vous nous rendrez grand service à tous les deux en ne nous laissant pas trop seuls. (Elle s'écarte un peu à gauche.)

CAROLINE.

Pourtant, madame, si vous aviez à parler de choses intimes, comment le devinerais-je ?

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.

Je vous en avertirais en vous demandant si la pendule ne retarde pas. C'est tout ; me prenez-vous comme je suis ?

CAROLINE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Alors, venez ici que je vous donne vos arrhes. (Elle l'embrasse.) Voilà qui est fait, vous êtes à moi.

CAROLINE.

Et quand madame la marquise veut-elle que je m'installe ?

LA MARQUISE.

Quand ? Mais tout de suite.

CAROLINE.

Aujourd'hui même ?

LA MARQUISE.

A l'instant.

CAROLINE.

Alors, je vais chercher à l'hôtel...

LA MARQUISE.

Vos malles ? Pas du tout, on va les faire prendre. (Elle se lève et va à la cheminée tirer le cordon de sonnette.) Vous ne me quittez plus, c'est fini. Votre appartement est prêt ; il est là... (elle montre la porte à droite) ; le mien ici (elle désigne la porte à gauche) ; ce salon seul nous sépare. Otez votre mantelet, votre chapeau ; vous voici rentrée chez vous.

CAROLINE.

Ah ! madame, combien je remercie Dieu de m'avoir amenée près de vous ! Puis-je écrire à ma sœur pour lui faire partager ma joie ?

LA MARQUISE.

C'est trop juste. (Elle sonne.) Je vais vous envoyer mon vieux Benoît pour prendre vos ordres. Allez vite, allez. (Caroline sort à droite. Benoît entre du fond.)

SCÈNE IV.

BENOÎT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon cher Benoît, vous allez vous mettre à la disposition de

mademoiselle de Saint-Genèix, qui vient demeurer avec nous et à qui je donne cet appartement. Veillez à ce qu'elle ne manque de rien, et prévenez Marguerite que je désire pour cette jeune personne les plus grands égards et les plus grands soins.

BENOÎT.

Bien, madame la marquise.

LA MARQUISE, revenant à gauche.

Madame la baronne d'Arglade viendra, vous la laisserez entrer. (Fausse sortie de Benoît.) Attendez, Benoît. (Elle s'assied à gauche. M'avez-vous trouvé votre successeur ?

BENOÎT.

Pas encore, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Nous ne nous quittons pas; vous avez vos invalides chez moi, c'est entendu; mais je veux que vous viviez longtemps, et pour cela il faut vous reposer.

BENOÎT.

Rien ne presse, madame la marquise. J'ai en vue un bien bon sujet, j'attends qu'il se décide.

LA MARQUISE.

C'est bien, mon ami, nous l'attendrons. Allez, Benoît, allez. (Benoît sort à droite. Urbain entre par le fond.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, URBAIN.

URBAIN.

Eh bien, ma mère, avez-vous arrêté mademoiselle de Saint-Genèix ?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez pas! Je suis dans le ravissement, je crois qu'elle m'a ensorcelée!

URBAIN.

Vraiment ? Contez-moi ça.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas trop si je dois... J'ai peur de vous monter la tête aussi !

URBAIN.

Quand même je serais capable de m'enflammer si vite, vous ne devez pas craindre que, chez vous...

LA MARQUISE.

Je connais vos principes, mon fils ! Je voulais seulement vous faire sourire et je n'ai pas réussi. Qu'avez-vous, Urbain ? Vous ennuyez-vous ici ? Aimez-vous une personne qui ne vous aime pas ?

URBAIN.

Non, puisque je vous aime.

LA MARQUISE.

Oui, vous m'aimez ! vous le prouvez de reste, et moi, je viens encore d'augmenter les sacrifices continuels que vous me faites. J'ai promis à mademoiselle de Saint-Genève...

URBAIN.

S'est-elle donc fait marchander ?

LA MARQUISE.

Elle s'en est bien gardée, la pauvre petite ! Elle se sacrifie pour sa famille ; je me suis attendrie... et je m'en repens presque : on n'a pas toujours le droit de faire le bien.

URBAIN.

Ah ! ma mère ! quand vous en serez à ce point de vous refuser la joie de l'aumône, je croirai que vous ne me sentez plus digne de votre affection.

LA MARQUISE.

Vous êtes le meilleur des fils et le plus généreux des hommes. Vous êtes les trois quarts de ma vie.

URBAIN, souriant.

Ne dites pas cela, ma bonne mère; mon frère a droit à la moitié, peut-être à la plus douce moitié de votre âme.

LA MARQUISE.

Votre frère...

URBAIN.

Vous néglige; mais, qu'il arrive, et vous lui pardonnerez tout.

LA MARQUISE, se levant et passant à droite.

Non, je l'oublie, je ne l'aime presque plus.

URBAIN, regardant la pendule.

Presque plus! Et, s'il venait en ce moment-ci vous surprendre, il serait le mal venu?

LA MARQUISE, tressaillant.

Est-ce qu'il va venir, enfin?

URBAIN, souriant.

Ah! vous voyez bien!

LA MARQUISE.

S'il vient, c'est que vous avez été le chercher.

URBAIN.

Il se disposait...

LA MARQUISE.

N'importe! qu'il s'attende à des reproches! Me ruiner, passe; mais me délaisser!

BENOÎT, annonçant d'un air joyeux.

M. le duc d'Aléria. (Il sort.)

SCÈNE VI.

URBAIN, LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous vous faites annoncer maintenant chez moi, mon fils? Est-ce que je deviens véritablement une étrangère pour vous?

LE DUC, lui baisant la main.

C'est que j'étais honteux de me présenter, ma chère mère; je mériterais que vous eussiez oublié mon nom.

LA MARQUISE.

Il y a trop de choses qui me le rappellent.

LE DUC, allant poser son chapeau sur le piano.

De mauvaises choses, n'est-ce pas? — Bonjour, Urbain.

URBAIN.

Bonjour, Gaétan.

LE DUC.

Vous avez passé chez moi?

URBAIN, à demi-voix.

Oui, j'avais à vous parler. (Haut.) Vous dînez avec nous?

LE DUC.

Si ma mère le permet.

LA MARQUISE.

Vous voudriez un refus? Vous ne l'aurez pas. Je vais m'habiller, c'est l'heure. Vous ferez tous les deux, au besoin, les honneurs à madame d'Arglade. Je n'attends qu'elle. Urbain, vous lui rappellerez qu'elle dîne avec nous, et vous la remercirez pour moi de sa charmante amie.

LE DUC.

Madame d'Arglade a une charmante amie?

URBAIN.

C'est une nouvelle lectrice qu'elle a procurée à ma mère.

LE DUC.

Mademoiselle Artémise n'est donc plus ici? Oh! tant mieux! Vous me croirez si vous voulez, maman, c'était la figure d'Artémise qui m'empêchait de venir.

LA MARQUISE.

Alors, vous allez venir plus souvent?

LE DUC.

Vous voulez me faire dire des sottises, chère maman ? Mais je vous préviens que je ne dis plus que des choses sensées.

LA MARQUISE.

Depuis quand ?

LE DUC.

Depuis pas mal de temps déjà !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ?

LE DUC.

Les absurdités que vous savez ! des déjeuners à cinq cents francs par tête, des chevaux de huit cents louis, des femmes de je ne sais combien...

LA MARQUISE.

Mon fils !

LE DUC.

Quoi, chère maman ? J'en suis revenu ! les déjeuners emportaient la bouche, les chevaux n'en avaient pas, les dames en avaient trop !... Toutes ces déceptions m'ont conduit à la moralité par le chemin de l'ennui ; aussi, à présent... Vous allez voir, je vas faire un sermon.

LA MARQUISE.

A qui ?

LE DUC.

A Urbain.

LA MARQUISE.

Sur quoi donc, mon Dieu ?

LE DUC.

Sur son idolâtrie pour les bouquins, et sur son horreur du mariage.

URBAIN.

Vous désirez que je me marie ?

LE DUC.

Oui, monsieur ! nous le désirons tous : car enfin il faut don-

ner des petits-enfants à cette chère mère. Il faut qu'un de nous deux se décide à entrer en ménage, et, comme ce ne peut pas être moi, qui ne trouverai jamais une femme assez abandonnée du ciel et des hommes... à moins que ce ne soit madame d'Arglade, dont je ne veux pas entendre parler...

LA MARQUISE.

Vous pourriez trouver pire!

LE DUC.

Oh! non! Songez donc; un homme qui devient raisonnable!

LA MARQUISE.

Et ça durera combien, cette raison-là?

LE DUC.

Ça ne durera pas; mais ça reviendra, et, à force de revenir, peut-être qu'un jour...

URBAIN.

Pourquoi douter du présent?

LE DUC.

A cause du passé.

LA MARQUISE.

Allons, vous voulez m'épargner la peine de me le rappeler.

LE DUC.

C'est un châtement auquel je voudrais me soustraire.

LA MARQUISE.

Vous êtes blasé sur ce châtement-là.

LE DUC, ému, lui baise la main.

Jamais!

LA MARQUISE, émue aussi, l'embrasse.

Je suis d'une faiblesse!

LE DUC.

Ah!... Encore!

LA MARQUISE.

Non! c'est plus que vous ne méritez.

LE DUC.

Si je le méritais, je ne le demanderais pas!

LA MARQUISE.

Eh bien... ce soir!

LE DUC.

Une fois seulement? quand je m'en irai?

LA MARQUISE, *bas*.

Non; autant de fois que vous resterez d'heures.

LE DUC.

Alors, je ne m'en irai plus!

LA MARQUISE.

Menteur! (Elle sort à gauche, accompagnée par le duc.)

SCÈNE VII.

LE DUC, URBAIN.

LE DUC.

Eh bien, mon frère! partagez un peu ma joie. Je suis pardonné; mais ça ne vous étonne plus, et pourtant il y aurait de quoi s'étonner. Voyons, vous vouliez me dire?...

URBAIN.

Que, quand notre mère vous boude, elle souffre, et que, quand elle vous pardonne, elle renaît. Faites-vous pardonner souvent.

LE DUC.

Oh! cette fois-ci, mon cher, j'avais, pour ne pas venir, un empêchement bien sérieux; mais je ne peux pas le dire à ma mère.

URBAIN.

Et à moi, le pouvez-vous?...

LE DUC.

Tenez-vous à le savoir?

URBAIN.

Oui ; c'est ?...

LE DUC.

Eh bien, c'est honteux à dire, mais j'avais des gardes du commerce à mes troussees sur le chemin qui mène de chez moi ici.

URBAIN.

Vous en étiez là ?

LE DUC.

Hélas !

URBAIN.

Comment êtes-vous venu aujourd'hui ?

LE DUC.

Parce que je ne viens pas de chez moi. Mon valet de chambre m'a apporté votre lettre... où j'étais ! (il rit.)

URBAIN.

Où étiez-vous donc ?

LE DUC.

J'étais sous le onzième arbre à gauche, en entrant dans la forêt de Fontainebleau par la route de Melun... C'est là que je demeure quelquefois.

URBAIN.

Vous, mon frère ?

LE DUC.

Cela vaut encore mieux que Clichy... et il y a vraiment des choses divertissantes dans cette vie nomade. Vous allez bien loin chercher des impressions de voyage ! Moi, j'en trouve partout. J'ai, par exemple, un valet de chambre merveilleux pour me procurer des surprises. N'importe où je couche, fût-ce dans la Cité, fût-ce à l'hôtel du *Lion d'or* sur n'importe quelle route, fût-ce au pied d'un arbre comme cela m'est arrivé encore hier, je le trouve à mon réveil, ayant tout disposé comme si nous étions dans notre hôtel, mon nécessaire ouvert à côté de moi, mon chocolat cuit à point sur son réchaud à esprit-de-vin ; ainsi, ce matin, il m'a barbifié, coiffé et habillé sous le onzième arbre dont je

vous parlais tout à l'heure, et il m'a apporté les journaux, que j'ai parcourus pendant ce temps-là. J'ai lu le discours de M. de Clusey; il est fort bien, et le gouvernement n'a qu'à se bien tenir.

URBAIN.

Vous riez de tout, Gaétan!

LE DUC.

Je ris de tout ce qui est risible.

URBAIN.

Mais ceci ne l'est pas; car, si ma mère le savait, elle en mourrait de chagrin. Il faut donc que ce ne soit plus.

LE DUC.

C'est aisé à dire.

URBAIN.

Et à faire. Voici la quittance de tout ce que vous deviez. Il ne faut pas qu'un homme de votre esprit soit forcé de tant admirer son valet de chambre. Vous ne devez plus rien et il vous reste douze mille livres de rente. (Il lui donne la quittance.)

LE DUC.

Urbain!

URBAIN.

Eh bien?

LE DUC.

Vous avez payé mes dettes?

URBAIN.

Oui, puisque vous ne pouviez pas les payer.

LE DUC.

Mais notre mère les avait déjà payées une fois!

URBAIN.

N'ayant plus rien, elle ne pouvait pas les payer une seconde.

LE DUC.

Alors, je vous ai ruiné aussi?

URBAIN.

Pas complètement. Ce qui me reste appartient à la marquise, à elle seule! Nous pouvons avoir le bonheur de la conserver longtemps, et elle ne doit rien savoir de ce qui sera après elle.

LE DUC.

Et vous avez cru que j'accepterais cette mortification de vous devoir...

URBAIN.

Pourquoi laissez-vous votre orgueil parler avant votre cœur? Ce n'est pas son droit, il n'est que le cadet.

LE DUC.

N'importe! je refuse! Nous ne sommes pas les enfants du même père, nous ne portons pas le même nom, vous ne me devez rien.

URBAIN.

Nous avons la même mère, et cela suffit. Il est d'ailleurs trop tard pour refuser. Vos créanciers sont peu disposés à rendre ce qu'ils ont reçu; vous n'en avez plus qu'un, c'est moi, et celui-là a le temps d'attendre.

LE DUC, passant à droite.

Misérable que je suis! Pourquoi?...

URBAIN.

Pourquoi n'avoir pas cédé à la tentation de vous brûler la cervelle?

LE DUC.

Eh bien, oui! j'aurais dû le faire.

URBAIN.

Ajouter un crime irréparable à de réparables folies? Si vous n'aimez personne, il y a encore des gens qui vous aiment.

LE DUC.

Il y a ma pauvre mère, c'est vrai!

URBAIN.

Et puis?...

LE DUC.

Et puis qui ?

URBAIN.

Votre valet de chambre... et moi.

LE DUC, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon frère !...

URBAIN.

Allons, mon ami, ne parlons plus de cela. J'ai fait pour vous ce que vous eussiez fait pour moi.

LE DUC.

Non, je n'aurais pas su, je n'aurais pas pu le faire ; ma destinée est de nuire ! Ah ! mon frère... mon frère ! sais-tu que je t'ai toujours mal aimé ?

URBAIN.

Je le sais. Je me l'explique par la différence de nos organisations ; mais le moment est peut-être venu de s'aimer mieux.

LE DUC.

Oh ! oui ! pardonne-moi, je t'estime, je t'admire, je te vénère ; tu es simple, bon et grand ! et moi, je suis un imbécile, un ingrat, un animal ! tu es mon meilleur ami, et je ne m'en suis jamais aperçu, et j'ai donné mon temps, mon cœur et mon argent... et celui de mon père, et celui de ma mère, et le tien, à des coquins et à des... Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Aimes-tu une femme ? faut-il l'enlever ? faut-il tuer son mari ? Veux-tu que j'aille en Chine, en Sibérie, en enfer ? Dis !

URBAIN.

Si tu m'aimais, nous serions déjà quittes.

LE DUC.

Mais je t'aime ! je t'aime de toute mon âme ! Seulement, je voudrais trouver tout de suite un moyen de te le prouver.

URBAIN.

Il y en aurait un dont tu ne t'avises pas.

LE DUC.

Si fait ! me corriger ! Eh bien, je me corrigerai. Pourquoi pas ? Je suis encore jeune, que diable ! à quarante ans, on n'est pas fini, on n'est qu'un peu abîmé. Je me rangerai, c'est dit ! d'autant plus qu'il le faut. Je ne suis pas à plaindre, après tout ! Je me referai une santé, une jeunesse, et puis tu disposeras de moi. J'irai passer l'été avec ma mère et toi à la campagne. Je vous raconterai des histoires. je vous ferai rire. Voyons, console-moi, aide-moi à faire des projets ; car je ne sais plus où j'en suis quand je vois tout le mal que j'ai fait, et combien je suis malheureux ! (Il pleure.)

URBAIN, allant à lui.

Courage, mon grand enfant ! la mauvaise fortune est finie, la bonne commence peut-être !

LE DUC.

Oui, tu m'apprendras ton secret pour être heureux ; quel est-il ?

URBAIN.

Le courage.

LE DUC.

En as-tu donc besoin ?

URBAIN.

J'en ai plus besoin que toi.

LE DUC.

Tu as un chagrin ?

URBAIN.

Pis que cela, j'ai une faute, presque un crime dans ma vie. Ce n'est donc pas à moi de t'accuser.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est ? peux-tu me le dire ?

URBAIN.

Je veux te le dire, pour te montrer que tu peux encore faire du bien, ne fût-ce qu'à moi qui vis sans ami, le cœur trop plein et trop fermé.

LE DUC.

Ah! Urbain, va, dis! mon cœur à moi est épuré depuis un instant et peut recevoir tes douleurs. Quel malheur t'a frappé?

URBAIN.

Un malheur bien simple. J'ai aimé.

LE DUC.

Je m'en doutais ; mais tu étais aimé ?

URBAIN.

Non.

LE DUC.

Comment, non ?

URBAIN.

C'était une femme mariée qui ne me voyait qu'à travers un remords.

LE DUC.

C'est comme ça que les femmes mariées doivent aimer. Autrement, on n'en saurait que faire! Et tu la prenais au sérieux ?

URBAIN.

Comme je prends tout.

LE DUC.

Et... naturellement elle t'a planté là ?

URBAIN.

Elle est... morte.

LE DUC.

Ah! diable! c'est autre chose. Et quand est-elle morte ?

URBAIN.

Il y a trois ans.

LE DUC.

Je vois qu'une seule passion a rempli toute ta vie. Mais, si tu l'as pleurée trois ans, c'est assez, c'est bien gentil.

URBAIN.

Tais-toi, Gaétan, tais-toi! c'est moi qui l'ai tuée.

LE DUC.

Tu t'imagines ça ! est-ce qu'on tue les femmes ? Quand elles meurent, c'est qu'elles ne peuvent plus faire autrement.

URBAIN.

Ne ris pas, je t'en prie ; ma douleur est sans remède, parce que ma faute est sans excuse. J'ai employé ma volonté, mon intelligence, toutes les forces de mon âme, non à combattre ma passion, mais à l'inspirer à un pauvre être qu'elle a brisé. Je te dirai tout... aujourd'hui, je ne peux pas. Ce souvenir m'étouffe... et... j'en meurs, Gaétan !

LE DUC.

Toi ? tu l'aimes toujours ?

URBAIN.

Je ne peux pas regretter une vie de lutte et de tourments ; mais je ne peux plus aimer, voilà ma punition.

LE DUC.

Allons donc ! pour un seul roman ? Tiens, il n'est guère possible d'avoir aimé plus souvent que moi ? Eh bien, je ne me donne pas trois mois de campagne...

URBAIN.

Oh ! toi ! tu es de ces natures vivaces qui reflleurissent à chaque saison nouvelle ! Mais je ne veux pas t'attrister, souviens-toi seulement qu'à un moment donné je peux avoir un grave service à réclamer de toi.

LE DUC.

Dis tout de suite.

URBAIN.

Non, laissons cela ; je vas rassembler tes lettres de change, dont tu feras ce que tu voudras.

LE DUC.

Je les ferai encadrer.

URBAIN.

Libre à toi.

LE DUC.

Et, un jour, je les montrerai à tes fils en leur disant : « Vous voyez bien ces choses-là ? N'en faites jamais. »

URBAIN.

Allons, plus de malentendu entre nous ! (Il sort par le fond. Benoit entre.)

SCÈNE VIII.

BENOIT, LE DUC, puis PIERRE.

LE DUC, en s'asseyant à droite.

Tu arrives comme la colombe de l'arche, toi ! Je n'ai encore pris aujourd'hui que mon chocolat.

BENOÎT.

Je n'oublie pas les habitudes de M. le duc. (Il approche le guéridon, sur lequel il a mis un plateau avec du madère et des biscuits.)

LE DUC.

Tu es un ange.

BENOÎT.

M. le duc me flatte. Le valet de chambre de M. le duc est là, il demande ses ordres.

LE DUC, qui boit et mange.

Fais-le entrer. (Benoit fait signe à Pierre d'entrer, puis sort par le fond. — A Pierre.) Avez-vous passé chez moi ?

PIERRE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Pas de lettres ?

PIERRE.

Des cartes seulement.

LE DUC.

Donnez. (A part, lisant les cartes.) Les cartes des fournisseurs qui

me faisaient poursuivre ! Ils me redemandent ma clientèle ! O civilisation, où t'arrêteras-tu ! (A Pierre.) C'est bien, allez.

PIERRE.

M. le duc n'a pas d'ordres ?

LE DUC.

Non.

PIERRE.

Où faudra-t-il attendre M. le duc ?

LE DUC.

Chez moi.

PIERRE.

A quelle heure faudra-t-il réveiller M. le duc ?

LE DUC.

Vous me laisserez dormir.

PIERRE.

M. le duc sait que ce n'est pas demain dimanche ?

LE DUC.

Oui, mon ami, oui. J'ai fini mes études de paysage, je vais me reposer, et je vous engage à en faire autant ; allez, Pierre, vous l'avez bien gagné. (Pierre se dirige vers le fond, et s'arrête surpris en voyant entrer Caroline, puis sort.)

SCÈNE IX.

CAROLINE, LE DUC, assis.

CAROLINE, venant de droite et voyant le duc, veut se retirer.

Pardón, monsieur, je croyais madame la marquise au salon.

LE DUC, se levant.

Elle va revenir dans un instant. (Caroline salue et veut encore se retirer.) Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle ?

CAROLINE.

Non, monsieur ; mais...

LE DUC.

Mais... vous ne pouvez pas me déranger puisque je suis seul, et que nous sommes tous deux de la maison ; car... si je ne me trompe, vous êtes la personne qui succède à mademoiselle Artémise.

CAROLINE.

Oui, monsieur, c'est moi qui la remplace.

LE DUC.

Comme le printemps remplace l'hiver, en le faisant oublier. Oh ! vous n'avez pas connu Artémise ! elle était plus aigre que la bise de décembre ; je suis sûr qu'elle m'a donné mon premier rhumatisme.

CAROLINE.

Êtes-vous guéri, au moins, monsieur ?

LE DUC.

Oui.

CAROLINE.

J'en suis bien aise.

LE DUC.

Oh ! mais on peut causer avec vous !... Vous ne l'avez pas connue ?

CAROLINE.

Mademoiselle Artémise ? Non, monsieur.

LE DUC.

Avez-vous vu des albatros ?

CAROLINE.

Jamais.

LE DUC.

Pas même empaillés ?

CAROLINE.

Pas même empaillés.

LE DUC.

Il faut voir ça, il y en a au Jardin des Plantes. C'est très-curieux.

CAROLINE, se retenant de rire.

Je sais que c'est un oiseau de mer.

LE DUC.

Justement ! avec un grand bec terminé par un crochet. Ça mange toute la journée. Ça a le dos moitié blanc, moitié brun, et des pattes... Eh bien, mademoiselle Artémise... (Caroline éclate de rire.) Ah ! vous riez donc, vous ? Enfin, on va rire ici ! A propos, est-ce que c'est impertinent, de vous demander votre nom ? J'avais deviné celui d'Artémise. Il y a comme ça des figures qui disent leur nom. Attendez que je trouve le vôtre... Marie?... Blanche ?...

CAROLINE.

Non.

LE DUC.

Louise ?... Charlotte ?...

CAROLINE.

Vous brûlez.

LE DUC.

Caroline ?

CAROLINE.

C'est cela.

LE DUC.

Et vous arrivez de province ?

CAROLINE.

De la campagne.

LE DUC.

Mais pourquoi n'avez-vous pas les mains rouges, puisque vous arrivez de la campagne ?

CAROLINE.

C'est que j'ai été élevée à Paris.

LE DUC.

Et vous n'allez pas vous ennuyer ici ?

CAROLINE.

Je ne m'ennuie jamais.

LE DUC.

Jamais, jamais ?

CAROLINE.

Jamais.

LE DUC.

Vous êtes bien heureuse ! Et vous êtes entrée ici par madame d'Arglade ?

CAROLINE.

Oui.

LE DUC.

Alors, vous connaissez cette toquée-là ?

CAROLINE.

Comment l'appellez-vous ?

LE DUC.

Toquée.

CAROLINE.

Ça veut dire ?

LE DUC.

C'est un mot nouveau qui vient je ne sais d'où, et que je trouve très-gentil ; ça veut dire : à moitié folle.

CAROLINE.

Comment ! vous croyez que Léonie... ?

LE DUC.

Il y a peut-être quelque temps que vous ne l'avez vue. Mais, tenez, nous l'attendons ; faites-y attention : elle me marchera sur les pieds sans me voir, et, quand je crierai, elle pleurera de vraies larmes, à moins qu'elle ne rie aux éclats en m'appelant son pauvre Benoit, ou qu'elle ne s'évanouisse en me prenant pour ma mère. C'est au point qu'elle se confesse, à ce qu'on dit, des péchés des autres, et qu'elle se croit forcée de faire pénitence des siens sur le dos du prochain... (Mouvement de Caroline.) Ce sont là des calomnies, assurément. Mais dites-moi comment il se fait qu'une personne raisonnable connaisse madame d'Arglade ?

CAROLINE.

Vous la connaissez bien, vous !

LE DUC.

Mais, moi, je ne suis pas raisonnable. N'importe! voulez-vous me donner une poignée de main ?

CAROLINE.

Pourquoi ?

LE DUC.

Parce que c'est le sentiment le meilleur et le plus honnête qui me porte à vous le demander. Voyons! (Caroline lui donne la main.) Merci! Ayez bien soin de ma mère.

CAROLINE.

Ainsi, vous êtes monsieur le marquis ?

LE DUC.

Non, je suis son frère.

CAROLINE.

Madame la comtesse ne m'avait parlé que d'un fils ?

LE DUC, avec émotion.

Ça lui arrive quelquefois. C'est ma faute.

SCÈNE X.

CAROLINE, LÉONIE, LE DUC.

LÉONIE, entrant par le fond.

Me voilà !

CAROLINE, courant à elle.

Oh ! ma chère Léonie, tu vois, je suis venue seule.

LÉONIE.

Je le savais, et je n'ai pas voulu me faire annoncer pour voir si tu me reconnaîtrais.

CAROLINE.

Tu n'es pas changée.

LÉONIE.

Et toi, tu es embellie... oh ! mais, c'est étonnant ! As-tu vu a marquise ?

CAROLINE.

Oui; la marquise est adorable, et me voilà installée.

LÉONIE.

C'est à merveille. Figure-toi que je cours depuis ce matin pour une chose bien sérieuse et bien délicate. Une bonne amie à moi, un peu mûre, est forcée de mener sa fille au bal, le père l'exige; il est bien un peu despote, le cher homme; il trouve la jeune personne assez grande pour paraître dans le monde, la mère la trouve trop grande... non, je veux dire trop jeune. Ils m'avaient prise pour arbitre, j'y allais... mais, en route, j'ai changé d'avis.

LE DUC, qui a salué ironiquement Léonie à plusieurs reprises.

Je suis là, baronne, vous savez? tout prêt à vous présenter mes hommages à la première virgule qui se glissera... Mais ne vous gênez pas, j'ai le temps.

LÉONIE.

Je croyais vous avoir donné la main en entrant?

LE DUC.

Ce n'est pas aujourd'hui, c'est la dernière fois que vous êtes venue.

LÉONIE.

Ah! nous allons recommencer?

LE DUC.

Non; ma mère m'a dit de faire les honneurs, et je les fais en vous laissant causer avec mademoiselle. C'est ce que vous voulez?

LÉONIE.

Une amie de couvent que je retrouve...

LE DUC.

Avez-vous besoin de deux heures? C'est que, quand vous vous mettez à parler... Au fait, baronne, quel jour est-ce aujourd'hui?

LÉONIE.

Aujourd'hui?

LE DUC.

Oui.

LÉONIE.

C'est lundi ou mardi... Je suis folle, c'est dimanche !

LE DUC.

C'est jeudi.

LÉONIE.

C'est vrai.

LE DUC.

Baronne !

LÉONIE.

Eh bien ?

LE DUC.

Fermez les yeux.

LÉONIE.

Encore une plaisanterie ?

LE DUC.

Je ne plaisante pas, fermez les yeux.

LÉONIE.

Voilà.

LE DUC.

De quelle couleur est votre robe ? Pas de tricherie !

LÉONIE.

Elle est verte.

LE DUC.

Elle est grise ; vous avez oublié que vous êtes en demi-deuil !

LÉONIE.

Que voulez-vous ! ce n'est pas moi qui me suis habillée.

LE DUC.

Voilà une raison.

LÉONIE, à Caroline.

Voilà l'éternelle taquinerie de M. le duc ! Eh bien, oui, je suis distraite pour les choses futiles. (Elle passe à droite.) Qu'est-ce

que ça me fait, le jour ou le quantième ? Je n'ai pas d'échéances, moi ! Je n'oublie pas mes amis, voilà l'essentiel.

LE DUC.

Alors, baronne, pensez à nous, et n'oubliez pas que vous dînez aujourd'hui lundi, mardi ou dimanche, sixième ou quinzième jour du mois de novembre, avril ou janvier, avec votre robe bleue, grise ou verte, chez nous, chez eux ou chez les autres.
(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

LÉONIE, CAROLINE.

LÉONIE, allant s'asseoir à gauche.

Toujours fou, mais drôle ! (Avec mystère.) C'est égal, méfie-toi de lui.

CAROLINE.

Pourquoi ?

LÉONIE.

Le duc est bien fin, va ! Il compromet toutes les femmes.

CAROLINE.

Est-ce que... ?

LÉONIE.

Moi ? Non ! Mais je dois, en bonne amie, te prévenir de certaines choses que je ne pouvais pas t'écrire.

CAROLINE.

Il n'est pas trop tard.

BENOÎT, entrant de gauche.

Madame la marquise prie madame la baronne d'Arglade et mademoiselle de Saint-Geneix de vouloir bien passer chez elle.

LÉONIE.

Tout de suite. (Benoît sort.) Je te disais...

CAROLINE.

Est-ce si pressé ? Nous n'avons pas le temps !

LÉONIE, se levant.

Si fait. En deux mots. Ah! d'abord et pour ne pas l'oublier, une question toute brutale; tu es pauvre, je suis riche : as-tu besoin d'argent?

CAROLINE.

Non, merci!

LÉONIE.

Bien sûr?

CAROLINE.

Bien sûr!

LÉONIE.

Tu ne m'en veux pas?

CAROLINE.

Es-tu folle?

LÉONIE.

Enfin comptons l'une sur l'autre. Maintenant, mon conseil : la marquise a un autre fils.

CAROLINE.

Elle m'a parlé du marquis.

LÉONIE.

C'est un savant, un philosophe que sa mère veut marier avec une jeune fille que je connais... ou que je connaîtrai bientôt. C'est...

CAROLINE.

Mais, ma chère, tout ça ne me regarde pas.

LÉONIE.

Ça te regarde plus que tu ne crois. Le marquis est sentimental, tu es encore très-jolie, si tu lui tournais la tête... Oh! ne te récrie pas, on ne peut jamais répondre de ça.

CAROLINE.

Mais on peut répondre de soi!

LÉONIE.

C'est selon! Où en étais-je? Eh bien, la marquise ne te pardonnerait jamais de faire manquer le mariage de son fils..

Laisse-moi dire! Quant au duc, il est ruiné, il lui faut un mariage d'argent, et je crois que j'ai son affaire.

CAROLINE.

Vraiment, tu fais des mariages?

LÉONIE.

Que veux-tu! la marquise me persécute pour cela; il est si difficile à placer, ce duc! Ce ne serait pas trop de ton concours; puis-je compter sur toi?

CAROLINE.

Voyons, Léonie, à quoi songes-tu! Je ne suis pas en position d'avoir du crédit ici, et on ne me demandera jamais conseil, sois tranquille.

LÉONIE.

Ta position peut devenir très-délicate!

CAROLINE.

Grâce à ton avertissement, elle ne m'effraye pas.

LÉONIE.

Et, en toute occasion, même délicate, j'aurai ta confiance, ton amitié?

CAROLINE.

Je serais ingrate s'il en était autrement.

LÉONIE, l'embrassant.

Ah! comme tu mérites bien d'être aimée comme je t'aime! Allons chez la marquise. (Benoît ouvre la porte.) Nous voilà. (Elles entrent chez la marquise. — Pierre, qui parait au fond, suit des yeux Caroline.)

SCÈNE XII.

BENOÎT, PIERRE.

PIERRE.

Monsieur Benoît!

BENOÎT, qui range les chaises.

Monsieur Pierre?

PIERRE.

Quelle est donc cette jeune dame qui sort avec madame d'Arglade ?

BENOÎT.

C'est la nouvelle lectrice de madame la marquise... mademoiselle de Saint-Gencix.

PIERRE, à part.

Lectrice!... (Haut.) Monsieur Benoît, je suis décidé à vous remplacer.

BENOÎT.

Ah! tant mieux! Quand ça ?

PIERRE.

Aussitôt que M. le duc pourra se passer de moi. Au revoir, monsieur Benoît.

BENOÎT.

Au revoir, monsieur Pierre. (Pierre se dispose à sortir, le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, LA MARQUISE, URBAIN.

Urbain est assis près de la cheminée et regarde Caroline, qui est assise près du guéridon, devant un journal qu'elle vient de lire. — La marquise est assise de l'autre côté du guéridon, près de la cheminée.

LA MARQUISE, préoccupée.

Ah! mon Dieu! déjà huit jours passés depuis le dimanche de la Pentecôte!

URBAIN.

Qu'est-ce que ça vous fait, chère maman?

LA MARQUISE.

Rien... Caroline, avez-vous fait demander des nouvelles de madame de Dunières, ce matin?

CAROLINE.

Oui, madame la marquise; son médecin lui défend encore de sortir, mais elle va très-bien.

LA MARQUISE.

Vous auriez dû y aller, mon fils!

URBAIN.

J'ai porté ma carte avant-hier; elle ne recevait pas.

LA MARQUISE, à Caroline.

Serrez ces journaux, ma chère, ils sont ennuyeux.

CAROLINE, se levant et portant les journaux au fond.

Vous lirai-je autre chose?

LA MARQUISE.

Non, vous avez lu une grande heure.

CAROLINE.

Je ne suis pas fatiguée.

URBAIN.

Si vous l'étiez, mademoiselle, ma mère peut disposer de moi toute la matinée.

LA MARQUISE.

Encore aujourd'hui? Vous me gêtez, mon cher enfant! Alors, causons. (Caroline revient s'asseoir.) J'aime bien mieux ça. Savez-vous que, depuis un mois, depuis que cette bonne Caroline est ici, je vous dois à tous deux des matinées charmantes? Elle lit si bien! et puis, quand vous causez, ça me ranime en même temps que ça me repose. Vous avez tant de savoir et d'idées l'un et l'autre, que je ne pense plus à avoir de l'esprit; vous m'avez appris à écouter, et c'est quelquefois bien bon!

CAROLINE.

C'est ce que je me dis quand vous parlez avec M. de Villemer.

URBAIN, passant derrière le guéridon, au milieu.

Et c'est ce que je me dis aussi quand ma mère parle avec vous, mademoiselle de Saint-Gençix.

LA MARQUISE.

Alors, nous voilà très-contents de nous trois! Mais le meilleur, c'est que nous pensons tout de bon ce que nous disons en riant: comme c'est rare en ce monde! Caroline, vous m'avez tenu parole; vous êtes parfaite pour moi, dévouée sans vous faire valoir, gaie sans être bruyante, active sans être tracassière, et surtout vous avez l'air de ne jamais vous ennuyer avec moi.

CAROLINE.

Est-ce qu'on s'ennuie d'être heureux?

URBAIN, gaiement.

Dites donc aussi que vous êtes heureuse, chère mère, et nous serons, comme disent les bonnes gens, vos obligés pour la vie.

LA MARQUISE.

Oui, je suis heureuse... moyennant l'espoir de l'être encore davantage si...

URBAIN.

Je vous entends ! Mais laissez-moi vous rappeler que le mieux est l'ennemi du bien ; or, en fait de mariage... (Caroline se lève et s'éloigne à gauche.)

LA MARQUISE, à Caroline.

Où allez-vous ?

CAROLINE.

Voir si la pendule ne retarde pas.

LA MARQUISE, souriant.

Non, ma chère enfant, elle va très-bien. Voyons, mon fils, vous disiez ?... (Caroline remonte à gauche.)

URBAIN.

Qu'un homme à qui l'on conseilleraient de se pendre pour sa santé, ferait bien d'y regarder à deux fois.

LA MARQUISE.

Qui vous conseille pareille chose ?

URBAIN.

Ceux qui me conseilleraient de me marier pour me marier, sans connaître la personne...

LA MARQUISE.

Mais on se connaît, quand on ne refuse pas de se connaître.

URBAIN.

Ah ! et comment s'y prend-on ? Nous savons bien comment se font les mariages du grand monde. On est présenté à une jeune personne qui est censée ne rien savoir de vos prétentions et qui, sans avoir l'air de vous remarquer, vous examine tristement ou narquoisement, en se disant à elle-même : « Je tâcherai

de m'habituer à la figure de ce monsieur-là; mais je l'aurais mieux aimé autrement! » On se revoit deux ou trois fois. Si on se voyait davantage, il serait trop tard pour se raviser. Donc, on s'épouse sans se connaître; après quoi, l'on se convient si l'on peut.

LA MARQUISE.

Je suis de votre avis, vous méritez mieux que ces mariages de hasard, et c'est à moi de trouver celui que vous pourrez accepter de confiance; fiez-vous à votre mère, Urbain!

URBAIN. Il s'assied sur le siège qu'occupait Caroline; celle-ci s'assoit à gauche et coupe un livre.

Les parents, ma bonne mère, ont toujours des espérances superbes, parce qu'ils ont des illusions charmantes. C'est une tendre mère qui a dit naïvement :

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

Vous vous créez pour moi un idéal impossible.

LA MARQUISE.

Non! je rêve...

URBAIN, regardant Caroline, qui ne s'en aperçoit pas.

Les choses que l'on rêve n'arrivent pas. Pourquoi ne pas se contenter d'apprécier celles qu'on voit?

LA MARQUISE.

Vous connaissez donc quelqu'un?...

URBAIN.

Je parle de cela à un point de vue général, chère maman. Je dis que la perfection morale mérite qu'on se prosterne devant elle et qu'on peut la rencontrer sans l'avoir cherchée. Quant à vous qui voulez la rencontrer pour moi, associée à d'autres choses moins essentielles, vous ferez bien des pas inutiles dans le pays des songes.

LA MARQUISE.

Urbain, vous vous trompez. Qu'est-ce que je veux pour vous ? Une toute jeune fille, très-bien née...

URBAIN.

Jolie, aimable.

LA MARQUISE.

Oui, et vertueuse, spirituelle...

URBAIN.

Instruite, bonne...

LA MARQUISE.

Oui, des talents, de l'usage...

URBAIN.

Et très-riche ?

LA MARQUISE.

Et très-riche ; mais surtout d'une très-grande famille.

URBAIN.

Et sans ambition ni vanité ?

LA MARQUISE, riant.

Je la veux parfaite, voilà tout !

URBAIN, se levant.

Vous voyez bien, maman ! (Il passe à l'extrême gauche.) Allons, c'est très-facile, et madame d'Arglade vous trouvera cela un de ces matins.

BENOÎT, venant du fond.

Madame la baronne d'Arglade fait demander si madame la marquise est seule ?

LA MARQUISE.

Ah ! je sais ! elle m'apporte des nouvelles des Dunières ! Faites-la passer dans mon appartement. (Benoît sort.)

URBAIN.

La voilà donc tout à fait implantée chez les Dunières ?

LA MARQUISE.

Ils avaient des préventions contre elle, ils en sont revenus.

(Elle se lève.)

URBAIN.

Je vous laisse; pourquoi vous déranger? Je vais dire qu'on la fasse entrer ici. (Il sort à gauche. Caroline se dirige à droite.)

LE MARQUISE.

Restez, Caroline!

CAROLINE.

Et vos lettres, madame la marquise? Vous savez que j'en ai beaucoup à écrire aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est vrai! Allez. Nous allons savoir enfin si les Dunières... J'aurai peut-être besoin de vous, revenez dès que vous le pourrez. (Caroline sort à droite. Léonie vient par la gauche.)

SCÈNE II.

LÉONIE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, chère baronne?

LÉONIE.

J'ai triomphé des hésitations de madame de Dunières, qui est bien un peu collet monté à l'endroit de sa filleule. J'ai été persuasive, éloquente même! Quand il s'agit de vous servir, on se sent inspirée. (Sur l'invitation de la marquise, elle s'assied près d'elle.) J'ai même fait rire madame de Dunières, et vous savez si c'est facile! Enfin M. de Dunières sera ici dans une demi-heure avec sa pupille.

LA MARQUISE.

Ah! ma chère Léonie, que c'est aimable à vous et que je suis heureuse!

LÉONIE.

Mais, dites-moi, est-ce que le duc sera présent à l'entrevue?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien; il ne vient pas tous les jours.

LÉONIE.

Est-ce certain, qu'il change de conduite ?

LA MARQUISE.

Ma chère, je ne sais pas comment Urbain a fait ce miracle : le duc est charmant pour moi, et je crois en vérité qu'il ne fait plus de folies.

LÉONIE.

Alors, vous croyez que, s'il se trouvait ici tantôt, il ne dirait rien de déplacé ?

LA MARQUISE.

Lui ? Jamais. Il sait son monde. *(Les deux dames se lèvent.)* Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit... Ah ! je suis émue ! *(Elle passe à gauche.)* Pourvu que le marquis ne sorte pas ! Je vais lui faire dire... *(Elle va pour sonner.)*

LÉONIE.

Non ! j'ai dit à Benoît de le surveiller ; il est chez lui, il travaille. Calmez-vous, chère madame ! *(Elle reconduit la marquise à son fauteuil à droite.)*

LA MARQUISE, s'asseyant.

C'est vrai ! je me fatigue, et il faut que je sois aimable tout à l'heure ! Parlez-moi, baronne, mes idées sont toutes brouillées ; vous dites que madame de Dunières... ?

LÉONIE, s'asseyant.

Elle craint un peu le duc ! Il a vu et il voit peut-être encore si mauvaise compagnie !...

LA MARQUISE.

Non ! Urbain m'a assuré que non.

LÉONIE.

Moi, je vous dis ce qu'on m'a dit, ce que dit tout le monde ; vous devriez songer à marier le duc.

LA MARQUISE, rêveuse.

Ah ! bah !

LÉONIE.

Cela fait, le marquis mettrait plus d'empressement à s'éta-

blir, et la chose serait plus facile. Songez donc ! il craint d'abandonner son frère à lui-même dans une situation... qui n'a rien de gai. (La marquise s'endort. — Le duc entre par le fond et vient se mettre derrière la marquise. — Léonie continue sans le voir.) Il n'a plus rien, ce pauvre duc ! Il n'est plus jeune, son esprit est bien connu, et pas de la première fraîcheur ! Je sais bien qu'on peut toujours se refaire quand on n'y regarde pas de trop près. Mais vous ne voudrez pas d'une fille de banquier, et il ne voudra pas d'une noble demoiselle laide ou bossue ! Ce qu'il lui faudrait, c'est quelqu'un qui, par dévouement pour vous, et sans regarder de trop près à ses avaries...

LE DUC, continuant la phrase de Léonie.

..... Consentirait à épouser ce vaurien qui n'est plus ni beau ni jeune, dont l'esprit est fort usé, et qui ne sait plus à quel clou se pendre... mais à qui cependant il reste un beau nom, un vrai titre, et qui me procurerait un tabouret à la cour... d'Espagne ! Ne vous donnez pas tant de peine, ma mère est endormie.

LÉONIE.

Elle dort ?

LE DUC.

C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. C'est un beau succès, savez-vous ? Vous auriez pu ajouter, car enfin il faut faire valoir sa marchandise : « J'ai trente ans, bien que j'en paraisse tout au plus... vingt-neuf ! Je suis encore bien ; je suis née dans l'industrie, il n'y a pas de mal à ça ; mais, que voulez-vous ! j'ai la niaiserie d'en rougir... »

LÉONIE, se levant.

Je n'en ai jamais rougi !

LE DUC, s'approchant d'elle en passant devant sa mère.

Si fait ! le jour où vous avez épousé ce cher M. d'Arglade, vous avez eu une raison.

LÉONIE.

Laquelle ?

LE DUC.

Le désir d'être baronne. Mais il était plus fin que vous. Vous

étiez riche, jolie, pimpante ; il était pauvre, ennuyeux, fort peu agréable et pas baron du tout.

LÉONIE.

Ah ! monsieur le duc, me dire du mal de mon mari, le meilleur des hommes !

LE DUC.

Il est bien meilleur à présent ! Au reste, ça n'a pas dû lui coûter de mourir, il était si peu né !

LÉONIE.

Ceci passe la plaisanterie.

LE DUC.

Vous avez de l'esprit quelquefois, ripostez ! Quand ma mère dort au bruit de la parole, il n'y a plus que le silence qui la réveille.

LÉONIE.

Monsieur le duc, supposons que tout ce que vous avez dit soit exact, que j'aie trente ans, que je sois ambitieuse et que j'aie eu l'intention... où serait pour vous le malheur d'épouser une femme à qui tout le monde donne vingt-deux ans, que vous avez trouvée jolie, puisque vous lui avez fait la cour, que vous savez vertueuse, puisqu'elle ne vous a pas écouté, et qui exposerait sa fortune, péniblement acquise par d'honnêtes parents, à tomber dans le gouffre où se sont engloutis les héritages de vos aïeux illustres ? Croiriez-vous que la fantaisie d'un titre pût motiver un pareil sacrifice ? Ce serait là un bien sot calcul dans une âme si profonde, et vous seriez forcé de reconnaître que cette fausse naïve est une véritable folle, ou que cette fausse baronne est capable d'un sentiment vrai.

LE DUC.

Ce n'est pas mal répondu, ça, pour vous ! (Léonie lui tourne brusquement le dos. Eh bien, vous partez ? Léonie entre chez la marquise à gauche ; la marquise s'éveille, le duc va lui baiser la main.)

SCÈNE III.

LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, s'éveillant.

Vous dites, baronne ? Ah ! c'est vous qui êtes là, mon fils ?

LE DUC.

Oui. Je me chamaillais avec la baronne. J'ai même été fort taquin ; mais elle ne se fâche de rien.

LA MARQUISE.

• J'ai donc dormi ? Je n'ai rien entendu. Où donc est-elle ?

LE DUC, montrant l'appartement de la marquise.

Oh ! elle n'est pas loin ! elle ne s'en va pas comme ça, la chère baronne.

LA MARQUISE, se levant.

Allons la rejoindre.

SCÈNE IV.

LE DUC, LA MARQUISE, CAROLINE.

CAROLINE, venant par la droite.

Madame la marquise peut-elle m'accorder cinq minutes d'audience pour un détail d'intérieur ?

LE DUC.

Dois-je m'en aller, monsieur le ministre ?

CAROLINE.

Non, monsieur le duc ; car vous savez sans doute de quoi il s'agit. C'est un billet que je viens de recevoir. (Elle le lui donne.)

LE DUC, lisant.

« Pierre désire passer du service de M. le duc à celui de madame la marquise, en remplacement de Benoît. Pierre se

recômmande à la protection de mademoiselle de Saint-Genèix. »
 (A part.) Tiens! il me quitte? Il n'aime donc plus la forêt de Fontainebleau?...

LA MARQUISE, vivement.

Ma chère Caroline, je ne vous engage pas à lui accorder votre protection. Un domestique du duc?... Non, non!

LE DUC, riant.

Mais, ma mère...

LA MARQUISE.

Non, vous dis-je; je n'ai pas besoin d'un Frontin dans ma maison.

LE DUC.

Mais vous êtes à cent lieues de la vérité, ma mère! Pierre me quitte parce que je le scandalise. C'est un protestant rigide, un vrai puritain, un sage, un antique! Je ne suis même pas bien certain qu'il ne soit pas en bronze.

LA MARQUISE.

Enfin il a été le complice de vos folies?

LE DUC.

Oui, mais comme un bon chien est complice du larron, par instinct du devoir.

LA MARQUISE, à Caroline.

Quelle figure a-t-il?

CAROLINE.

Je ne l'ai pas vu, je sais qu'il est là.

LA MARQUISE.

Eh bien, voyez-le, ma chère enfant, et, s'il vous inspire de la confiance, arrêtez-le, je m'en rapporte à vous. (Le duc s'approche de Caroline pour lui rendre la lettre. — La marquise au duc.) Vous, je vous emmène.

LE DUC.

Vous ne voulez pas que mademoiselle de Saint-Genèix reste un seul instant avec moi?

LA MARQUISE.

Quelle fatuité ! Je veux tout simplement vous réconcilier avec la baronne, qui nous apporte une bonne nouvelle.

LE DUC, lui offrant son bras.

Une vraie nouvelle, ou une nouvelle de son invention ?

LA MARQUISE.

Vous allez voir.

LE DUC, en s'en allant.

Mademoiselle de Saint-Gencix, je vous recommande Pierre ; c'est un trésor. (Il sort avec sa mère par la porte de gauche.)

SCÈNE V.

BENOÎT, CAROLINE.

BENOÎT, venant du fond.

Vous êtes seule, mademoiselle ? C'est pour Pierre qui est là.

CAROLINE.

Très-bien ! Qu'il entre.

BENOÎT, en sortant.

Entrez, monsieur Pierre.

PIERRE, entrant, et à demi-voix.

Votre serviteur, monsieur Benoît.

SCÈNE VI.

PIERRE, CAROLINE.

CAROLINE.

Monsieur Pierre, je suis chargée de vous demander... Ah ! mon Dieu, Peyraque ? (Elle court à lui.)

PIERRE.

Oui, mademoiselle.

CAROLINE.

Comment n'avez-vous pas signé...?

PIERRE.

M. le duc n'aimait pas mon nom. Je m'appelle Pierre à présent.

CAROLINE.

Ah! mon brave Peyraque! je suis contente de te revoir. Et ma nourrice?

PIERRE.

Elle est au pays, la femme! elle va très-bien.

CAROLINE.

Et ma sœur de lait?

PIERRE.

Au pays aussi; pas trop mal mariée.

CAROLINE.

Et vous voilà loin d'elles, à Paris, toujours domestique, quand je croyais...

PIERRE.

M. de Saint-Genex m'avait fait du bien. Il m'a conseillé ensuite des affaires qu'il croyait bonnes... Le sien, le mien, sont partis ensemble!

CAROLINE.

Ah! mes pauvres amis! Et vous me l'avez caché!

PIERRE.

Vous aviez assez de peines comme ça. J'ai dit à ma femme : « Je servirai encore dix ans, voilà tout. » Tous les ans, je vas la voir. Dans trois ans, j'aurai fini ma tâche, et je retournerai chez nous pour tout à fait.

CAROLINE.

Et vous avez eu la bonne idée d'entrer ici?

PIERRE.

Oui, depuis le jour où j'ai su que vous y étiez.

CAROLINE.

M. le duc a dit un grand bien de vous à sa mère, et moi qui vous connais encore mieux, moi qui suis née dans les bras de votre femme et qui vous ai vus tous deux si dévoués à mon père, si bons, si respectables... oh! soyez tranquille, Peyraque, je répons de vous, et vous allez être bien heureux ici.

PIERRE, simplement.

Merci, mademoiselle.

SCÈNE VII.

LE DUC, PIERRE, CAROLINE.

LE DUC, affairé, venant de gauche.

Je vous demande pardon, mademoiselle! (Pierre sort.) M. de Dunières n'est pas ici?

CAROLINE.

Non, monsieur le duc.

LE DUC.

Où diable a-t-il passé? J'ai vu entrer sa voiture.

CAROLINE.

Le voici, monsieur le duc. (Dunières vient du fond. — Caroline sort à droite.)

SCÈNE VIII.

LE DUC, DUNIÈRES.

DUNIÈRES, apercevant Caroline qui s'en va

Est-ce que je mets en fuite...? Elle est fort charmante, ma foi! (Gravement.) Est-ce que...?

LE DUC.

Je le voudrais pardieu bien, mon cher Dunières; mais, vous savez, ma mère n'aura jamais auprès d'elle que des personnes

affreusement laides ou affreusement vertueuses. Allons, venez. La chère maman vous attend avec une impatience !...

DUNIÈRES.

Elle est plus calme à présent !

LE DUC.

Votre pupille vient de passer chez elle ?

DUNIÈRES, montrant l'antichambre.

Oui, je viens de la faire entrer par là.

LE DUC.

Comme ça, mystérieusement ?... Vous ne voulez donc pas que je la voie ?

DUNIÈRES.

Si fait ; mais l'enfant est fort timide, et... Ah ça ! vous savez donc... ?

LE DUC.

A l'instant, je viens de recevoir la confidence du grand projet, et j'en suis ravi.

DUNIÈRES.

Moi, je veux que vous me conduisiez chez votre frère... Il est vrai qu'il ne voudra peut-être pas se montrer ; croyez-vous qu'il se doute... ?

LE DUC.

Je crois qu'il devine et qu'il se défend ; mais, si votre pupille est jolie... Est-elle jolie ?

DUNIÈRES.

Pas mal.

LE DUC.

Pas mal ? Mais savez-vous que je l'ai connue toute petite dans le Midi ? C'était un vrai chérubin...

DUNIÈRES.

Elle est bien changée.

LE DUC.

Vraiment ?

DUNIÈRES.

Oui, elle est grandie.

LE DUC.

Voilà tout ? Vous m'avez fait peur ; mais si ce n'est que ça !
(Sérieux.) Pourtant, j'ai une autre inquiétude : il paraît qu'elle est très-riche ?

DUNIÈRES.

Vous trouvez que c'est un défaut ?

LE DUC.

C'est que... j'ai un secret à vous dire, moi ! un secret dont ma mère ne se doute pas... Voyons, mademoiselle Diane est très-riche, très-riche ?

DUNIÈRES.

Eh ! oui ; plus que votre frère, qui a pourtant...

LE DUC.

Sacrebleu ! mon frère n'a plus rien.

DUNIÈRES.

Eh bien, et sa fortune ?

LE DUC.

Je l'ai mangée !

DUNIÈRES.

La sienne aussi ?

LE DUC.

Sans le savoir. Il a payé mes dettes sans m'avertir.

DUNIÈRES.

Belle action ! il a fait son devoir.

LE DUC.

Ne dites pas ça, Dunières, ce n'est pas vrai !

DUNIÈRES.

Pourquoi l'a-t-il fait, alors ?

LE DUC.

Parce qu'il m'aime.

DUNIÈRES.

C'est encore plus beau.

LE DUC.

Oui, c'est beau, mais c'est insensé. Il manque un mariage superbe... et charmant peut-être ! Il manquera tous les mariages à présent !

DUNIÈRES.

Voyons, voyons, n'allons pas si vite ! Est-il tout à fait ruiné ?

LE DUC.

Au train dont j'ai été, il doit l'être.

DUNIÈRES.

Alors, embrassez-moi, c'est vous qui le mariez !

LE DUC.

Je vous embrasserai après, quand j'aurai compris.

DUNIÈRES.

Figurez-vous que mademoiselle de Saintrailles est... comment dirai-je ? une âme chevaleresque, une héroïne... légendaire ! voilà le mot ! Elle ne voulait épouser qu'un homme ruiné !... mais ruiné par quelque noble sacrifice. Voilà son affaire !

LE DUC.

Mais, alors, ce n'est pas vous qu'il faut embrasser, c'est mademoiselle de Saintrailles !

DUNIÈRES.

Oh !...

LE DUC, passant à droite.

Laissez-moi dire des folies ! Vous me faites un bien !... Ainsi, en ruinant mon frère, je l'ai enrichi ?

DUNIÈRES.

Probablement ! mais ne recommencez pas.

LE DUC.

Oh ! à présent, à moins d'être un malthonnête homme...

DUNIÈRES.

C'est juste; on peut être tranquille. Dépêchez-vous d'amener Urbain ici sous un prétexte.

LE DUC.

Il n'y a pas besoin de prétexte! du moment que je lui dirai le caractère de la jeune personne, il voudra certainement voir sa figure.

DUNIÈRES.

Allez donc!

LE DUC, passant à gauche.

Je vole! Mais suis-je heureux, moi! (S'arrêtant.) Dites donc, Dunières; et on prétend que la vertu porte bonheur!

DUNIÈRES.

Vous en êtes bien la preuve! Mais courez donc, ces dames viennent ici. (Le duc sort par le fond. — La marquise et Diane entrent par la gauche.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, DIANE, DUNIÈRES, puis LÉONIE
et CAROLINE.

DUNIÈRES.

La baronne est partie?

LA MARQUISE.

Non, elle a été nous chercher mademoiselle de Saint-Genex, que je veux présenter à votre pupille.

DUNIÈRES, à Diane.

Eh bien, avez-vous fait connaissance?

DIANE.

Oh! oui! tout de suite.

DUNIÈRES.

Vous étiez si intimidée d'aborder madame de Villemer! Vous voyez bien qu'elle est aimable!

DIANE.

Je crois bien! il n'y a pas un quart d'heure que je connais madame la marquise, et je l'aime déjà de tout mon cœur!

LA MARQUISE.

Vrai?

DIANE.

Vrai! et, depuis que je suis près de vous, il y a une chose qui me tourmente.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

DIANE.

C'est que, quand mon tuteur m'a présentée à vous, vous ne m'avez pas embrassée comme on me l'avait promis.

LA MARQUISE.

Chère enfant! (Elle l'embrasse.) C'est que je n'osais pas. Un baiser! c'est une charité que votre âge fait au mien! (Elles vont s'asseoir à droite.)

DIANE.

C'est un honneur pour moi, madame, et un plaisir aussi. Ma marraine m'a appris à vous aimer. (Léonie et Caroline entrent par la droite.)

LA MARQUISE, à Dunières, qui est derrière son fauteuil.

Elle est tout bonnement ravissante!

DUNIÈRES.

N'est-ce pas? un très-bon naturel.

LA MARQUISE.

Ah! voici mademoiselle de Saint-Geneix.

DIANE, se levant et tendant les deux mains à Caroline.

Bonjour, mademoiselle de Saint-Geneix! Je ne sais pas si je m'y connais, mais je trouve que vous avez aussi une figure qu'on aime à première vue.

CAROLINE, qui est descendue à gauche.

Et moi qui crois m'y connaître un peu, je vous assure, mademoiselle de Saintrailles, que vous avez cette figure-là.

DIANE.

Oui? Tant mieux! merci! madame d'Arglade m'avait bien dit que nous nous conviendrions. Elle m'a raconté votre histoire. Je veux que nous soyons amies.

CAROLINE, franchement.

Oh! je le veux aussi!

DIANE.

Ce que je vous dis là, ce n'est pas banal. J'aime les beaux caractères; je voudrais en avoir un... superbe! mais, que voulez-vous! je n'en ai pas encore trouvé l'occasion!

CAROLINE.

Vous la trouverez, cela vous est dû.

LÉONIE, assise à l'extrême gauche.

Et vous la saisissez! vous avez tant d'âme!

LA MARQUISE, bas, à Dunières.

Mon fils ne descend donc pas? (Le duc et le marquis entrent par le fond. — Diane va s'asseoir près de la marquise.)

DUNIÈRES.

Si fait, si fait! le voilà.

SCÈNE X.

CAROLINE, LÉONIE, LE DUC, URBAIN,
DUNIÈRES, LA MARQUISE, DIANE.

LA MARQUISE, à Diane.

Voilà mes fils; voulez-vous me permettre de vous les présenter?

DIANE, après avoir salué un peu gauchement, bas, à la marquise.

Ah! vous me présentez ces messieurs, chère madame! vous

voyez! je ne sais pas encore faire la révérence! et je ne sais rien dire aux hommes. On ne nous apprend pas ça au couvent.

LA MARQUISE.

Mais ces hommes-là ne sont pas pour vous faire peur! Mes fils sont vos amis naturels.

DUNIÈRES.

Certainement, certainement!

DIANE.

A la bonne heure, alors. D'autant plus qu'il y en a un que je connais déjà, à ce qu'on m'a dit; mais je ne me le rappelle pas, et je ne pourrais pas dire lequel.

LE DUC.

Alors, mademoiselle, il faut tâcher de deviner.

DIANE, se levant.

Attendez! qu'on ne me dise rien. Celui que je connais, c'est le duc; et le duc (montrant Urbain), c'est monsieur.

URBAIN, souriant.

Très-bien!

DIANE, au duc.

Vous, vous êtes le marquis de Villemer.

LE DUC.

Parfait!

LÉONIE.

Pourquoi vous imaginez-vous cela?

DIANE.

Parce que... Je ne sais pas, moi... Est-ce que je me trompe?

(Mouvement des autres personnages.)

URBAIN.

Je demande en grâce qu'on ne dise rien à mademoiselle de Saintrailles; l'un de nous deux a eu l'honneur de lui offrir, je crois, sa première poupée; il a droit à un remerciement, mais nous sommes trop bons frères pour nous le disputer; c'est à elle de décider entre nous.

DUNIÈRES, à Diane, qui est allée se placer entre les deux frères.
Regardez bien!

DIANE.

Eh bien!... non! Je ne sais plus! Je me figurais M. de Villemér avec la figure de monsieur (montrant le duc); mais, d'un autre côté, pour donner des poupées... (montrant Urbain), monsieur a l'air bien sérieux.

URBAIN.

Cela n'empêche pas.

DIANE, à Urbain.

Non? Alors, monsieur le duc, je vous remercie de ma poupée. (Caroline remonte et descend ensuite se placer à l'extrême droite.) J'avais oublié le bienfaiteur, mais le bienfait est resté gravé là. (Elle touche son front.) Il avait une belle robe rose et des cheveux blonds tout crépés. (Elle retourne s'asseoir près de la marquise.)

LÉONIE.

Pourtant...

LE DUC, bas.

Taisez-vous donc! Ne voyez-vous pas que le plus rassurant, c'est l'auteur de la poupée? Laissez-en pour aujourd'hui le bénéfice à mon frère.

CAROLINE, à Diane.

Vous allez venir en Bourbonnais?

DIANE.

Et nous nous verrons souvent. Quel bonheur, la campagne!

LE DUC.

Comment! rien que la campagne?

DIANE.

Oh! j'aime aussi Paris!... j'aimerais bien aussi les voyages! j'aime tout ce qui n'est pas le couvent.

URBAIN.

Pourquoi les jeunes personnes détestent-elles le couvent?

LE DUC.

C'est qu'elles y sont enfermées.

DIANE.

Oui, c'est cela. Nous y sommes certainement plus libres que dans nos familles, nous y remuons davantage, nous y faisons plus de bruit; mais vous m'avouerez que de sentir un grand mur entre soi... et l'inconnu, ce n'est pas naturel.

LÉONIE.

Moi, je me rappelle pourtant ce temps-là comme un beau rêve!

LE DUC, bas, à Léonie.

C'est qu'il est peut-être déjà un peu loin! (Haut.) A l'âge de mademoiselle de Saintrailles, regretter la prison, serait un contre-sens.

DIANE.

Oh! n'est-ce pas?

LE DUC.

Sans nul doute. Le bel âge que vous avez, c'est le mois d'avril de la vie. Tout est grâce et parfum, sourire et promesse. On voit autour de soi un monde de fleurs, et devant soi l'été, c'est-à-dire un monde de fleurs encore plus riche et plus embaumé. Comme c'est loin, l'hiver! comme on y songe peu et comme on n'y croit guère! On a bien le droit de le nier et de compter sur l'éternelle jeunesse des choses qu'on saisit, quand on est jeunesse et soleil soi-même!

DUNIÈRES.

Voilà qui est très-agréablement tourné... Mais votre frère...

LE DUC.

Mon frère le tournerait beaucoup mieux. Moi, je ne suis qu'un amateur des choses poétiques; lui, il est un véritable artiste; il sait, où je ne fais que sentir: je ne suis qu'un instinct, il est une lumière!

LÉONIE.

Certes, monsieur le...

LE DUC.

Il m'expliquait justement, l'autre jour, à propos de la physiologie... de la composition... (A Urbain.) Qu'est-ce que tu me disais donc? C'était d'une clarté, d'une délicatesse de goût...

URBAIN, un peu ennuyé.

Je ne te disais rien du tout. (Il remonte près du piano.)

LE DUC.

Si fait! c'était à propos... des étoiles! oui, il me faisait remarquer que chaque groupe avait son expression, son mouvement, sa courbe hardie, menaçante ou gracieuse; que... Oui!

DIANE.

Moi, je trouve cela un peu subtil! j'aime mieux admirer toutes les étoiles indistinctement, comme une pluie d'or qui me tombe de partout sur la tête.

LA MARQUISE.

Elle est charmante! (A Diane.) Mais parlons de vos projets. Je ne suis pas très-éprise de la campagne, moi; à quoi comptez-vous y passer votre temps?

DIANE.

Oh! j'y aurai de grandes occupations!

LE DUC, approchant un fauteuil près de Diane et s'asseyant.

Vraiment?

DIANE.

Oui, mais devinez un peu lesquelles? C'est à mon tour de vous intriguer.

LE DUC.

Faut-il essayer de déchiffrer des énigmes? C'est très-difficile, et nous ne serons pas trop de deux. (Il va chercher Urbain et le fait asscoir où il était.) Voyons!

URBAIN, assis.

Tu veux que je t'aide?

LE DUC.

Non, c'est moi qui t'aiderai; commence.

URBAIN.

Mon Dieu... mademoiselle sort du couvent; elle commencera par veiller fort tard et se lever de même.

DIANE.

Il y a du bon... Mais que ferai-je de ma veillée?

URBAIN.

Vous vous endormirez probablement au salon.

DIANE.

Pas du tout.

LE DUC.

Quoi, alors?

DIANE.

Si je vous le dis, vous n'aurez pas trouvé.

LE DUC, à Urbain.

Dis! je n'y suis plus, moi!

URBAIN.

Eh bien, mademoiselle ira contempler les étoiles... toutes les étoiles indistinctement.

DIANE.

Ah! voilà une méchanceté! C'est comme cela que m'en dit mon tuteur!

DUNIÈRES.

Vous dites?...

DIANE.

Rien. Voilà donc mes veillées occupées! Maintenant, mes journées?

URBAIN, railleur.

C'est plus facile. Vous déjeunerez, d'abord.

DIANE, piquée.

Qu'est-ce que je mange ordinairement?

URBAIN.

Une côtelette.

DIANE.

Je vous demande bien pardon. J'en mange deux : après?...

URBAIN.

Après?... Comme il faut changer souvent de toilette, vous mettrez une amazone et vous irez émerveiller les populations.

DIANE, piquée.

Sur un âne, sans doute ?

URBAIN.

Non ! sur le cheval le plus indocile.

DIANE.

Non.

LE DUC.

Sur une mule empanachée, et ferrée d'argent. C'est joli, ça ?

DIANE, riant et se souvenant.

Non ! il y a mieux que ça !

LE DUC, se ressouvenant.

C'est vrai ! il y a mieux que ça.

DIANE.

Quoi ? Voyons, dites !

LE DUC.

Il y a le plus fier, le plus élégant, le plus capricieux des animaux de la création... héraldique ! Il y a...

DIANE.

Allons donc !

LE DUC.

La licorne blanche !

DIANE, se levant vivement.

Vous êtes le duc d'Aléria !

LE DUC.

Pourquoi ?

DIANE.

Vous êtes venu jadis à notre vieux château de Saintrailles. Il y avait des licornes blanches énormes... en tapisserie. Et moi, je voulais une licorne vivante ; on me disait que ça n'existait

pas ; mais vous, vous me promettiez de m'en trouver une : je l'attends toujours !

LE DUC.

Je vas vous la chercher.

DIANE.

Où donc ?

LE DUC.

A deux pas d'ici !

DIANE.

Dépêchez-vous.

LE DUC.

Je reviens dessus. (Il va à Urbain.) Je me sauve chez toi, je ne veux pas qu'on me prenne en amitié à ta place.

URBAIN.

Oh ! moi, je ne sais pas dire des riens. Je n'ai pas d'esprit, je m'en vas aussi.

LE DUC.

Non pas ! tu désolerais maman ! Reste, montre-toi, plais, triomphe, épouse ! Allons, va donc ! Elle est charmante ! toi qui aimes les enfants ! (Il s'esquive par la porte du fond.)

DIANE, à Caroline, en regardant Urbain.

Alors, c'est décidément là le marquis ? Est-ce qu'il est aimable ?

CAROLINE.

Beaucoup plus que son frère.

DIANE, tristement.

Vous trouvez ? (Léonie vient s'asseoir près de la marquise.)

LA MARQUISE, à Dunières.

Mon cher Dunières, faites donc valoir mon fils.

DUNIÈRES, allant chercher Urbain et l'amenant en scène.

Eh bien, mon cher Urbain, êtes-vous content de vos nouvelles machines agricoles ?

URBAIN, raillant.

Je crois bien ! C'est la perfection du travail.

DUNIÈRES.

L'émancipation du travailleur.

URBAIN.

La diminution du prix de revient.

DUNIÈRES.

L'augmentation du bénéfice net.

URBAIN.

C'est-à-dire la fortune.

DUNIÈRES.

C'est vrai! Il y a trente ans, on ne connaissait pas ça, le progrès!

DIANE, bas, à la marquise.

Ah! madame! voilà M. de Dunières qui va trouver sa rime favorite; il va parler de ses engrais.

LA MARQUISE.

Dunières!

DUNIÈRES.

Je suis à vous, marquise! (A Urbain.) Moi, mon cher, mes engrais végétaux m'ont donné des résultats exceptionnels.

DIANE, à la marquise.

Quand je vous le disais!

DUNIÈRES.

A l'heure qu'il est, on enfouit mes féveroles de septembre; j'en espère encore mieux que de mon lupin blanc d'il y a deux ans, que je semais à raison de deux hectolitres par hectare et qui... (Diane se lève et va près de Léonic.)

LA MARQUISE.

Dunières!

DUNIÈRES.

Je suis à vous. (A Urbain.) Essayez-en.

URBAIN, bas.

Non! je vends mes terres.

DUNIÈRES.

Je sais pourquoi ; mais...

URBAIN.

Mais pas un mot à ma mère !... Elle l'apprendra toujours trop tôt.

DUNIÈRES.

Brave garçon !

LA MARQUISE, impatientée.

Dunières ! Comment ! je vous dis du mal de la campagne, et voilà que vous retombez dans vos lupins et dans vos séveroles ! Parlez-nous plutôt beaux-arts, monuments...

LÉONIE.

Oh ! M. le marquis sait tout !

URBAIN, froidement.

Vous en êtes sûre, madame ?

DIANE, à Léonie.

Il a l'air de vous bouder.

LÉONIE.

Ce n'est rien. Parlez-lui, vous !

DIANE, s'approchant un peu d'Urbain.

Moi, je n'ose plus, il m'intimide. (Léonie l'encourage ; Diane s'avance encore ; Urbain va à l'extrême gauche en passant devant Dunières ; la marquise fait des signes à Dunières, lequel en fait aussi en montrant Urbain absorbé qui parcourt une brochure. — Tout le monde se tait.) Chut ! Écoutez !... C'est un ange qui passe, comme on dit au couvent. (Geste de désespoir de la marquise.)

DUNIÈRES.

Marquise, nous vous quittons !

LA MARQUISE.

Déjà ?

DUNIÈRES.

Oui, madame de Dunières...

DIANE.

Et ma licorne?

DUNIÈRES.

Un autre jour!

DIANE, contrariée.

Oh!... C'est amusant! (Léonie va rejoindre Caroline au fond à droite.)

DUNIÈRES.

Nous irons la chercher à Séval.

DIANE, à la marquise.

Vous voudrez donc bien me recevoir là-bas?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire que, si vous n'y venez pas, j'irai vous chercher!

LÉONIE, revenant près de Diane.

Venez remettre votre chapeau...

DIANE, à la marquise.

Madame!... (Elle sort à gauche avec Léonie.)

LA MARQUISE.

Nous vous suivons. (A Dunières.) Ah! Dunières, voilà une entrevue manquée! C'est la première fois depuis que je me connais que la conversation tombe dans mon salon!

DUNIÈRES.

C'est votre faute, marquise! J'allais très-bien, vous m'avez arrêté!... D'ailleurs, les premières entrevues, c'est toujours comme ça... Au revoir, Urbain! (Il sort à gauche avec la marquise.)

URBAIN, à Caroline, qui veut suivre la marquise.

Mademoiselle de Saint-Genèix, puis-je vous parler un instant?

CAROLINE.

Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

SCÈNE XI.

URBAIN, CAROLINE.

URBAIN.

Mademoiselle de Saint-Genèix, j'ai un grand service à vous demander. Vous pouvez préparer aujourd'hui ma mère à apprendre une mauvaise nouvelle qu'il me faut lui dire au premier jour, les circonstances m'y obligent. On veut entamer pour moi un mariage impossible.

CAROLINE.

Je devine, monsieur le marquis... Votre frère n'a pas si bien su cacher sa reconnaissance, que je n'aie compris votre sacrifice. C'est un droit de plus que vous avez acquis à l'estime ; si mademoiselle de Saintrailles a du cœur, et je suis persuadée qu'elle en a, votre dévouement fraternel sera un titre véritable à ses yeux.

URBAIN.

Mademoiselle de Saintrailles est une enfant !

CAROLINE.

Les enfants ont l'instinct du vrai. Fiez-vous aux dix-sept ans de mademoiselle Diane.

URBAIN.

Je ne connais pas mademoiselle Diane, et il m'est odieux que madame d'Arglade s'occupe de me marier !

CAROLINE.

Permettez-moi d'ignorer ce détail et de vous dire que je ne vois pas encore la nécessité d'infliger à madame votre mère deux chagrins à la fois, l'aveu de votre ruine, et celui de votre éloignement pour le mariage.

URBAIN.

Mon éloignement... a existé longtemps, c'est vrai. Mais je l'ai toujours dissimulé à ma mère.

CAROLINE.

Vous avez bien fait, vous avez senti que vous n'aviez plus le droit de briser en vous toutes les espérances de votre famille.

URBAIN, animé.

Ai-je donc résolu cela? et, si je refusais d'épouser une personne qui ne me connaît pas et qui ne peut pas m'aimer, serais-je indigne de former des liens plus sages et plus chers? Ne me jugez pas comme font les autres; ne me prenez pas pour un homme bizarre. Je suis un homme timide, voilà tout; peu satisfait de moi-même, et sachant fort bien que mes goûts sérieux sont une défaveur aux yeux du monde — car le monde n'aime pas qu'on lui préfère quelque chose — je n'aurai jamais la vaine prétention ni l'inutile désir de plaire à une femme du monde. J'ai toujours été très-malheureux, mademoiselle de Saint-Genève! C'est ma faute, à coup sûr. Je ne me plains ni des autres ni de la vie... mais je souffre de mon isolement et je ne peux pas en sortir par l'effort de ma seule volonté. Il faut que je rencontre une âme généreuse et grande qui me pardonne d'être comme je suis; qui, m'ayant inspiré une sympathie ardente, éprouve pour moi une de ces puissantes affections qui renouvellent une existence. Ce n'est pas là ce que l'on m'offre. Ma mère a les ambitions de son milieu, de ses idées... je ne veux pas dire de ses préjugés; pour elle et pour mon frère, j'ai pu disposer de ma fortune, c'était facile! Mais cela (trappant sa poitrine), ce sentiment qui m'appartient et dont je ne dois compte qu'à Dieu; cette chose sacrée, l'amour d'un honnête homme, sa confiance, sa foi, le souffle qui le fait vivre... Non, personne ne peut me demander cela, et je sens qu'on ne me l'arrachera qu'avec la vie!

CAROLINE.

Monsieur le marquis... vous m'obligez presque à vous donner un conseil...

URBAIN.

Oui, je vous le demande, je le réclame... ou plutôt je vous fais juge de ma destinée.

CAROLINE.

Eh bien, ce jugement, ce conseil, je ne puis les trouver que dans ma propre expérience. Tenez, j'ai vu mon père mourir de chagrin pour avoir perdu la fortune qu'il me destinait. Il y avait, vous le voyez, quelque analogie avec la situation où se trouverait la marquise de Villemer si elle apprenait que votre ruine est irréparable. Je ne pouvais rien à cette douleur de mon père ; jusqu'au dernier moment il m'en cachait la cause ; mais, s'il m'eût été donné de la guérir en immolant mon avenir, mes instincts, mes goûts, mes idées, mes affections... je sais bien que je n'aurais pas hésité. N'attendez donc pas que votre mère s'épouvante et s'affaiblisse, prenez garde ! Quelque chose que vous décidiez aujourd'hui ou plus tard, pensez toujours à ceci : c'est que, quand nos parents aimés ne sont plus, tout ce que nous aurions pu faire pour leur rendre la vie heureuse et longue se présente devant nous avec une cruelle évidence ! Les plus petites fautes deviennent alors des crimes, et il ne doit plus y avoir un moment de repos pour celui qui garde le souvenir d'une douleur sérieuse infligée par lui à la mère qui n'est plus.

URBAIN.

Vous avez raison, mademoiselle de Saint-Geneix, la raison terrible d'une personne qui n'a jamais aimé et qui n'aimera jamais ! (Il tombe sur le fauteuil à gauche.)

CAROLINE, s'approchant de lui.

J'aime votre mère ici avant tout, monsieur le marquis. Vous me chargez de lui porter un coup mortel... Eh bien, le courage me manque, à moins que vous ne me chargiez aussi de lui laisser l'espérance... Vous y réfléchirez. (Elle salue et sort à droite.)

SCÈNE XII.

URBAIN, LE DUC.

LE DUC, entrant du fond.

Eh bien, à quoi songes-tu ? Je guette de chez toi le départ de Dunières, espérant te voir sur le perron offrir la main à ta

charmante fiancée, et tu es là ? Voilà comment tu traites une affaire de cette importance qui marche si bien ?

URBAIN.

Tu trouves qu'elle marche bien ?

LE DUC.

Certes ! une vaillante fille qui te veut ruiné !

URBAIN.

Mademoiselle de Saintrailles est bien bonne ! Mais, quand elle aura satisfait ce caprice ?...

LE DUC.

Le caprice se changera en amour et deviendra une vertu.

URBAIN, amèrement.

Tout est donc pour le mieux et je n'ai plus qu'à me préparer à ce grand événement ! Donc... écoute.

LE DUC.

J'écoute.

URBAIN.

Je t'ai dit que je réclamerais de toi un acte de dévouement.

LE DUC.

Enfin !... dis vite.

URBAIN.

De ce lien malheureux dont je t'ai parlé, il me reste... un fils !

LE DUC.

Je m'en doutais... Ces voyages mystérieux... Tu l'aimes ?

URBAIN.

Oh ! oui ! Sans lui...

LE DUC.

Tu l'as reconnu ?

URBAIN.

Impossible ! Le mari longtemps absent, la mère soupçonnée... jalouse de sa réputation au point d'en mourir...

LE DUC.

Comment ?

URBAIN.

Oui, elle a voulu cacher la naissance de l'enfant, elle a reparu trop tôt... Je te disais bien que je l'avais tuée !

LE DUC.

Calme-toi ! . . Et ton fils... tu l'as sauvé... élevé ?

URBAIN.

Oui.

LE DUC.

Encore un que j'ai ruiné !

URBAIN, vivement.

Oh ! cela, selon moi, c'est tant mieux pour lui !

LE DUC.

Mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'ait pas de père ! Il y a un moyen d'arranger ça... J'ai compris !

URBAIN.

Quoi donc ?

LE DUC.

Le mari ne me connaît pas ?

URBAIN.

Non.

LE DUC.

Il ne peut pas me soupçonner.

URBAIN.

Eh bien ?

LE DUC.

Eh bien, je reconnais ton fils. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il me reste un enfant de ma vie passée, on s'étonnera même qu'il ne m'en reste qu'un. Je le prends avec moi, je l'élève, tu deviens son oncle pour le monde, et, s'il n'a plus de mère, il a deux pères ; c'est une compensation. J'ai toujours eu envie d'avoir un enfant. Un qui me viendra de toi vaudra probablement mieux que celui dont je me serais mêlé.

URBAIN.

Mon brave Gaétan, tu rêves, ton nom ne t'appartient pas !

LE DUC.

Si fait ! mon nom ne m'a encore servi qu'à faire des sottises, il est temps qu'il me serve à faire une bonne action. J'ai brisé ma vie, laisse-moi en utiliser les morceaux. Cet enfant est un obstacle à ton mariage ? Je supprime l'obstacle. Ma mère commence par gronder, on lui montre l'enfant, elle le trouve charmant, il doit l'être. Elle pardonne, tu te maries, arrivent les enfants légitimes, tout s'arrange.

URBAIN.

Merci, mon ami !

LE DUC.

Tu acceptes ?

URBAIN.

Non pas ! je refuse ! Un nom, vois-tu, c'est un esclavage, et je veux que mon fils soit libre. Élevé dans les montagnes par des paysans, il commence par acquérir la force physique... Plus tard, je lui donnerai la force morale ! Peut-on l'avoir, et, si on l'a, peut-on l'exercer, dans le monde absurde où nous vivons, toi et moi ? Non ! on appartient à une caste, à un rocher qui nous écrase à jamais la poitrine. Les devoirs du rang, les convenances ! Avec ces mots-là, on violente vos sentiments ou on pervertit vos idées ! Je veux que mon fils soit affranchi de ces liens irritants, puérils ! Je veux que le travail soit un levier dans sa main vigoureuse, et non un boulet rivé à son pied meurtri. Je veux qu'il se sente l'artisan de son avenir et le maître de sa vie ; et, le jour où son cœur parlera sérieusement, je veux qu'il puisse épouser une paysanne, une servante si bon lui semble ! sans que personne vienne lui dire : « Halte-là ! le sang des Villemer coule dans tes veines et te force à réunir deux blasons au lieu d'associer deux âmes ! » et sans que la femme aimée, sourde à son sanglot, lui dise qu'elle met sa gloire et sa vertu à le repousser !... Laisse-moi finir ! Il faut que j'épouse une héritière, n'est-ce pas ? mais je peux mourir auparavant. Songeons à mon fils. Voici mes dispositions pour le présent et l'avenir ;

voici le nom qu'il porte, celui de l'endroit où il est, le titre qui te servirait à le réclamer si... Serre ces papiers, me voilà plus tranquille.

LE DUC.

Non, tu es fort troublé ; mais compte sur moi. (Serrant les papiers.) Ceci est sacré.

URBAIN.

Merci !

LE DUC.

Viens chez ma mère ; elle aussi se tourmente, je parie ! (Il remonte.)

URBAIN.

Je te suis.

LE DUC, revenant.

Ah ça ! dis-moi donc, est-ce qu'une autre affection... ?

URBAIN.

Moi ? Il s'agit bien de ça ! il s'agit d'attendre l'esclavage de l'aumône matrimoniale, ou d'aller au-devant de l'éternelle liberté !

LE DUC.

C'est-à-dire que tu espères mourir ? Pourquoi donc ça ?

URBAIN.

Ah ! mon ami, je le sens, je sens qu'en moi, morte la passion, morte la vie !...

LE DUC.

Ah ! bien, oui ! la passion ! voilà une chose qui ne meurt pas, par exemple ! Allons ! allons ! je suis l'ainé, j'ai de l'expérience, tu peux me croire. Retiens bien ceci : c'est que tu es trop découragé pour n'être pas tout près de renaître, et que bientôt tu diras avec moi : L'amour est mort, vive l'amour !



ACTE TROISIÈME

Au château de Séval. — Grande pièce, style Louis XV. — Grande porte au fond, donnant sur une antichambre qui ouvre sur un jardin. — Porte au fond à gauche ouvrant sur une galerie. — Porte au fond à droite allant chez le marquis. — Grandes croisées latérales, premier plan, droite et gauche. — Bibliothèque dans les panneaux. — Canapé à droite. — Grand bureau à gauche. — Fauteuils, chaises. — Un jeu d'échecs sur une console à gauche, près de la croisée. — Console à droite, en regard, sur laquelle il y a un plateau, verre d'eau, carafe, petit flacon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, LE DUC.

Caroline examine des livres qui sont sur les rayons et prend des notes sur un carnet à main, puis revient écrire sur un registre qui est sur le bureau à gauche. — Le duc entre par le fond, tenant un journal; il fume et vient se jeter sur le canapé à droite.

LE DUC.

Ouf! (Voyant Caroline.) Ah! pardon, mademoiselle de Saint-Geneix, je viens fumer ici, moi... Je ne vous voyais pas!

CAROLINE, qui vient de s'asseoir près du bureau.

Fumez, fumez, monsieur le duc.

LE DUC.

Non, mon cigare ne vaut rien. (Il le jette par la croisée à droite et revient s'appuyer sur le dos de la chaise de Caroline.) Est-ce que je vous dérange?

CAROLINE, se levant et remontant au fond à droite.

Pas du tout, monsieur le duc.

LE DUC, la suivant.

Vous m'appellerez donc toujours monsieur le duc?... A la campagne!

CAROLINE.

Comment vous appellerais-je?

LE DUC.

Dame! je ne sais pas, moi!... Monsieur... monsieur...

CAROLINE, retournant au bureau.

Ne cherchez pas, vous ne trouverez rien; à Séval comme à Paris, vous êtes monsieur le duc. (Elle remonte à gauche.)

LE DUC.

C'est juste, au fait! (Il va près d'elle.) C'est bien gentil, la campagne, n'est-ce pas?

CAROLINE.

C'est ravissant; vous ne profitez pas de cette belle soirée? (Elle va pour s'asseoir au bureau, elle y trouve le duc assis.)

LE DUC.

Non, il fait trop chaud, et puis le soleil vous crève les yeux. Vous autres femmes, vous avez des ombrelles; nous, on nous les fait porter... à l'ombre. Or, comme ça ne m'amuse pas de servir de page à madame d'Arglade, je venais... (Il lui ôte des mains le registre qu'elle consulte, et l'attire à lui, en posant les coudes dessus.) Nous a-t-elle fabriqué assez d'histoires pendant le dîner!

CAROLINE.

Fabriqué?... Non! Léonie a une qualité à laquelle madame votre mère rend justice; elle ne ment jamais.

LE DUC.

C'est vrai! (Caroline remonte au fond à droite.) Seulement, quand elle a bien constaté l'innocence des gens, il n'y a plus qu'une opinion sur leur compte.

CAROLINE.

Laquelle?

LE DUC.

C'est qu'ils méritent la corde.

CAROLINE.

Ah ! elle a peut-être le jugement faux, mais elle a le cœur sincère !

LE DUC, se levant.

Sincère, sincère !... mais les bons crocodiles aussi ont le cœur sincère ! (Voyant que Caroline ne l'écoute pas, il va s'asseoir sur le canapé.) Mademoiselle de Saint-Geneix !

CAROLINE.

Monsieur le duc ?

LE DUC

Comme vous voilà absorbée ! Vous travaillez comme ça en sortant de dîner ? Vous ne vous reposez donc jamais ? Vous avez un courage... agaçant !

CAROLINE, gaiement, s'approchant du duc.

Voyons, vous vouliez faire un léger somme ici, monsieur le duc, et mon bruit vous dérange ? Mais c'est le dernier jour ; demain, l'inventaire sera fini, et vous ne serez plus importuné de ma présence aux heures de la sieste.

LE DUC, se levant vivement.

Ah ! ça veut dire : « Vous êtes étendu là sur le canapé, tandis que, moi, je suis debout. »

CAROLINE, allant s'asseoir à gauche.

Je n'y pensais pas du tout !

SCÈNE II.

CAROLINE, LE DUC, URBAIN.

URBAIN, entrant par la droite, et jouant la surprise.

Tiens ! tu es là ?

LE DUC.

Oui, je suis certaine personne dont il ne faut pas dire de mal devant mademoiselle de Saint-Geneix.

URBAIN, sèchement, en passant près de Caroline.

Ah! mademoiselle ne veut pas ?...

CAROLINE, souriant.

Mademoiselle veut user du seul droit qu'elle s'arroge ici : le droit de se taire.

LE DUC, à Urbain.

Ça, c'est pour toi ! nous ne serons pas jaloux. (Urbain remonte à droite et prend un livre.) Est-ce que tu ne trouves pas que mademoiselle de Saint-Geneix nous traite fort durement tous les deux ? Je le dirai à maman, qui veut que nous vivions comme frère et sœur. (Il se rejette sur le canapé.)

URBAIN, passant à l'extrême gauche, montrant un livre à Caroline.

Il faut mettre aussi celui-là sur la liste, mademoiselle de Saint-Geneix ; c'est un ouvrage de prix, presque unique.

CAROLINE.

Non, monsieur le marquis ; vous ne pouvez pas vous en passer.

URBAIN, froidement.

Pardonnez-moi.

LE DUC, agité.

Ah !

URBAIN, s'approchant du duc.

Qu'est-ce que tu as ?

LE DUC.

Je n'ai rien, j'enrage ! (Il remonte.)

URBAIN, passant à l'extrême droite.

Tu me parlais ?... Dame ! que veux-tu ? c'est très-ennuyeux, les gens occupés !

LE DUC, descendant.

Ce n'est pas ça. Je suis outré que tu envoies tes livres à Paris.

URBAIN.

Qu'est-ce que ça te fait ?

LE DUC.

Belle demande ! comme si je ne savais pas que c'est pour les vendre !

URBAIN.

Mais non !

LE DUC.

Mais si ! C'est une liquidation générale, complète ! Un de ces jours, tu vendras ton château, le seul luxe que tu puisses encore offrir à notre mère !

URBAIN.

Ma mère est comme toi, elle n'aime pas la campagne.

LE DUC.

Mais tu l'aimes, toi ! mademoiselle de Saint-Geneix l'aime aussi, et je l'aime avec vous trois. Tout ça, à cause de moi ! C'est affreux d'assister à ce désastre dont je suis la cause !

URBAIN.

Tu es fou ! tu es dans tes humeurs noires. Monte donc à cheval, ça te distraira.

LE DUC.

Je n'ai plus de chevaux.

URBAIN.

C'est vrai, tu les as prêtés à Defresnes.

LE DUC.

Je les ai vendus.

URBAIN.

Pourquoi donc ça ?

LE DUC.

Parbleu ! parce que tu vends tes livres.

URBAIN.

Eh bien... prenons-en notre parti. Faisons chacun notre petit sacrifice et rions-en ! Ma mère est calme ; mademoiselle de Saint-Geneix se résigne à être son factotum ; moi, j'ai un surcroît d'occupations, cela m'est bon ; toi...

LE DUC.

Oui, moi, je vous regarderai, quand je devrais vous épargner de la peine ! Voyons, donnez-moi quelque chose à faire. (Caroline remonte au fond à gauche. — Urbain se jette sur le canapé.) Mademoiselle de Saint-Geneix, employez-moi donc. (Il remonte près d'elle.)

CAROLINE.

Voulez-vous me dire si l'édition du dictionnaire de Bayle est complète ? Là ! sur le sixième rayon du haut ; comptez les volumes.

LE DUC, montant sur une chaise.

C'est bien haut, ça doit être complet. (Il compte.) Vingt-trois volumes ! (Il descend.) Hein ! je ne suis pas long, moi ?

CAROLINE, riant.

Oh ! c'est trop complet !

LE DUC, remontant sur sa chaise.

Tiens, c'est vrai, il n'y en a que seize. J'ai compté deux ouvrages pour un. C'est la faute de la relieur. (Il descend.) Joli début !... Et puis ?...

URBAIN.

Inutile ! reste donc tranquille.

LE DUC

Je ne suis bon à rien, alors ?

CAROLINE.

Si fait. Vous êtes chargé, vous, de rendre votre mère gaie, de la maintenir courageuse, et, comme cela se reflète sur tout le monde, c'est donc très-bon et très-utile.

LE DUC.

Parlez, parlez encore...

CAROLINE, s'asseyant au bureau.

C'est tout.

LE DUC.

C'est dommage ! vous êtes joliment bonne, vous, quand vous voulez ! (Allant près d'Urbain.) N'est-ce pas qu'elle sait dire des choses... Et comme elle est jolie ! (Caroline se lève et remonte.)

URBAIN.

Tu rêves! elle n'est pas jolie!

LE DUC.

Tu as raison; elle est belle! Quelle physionomie, quel charme! et cet air de candeur intelligente... Ah! c'est une femme délicieuse!

URBAIN.

Plus bas, donc!

LE DUC.

Ah! bien, oui! elle n'entend rien; elle ne comprendrait pas, d'ailleurs! Elle n'a pas un grain de coquetterie; c'est la seule femme comme ça!

URBAIN.

Tu as dit ça de tant d'autres!

CAROLINE, à gauche.

J'ai réservé les Raffet pour madame la marquise.

URBAIN.

Non, ma mère préfère les dessins que lui fait mon frère.

CAROLINE, ingénument.

Vraiment?

LE DUC.

Vraiment! Alors, ma mère ne s'y connaît pas?

CAROLINE.

Je n'ai pas dit cela, monsieur le duc.

LE DUC.

Est-ce que vous les avez vus, mes dessins? (Il va en prendre un dans un portefeuille placé sur le guéridon à droite.)

CAROLINE.

Je ne me suis pas permis de les regarder.

LE DUC, le lui montrant.

Celui-ci.

CAROLINE.

Un paysage! C'est très-gentil.

LE DUC.

Vous trouvez ?

CAROLINE.

Oui ; mais vous auriez dû y mettre un petit bateau.

LE DUC.

Où donc ?

CAROLINE.

Là, sur la rivière qui fuit au milieu des arbres.

LE DUC.

Ce n'est pas une rivière, c'est une allée.

CAROLINE.

C'est dommage ; ça a bien l'air d'une rivière.

LE DUC.

Ah ! (En reportant son dessin.) Mais j'en ai d'autres avec des bateaux. (Caroline s'éloigne à gauche.) Vous n'en voulez pas?... C'est jugé!... (A Urbain.) Vas-tu enfin à Dunières, ce soir ? Tu as encore un cheval, toi !

URBAIN, se levant.

Il est boiteux. (Il passe au milieu.)

LE DUC.

C'est de ne rien faire.

URBAIN.

Prends-le, et vas-y à ma place. (Caroline va fermer la porte à droite.)

LE DUC.

Encore ? Si je rends toujours les visites que tu dois, ça ne fera pas marcher... Je ne comprends pas ton indécision devant le mariage.

URBAIN.

Je croyais que tu la partageais, puisque... (Il s'éloigne à gauche.)

LE DUC.

Moi ? Ça dépend, je suis capable de tout, même de me marier

par amour, et d'être fidèle à ma femme, qui sait?... Mademoiselle de Saint-Genex ?

CAROLINE, au fond à droite.

Monsieur le duc ?

LE DUC.

Venez donc causer avec nous !

CAROLINE.

Un moment, je termine... (Le duc va la chercher et l'amène au milieu.)
Vous me demandiez?...

URBAIN.

Mon frère parlait mariage, ça ne vous intéresse guère ?

LE DUC.

Pourquoi ça ? Est-ce que vous avez fait le serment... ?

CAROLINE.

Il ne s'agit pas de moi, je présume ?

LE DUC.

Non ; mais... puisque nous parlions en général... quelle est votre opinion sur le mariage ?

CAROLINE.

Je dis qu'il faut se marier.

URBAIN.

Oui, mademoiselle de Saint-Genex a des théories là-dessus.

LE DUC.

Alors, elle compte se marier aussi ?

CAROLINE.

Oh ! moi, c'est différent ; je ne suis pas libre. (Elle veut se retirer.)

LE DUC, la retenant.

Tiens ! pourquoi donc ça ? Vous avez des engagements?...

CAROLINE.

Pis que cela ; j'ai des liens. J'ai quatre enfants.

LE DUC, riant.

Déjà?

CAROLINE.

Et quand je dis quatre... j'en ai cinq; car leur mère, bien qu'elle soit mon aînée, est mon enfant aussi. Or, si j'étais mariée, ce serait pour rassembler ma couvée autour de moi; voyez-vous d'ici l'heureux mortel chargé de nourrir et de soigner tout cela?

LE DUC.

Mais, en ne vous mariant pas, vous êtes séparée de cette chère couvée, et je ne vois pas ce que vous y gagnez.

URBAIN, à Caroline.

Que répondez-vous?

CAROLINE.

Vous voulez que je parle encore de moi? Ce n'est guère intéressant!

LE DUC.

Si fait!

CAROLINE.

Eh bien, mon rêve, c'est d'amasser quelque chose pour le plus jeune de mes neveux; les autres seront casés dans quelques années; mais le dernier, le plus faible... Ah! si vous le connaissiez! Un amour! Si doux, si caressant, si drôle! (Elle rentre ses larmes.) Mais non, les hommes ne comprennent pas ça, qu'un enfant remplisse tout le cœur et toute la vie d'une femme! ils n'y croient pas.

URBAIN, ému.

Pardonnez-moi, mademoiselle de Saint-Geneix; je comprends cela, moi! (Caroline passe à droite.)

LE DUC.

Alors, tu encourages mademoiselle de Saint-Geneix à ne pas vouloir se marier?

URBAIN, bas.

Nous sommes indiscrets; nous avons rouvert une blessure, c'est mal! Allons, viens-tu chez moi?

LE DUC, de même.

Non pas, elle est émue, je veux lui parler.

URBAIN.

De quoi donc ?

LE DUC.

Tu vas voir !... Mademoiselle de Saint-Genex !... après ce que vous venez de dire...

URBAIN, avec autorité.

Mademoiselle de Saint-Genex, avez-vous eu l'obligeance de faire les comptes du mois ?

CAROLINE.

Pas tout à fait, monsieur le marquis; les voulez-vous ?

URBAIN.

Il les faudrait ce soir.

LE DUC.

Mais non ! demain !

CAROLINE, passant au milieu.

Non, tout de suite. Je vais les rassembler et vous les apporter, monsieur le marquis. (Elle sort par la galerie à gauche.)

SCÈNE III.

LE DUC, URBAIN, sur le canapé.

LE DUC.

Tu lui donnes des ordres comme à un domestique, ma parole d'honneur !

URBAIN.

Je ne donne jamais d'ordres !

LE DUC.

Appelle ça comme tu voudras, c'est désobligeant pour moi, ce que tu viens de faire.

URBAIN.

Dans quel sens ?

LE DUC.

Dans ce sens que le moment était venu, et qu'il me semblait bon pour lui dire tout haut...

URBAIN.

Quoi ?

LE DUC.

Eh ! ce que je te disais tout bas : qu'elle est adorable !

URBAIN.

Penses-tu à ce que tu dis là ?

LE DUC.

Je crois bien ! Mais tu ne la vois donc pas, mon cher ? Pas de faux cheveux, pas de poudre de riz... Une femme nature ! comme c'est rare ! un esprit, une grâce, une... Ah !

URBAIN.

Te voilà amoureux fou ?

LE DUC.

Je ne sais pas, mais je dois l'être, car je suis d'un bête !...

URBAIN.

Et la parole que tu as donnée à notre mère ?

LE DUC.

Je ne lui ai pas donné ma parole d'être aveugle. Mademoiselle de Saint-Genèix me plait, elle me tourne la tête, elle m'enthousiasme ! ça n'est pas ma faute. Je sens qu'elle a plus d'esprit que moi, et ça m'enchanté de subir sa supériorité ; qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

URBAIN.

Alors... c'est un mariage que tu allais lui proposer tout à l'heure ?

LE DUC.

Oui ; mais j'ai été si maladroit !... elle n'aura pas compris.

URBAIN, se levant.

Elle se dit, je présume, que notre mère s'opposerait...

LE DUC, passant à droite.

Laisse-moi donc! ma mère ne fonde plus sur moi aucune espérance de gloire et de fortune. C'est toi, quoi que tu en dises, qui satisferas son ambition par le grand mariage. Ah! c'est comme ça; tu t'y décideras, c'est ton devoir! Te voilà passé chef de famille, mon cher Urbain; tu deviens l'ainé, l'espoir et l'avenir de notre maison. Moi, je fais oublier mes turpitudes en disparaissant de la scène du monde; je me marie humblement, et je fais une bonne fin dont tout l'honneur te reviendra.

URBAIN.

A moi ?

LE DUC.

Oui, ingrat! sans toi, je serais encore sous mon arbre, rêvant à des péronnelles, et attrapant des rhumatismes! Songe donc, quelle différence à présent! une chaumière et un cœur! car j'aurai une chaumière, à deux pas d'ici, au bout du parc. J'ai le moyen de vivre en paysan. Je me ferai peut-être laboureur, moi, je ne sais pas; si c'est amusant! ça ne doit pas être bien difficile. En un mot, je deviens un sage; aussi, quand tu auras besoin d'un conseil, j'espère que tu viendras me trouver.

URBAIN.

C'est charmant! Alors, tu es sûr de plaire à mademoiselle de Saint-Genex ?

LE DUC.

Parbleu! Je vas être si aimable! D'ailleurs, je compte sur toi pour lui inspirer une grande confiance en moi.

URBAIN.

D'ici à un quart d'heure ?

LE DUC.

Il y a trois mois qu'elle nous connaît. Le monde a été fait en sept jours; c'était bien plus compliqué.

URBAIN.

Il ne t'en faudra pas tant pour changer d'avis.

LE DUC.

Je ne changerai plus d'avis.

URBAIN.

Jamais ?

LE DUC.

Jamais!... jamais!... On ne peut pas répondre à ça! Tu me poses des questions... Enfin, me voilà fixé pour un bon bout de temps.

URBAIN.

Eh bien, il faut commencer par en parler à notre mère!

LE DUC.

Non pas, non pas! elle n'entend rien aux préliminaires; elle y met trop de solennité; c'est ce qui fait que ton mariage n'avance pas; moi, je veux que le mien marche à la vapeur. Je commence par plaire à Caroline; dès qu'elle m'aimera, je te préviens, et c'est toi qui seras chargé de lui dire: « Mademoiselle de Saint-Geneix, vous aimez la campagne, la vie simple; voulez-vous être duchesse, simplement, à la campagne? » Ce n'est pas plus malin que ça.

URBAIN, remontant à droite.

Allons! que Dieu protège mademoiselle de Saint-Geneix!

LE DUC, passant à gauche.

Tu doutes de moi? C'est absurde!

PIERRE, entrant par le fond.

Madame la marquise fait savoir à M. le duc et à M. le marquis que M. le comte de Dunières vient d'arriver. (Il reste au fond.)

LE DUC.

Diable! il n'y aura pas moyen ce soir.

URBAIN.

Tant mieux! la nuit porte conseil!

LE DUC.

Mais, si elle ne me conseille pas ce que je veux faire?... Viens-tu ?

URBAIN.

Voir Dunières ? Oui, je te suis.

LE DUC. .

Dépêche-toi. (A Pierre.) Au jardin ?

PIERRE.

Au salon, monsieur le duc. (Le duc sort par le fond.)

URBAIN.

Pierre, j'avais prié mademoiselle de Saint-Geneix... (Caroline entre par la galerie. — Pierre sort par le fond.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, URBAIN.

CAROLINE.

Voici les comptes, monsieur le marquis. (Elle les pose sur la table et va pour sortir.)

URBAIN.

Merci, mademoiselle; voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

CAROLINE.

Oui, monsieur le marquis.

URBAIN.

Vous parliez tout à l'heure de projets... Vous ne songez pas à quitter ma mère ?

CAROLINE.

Prochainement... non ! à moins que...

URBAIN.

À moins que ?...

CAROLINE.

A moins qu'elle ne se lasse de mes soins... ou qu'on ne les juge plus nécessaires.

URBAIN.

Ou que quelque chose... quelqu'un autour d'elle ne vienne à vous rendre la situation déplaisante à vous-même ?

CAROLINE, descendant en scène.

Certainement ! mais, jusqu'ici, tout le monde est bon pour moi :

URBAIN.

Excepté moi... peut-être ?

CAROLINE.

Je ne m'aperçois pas...

URBAIN.

Mon frère est certainement plus aimable et vous inspire plus de confiance...

CAROLINE.

J'ai confiance en tout le monde, monsieur le marquis ; je n'ai pas de secrets.

URBAIN.

Si vous en aviez pourtant ?

CAROLINE.

Je n'en aurai pas.

URBAIN.

Mais si... malgré vous, on vous en confiait un ?

CAROLINE.

Je le garderais.

URBAIN.

Pour vous seule ?

CAROLINE.

Oui, monsieur le marquis.

URBAIN.

Enfin... si cela vous concernait en quelque sorte... et vous faisait regretter d'être venue ici ?

CAROLINE.

Je m'en irais.

URBAIN.

Sans rien dire à ma mère ?

CAROLINE.

A elle moins qu'à personne je ne voudrais être un sujet de trouble ou de chagrin.

URBAIN.

Mais... à moi ?

CAROLINE.

A vous, monsieur le marquis ?

URBAIN, avec effort.

Oui, voyons ! parlons franchement. Si mon frère, qui est sincère et bon, mais trop prompt et très-étourdi, venait à vous embarrasser par une certaine familiarité...

CAROLINE, passant à droite.

Cela n'arrivera pas, monsieur le marquis ; M. le duc est, je le crois, un galant homme, et je sais qu'il est de bonne compagnie, même dans ses plus grandes gaietés.

URBAIN, animé.

Enfin... sans manquer au respect qu'il vous doit, il pourrait vous créer certaines inquiétudes... certains étonnements, où mon conseil et mon appui vous seraient utiles. Nous avons été plus liés à Paris que nous ne le sommes ici, mademoiselle de Saint-Geneix ! Je me permettais quelquefois de vous consulter, et je me flattais de mériter un jour la même confiance ; ici, les occupations, les affaires... et votre réserve qui semble augmenter pour une cause que je devine peut-être... (Étonnement de Caroline.) Oui, mon frère, à son insu, vous a rendue circonspecte, craintive même, triste quelquefois, si je ne me trompe ! Eh bien, je l'aime, j'ai de l'influence sur lui, il est excellent. Dites-moi franchement ce que vous pensez de ses discours, de ses manières, et je vous jure...

CAROLINE.

Je vous remercie, monsieur le marquis ; mais je vous jure, moi, que je ne veux jamais soulever le plus léger dissentiment, la plus insignifiante discussion entre votre frère et vous. Donc, si j'avais à me plaindre de lui, personne ne le saurait.

URBAIN.

Même s'il vous donnait un grave sujet de plainte ?

CAROLINE.

Vous supposez l'impossible.

URBAIN, emporté.

Supposons l'impossible ! Vous partiriez ?

CAROLINE.

Laissez-moi croire que je dois être le seul juge de ce que j'aurais à faire.

URBAIN.

Très-bien ! mademoiselle de Saint-Geneix, je souhaite que votre prudence soit à la hauteur de votre présomption ! (A part.) Elle l'aime ! (Il entre dans son appartement, à droite.)

SCÈNE V.

PIERRE, CAROLINE.

PIERRE, tenant un cahier et venant par la galerie.

Voilà le relevé du cadastre que mademoiselle cherchait.

CAROLINE, tressaillant.

Merci, Pierre. Portez-le à M. le marquis. (Elle va à la croisée de droite.)

PIERRE.

Mademoiselle est indisposée ?

CAROLINE.

Non, mon ami.

PIERRE.

Mademoiselle a du chagrin ?

CAROLINE.

Ça passera.

PIERRE.

Ce n'est pas M. le duc ?...

CAROLINE.

M. le duc ? Mais c'est un excellent homme !

PIERRE.

Et l'autre ? (Caroline s'assied sur le canapé.) M. le marquis n'est pas toujours bien pour vous ; il vous parle durement.

CAROLINE.

Oh ! il me parle si peu !

PIERRE.

Vous vous déplaidez ici ?

CAROLINE.

Non ! mais quelquefois je pense au passé. C'est si bon d'être chez soi ! On est aimé, respecté, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Les étrangers ne sont pas si indulgents ; ils vous jugent comme ils peuvent, et, s'ils s'ennuient ou s'ils ont de l'humeur, ils s'en prennent à vous sans savoir pourquoi. — Et puis, soi-même, on ne les comprend pas toujours ; on craint de s'intéresser à eux plus qu'ils ne veulent, et, si on y met de la discrétion, ils vous accusent d'ingratitude. Enfin, nous sommes ici pour supporter des contrariétés ! (Elle se lève.)

PIERRE.

Moi, oui. Mais vous n'avez pas été élevée à ça, et, si ça allait trop loin, je vous emmènerais.

CAROLINE.

Toi, Peyraque ?

PIERRE.

Je vous dirais : il le faut !

CAROLINE.

Bien; et tu me conduirais?...

PIERRE.

Chez nous. Ma femme vous trouverait de l'ouvrage; vous l'avez dit, on est toujours mieux chez soi que chez les autres.

CAROLINE.

Et je serais chez moi dans ta maison? (Allant à lui.) Merci, bon cœur! mais il faut que je reste encore ici. (Elle passe à droite.)

PIERRE.

Pourquoi?

CAROLINE.

Je sais que, sans me rien dire, M. de Villemer s'occupe de placer mes neveux au collège. Je veux servir sa mère tant que je pourrai pour m'acquitter.

PIERRE.

Si c'est lui qui vous traite mal, pourtant?

CAROLINE.

Ah!... si je viens, je ne sais pourquoi, à déplaire, j'espère qu'on aura la franchise de me le dire. — Mais porte donc cette note. (Pierre va pour sortir à droite; il voit que Caroline est allée s'asseoir près du bureau et qu'elle sanglote; il revient près d'elle.)

PIERRE.

Mademoiselle Caroline! excusez-moi, je vous appelais comme ça quand vous étiez petite; je ne savais pas beaucoup vous amuser, mais je vous consolais quelquefois. Si ma femme était là, elle vous dirait... Mais je ne sais guère m'expliquer, moi!

CAROLINE, lui tendant la main.

N'importe! parle-moi, mon ami! je n'ai plus de père... je n'ai plus personne au monde pour me conseiller, pour me protéger...

PIERRE.

Ah! je ne suis qu'un domestique, et je ne peux pas vous défendre! Mais, en pensant à vos parents qui étaient si fiers, si

respectés... Vous ne devez pas souffrir qu'on vous rende malheureuse. Personne n'a ce droit-là, entendez-vous ? personne ! Un homme qui ne peut pas vous épouser ne doit pas seulement vous regarder, et... M. le marquis vous regarde trop.

CAROLINE, vivement et se levant.

Ne dis pas cela ! Tu te trompes !

PIERRE, sévèrement.

Et vous, vous cherchez à vous tromper vous-même... Ça ne vaut rien.

CAROLINE, retombant sur la chaise en sanglotant.

Pierre... Ah ! que tu me fais de mal !

PIERRE.

Oui, je vois bien ! mais si c'est mon devoir !

CAROLINE, énergiquement.

Eh bien, je connais le mien ; je le remplirai jusqu'au bout. (Elle se lève et passe à droite.) Je verrai avec satisfaction le mariage qui se prépare et j'y travaillerai de toutes mes forces. Tu peux être tranquille, je serai digne de mon père, et, si tu me vois faiblir, gronde-moi, je le veux bien... je t'en prie ! Tiens, donne-moi un verre d'eau. (Pierre va le chercher et le lui présente.)

PIERRE.

Oui, c'est cela, remettez-vous.

CAROLINE.

Merci ! (Elle boit un peu, mouille son mouchoir dont elle essuie ses yeux.) C'est fini, vois !

PIERRE.

Courage, mademoiselle, courage !

CAROLINE.

Oui, mon ami ! (Le duc entre par la galerie, Pierre sort par le fond.)

SCÈNE VI.

LE DUC, DIANE, CAROLINE.

LE DUC.

Chut ! voici mademoiselle de Saintrailles !

DIANE, entrant gaiement.

Me voilà ! (Elle embrasse Caroline.)

CAROLINE.

Vous étiez ici ?

LE DUC.

C'est ça, embrassez-vous et causons sérieusement ! Mademoiselle de Saint-Geneix, nous avons besoin de vous. (A Diane.) Parlez !

DIANE.

Non ! vous d'abord.

LE DUC.

Alors, c'est solennel ! écoutez bien. Mademoiselle Caroline, reconnaissez-vous qu'une jeune fille, belle, bonne, riche et de grande maison, telle que mademoiselle de Saintrailles, ait le droit de vouloir épouser un garçon charmant, vertueux et noblement ruiné, tel enfin que le marquis de Villemer ? Répondez !

CAROLINE.

J'approuve mademoiselle de Saintrailles et je l'estime d'autant plus pour cela.

DIANE.

Vrai ? bien vrai ?

CAROLINE

Aussi vrai que je vous aime.

DIANE, au duc.

Alors, continuez, dites votre opinion aussi.

LE DUC.

Je continue, et mon opinion est que, lorsque par modestie.

par fierté peut-être, le jeune homme ruiné se fait un peu prier : c'est à la jeune fille riche d'insister et de vaincre.

CAROLINE.

Et, pour cela, que puis-je faire ?

LE DUC.

Le voici. J'ai fait prier Urbain d'aller trouver M. de Du-
nières au salon ; il va passer par ici, vous le retenez sous un
prétexte, et moi, j'en trouve un autre pour vous emmener, afin
que, restés seuls, mademoiselle et lui, ils puissent enfin s'expli-
quer franchement.

CAROLINE.

Eh bien, rien de plus simple ; nous allons dire que...

LE DUC.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

CAROLINE.

Moi ? Je n'ai rien.

LE DUC.

Si fait ! vous êtes pâle.

DIANE.

Et elle a les mains glacées !

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Genèix n'est pas forte. (On fait asseoir
Caroline sur le canapé.)

CAROLINE.

Pardonnez-moi, monsieur le duc, je suis très-forte.

LE DUC. à Diane.

Ne la croyez pas ; elle n'est forte que de volonté.

DIANE, à part.

Pauvre fille !

LE DUC.

Elle travaille trop ; elle devrait se promener, se... Ah ! une
idée ! voilà le prétexte !

DIANE.

Voyons !

LE DUC, passant à gauche.

Oui, le voilà trouvé. (A Caroline.) Vous savez monter à cheval ?

CAROLINE.

Fort peu.

LE DUC.

Eh bien, il faut apprendre. Je vais faire seller Jaquot. (Il remonte.)

DIANE.

Qu'est-ce que c'est que ça, Jaquot ?

LE DUC, descendant.

C'est le poney du terroir, la bête du bon Dieu, une chèvre à queue ! (Il remonte.)

CAROLINE, se levant et passant à gauche.

Mais je n'ai pas la moindre envie de faire de l'équitation ce soir. Il va faire nuit.

LE DUC, passant à l'extrême droite.

Mais non, mais non ! Je veux vous faire faire d'un seul coup une sortie adroite et hygiénique. (A Diane, montrant la fenêtre de droite.) Tenez, vous demandiez Jaquot ! le voilà qui revient du pré. (Appelant par la fenêtre.) Eh ! là-bas ! vous autres ! attendez-moi ! (A Diane et Caroline.) Je vais l'habiller, ce fougueux animal, l'entraîner un peu ; je reviens vous chercher, et dans cinq minutes le tour est fait. (Il saute par la fenêtre.)

SCÈNE VII.

CAROLINE, DIANE.

DIANE.

Eh bien !... Quel dommage qu'il soit si enfant ! il est si aimable ! (Le marquis entre de droite.)

CAROLINE.

Voici le marquis !

DIANE, à Urbain, qui se dirige vers la galerie.

Monsieur le marquis!

SCÈNE VIII.

URBAIN, DIANE, CAROLINE.

URBAIN.

Ah! mille pardons... mademoiselle de Saintrailles... Je ne savais pas... M. de Dunières m'a fait demander...

DIANE.

Non, monsieur le marquis, c'est moi. Voulez-vous me donner audience?

URBAIN.

Audience? Le mot est charmant, mademoiselle!

DIANE.

Non, il est bête. C'est la peur d'être indiscrete. (Bas, à Caroline.) Aidez-moi donc, Caroline.

CAROLINE.

Monsieur le marquis, mademoiselle de Saintrailles désire apprendre... la botanique. Elle sait que vous avez des ouvrages et des herbiers. Je lui ai dit que vous les lui prêteriez avec plaisir.

URBAIN.

Voulez-vous emporter tout cela ce soir, mademoiselle?

DIANE.

Non, j'en suis à l'a, b, c! Il faudrait que vous eussiez l'obligance de faire un choix à ma portée.

URBAIN, remontant à droite.

Je vais le faire.

DIANE.

Oh! ce n'est pas si pressé que ça! *

SCÈNE IX.

DIANE, URBAIN, LE DUC, CAROLINE.

LE DUC, venant du fond.

Mademoiselle de Saint-Geneix, Jaquot est sellé! profitez d'un reste de soleil, venez.

URBAIN, à Caroline.

Vous allez monter à cheval?

CAROLINE.

Oui, monsieur le marquis.

URBAIN.

Je ne savais pas... Vous n'y êtes jamais montée, je crois?

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Geneix sait tout faire. D'ailleurs, je suis là.

URBAIN.

Ah! c'est vous le professeur?

LE DUC.

C'est moi.

URBAIN, allant à la croisée de droite.

Mais je ne vois qu'un cheval?

LE DUC.

Sans doute: le tien est boiteux et le mien est vendu! A moins de monter un des percherons de labour! (A Caroline.) Aimez-vous mieux ça? Ça m'est égal à moi, tout me va.

CAROLINE.

Mais... je compte aller seule, monsieur le duc.

URBAIN.

Sans doute, reste donc! tu vas m'aider à choisir des livres pour...

LE DUC.

Plus tard. Je ne veux pas que mademoiselle de Saint-Gençix s'expose seule aux caprices de Jaquot; il en a peut-être! (A Caroline.) Venez, je le conduirai par la bride pour vous faire faire le tour de la pelouse.

URBAIN, avec aigreur.

Je vous conseille plutôt le tour de la garenne.

LE DUC. -

Pourquoi?

URBAIN, se contenant.

C'est plus couvert! et plus agréable.

LE DUC.

Tiens, c'est vrai! (Il sort par le fond avec Caroline.)

SCÈNE X.

DIANE, URBAIN.

DIANE.

Est-ce très-difficile à apprendre, la botanique?

URBAIN, distrait, regardant la croisée.

Oui, c'est charmant!

DIANE, à part.

Comme ça répond bien! (Haut.) Mais pour faire des analyses?

URBAIN.

On vous les donnera toutes faites.

DIANE.

Vous prendrez cette peine?

URBAIN, distrait.

C'est une occasion...

DIANE.

D'être obligé?

URBAIN.

Oui, mademoiselle.

DIANE, s'asseyant à gauche.

Monsieur de Villemer, vous ne m'écoutez pas. (Urbain ferme la croisée.)

URBAIN.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner ?

DIANE.

Oui, de m'écouter.

URBAIN, s'approchant.

J'écoute, mademoiselle.

DIANE.

Monsieur de Villemer, je vous demande un conseil.

URBAIN.

Eh bien, mademoiselle, la botanique appliquée à l'agriculture...

DIANE, se levant et allant s'asseoir sur le canapé à droite.

Encore?... Monsieur de Villemer, je respecte l'agriculture, mais je ne l'aime pas du tout.

URBAIN.

Alors, au point de vue...

DIANE.

Alors, je voudrais vous consulter sur autre chose; par exemple, sur l'emploi de mon temps et de ma volonté, de ma fortune, de mon indépendance et de mon avenir.

URBAIN.

Ah! rien que cela ?

DIANE.

Vous trouvez que c'est beaucoup ?

URBAIN.

Comment donc ! C'est le problème le plus facile à résoudre !

DIANE.

Eh bien, voyons ! en deux mots !

URBAIN.

En deux mots, soit : se méfier.

DIANE.

De soi ou des autres ?

URBAIN.

Des autres et de soi.

DIANE.

Voilà qui me paraît plus difficile que la botanique.

URBAIN.

Beaucoup plus difficile. On se laisse toujours prendre.

DIANE.

Alors, vous êtes soupçonneux, jaloux peut-être ! Vous qui passez pour si bon !

URBAIN.

Réputation usurpée, mademoiselle. Il y a des jours où je me sens vindicatif et méchant.

DIANE.

Vous êtes dans un de ces jours-là ?

URBAIN.

Peut-être.

DIANE, se levant.

Alors, je repasserai un autre jour ; car je n'aime que le dévouement, et je trouve cela très-beau, moi, de faire des heureux !

URBAIN.

Vous croyez cela facile ?

DIANE.

Je dédaigne les choses faciles.

URBAIN.

Vous avez du cœur et du courage ? Prenez garde ! vous souffrirez beaucoup.

DIANE.

Je ferai des ingrats ?

URBAIN.

Oh ! certainement.

DIANE.

Même en donnant ma liberté, ma fortune, ma vie pour sauver quelqu'un ?

URBAIN.

Mademoiselle de Saintrailles, ne donnez tout cela qu'à un homme qui vous aimera passionnément.

DIANE.

Et il ne sera pas ingrat, celui-là ?

URBAIN.

Peut-être que si ; mais du moins il n'aura pas été lâche en acceptant vos sacrifices. (Il s'éloigne un peu à gauche.)

DIANE.

Monsieur de Villemer, je vous remercie de votre franchise ; mais je suis destinée à vivre dans le monde et je ne le vois pas si noir que vous dites. Je me dévouerai, parce que c'est mon rêve, mon idéal, mon poème ; chacun a le sien ! J'ai voulu tout de suite choisir le plus beau. Je ne m'inquiéterai pas de l'avenir ; je suis peut-être une force que Dieu veut employer ! J'irai droit devant moi, j'écouterai parler mon cœur, je guérirai au besoin celui des autres, et je serai heureuse, parce que je veux être bonne. Bonsoir, monsieur de Villemer ; merci pour vos herbiers, je les attends demain.

URBAIN, allant à Diane.

Vous les aurez. Pardonnez-moi de dire des choses tristes, et de vous avoir montré ma misanthropie. Voilà comme on fait le mal... en sachant que c'est le mal !

DIANE.

A la bonne heure, je réponds de votre conversion.

URBAIN, inquiet.

Mais... que voulez-vous donc faire pour cela ?

DIANE.

C'est mon secret; vous ne pouvez pas le deviner, ne cherchez pas. Maintenant, j'ai quelque chose à dire au duc d'Aléria. Croyez-vous qu'il ait été bien loin avec mademoiselle de Saint-Genex?

URBAIN, vivement.

Je vais voir. (Il remonte.)

DIANE.

C'est ça, allez! [A part.] Pauvre jeune homme! il est enchanté de me quitter!

SCÈNE XI.

DUNIÈRES, LA MARQUISE, URBAIN, DIANE.

DUNIÈRES, entrant par la galerie, et voyant sortir Urbain.

Bonjour, mon cher Urbain; tiens, vous étiez là avec ma pupille? Je la cherchais. Eh bien, où courez-vous donc?

URBAIN.

Faire une commission pour elle. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

DUNIÈRES, LA MARQUISE, DIANE.

LA MARQUISE.

Où donc l'envoyez-vous?

DIANE, souriant.

Me ramasser des plantes.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas parlé d'autre chose?

DIANE.

Si fait.

DUNIÈRES.

Eh bien ?

DIANE.

Je vous dirai ça tout à l'heure. (Le duc entre par le fond.) Voici le duc; il ne se fait pas attendre, lui!

SCÈNE XIII.

DUNIÈRES, LA MARQUISE, LE DUC, DIANE.

LE DUC.

Vous m'attendiez donc ?

DIANE.

Votre frère n'a pas pensé à vous le dire ?

LE DUC.

Je ne l'ai pas rencontré.

DIANE.

Vous êtes rentré avec mademoiselle de Saint-Geneix ?

LE DUC.

D'autant plus vite rentré que je ne suis pas sorti du tout.

DIANE.

Et elle ?

LE DUC.

Elle est sortie dans le parc avec Pierre.

DIANE.

Pierre ?

LE DUC.

Son père nourricier.

DIANE.

Ah! je sais. Caroline m'a conté ça. Un homme très-dévoué.

LA MARQUISE.

Parfait.

DIANE.

Exquis, je l'aime !

LE DUC.

Ah ! vous l'aimez ?

DIANE.

C'est mon idée.

DUNIÈRES.

Que dit-elle donc ? à quoi songe-t-elle ?

DIANE, passant près de la marquise.

Ah ! vous savez, les petites filles, ça a toute sorte de papillons dans la cervelle ! (Gravement.) Mais il ne s'agit pas de papillons ! (Au duc.) Je veux causer avec vous.

DUNIÈRES.

Allons, bon ! voilà autre chose !

DIANE, au duc.

Et avec vous seul ; c'est très-amusant, le tête-à-tête.

DUNIÈRES, passant près de Diane.

Avec le duc ? Ah ! mais, non.

LE DUC.

Eh bien, qu'est-ce que ça vous fait ? mon frère ou moi, n'est-ce pas la même chose ?

DUNIÈRES.

Ce n'est pas du tout la même chose.

DIANE, au duc.

Papa Dunières a raison. Je veux causer avec vous, et je ne veux pas qu'on entende.

LA MARQUISE, à Dunières.

Eh bien, mon ami, allons-nous-en !

DUNIÈRES.

Mais non, mais non !

DIANE.

Mais on n'est pas forcé de s'en aller. (A Dunières.) Vous n'écoutez pas ?

DUNIÈRES.

Si fait !

LA MARQUISE.

Du tout. Nous allons faire une partie d'échecs, ça vous absorbera. (Bas, à Dunières.) Et vous ferez semblant de jouer. (Elle va placer le jeu sur le bureau.)

DUNIÈRES, allant au bureau.

Puisque vous le voulez, marquise, et que madame de Dunières n'en saura rien... (Il s'assied vis-à-vis de la marquise, à gauche.)

LE DUC, à Diane.

Eh bien, cette confiance ?

DIANE.

Ai-je dit que ce serait une confiance ?

LE DUC.

Je croyais.

DIANE, l'emmenant à l'extrême droite.

Soit. Eh bien, j'aime véritablement votre frère.

LE DUC.

Et vous avez joliment raison !

DIANE.

Vous trouvez ?

LE DUC.

Certes !

DIANE.

Comme vous dites ça sérieusement !

LE DUC.

Oh ! mais oui ! je suis très-sérieux, moi, quand je m'y mets !

DIANE.

Et vous vous y mettez souvent ?

LE DUC.

Toutes les fois qu'il s'agit d'Urbain.

DIANE.

Donc, vous m'approuvez de choisir votre frère ?

LE DUC.

Je vous approuve et je vous admire.

DIANE.

Eh bien, et vous qui l'admirez aussi ?

LE DUC.

Oh ! moi, je n'y ai pas de mérite. Je ne peux pas faire autrement ! vous le devinez, vous, et moi, je le connais.

DIANE.

Alors, si je ne le plaçais pas d'emblée au-dessus de vous et de tous les autres hommes, je n'aurais pas le sens commun ? Écoutez pourtant.

DUNIÈRES.

J'écoute !

LE DUC.

Ah ! Dunières !...

LA MARQUISE, bas, à Dunières.

Taisez-vous donc ! J'écoute aussi !

DIANE, au duc.

Il m'a dit une chose qui me donne à réfléchir : « N'épousez jamais qu'un homme qui vous aimera passionnément ! » Ça veut peut-être dire : « Moi, je ne vous aime pas du tout. »

LE DUC.

Ou bien : « J'attends que la passion vienne vaincre la fierté. »

DIANE.

Pourtant, dans les romans de chevalerie...

LE DUC.

Oh ! dans les romans de chevalerie, toutes les dames ont pour marraines des fées, qui font qu'on les aime à première vue ; au lieu que, dans le triste monde où nous vivons, il faut que la femme trouve en elle-même la puissance de son charme. La vôtre est réelle et de bon aloi ; exercez-la. Devant un cœur jeune

et généreux, ayez confiance; et, comme vous ne ferez cet essai-là qu'une fois en votre vie, faites-le à coup sûr, mon frère en est digne.

DUNIÈRES, entraîné.

Très-bien!

DIANE.

Ah! vous écoutiez? C'est très-mal!

DUNIÈRES.

C'est possible; mais ce qu'il a dit, c'est très-bien! (Il se lève et va au duc.) Duc, vous êtes un homme charmant!

LE DUC.

Quand je vous le disais!

DUNIÈRES, à Diane.

Sur ce, allons-nous-en; on n'y voit plus, et la partie d'échecs s'en est ressentie. (Pierre entre avec une lampe allumée, qu'il pose sur la table.)

DIANE.

Ah! mademoiselle de Saint-Geneix est rentrée?

PIERRE.

Oui, mademoiselle. (Il va fermer la croisée de droite et sort par le fond.)

DUNIÈRES.

Allons, partons!

DIANE.

Mais attendez que je me résume. (Au duc.) Si vous alliez demander la voiture, vous?

LE DUC.

C'est-à-dire que vous n'avez plus besoin de moi ici. (Il remonte et revient.) Faut-il atteler les chevaux moi-même?

DIANE.

Cela n'est pas nécessaire; ils sont si raisonnables, qu'ils s'attellent tout seuls. (Le duc sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, DIANE, DUNIÈRES,
puis LE DUC et URBAIN.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon bel ange, ce grand résumé ?

DIANE.

Eh bien, je vous le dirai demain. Il faut que je cause ce soir avec ma marraine.

DUNIÈRES.

Ah ! vous n'êtes pas fixée ?

DIANE.

Je suis fixée sur une chose : c'est que voici la meilleure des mères, et que je veux être la fille de cette mère-là.

LA MARQUISE, l'embrassant.

Ah ! ma chère Diane ! (Le marquis entre par le fond.)

DIANE, bas.

Silence ! Jusqu'à demain.

URBAIN.

Vous partez ?

DUNIÈRES.

Oui. D'où venez-vous donc, tout essoufflé ?

URBAIN.

Pour obéir à mademoiselle, je cherchais mon frère. J'ai suivi la trace de deux chevaux ; mais... (Il se dirige vers l'extrême droite.)

DIANE.

Mais vous ne l'avez pas trouvé ? Ça ne fait rien.

LE DUC, venant par la galerie.

La voiture de mademoiselle de Saintrailles est prête.

DIANE.

Bonsoir, monsieur le marquis !

DUNIÈRES, à la marquise.

Ne nous reconduisez pas.

LA MARQUISE.

Si fait, si fait ! Venez, Gaétan ?

URBAIN.

Pardon, ma mère, j'aurais deux mots à dire à mon frère...

(Diane, la marquise et Dunières sortent par la galerie au fond à gauche.)

SCÈNE XV.

LE DUC, URBAIN.

LE DUC.

Avant d'écouter ce que tu veux me dire, laisse-moi te complimenter...

URBAIN.

Tout à l'heure ; dites-moi d'abord...

LE DUC.

Dites ? Ah çà ! c'est la seconde fois ce soir ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?

URBAIN.

Il y a que je voudrais être fixé sur vos résolutions à l'égard de mademoiselle de Saint-Geneix. Si nous devons continuer à vivre en famille, cette personne doit porter votre nom ; ni ma mère, ni ma femme ne peuvent demeurer sous le même toit que votre... conquête.

LE DUC.

Tu n'as pas osé dire ma maîtresse ; je te remercie pour mademoiselle de Saint-Geneix de ce ménagement ! En vérité, frère, tu es fou !

URBAIN.

C'est possible, mais il me faut une solution. En me mariant seul, je deviens chef de famille, vous l'avez dit. Mariez-vous aussi pour garder vos droits d'aînesse dans l'estime publique.

LE DUC.

Comme tu y vas ! Il faut que je me marie comme ça, demain, avant seulement de savoir si je plais ?

URBAIN.

Je ne suis pas dupe de cette mauvaise plaisanterie.

LE DUC.

Une plaisanterie ?... Je n'y suis pas.

URBAIN.

Pardon, vous me comprenez parfaitement.

LE DUC.

Quand je dis non ?

URBAIN.

Je vous dis que si !

LE DUC.

Alors, c'est un démenti que tu me donnes ?

URBAIN.

Prenez-le comme il vous plaira.

LE DUC, passant à droite.

Voyons, nous battons la campagne. Vous me forcez de voir ce que je ne croyais pas, vous êtes jaloux !

URBAIN.

Jaloux de vous ?

LE DUC.

Oui, jaloux de moi. Vous êtes amoureux de mademoiselle de Saint-Genèix, beaucoup plus amoureux que moi, peut-être. (Il s'assied sur le canapé.)

URBAIN.

Ce ne serait peut-être pas difficile ! Celle-là ou une autre, que vous importe, à vous homme de plaisirs faciles et d'amusements variés ! Vous m'aimez tant d'ailleurs ! vous êtes si généreux, si dévoué... et si bon prince ! Si je l'exigeais, vous me céderiez vos droits ; vous y tenez si peu ! A quoi pouvez-vous tenir, vous qui avez si gaiement ruiné votre mère, et qui, pour

la dédommager, avez entrepris, toujours gaiement ! de rendre son intérieur scandaleux et ridicule ? Ah ! l'aimable dépravé que vous êtes ! Mais tout cela est sans conséquence, et mon indignation est risible !... Ce n'est pas vous, c'est moi qui suis amoureux, et dès lors... Ah ! tenez, elle est effroyable, votre générosité de libertin ! elle fait tomber dans la fange tout ce qui vous approche... vos projets, vos désirs, vos regards même souillent une femme, et, si j'avais aimé celle dont nous parlons, je ne l'aimerais plus, du moment qu'elle a subi l'outrage de vos pensées ! (Il fait nuit noire à l'extérieur.)

LE DUC, se levant.

Ah ! c'en est trop, à la fin, et vous lasseriez la patience d'un bœuf ! Allez au diable, monsieur le pédant ! Vous voilà bien, vous autres hypocrites de vertu ! vous êtes des saints et nous sommes des misérables, n'est-ce pas ? Eh bien, ces misérables sont moins nuisibles que vous ! ils gaspillent l'argent des autres, c'est vrai ! mais ils donnent leur âme, ils donneraient au besoin leur vie en échange d'un bienfait. Ils aiment, ils sentent, ils vivent ! et c'est pour cela qu'ils peuvent prétendre à être aimés, tandis que, vous autres, vous voulez être prévenus, devinés, adorés comme des dieux. Et quand une femme ne fait pas attention à vous, elle devient l'objet de vos soupçons, de votre haine ! Oui, vous haïssez Caroline, et ce ne sont pas mes regards et mes pensées qui la souillent, ce sont vos paroles qui la flétrissent ! Pourquoi ? Parce qu'elle bâille avec vous et qu'elle rit avec moi ! il n'en faut pas davantage pour que vous parliez de la chasser honteusement de votre maison !... mais j'y suis, moi, dans votre maison !... Ah ! que ne puis-je, en la quittant, vous jeter vos dons à la figure ! Mais il me reste quelque chose ; vous m'avez sauvé un débris que je me faisais une joie de consacrer à ma mère en vivant ici. Gardez ce mérite pour vous seul, je ne veux plus rien de vous. Je me ferai ouvrier, mendiant, laquais... oui, laquais, plutôt que de subir un jour de plus la honte et le dégoût d'être votre obligé ! (Il sort par le fond en jetant la porte derrière lui avec violence.)

SCÈNE XVI.

URBAIN, seul.

Ah ! c'est affreux !... mon frère !... Où suis-je ? (Il remonte.)
 Je ne vois plus... Mon fils !... (Il s'appuie sur le dos du canapé.)
 Vais-je mourir ?... J'étouffe ! (Il veut ouvrir la croisée.) Je ne peux
 pas !... De l'air, mon Dieu, de l'air ! (D'un coup de poing, il brise une
 vitre et tombe évanoui près du canapé. On entend les pas précipités de Caroline
 qui vient par la galerie.)

SCÈNE XVII.

CAROLINE, URBAIN, évanoui.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc ?... Qui a crié ?... Ce bruit !... C'est bien ici !
 (Elle voit Urbain étendu.) Lui ! (Elle le relève énergiquement et le couche sur
 le canapé ; elle lui ôte sa cravate.) Mon Dieu ! mon Dieu ! du sang !
 (Elle lui étanche la main avec son mouchoir.)

SCÈNE XVIII.

LE DUC, CAROLINE, URBAIN.

LE DUC, entrant par le fond.

Voyons, frère, c'est absurde !... (Voyant Urbain.) Mon frère !...
 Urbain !... (Il va à la tête du canapé.) J'ai eu tort, pardonne-moi !
 pardonne-moi !... Urbain ! (Effrayé, à Caroline.) Est-ce que... ?

CAROLINE.

Non, non, évanoui seulement !... De l'air ! Ouvrez la fenêtre
 toute grande ! Vite !... donnez-moi de l'eau... La !... ouvrez-moi
 ce flacon !

LE DUC, obéissant rapidement.

Mais ce sang ?

CAROLINE, pansant la main blessée.

Ce n'est rien, une coupure.

LE DUC.

Que faire ? mon Dieu, que faire ?

CAROLINE.

Rien pour le moment, le médecin dira ensuite...

LE DUC.

Le médecin ? Je cours le chercher ! (Il remonte.)

CAROLINE.

C'est cela, courez !

LE DUC.

Mais c'est loin, pas de chevaux, j'irai à pied... Pendant ce temps-là...

CAROLINE.

Je réponds de tout, je reste !... Le cœur bat mieux... il respire !...

LE DUC.

Et si ma mère apprend...

CAROLINE.

Qu'elle ne sache rien !

LE DUC.

Elle va vous demander !

CAROLINE.

Passez chez elle, ayez du sang-froid. Dites-lui que je suis fatiguée.

LE DUC.

On peut compter sur Pierre, je vais vous l'envoyer.

CAROLINE.

Oui, envoyez-le-moi.

LE DUC.

Mais vous, vous serez brisée!

CAROLINE.

Ne craignez rien.

LE DUC.

Ah! mon frère! mon pauvre frère!

CAROLINE.

Oui, oui, allez donc! (Le duc sort par le fond et ferme la porte. — Caroline développe le paravent, dont elle entoure le canapé en partie. — Elle touche les mains d'Urbain et baisse le rideau de la fenêtre; elle revient à lui et écoute sa respiration.) Il s'endort! (Elle va au bureau, baisse sa lampe et se prépare à veiller. — Le rideau tombe lentement.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, CAROLINE, URBAIN.

Au lever du rideau, Caroline écrit à la clarté de la lampe. — Urbain dort sur le canapé. — Les rideaux sont baissés aux deux fenêtres. — Il fait sombre. — On voit le jour à l'extérieur quand on ouvre la porte du fond.

PIERRE. Il entre du fond, parle et marche avec précaution.

Il dort toujours?

CAROLINE.

Oui, il est très-calme.

PIERRE.

Ça fait bientôt huit heures que vous êtes là sans dormir, vous!

CAROLINE.

Déjà? J'ai écrit des lettres, à ma sœur, à ta femme; tu les feras partir. (Elle les lui donne et se lève.)

PIERRE.

Oui, mademoiselle. Merci pour ma femme. (Il remonte.) Il faudrait vous reposer!

CAROLINE.

Non, je veux voir le médecin.

PIERRE.

M. le marquis n'a rien que de la fatigue. Voilà peut-être trois

nuits qu'il n'avait fait que marcher dans sa chambre. Avec ça écrire toute la journée... On se trouverait mal à moins.

CAROLINE, s'approchant du canapé.

Pierre... est-ce que tu crois... qu'il a du chagrin?

PIERRE, avec intention.

Ça, mademoiselle, ça ne regarde que les personnes de la famille.

CAROLINE.

Tu as raison, ça ne nous regarde pas ! Tu sais qu'il ne faut rien dire à sa mère ?

PIERRE.

Je sais ; elle n'est pas raisonnable.

CAROLINE.

Écoute !... je crois qu'on marche dans la galerie.

PIERRE, allant à la porte de la galerie.

J'ai déjà entendu ça.

CAROLINE.

Est-ce le duc ?

PIERRE.

Non.

CAROLINE.

N'importe, tu devrais aller un peu au-devant de lui ; il ne faut pas qu'on l'entende rentrer. (Pierre sort par le fond et rencontre le duc à la porte ; il lui parle bas. — Caroline retourne s'asseoir près du bureau.)

SCÈNE II.

CAROLINE, LE DUC, URBAIN.

LE DUC, bas.

Eh bien, il va donc mieux ?

CAROLINE.

Ne l'éveillez pas ; il va très-bien.

LE DUC.

Oh ! Dieu merci !

CAROLINE.

Et le médecin ?

LE DUC.

Pas de médecin. J'ai couru toute la nuit pour rien. Il est en tournée ; il ne revient que ce soir.

CAROLINE.

Allons ! j'espère qu'il trouvera le malade guéri.

LE DUC.

Puissiez-vous dire vrai ! Ce n'est donc pas grave, ce qu'il a ?

CAROLINE.

Si, comme Pierre le croit, ce n'est que de la fatigue...

LE DUC.

Mais si c'est du chagrin !

URBAIN, d'une voix faible.

Gaétan !...

CAROLINE.

Il s'éveille !

URBAIN, plus fort.

Gaétan !

LE DUC, passant à la tête du canapé.

Me voilà ! Comment te sens-tu ?

URBAIN.

Bien. J'ai donc dormi ici ? Quelle heure peut-il être ? *(Caroline ouvre les volets de la croisée à gauche, le duc ceux de la croisée à droite.)*

LE DUC.

Il fait grand jour. *(Le théâtre s'éclaire.)*

URBAIN.

Alors... je ne me rends pas compte...

LE DUC.

Ne cherche pas à te souvenir. Repose-toi encore.

URBAIN.

Non! Je suis reposé... et je me rappelle... Mais qu'ai-je donc à la main?... Ce mouchoir... Tu n'étais pas seul ici?... Avec qui causais-tu tout à l'heure?

LE DUC.

J'arrive, et je demandais de tes nouvelles à la personne qui a passé la nuit près de toi.

URBAIN, agité, voulant se lever.

Et cette personne?... Je veux savoir...

CAROLINE, s'approchant d'Urbain.

Ne vous tourmentez pas, monsieur le marquis; cette personne c'est moi. Je passais hier dans la galerie, j'ai cru entendre appeler, je vous ai trouvé comme évanoui, je vous ai mis là. M. le duc a été chercher un médecin qu'il n'a pas trouvé. Il a caché l'accident à votre mère; soyez tranquille, elle ne saura rien. J'ai écrit des lettres ici pendant que vous dormiez. Vous n'avez pas eu de fièvre, et je crois à présent qu'il faut essayer de déjeuner un peu. Tout cela est bien simple et ne doit vous causer aucune inquiétude. (Elle sort par la galerie en emportant la lampe, qu'elle a éteinte.)

SCÈNE III.

URBAIN se lève et la suit; LE DUC.

LE DUC.

Eh bien, tu ne lui dis rien, tu ne la retiens pas? Tu n'as pas compris?

URBAIN, se jetant dans ses bras.

Ah! mon frère! épouse-la!

LE DUC.

L'épouser, quand tu l'aimes?

URBAIN.

Je n'ai jamais dit...

LE DUC.

Ce que tu viens de dire est le cri de l'amour qui se dévoue, ne t'en défends plus! Moi, je t'ai exaspéré sans le vouloir, sans m'en douter... Je t'en demande pardon; j'aurais dû comprendre plus tôt.

URBAIN.

Gaétan, j'ai été odieux! J'étais fou, j'avais le délire... Je suis bien malheureux, va! (Il fond en larmes et tombe sur la chaise à gauche.)

LE DUC, près de lui.

Allons, pas de faiblesse, voyons! Toi, si courageux!

URBAIN.

Laisse-moi être faible! il y a si longtemps que j'ai l'air d'être fort!

LE DUC.

Au fait, oui; pleure, ça te soulage; mais tâchons de parler raison. Sache d'abord que, hier au soir, c'est Pierre qui a accompagné mademoiselle de Saint-Genèix à la promenade. (Urbain se lève.) Tu as cru que j'arrangeais un tête-à-tête pour moi.. C'est absurde! Oublions ça à tout jamais. Moi, comme je n'ai pas envie que ça recommence, je te déclare et je te jure que je n'aurai plus la moindre velléité d'amour et de mariage pour mademoiselle de Saint-Genèix.

URBAIN.

A quoi bon ce sacrifice, puisque...?

LE DUC.

Il servira à ne pas te faire souffrir et à ne pas troubler notre amitié. J'en ai assez, moi, vois-tu, du chagrin de cette nuit! C'est trop lourd pour moi, j'en deviendrais fou! Le sacrifice, d'ailleurs, n'est pas immense, puisque mademoiselle de Saint-Genèix n'a seulement pas compris qu'elle me plaisait. Et puis, tu l'as dit et tu as raison, je ne suis pas inconsolable, je ne suis pas tenace. Avec un peu de bonne volonté, et le ciel aidant, je serai amoureux d'une autre peut-être avant huit jours.

URBAIN.

Non, non, épouse Caroline. Je la surmonterai, cette jalousie honteuse, égoïste! Jamais elle ne se doutera que je l'ai aimée, et je détruirai cela en moi; j'en ferai de la cendre, je te le jure! C'est elle, mon ami, c'est Caroline qu'il faut aimer sérieusement et pour toujours. Elle est digne de porter ton nom; elle entourera notre mère de soins et de bonheur; elle te fixera, toi; elle est forte et elle est tendre; elle a une intelligence d'élite, une instruction rare, d'immenses ressources dans l'esprit; et tout cela avec une adorable simplicité. Elle est active, énergique, dévouée, généreuse... Enfin...

LE DUC.

Enfin tu l'adores, et c'est pour cela qu'il faut que je l'épouse? C'est insensé! Veux-tu que je te le dise? depuis hier, je crois qu'elle t'aime.

URBAIN.

Ah! comme tu te trompes!

LE DUC.

A Paris, pourtant...

URBAIN.

A Paris, elle m'estimait, rien de plus; et, depuis, elle m'a témoigné une froideur... presque blessante.

LE DUC.

Parce qu'elle s'est aperçue de ton amour, et, comme elle est fière et loyale, elle a voulu te contraindre à porter tes vues vers mademoiselle de Saintrailles.

URBAIN, vivement.

Oh! si cela était!...

PIERRE, entrant par le fond.

M. le comte de Dunières est au salon et demande à parler à M. le duc.

LE DUC.

Diable! il est matinal, lui! (A Pierre.) J'y vas. (Pierre ferme le paravent et sort par le fond.) Tu vois qu'on est pressé là-bas d'avoir une

solution, on n'en dort pas! (Il remonte et revient.) Dis donc, si j'étais à ta place, moi, je ne me trouverais pas si à plaindre! Aimé de deux femmes charmantes! Mais tu ne peux pas les épouser toutes deux; c'est une lacune dans la législation; enfin c'est comme ça! Qu'est-ce que je vas répondre aux questions de ce bon Dunières?

URBAIN.

Que je ne peux pas épouser mademoiselle de Saintrailles, parce que mon cœur ne m'appartient pas.

LE DUC.

Allons donc! Comme ça, brusquement? C'est impossible!

URBAIN.

Eh bien, sache d'abord ce qu'il veut, et, si l'on insiste... j'irai m'expliquer moi-même!

LE DUC.

Réfléchis, pourtant.

URBAIN, voyant Caroline approcher.

J'ai réfléchi, va donc. (Le duc sort par le fond.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, URBAIN.

CAROLINE, venant par la galerie.

Eh bien, monsieur le marquis, votre déjeuner?...

URBAIN.

Et vous, vous ne songez donc pas à vous reposer?

CAROLINE.

Pour une nuit de veille bien tranquille? Ce n'est rien pour moi, cela, monsieur le marquis. J'en ai passé bien d'autres!

URBAIN.

Alors, vous ne voulez pas que je vous remercie?...

CAROLINE.

Me remercier de quoi ?

URBAIN.

De ce que vous eussiez fait pour tout autre, pour le premier venu, je le sais. Vous êtes charitable ; mais, moi...

CAROLINE.

Pierre vous attend pour vous servir... (Elle veut sortir.)

URBAIN.

Mademoiselle de Saint-Genèix, restez, je vous en prie ! J'ai des choses sérieuses à vous dire !

CAROLINE, descendant en scène.

Alors, donnez-moi vos ordres, monsieur le marquis.

URBAIN.

Ne me parlez pas ainsi, vous me faites beaucoup de mal. J'ai été, depuis quelque temps, très-brusque, presque impoli, peut-être même amer et blessant avec vous.

CAROLINE.

Je ne m'en suis pas aperçue, monsieur le marquis.

URBAIN.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas me pardonner.

CAROLINE.

Ou que je n'ai rien pris pour moi de vos brusqueries.

URBAIN.

J'ai été bien ingrat ; car je vous devais les seules heures vraiment douces que j'eusse rencontrées dans ma triste vie. Cette intimité de Paris auprès de ma mère était pure et charmante ; vous me donniez une âme nouvelle, car vous faisiez naître en moi un sentiment nouveau, la confiance en moi-même. Nous nous entretenions des choses les plus élevées et les plus saines pour l'esprit, et la droiture du vôtre éclairait le mien. Il m'était bien impossible de ne pas éprouver pour vous, qui me faisiez vivre tout entier pour la première fois, une profonde reconnaissance, une respectueuse et tendre amitié. Depuis, mon état

maladif que je cachais et qui s'est, hier, trahi devant vous, m'a privé de toute expansion. Votre pitié m'a pardonné mon malheur; mais, ce pardon, accordez-le-moi tout haut. Ne laissez pas sur ma conscience, déjà bien assez troublée, le remords d'avoir froissé un cœur aussi généreux que le vôtre, et peut-être méconnu un caractère dont la grandeur m'écrase... Je suis très-coupable envers vous... Laissez-moi m'accuser et vous offrir la réparation que je vous dois!

CAROLINE, passant à droite.

Je ne veux pas que vous vous accusiez, monsieur le marquis; si vous m'avez quelquefois mal jugée, je ne veux pas le savoir. Tout cela n'est pas si grave, et je me suis dit, à l'occasion, tout ce que je devais me dire pour m'en consoler.

URBAIN.

Vous vous êtes dit...?

CAROLINE.

Que j'étais au milieu de vous, ici, une étrangère à qui l'on avait bien voulu escompter l'estime et la confiance qu'elle saura justifier avec le temps.

URBAIN.

Vous!... une étrangère ici!... Vous qui...

CAROLINE.

Une bonne infirmière si vous voulez, et qui est encore votre obligée, puisque vous avez été un bon malade, beaucoup trop reconnaissant. (Elle se dirige vers le fond.)

URBAIN, éperdu.

Caroline, écoutez-moi, il le faut!

CAROLINE, avec effort.

Non, il vous faut du calme, et à moi... puisque vous l'exigez... il faut du repos. (Elle remonte à gauche.)

LE DUC, en dehors.

Urbain! Urbain!

SCÈNE V.

CAROLINE, LE DUC, URBAIN.

LE DUC, entrant par le fond, et ramenant Caroline, qui voulait sortir.

Qu'est-ce que c'est ? on se boude ? on vient de se dire adieu ? Allons donc ! il s'agit bien de ça, enfants que vous êtes ! philosophes sans foi, je devrais dire ! Écoutez-moi... Victoire ! Il fallait un miracle pour vous rapprocher... Eh bien, ce miracle... il est accompli !

CAROLINE.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Genèix, laissez-moi dire, vous n'avez pas la parole !

URBAIN.

Dis donc vite !

LE DUC.

Oui... mais, j'étouffe ! Veux-tu me permettre de sauter un peu par la chambre pour me remettre ? (Il passe à droite.) Non, tu t'impatientes ! Eh bien, apprends la nouvelle la plus... Madame de Sévigné elle-même n'aurait pas d'épithètes ! (Il revient au milieu.) Dunières est là, avec sa pupille, et ma mère, qui est aux trois quarts folle d'étonnement et de joie !

URBAIN.

Pourquoi tant d'étonnement ?

LE DUC.

Ah ça ! tu ne comprends donc pas ?...

URBAIN.

Mais non !

LE DUC.

C'est moi !

URBAIN.

C'est toi ?...

LE DUC.

Oui, c'est moi qui suis choisi, c'est moi qui plais, c'est moi qu'on trouve charmant, c'est moi qui ai donné la poupée, c'est moi qu'on aime, enfin c'est moi qui épouse Diane de Saintrailles !
(Il tombe sur le canapé.)

URBAIN, transporté.

Ah ! mon frère, que j'en suis heureux !

LE DUC.

Et moi, donc ! Mais comme c'est drôle ! Je suis né coiffé, ma parole d'honneur ! Croyez donc à la justice distributive en ce monde ! Moi, ruiné, usé... (Il se lève.) Qu'est-ce qui a dit ça ? Je suis jeune, je suis pimpant, je suis leste, je suis éblouissant ! J'ai beau me déguiser, m'effacer, me tenir dans mon coin, il y a en moi ce je ne sais quoi qui veut que tout me réussisse, et qu'après avoir tout gaspillé, je trouve une fille charmante, une fleur de printemps, une âme pure, généreuse, avec un grand nom et avec une grande fortune qui l'élève encore, puisqu'elle s'en sert pour me sauver l'honneur !

URBAIN.

Comment cela ?

LE DUC.

Tu ne le devines pas, toi, mon cher créancier ? (Mouvement d'Urbain.) Il n'y a pas à dire non ; mon honneur est celui de ma femme. Elle voulait rembourser ma mère aussi ; c'est ma mère qui n'a pas voulu. Chère mère ! à nous trois, quelle existence splendide nous lui ferons !... Et toi, qui te sacrifiais, on n'a plus rien à te demander que d'être heureux. — Mademoiselle de Saint-Geneix, tout le monde ici vous respecte et vous aime ; il ne vous manque, pour être tout à fait la fille de ma mère, que d'être la femme de son fils, et, quant à son fils, vous savez bien, ma chère sœur, qu'il vous adore ? Dites un mot, tendez-lui seulement la main, et voilà deux beaux et bons mariages décidés en un quart d'heure.

CAROLINE.

Mais... je proteste... Je...

LE DUC.

Comment ?

URBAIN.

Ah ! Gaétan, tu le vois ! C'est ma faute, je n'ai pas su me faire aimer !

CAROLINE, éperdue.

Aimer !... (Se reprenant.) Non ! c'est un rêve ! Vous ne m'aimez pas, vous ne devez pas m'aimer !

LE DUC.

Mademoiselle de Saint-Genève, ne mentez pas pour la première fois de votre vie. J'ai été aveugle, moi ! mais une femme ne peut pas l'être à ce point. Vous n'avez peut-être pas voulu voir la passion de mon frère, une personne pure comme vous résiste longtemps à l'évidence ; mais vous avez dû, malgré vous, sentir l'amour dans l'air que vous respiriez, et, à présent qu'il n'y a plus d'obstacle entre vous, ouvrez les yeux et laissez parler votre cœur.

CAROLINE.

Mais je vous jure...

URBAIN.

Tu vois, elle proteste !

LE DUC.

Eh bien, si elle ne t'aime pas encore, elle t'aimera, mor-dieu ! il faut qu'elle t'aime, elle le doit !

URBAIN.

Gaétan !

LE DUC.

Laisse-moi dire ! Elle a au moins une amitié immense pour ma mère, elle en aura une pareille pour... pour celui qu'elle ne connaît pas encore, pour ton fils !

CAROLINE, se rapprochant.

Son fils ?

URBAIN, au duc.

Eh bien, oui ! parle-lui de mon fils, dis-lui tout !

LE DUC.

Ce sera bientôt dit : un mariage secret, trois années de veuvage, un enfant superbe, charmant, un orphelin que l'on pourra maintenant adopter et dont vous deviendrez la mère. Vous voyez bien que ça vous va, à vous qui ne vivez que pour faire des heureux !

CAROLINE, presque vaincue et fondant en larmes, tombe sur la chaise à gauche. Le duc passe à gauche.

O mon Dieu !

URBAIN.

Caroline ! au nom de mon fils ! Pour lui, si ce n'est pour moi, et par pitié, si ce n'est par amour !

CAROLINE.

Ah ! laissez-moi, vous me tuez, c'est impossible !

URBAIN.

Caroline, je suis perdu sans vous, oui, perdu ! Vous ne savez pas ce qu'il y a en moi d'aspirations dévorantes et de découragements amers ! Il y a de tout, des fautes misérables et de sincères expiations, des sacrifices et des exigences, du mal et du bien, des tempêtes ! J'ai aimé une seule fois avant de vous connaître et j'ai mal aimé ! La faute n'en est peut-être pas à moi seul, mais je ne veux pas l'atténuer. Voyez ! je ne sais pas mentir, je ne sais pas vous donner confiance en moi. J'ose à peine vous dire que votre bonheur à vous sera le but et l'ambition de ma vie, et pourtant, je sais qu'il y a encore dans ce cœur-là de quoi vous rendre fière et heureuse si vous l'estimez assez pour vouloir le guérir. Parlez-moi, ne me laissez pas désespérer, car, depuis hier, j'étouffe ! Je n'ai plus d'air pour respirer, je n'ai plus de lumière pour me conduire. Je sens que je vous ai offensée, vous que j'adore, et il me semble que je ne mérite plus de vivre ! Ah ! si vous me haïssez, il eût cent fois mieux valu me laisser mourir cette nuit !

CAROLINE.

Moi, vous haïr !... Pourquoi dire des choses cruelles à une âme qui se brise ? Ah ! que votre affection est amère, et qu'il est

difficile de ne pas l'exaspérer! Voyons! ayez souci de moi, pourtant. Ne suis-je rien, ne suis-je personne, pour que vous ne craigniez pas de me faire tout ce mal ?

LE DUC.

Vous l'aimez donc ?

URBAIN.

Ah! dites-le!

LE DUC.

Oui, dites!

URBAIN.

Dites!

CAROLINE, au duc.

Eh bien... s'il mérite d'être aimé comme il l'exige... qu'il le prouve! qu'il ne se fasse pas égoïste, qu'il ne choisisse pas justement une femme que sa mère ne peut accepter qu'en se sacrifiant à lui.

URBAIN.

Mais ma mère...

CAROLINE, se levant.

Monsieur de Villemer, nous ne sommes pas des enfants, vous et moi; ne nous faisons donc pas d'illusions. Jamais la marquise de Villemer n'oubliera qu'elle a payé mes services. Séparons-nous donc aujourd'hui pour toujours. Vous penserez à moi, je le sais, et vous souffrirez, je le crains; mais vous songerez, à ce que vous me devez, à moi, après ce que vous avez osé me dire et ce que vous m'avez forcée de vous répondre. (Le duc remonte.) Attendez! une consolation nous reste: vous avez un fils, confiez-le-moi. Je saurai l'élever et l'instruire. J'irai m'établir où il est, vous le verrez souvent, mais sans me voir jamais; je l'aimerai de tout l'amour que je ne puis avoir pour vous, et, quand je vous le rendrai, nous pourrons nous serrer la main et nous dire sans trouble que nous méritions d'être heureux l'un par l'autre, mais que nous avons préféré le devoir au bonheur et l'amitié qui sauve à la passion qui tue. (Elle retombe sur la chaise.)

LE DUC, descendant au milieu.

Voilà, ma chère Caroline, qui est très-grand, très-sincère, mais très-impossible! Ne vous revoir que dans des années, et vous éviter consciencieusement tout ce temps-là, avec cet enfant, ce lien entre vous? Le beau rêve! Pauvre honnête fille, et votre réputation?

CAROLINE, se levant.

Monsieur le duc, elle m'appartient, puisque j'ai su la conserver intacte! J'ai le droit de la sacrifier. (Elle s'éloigne à gauche.)

URBAIN.

Caroline!...

LE DUC.

Tu vois comme elle t'aime! généreuse enfant! Mais vous faites un pareil sacrifice et vous espérez ne pas le rendre fou, lui qui en serait l'objet? Allons, allons, vous êtes une sainte, mais vous ne savez pas où les entreprises trop sublimes mènent les grands cœurs; je ne veux pas de ça pour vous, ni pour lui! je ne veux pas que, pouvant être heureux et honorés au grand jour, vous vous exposiez à pleurer... peut-être à rougir dans l'ombre. Qu'est-ce qu'il faut pour que vous épousiez mon frère? Une chose bien simple, c'est que ma mère vous ouvre ses bras en vous disant: « Ma fille, je t'en prie! » Eh bien, elle vous le dira, et pas plus tard que dans un moment, car la voici avec ma chère fiancée, qui nous aidera à vous persuader tous les deux.

SCÈNE VI.

CAROLINE, LA MARQUISE, DIANE, LE DUC,
URBAIN.

LA MARQUISE, venant de la galerie avec Diane, à qui elle donne le bras.

Eh bien, il faut que nous vous cherchions, mes enfants? Ah! vous annoncez à Caroline... Chère petite, elle partage notre bonheur! (Elle lui tend les bras.)

LE DUC, à Caroline.

Vous voyez!

CAROLINE, baisant la main de la marquise avec émotion.

Madame!... (Elle va pour parler, le duc l'arrête.)

LE DUC.

Assez!... Mademoiselle Diane, vous qui venez ici pour faire des miracles, aidez-nous... c'est-à-dire emmenez mademoiselle Caroline et gardez-la à vue pendant que nous dirons à notre mère quelque chose que vous saurez tout de suite après. (Bas.) Oh! c'est une grande chose, et, si vous la voulez, elle se fera!

DIANE.

C'est quelque chose de sérieux que vous allez dire, vous? Si c'était votre frère, à la bonne heure! mais vous... vous êtes bien jeune.

LE DUC.

Oh! Dieu! vous me dites ça dans un moment où il faut que je sois raisonnable! (Il remonte à gauche avec la marquise.)

DIANE, allant à Urbain et lui tendant la main.

Monsieur Urbain, j'ai des yeux, et je suis pour vous, moi!... Allons, Caroline, venez!

CAROLINE.

Mais...

LE DUC.

Oh! il n'y a pas à dire. C'est moi qui suis le maître à présent. (Il reconduit Caroline et Diane, et ferme la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE DUC, URBAIN.

LE DUC, mettant une chaise près du canapé.

Assieds-toi là. (Urbain s'assied. Le duc salue sa mère, qui rit. Il lui offre le bras.) Ne riez pas, maman! vous allez voir! (Il la fait asseoir sur le canapé, puis prend un coussin qu'il met par terre devant elle et s'agenouille.)

LA MARQUISE.

Grand enfant!

LE DUC.

Chère maman, en nous voyant tous les deux à vos pieds, vous devinez bien, n'est-ce pas, que nous avons quelque chose d'énorme à vous confesser?

LA MARQUISE, regardant Urbain.

Tous les deux?

LE DUC.

Oui, moi d'abord. Avant-hier... hier encore, j'étais amoureux, oh! mais, amoureux sérieusement, de mademoiselle de Saint-Genèix, et j'étais tout prêt à vous demander la permission de le lui dire.

LA MARQUISE.

Allons donc! mais vous ne le lui avez pas dit?

LE DUC.

Peut-être que si, un peu; mais elle n'a pas compris et ça revient au même.

LA MARQUISE.

Après?

LE DUC.

Après... c'est-à-dire avant, bien longtemps auparavant, car cela a commencé le jour où Caroline est entrée chez nous, monsieur mon frère que voilà, qui ne dit rien, et qui vous prend la main, était, comme moi... qu'est-ce que je dis? beaucoup plus que moi, amoureux d'elle.

LA MARQUISE.

Hein! vous dites?...

LE DUC.

Je dis que, depuis le jour où Caroline...

LA MARQUISE.

Vous, Urbain?

URBAIN.

Oui, ma mère.

LE DUC.

Que voulez-vous ! ça ne pouvait pas être autrement. Vous auriez eu dix fils qu'ils auraient été tous les dix amoureux de mademoiselle de Saint-Genex ; et nous serions tous les dix, aujourd'hui, à genoux, comme ça, en rond, autour de vous, par rang d'âge... Comment n'aviez-vous pas prévu ça ?

LA MARQUISE.

C'est vrai ! j'aurais dû le prévoir ; mais... elle ne sait pas ?

LE DUC.

Elle sait tout.

LA MARQUISE, se levant.

Comment !

LE DUC.

C'est moi qui le lui ai dit, là, tout à l'heure.

LA MARQUISE, à Urbain.

Mais vous avez donc l'intention de l'épouser ?

LE DUC.

Il a cette intention. Je l'ai bien eue, moi !

URBAIN, se levant.

Et quelle autre intention puis-je avoir envers une femme que je respecte et que vous estimez ?

LA MARQUISE, passant à gauche.

C'est vrai. Ah ! mon Dieu ! mais voilà qu'au milieu de mon bonheur, vous me foudroyez, mes enfants !

LE DUC.

Pourquoi donc ? C'est un bonheur de plus qu'on vous apporte, au contraire ! Est-ce que vous pouvez vous passer de Caroline ? La voilà à vous pour toujours.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de moi, ne me parlez pas de moi. (Elle passe entre eux.) Votre frère doit faire un plus grand mariage que cela, un mariage égal au vôtre.

LE DUC.

Ma chère mère, mon frère doit faire le mariage qui l'empêchera d'être malheureux, triste et souffrant comme vous le voyez depuis trois ans. (Urbain fait signe au duc de ne pas inquiéter sa mère.)

LA MARQUISE, effrayée, allant à Urbain.

Souffrant ? Vous étiez malade, Urbain ? J'en étais sûre.

URBAIN.

Non, ma mère... au moral, cela, je l'avoue ; mais ce chagrin s'effacerait pour toujours si vous décidiez mademoiselle de Saint-Geneix à partager ma vie.

LA MARQUISE.

Elle résiste, alors ? elle comprend... ?

URBAIN.

Elle croit que vous avez des idées... que je n'espère pas modifier ; je ne les ai jamais froissées, jamais discutées. Quelles que soient les miennes, de vous, ma mère, tout me semble sacré. Aussi je ne plaide pas une cause devant vous, je demande à votre amour pour moi un grand et sérieux sacrifice.

LA MARQUISE.

Urbain... que me demandez-vous là ?

LE DUC.

Un sacrifice que vous vous exagérez tous les deux. Il ne faut pas raisonner ici, ma chère mère, il faut vous souvenir.

LA MARQUISE.

Me souvenir de quoi ?

LE DUC.

D'avoir été jeune. (Mouvement de la marquise.) Oh ! je la sais, moi, cette touchante histoire de vos belles années. Il y a des souvenirs qui frappent les enfants, parce qu'ils les frappent au cœur. Je me rappelle que mes nobles parents, un tas d'hidalgos, tous descendants du Cid en droite ligne ! ne trouvaient pas le marquis de Villemer assez titré pour devenir mon beau-père. C'est pourtant le seul père que j'aie connu, et il vous a rendu la plus heu-

reuse des femmes. Eh bien, je suppose que, parmi ses ancêtres, il y eût eu deux ou trois généraux de moins et un conseiller au parlement de plus, votre mariage eût-il été moins respectable, votre amour moins légitime, votre bonheur moins pur ? Je n'en crois rien, et permettez-moi de vous le dire, vous n'en eussiez pas moins chéri cet homme qui était digne de vous, et fait ce mariage auquel je dois le meilleur temps de ma vie et le meilleur des frères.

LA MARQUISE, qui pleure.

Il l'adore donc, cette Caroline ? (A Urbain.) C'est elle seule qui peut te rendre heureux ?

URBAIN.

Oui, ma mère, et, si je t'ai quelquefois prouvé mon dévouement...

LA MARQUISE.

Si tu me l'as prouvé ! Mais elle, elle t'aime donc ?

URBAIN.

Ah ! qui sait ?

LA MARQUISE, passant à gauche.

Va la chercher.

URBAIN.

Vous lui direz... ?

LA MARQUISE.

Que, si elle ne t'aime pas, elle est folle. (Urbain jette un cri de joie, embrasse sa mère et sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE DUC, puis LÉONIE.

LE DUC.

Et moi ?

LA MARQUISE.

Toi, tu as une langue, une mémoire, une audace... Tu es le

diable!... Mais un si bon diable! (Elle l'embrasse. — Léonie entre par la galerie.)

LE DUC.

Merci, maman!

LÉONIE.

Je suis indiscreète? (La marquise passe à l'extrême droite.)

LE DUC, allant à elle.

Non, pas cette fois-ci. (Mouvement de reproche de la marquise.) Pardon, je voulais dire jamais! Vous devez savoir ce qui se passe, baronne, et vous venez sans doute me complimenter?

LÉONIE.

Non! (Mouvement du duc.) Pardon, pardon, je voulais dire oui.

LE DUC.

C'est un lapsus.

LÉONIE.

Comme le vôtre. (Allant à la marquise.) Chère madame, je viens vous dire adieu. On m'attend à Bade, vous le savez, et, malgré mon regret de vous quitter... dès que les chevaux de poste seront ici, je pars...

LE DUC.

Vraiment? Ah! c'est dommage. Je commençais à m'habituer à vous voir.

LÉONIE.

Et moi à vous entendre.

LE DUC.

Diable! Comment allez-vous faire pour vous passer de ça?

LÉONIE.

J'écouterai les autres.

LE DUC.

Les autres bavards?

LÉONIE.

N'importe qui. Tous ceux à qui vous avez pris les jolies choses que vous dites.

LE DUC.

Oh! mais... vous dites ça d'un ton!... Est-ce que c'est mon bonheur qui vous prend sur les nerfs, baronne?

LÉONIE.

Votre bonheur? Non, je n'y crois pas.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas? c'est un rêve, tout ce qui arrive aujourd'hui?

LE DUC.

Un mauvais rêve pour la baronne, qui m'avait prédit la fin de don Juan, et qui trouve le ciel injuste! Voyons, maman, dites-lui donc que je suis adorable et parfait, pour me venger de tout le mal qu'elle vous dit de moi... quand vous dormez.

LÉONIE.

Prenez garde! Vous allez dépenser tout votre esprit. Avec quoi entretenez-vous en ménage?

LE DUC.

Vous nous quittez, je n'ai plus besoin de rien. J'aurai le bonheur... le regret de vous mettre en voiture. (Il remonte.)

LA MARQUISE.

Où vas-tu?

LE DUC.

Dire à Diane ce que vous savez. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LÉONIE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cette guerre entre vous? C'est ridicule, baronne. De votre part, cela ressemble à du dépit. Le duc ne vous faisait pas la cour? Je m'en serais aperçue

LÉONIE.

Je ne l'aurais pas souffert.

LA MARQUISE, souriant.

Oh!

LÉONIE.

Je veux pouvoir estimer l'objet de mon choix.

LA MARQUISE.

Madame d'Arglade, vous allez trop loin.

LÉONIE.

Aussi, je m'en vas.

LA MARQUISE.

Irritée; pourquoi? Je n'en sais rien, mais le duc me le dira.

LÉONIE.

Il vous dit tout?

LA MARQUISE.

Tout ce qu'on peut dire à sa mère.

LÉONIE.

C'est d'un bon fils.

LA MARQUISE, s'asseyant sur le canapé.

Mais oui. Voyons, baronne, avouez que vous êtes jalouse de quelqu'un ici

LÉONIE, riant et s'asseyant sur une chaise près du canapé.

Jalouse, moi? Et de qui donc, mon Dieu? De mademoiselle de Saintrailles ou de Caroline?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cette pauvre Caroline vient faire là, je vous le demande?

LÉONIE.

Je croyais que le duc vous disait tout!

LA MARQUISE.

Eh bien?

LÉONIE.

Eh bien, vous n'ignorez pas que le duc aime Caroline?

LA MARQUISE, après un moment d'hésitation.

Je sais que le duc a été fort épris de mademoiselle de Saint-Genex; il me le disait tout à l'heure.

LÉONIE.

Ah!

LA MARQUISE.

Oui; il a même ajouté qu'il avait eu l'intention sérieuse de l'épouser.

LÉONIE.

Pourquoi donc en épouse-t-il une autre?

LA MARQUISE.

Parce que Caroline lui a refusé tout espoir.

LÉONIE.

C'est sans doute cet espoir qu'il cherchait à reconquérir cette nuit?

LA MARQUISE, surprise, se contenant.

Cette nuit?

LÉONIE.

Je dis que, si le duc est resté en conférence toute cette nuit avec Caroline, ce devait être dans l'espoir de vaincre sa résistance obstinée.

LA MARQUISE, froidement.

Comment savez-vous cela?

LÉONIE.

Vous l'ignorez donc?

LA MARQUISE, sévère.

Je vous demande comment vous le savez?

LÉONIE.

C'est bien simple. Toute la nuit, les portes de leurs appartements sont restées ouvertes. Inquiète de Caroline et la croyant malade, je l'ai cherchée. Elle était ici, dans cette pièce, enfermée avec quelqu'un. On parlait bas. Le matin seulement, le duc rentrait chez lui.

LA MARQUISE.

Qui l'a vu ?

LÉONIE.

Moi ; et Pierre aussi, s'il a voulu le voir.

LA MARQUISE.

Vous le jurez ?

LÉONIE.

Je le jure.

LA MARQUISE, se levant et passant à gauche.

C'est bien, baronne. En vous interrogeant, j'ai voulu m'assurer d'une chose qui m'afflige : c'est que, par tous les moyens, vous vous emparez des secrets dont vous n'arrachez pas la confiance.

LÉONIE, se levant.

C'est le hasard...

LA MARQUISE.

Beaucoup de hasards comme celui-ci motiveraient ce qu'on dit de vous.

LÉONIE.

Personne ne peut me reprocher un mensonge.

LA MARQUISE.

On le reconnaît, et c'est par là, dit-on, que vous êtes à craindre ; vous vous servez du vrai pour voir le faux.

LÉONIE.

Enfin...

PIERRE, entrant par le fond.

Mademoiselle de Saint-Genex demande si madame est seule.

LA MARQUISE.

Dans un instant ; priez-la de vouloir bien attendre. (Pierre sort après avoir ôté la chaise qui est près du canapé.) Enfin, me voilà obligée de vous dire que, si le duc implorait Caroline, ce n'était probablement pas pour lui-même, mais pour...

LÉONIE.

Pour qui donc ? pour son frère ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas dit cela. Je vous dis que vous incriminez...

LÉONIE.

Non certes, je n'incrimine pas ; mais il m'est permis de croire que Caroline aime le duc en secret et qu'elle n'en épousera pas un autre.

LA MARQUISE.

Cela... c'est possible ; je veux... et je vais le savoir. (Elle sonne.)

LÉONIE.

Vous me pardonnez ?

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.

Quoi donc ? Ah ! le hasard ! Je vous ai dit ce qu'on en pourrait conclure : vous réfléchirez. Adieu, baronne ! (Caroline entre par le fond.)

LÉONIE.

Adieu, madame la marquise. (Elle remonte et dit à Caroline qui vient d'entrer.) Allons, sois franche, et, quoi qu'il arrive, compte sur moi. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, assise à gauche ; CAROLINE.

CAROLINE, troublée.

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Eh bien, mademoiselle de Saint-Geneix?... Eh bien ?

CAROLINE.

Dois-je donc parler la première, madame ?

LA MARQUISE.

Mais je crois que oui.

CAROLINE.

Je ne l'aurais pas cru, moi ! Madame la marquise doit comprendre que me voilà soumise à la plus pénible et à la plus délicate des épreuves.

LA MARQUISE.

Il n'y a point de ces épreuves-là pour une personne sincère. Mon fils le marquis m'a demandé l'autorisation de vous offrir son nom. J'ai voulu savoir, avant tout, si vous l'aimiez réellement.

CAROLINE.

Si je l'aimais, m'approuveriez-vous de le lui avoir dit ?

LA MARQUISE.

Non ; mais vous eussiez pu le dire à son frère, qui vous l'a beaucoup demandé.

CAROLINE.

Je ne crois pas que le duc eût gardé mon secret vis-à-vis de son frère.

LA MARQUISE.

Vous avez beaucoup de confiance en lui, pourtant ?

CAROLINE.

Oui, à tout autre égard.

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez un peu. Ne lui avez-vous pas permis d'insister beaucoup... hier au soir ?

CAROLINE.

Non, madame, hier au soir, je ne savais rien. C'est ce matin seulement que M. le duc m'a révélé les intentions de M. le marquis.

LA MARQUISE.

Ah ! je croyais que vous en aviez eu l'esprit tourmenté...

cette nuit ! Comme vous n'êtes pas venue veiller près de moi... Vous m'avez fait dire par le duc que vous étiez souffrante?...

CAROLINE.

J'étais un peu souffrante.

LA MARQUISE.

Il faut vous soigner. Je parie que vous vous êtes encore couchée tard ?

CAROLINE.

J'avais beaucoup de lettres à écrire.

LA MARQUISE.

Alors, vous avez travaillé... chez vous ?

CAROLINE.

Non, madame, j'ai écrit ici.

LA MARQUISE.

Ici ? Pourquoi donc ?

CAROLINE, embarrassée.

Je ne sais pas ! j'étais ici.

LA MARQUISE.

Et vous avez écrit longtemps ?

CAROLINE.

Je crois que oui.

LA MARQUISE.

Jusqu'au jour, peut-être ?

CAROLINE.

Ce ne serait pas la première fois ; on s'oublie !

LA MARQUISE, se levant et passant à droite ; sèchement.

Il ne faut pas s'oublier ! Vous n'avez rien à me dire des réflexions, des incertitudes de cette longue veillée ? Vous pensiez peut-être au marquis ?

CAROLINE.

Mon Dieu, madame, pourquoi cet interrogatoire ? Dieu lui-

même ne nous demande pas compte des pensées auxquelles nous ne nous arrêtons pas. Vous n'avez à me questionner que sur des actes de ma volonté. Vous craignez, je le vois du reste, que je n'aie encouragé des projets contraires à vos intentions. Je vous réponds que je n'ai rien de tel à me reprocher, et, de ma part, j'ai l'orgueil de croire que cela doit suffire.

LA MARQUISE.

Oui, cela me suffit; mais il faut justifier mon estime, il faut ôter tout espoir au marquis. Le marquis de Villemer, s'il oublie ce qu'il doit au monde et ce que son rang lui impose, doit être dédommagé de son sacrifice par une grande passion; et, du moment que vous ne partagez pas la sienne, vous qui êtes à coup sûr sans ambition et sans intrigue, vous ne devez pas hésiter : dites-lui...

CAROLINE.

Il s'agit de ma dignité, madame la marquise, veuillez me laisser le choix des moyens. Avant tout, je dois partir.

LA MARQUISE.

A quoi bon? Il vous suivra.

CAROLINE, remontant.

Ce serait me manquer de respect; je n'ai pas mérité cela.

LA MARQUISE.

La passion ne raisonne rien. (Elle passe à gauche.) Il faut le décourager d'avance. Faites une chose énergique! Dites-lui que vous en aimez un autre.

CAROLINE.

Moi, mentir? Je ne saurais pas.

LA MARQUISE, sévèrement.

Mentir!... Caroline, vous n'avez pas de confiance en moi, c'est mal.

CAROLINE.

Je ne vous comprends pas, madame.

LA MARQUISE.

Je vous comprends encore moins. Vous n'aimez pas Urbain, et vous ne voulez pas qu'il le sache. C'est un manque de franchise.

CAROLINE, éclatant.

Ah! je le savais bien, qu'on m'accuserait ici de quelque lâche intention!

LA MARQUISE.

Prouvez que ce serait injuste.

CAROLINE.

Il faut que je prouve... quoi donc? Ah! tenez, madame, je comprends. Vous voulez que le chagrin de M. de Villemer lui vienne de moi, de moi seule, n'est-il pas vrai? Eh bien, dites-lui, dites à vos deux fils que je ne leur pardonnerai jamais l'indigne situation où ils me placent vis-à-vis de vous.

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Saint-Genèix, j'ai le droit de voir clair tout au fond de votre cœur. Je peux encore m'intéresser à vous, vous protéger, vous défendre... vous satisfaire peut-être.

CAROLINE.

Est-ce que je vous demande quelque chose, moi?

LA MARQUISE.

Ah!... Assez, mademoiselle de Saint-Genèix; je veux savoir vos vrais sentiments, je les saurai. (Elle sonne.) Allez m'attendre chez moi. Je me dois à moi-même de vous demander cet acte de soumission.

CAROLINE.

C'est le dernier, madame. (Pierre entre. Elle parle bas à Pierre et sort par la galerie.)

LA MARQUISE, passant à droite.

Priez M. le duc de venir me trouver tout de suite.

PIERRE.

C'est que voici M. le marquis.

LA MARQUISE.

N'importe ! faites ce que je demande, vite ! (Urbain entre et Pierre sort par la galerie.)

SCÈNE XI.

URBAIN, LA MARQUISE.

URBAIN.

Ma mère, où est donc Caroline ?

LA MARQUISE.

Chez moi, elle m'attend.

URBAIN.

Vous ne l'avez pas décidée ?

LA MARQUISE.

Non.

URBAIN.

Ah ! elle n'a rien, elle ne sent rien pour moi !

LA MARQUISE.

Mon fils, mon cher enfant, calmez-vous.

URBAIN, avec explosion.

Je ne peux plus ! Je veux lui parler encore !

LA MARQUISE.

Non ! donnez-lui le temps d'interroger sa conscience, donnez-lui la journée ! Voyons, ne rendez pas tout le monde témoin... Vous pleurez, vous, pour une femme !... vous que je n'ai jamais vu faiblir.

URBAIN, passant à droite.

Ma mère, je ne vous entends pas, je n'ai pas ma tête aujourd'hui ! Dites-moi qu'elle m'aimera, que vous la déciderez... Voilà ce qu'il faut me dire, ou rien.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup de mal, Urbain !

URBAIN.

Pardon, ma mère, je suis fou ! Mais dites-moi donc d'espérer.

LA MARQUISE, allant à lui.

On vient ; taisez-vous, au nom du ciel !

SCÈNE XII.

DUNIÈRES, LA MARQUISE, URBAIN.

puis LE DUC et DIANE.

DUNIÈRES.

Eh bien, marquise, j'en apprends de belles ! deux mariages à la fois ?

LA MARQUISE.

Taisez-vous, Dunières.

DUNIÈRES.

Pourquoi ça ? Nous ne faisons plus qu'une famille ! Nos fiancés... (Il montre le duc et Diane, qui entrent par le fond.) veulent que mademoiselle de Saint-Geneix en soit. Ça m'a étonné d'abord ; mais, en y réfléchissant... Je crois bien me rappeler qu'il y avait deux Saint-Geneix à Fontenoy.

LE DUC.

Vous avez mal compté, Dunières ; il y en avait quatre. Mais je ne vois pas mademoiselle de Saint-Geneix ici, moi.

URBAIN.

C'est elle qui se refuse à nos instances.

LE DUC.

Parce que nous n'avons pas été assez éloquents ! Nous en serons quittes pour recommencer. (Appelant.) Pierre ! Pierre !

LA MARQUISE.

Mon fils !

LE DUC.

Pierre ! Il entendra la sonnette. (Il sonne.)

LA MARQUISE.

Mon fils, vous vous pressez trop. Mademoiselle de Saint-Genèix veut réfléchir, et moi, j'ai à vous prier de réfléchir aussi ; ne vous a-t-on pas dit... ?

LE DUC, sonnait encore.

On ne m'a rien dit ; est-ce qu'on réfléchit aujourd'hui ? On a la fièvre, on a le délire, on est ivre ! (Il sonne et appelle.) Pierre ! En voilà un qui va être heureux aussi ! Pierre !

SCÈNE XIII.

DUNIÈRES, DIANE, LE DUC, PIERRE,
LA MARQUISE, URBAIN.

LE DUC, gaiement.

Mon ami Pierre, allez dire à mademoiselle de Saint-Genèix que nous l'attendons tous ici.

PIERRE.

Monsieur le duc, mademoiselle de Saint-Genèix est partie.

URBAIN, s'élançant.

Partie !

LE DUC.

Depuis quand donc ?

PIERRE.

Elle n'est plus dans la maison.

URBAIN.

Elle s'absente... pour quelques jours ?

PIERRE.

Pour tout à fait. (Urbain tombe anéanti sur le canapé.)

LA MARQUISE.

Elle vous l'a dit ?

PIERRE.

Oui, madame la marquise.

DUNIÈRES.

Et pourquoi ça ?

PIERRE.

Je ne sais pas, monsieur le comte.

LE DUC.

Comment est-elle partie ?

PIERRE.

Je ne sais pas, monsieur le duc.

URBAIN.

Et où va-t-elle ?

PIERRE.

Je ne sais pas, monsieur le marquis.

DIANE.

Elle ne vous l'a pas dit, à vous ?

PIERRE.

Je ne me suis pas permis de le lui demander, mademoiselle.

LA MARQUISE.

C'est bien, Pierre, allez. (Pierre va pour sortir.)

LE DUC.

Pierre !... Pardon, maman, j'ai un ordre à lui donner ; vous permettez ? Restez, Pierre.

PIERRE.

M. le duc m'excusera ; je quitte le service de madame la marquise, et, dès lors...

LE DUC.

Vous ne recevez plus d'ordres ? C'est juste. Eh bien, monsieur Pierre, nous avons un service à vous demander.

PIERRE, descendant en scène.

J'écoute, monsieur le duc.

LE DUC.

Monsieur Pierre, mademoiselle de Saint-Genex était ici il n'y a pas un quart d'heure. Elle n'est plus chez nous, mais elle ne peut être loin. Elle vous attend, car vous lui êtes trop dévoué pour la laisser partir seule. Vous ne direz pas où elle est, parce que vous avez promis de ne pas le dire et que votre conscience est inflexible. Ai-je deviné juste ?

PIERRE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Eh bien, monsieur Pierre, voulez-vous vous charger de porter une lettre ouverte à mademoiselle de Saint-Genex ?

PIERRE.

Oui, si M. le duc me donne sa parole d'honneur que personne ne me suivra.

LE DUC.

Je vous la donne. (Il écrit.) Personne avant la réponse de ce billet ne bougera d'ici. (Pierre prend la lettre et sort par le fond.)

LA MARQUISE.

Gaétan, peut-on savoir ce que vous avez écrit ?

LE DUC.

Trois mots : « On vous calomnie. »

URBAIN, avec élan et en se levant.

Elle viendra !

LA MARQUISE.

Vous en êtes sûr, mon fils ? Attendons.

URBAIN.

Mais qui donc la calomnie ? et auprès de qui ?

LE DUC.

Tu le demandes ? est-ce que la marquise de Villemer aurait, au mépris de sa parole, (Mouvement de la marquise.) laissé partir ma-

demoiselle de Saint-Geneix, si quelqu'un n'eût réussi à lui faire croire qu'elle n'était pas digne de toi ?

URBAIN.

Qui donc a eu l'infamie... ?

LE DUC.

Oh ! ce n'est aucune des personnes qui sont ici...

DUNIÈRES.

Ce serait donc la baronne ?

DIANE.

Oh ! c'est impossible !

URBAIN.

Ma mère, répondez.

LE DUC.

Si ma mère a promis de ne pas répondre aux questions, elle ne répondra pas.

URBAIN, avec énergie.

Non ! ma mère n'aurait pas accueilli le mensonge en se retirant le moyen de connaître la vérité.

LE DUC.

Et pourtant mademoiselle de Saint-Geneix est partie. Urbain, pour ne pas craindre de briser ta vie, notre mère a eu des motifs plus sérieux qu'un peu d'ambition déçue. (Mouvement de la marquise.) Elle est généreuse !... elle se tait ! Il faut que Caroline vienne et elle viendra !

DUNIÈRES.

Mais elle ne vient pas.

DIANE, allant vers le fond.

Elle est peut-être déjà un peu loin.

PIERRE, annonçant.

Mademoiselle de Saint-Geneix.

SCÈNE XIV.

DUNIÈRES, DIANE, URBAIN, CAROLINE, LE DUC,
LA MARQUISE.

URBAIN, courant à Caroline.

Mademoiselle de Saint-Genex, vous êtes la victime d'une perfidie odieuse, écrasez-la sous vos pieds, parlez !

CAROLINE, pâle et froide.

J'ignore qui m'accuse et de quoi l'on m'accuse. J'attends qu'on m'interroge et j'ai le droit de l'exiger.

URBAIN.

Ma mère... vous l'entendez !

LA MARQUISE.

Oui, et je vois que la crise est inévitable. J'ai voulu l'adoucir en provoquant la confiance des uns, en invoquant la prudence des autres ; mais on appelle ambition déçue ma répugnance à frapper un coup qui brise toutes nos âmes et ruine toutes nos espérances ! (Elle passe près de Caroline.) J'aurai donc le courage de m'expliquer devant tous, puisqu'on m'y contraint. Pourquoi non, après tout ? La famille de Villemer ne doit pas plus avoir de secrets que de situations fausses et douteuses. (S'adressant au duc.) Monsieur le duc, inspiré par un sentiment chevaleresque mais imprudent, puisqu'il devait être de courte durée, vous avez cru pouvoir adresser vos hommages à mademoiselle de Saint-Genex ; elle vous a écouté, je le sais, et cela mystérieusement, car elle m'en a refusé l'aveu. Elle a certainement rejeté vos offres, puisque vous vous croyez libre ; mais je crois pouvoir affirmer, moi, qu'elle souffre de son sacrifice et que c'est là le motif de son départ. Comprenez donc que mon devoir est d'aller plus loin et de vaincre des scrupules qui ne demandaient sans doute que mon consentement pour céder. N'abusez pas cette noble enfant (Elle montre Diane.) qui vous croyait dégagé de tout lien ; n'entre-

tenez pas chez votre frère des émotions que vous ne pouvez pas comprendre, mais qui le tuent : épousez mademoiselle de Saint-Genex. Certaines questions de délicatesse, monsieur, équivalent à des raisons d'honneur.

LE DUC, indigné.

Madame !... pardonnez-moi, ma mère ! (La marquise retourne à l'extrême droite.) Mais vous me faites bien cruellement expier le passé ! Vous m'accusez d'une infamie !

LA MARQUISE.

Non ! d'une grande légèreté.

LE DUC.

Certaines légèretés sont des crimes, et c'en serait un que d'avoir troublé le repos d'une personne respectable pour offrir le lendemain mon lâche cœur à une autre. Tenez, je ne peux pas répondre devant cet ange qui daignait croire en moi ! ni devant cette autre pureté qui est là, écoutant avec stupeur les révélations que vous lui faites ! Mon Dieu ! je me croyais absous, régénéré, purifié ; j'étais tout enthousiasme, sincérité, dévouement, persuasion ; je me croyais digne enfin d'appeler celle-ci ma sœur et celle-là ma femme ! Et voilà que, sur un soupçon que je devine et que vous regretterez, ma pauvre mère, vous avez tout brisé ! (Il tombe sur le canapé.)

DIANE.

Tout brisé ! Non, rien, voyez. (Elle embrasse Caroline.)

LE DUC, se relevant avec impétuosité.

Ah ! que je vous aimerai, vous !

URBAIN, au duc.

Mais elle, enfin, qu'a-t-elle donc fait pour qu'on ose lui infliger la torture d'une pareille enquête ?

LE DUC, avec force.

Ce qu'elle a fait ? Elle a passé la nuit ici à te veiller, après t'avoir trouvé là, blessé, évanoui, mourant, tandis que moi,

éperdu, j'allais chercher des secours que je n'ai pas trouvés, et qui n'eussent pas valu les siens! Si ma parole ne vous suffit pas, ma mère, interrogez cet honnête homme qui est là (montrant Pierre) et qui a le droit d'y être!

LA MARQUISE.

Ah! qu'ai-je fait!

LE DUC.

Vous avez cru à la délation d'une personne...

LA MARQUISE.

Elle croyait dire la vérité. (S'avançant.) Mademoiselle de Saint-Geneix, je n'ai jamais douté de votre honneur!

CAROLINE.

Pardonnez-moi, madame, vous avez douté de ma droiture.

LA MARQUISE.

La réparation que j'ai à vous offrir...

CAROLINE.

Je n'en puis accepter aucune!

LA MARQUISE.

Caroline, voilà une parole cruelle! (Elle tombe sur le canapé.)

CAROLINE.

C'est qu'on a été cruel aussi envers moi, madame la marquise. Je sais que les malheureux ont mauvaise grâce à se plaindre. Il y en a tant qui manquent de courage et de fierté, c'est tant pis pour ceux qui n'en manquent pas: tous doivent être soupçonnés. Quel était mon crime, à moi? Je suis ici pour travailler, et je travaille; je ne me mêle de rien que de faire mon devoir, sans jamais me plaindre de mon sort. Je ne recherche l'amitié et la confiance de personne. On veut malgré moi me deviner, me connaître, lire dans mon cœur, le troubler, le déchirer, le sommer de se rendre! et, quand on croit avoir vaincu ma fierté, on me fait comparaître devant un tribunal, on m'interroge, on m'interprète, on scrute les pensées qu'on m'attribue,

et l'on me jette à la tête de celui dont on me suppose éprise! et ce'a, parce qu'on ne daigne pas supposer que je puisse avoir un service à rendre en secret, un devoir à remplir, un chagrin à épargner! (Fondant en larmes.) C'était pourtant bien simple à se dire. Ah! gardez vos réparations et rendez-moi ma liberté. Je ne demande pas que l'on me dédommage et que l'on me console; je demande que l'on m'oublie.

URBAIN.

Ah! si votre orgueil est légitime, il est impitoyable... Je le disais bien, qu'on ne pouvait pas m'aimer. (Il s'appuie derrière sa mère, sur le dos du canapé.)

CAROLINE.

Mon Dieu!

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Saint-Genève, vous avez raison contre moi; j'ai oublié que le malheur, noblement accepté, est le premier des titres au respect. Ne me pardonnez donc pas. Mais voyez le désespoir de mon fils, et soyez grande! Sacrifiez-lui votre fierté!... Voyons, Urbain, elle veut que je me mette à genoux? Aidez-moi, mon fils! (Elle se lève.)

CAROLINE, vivement.

Non!

LE DUC, à sa mère.

Oh! ma mère, pas cela; vous ne la connaissez pas.

LA MARQUISE.

Caroline! ma fille, je t'en prie. (Elle retombe sur le canapé.)

CAROLINE, tombant à ses pieds.

Oh! ma mère!

URBAIN.

Oh! mon Dieu!

LA MARQUISE, tenant Caroline dans ses bras.

Dis-moi que tu l'aimes!

CAROLINE.

Ah! de toute mon âme! (Urbain lui baise la main, la relève et la conduit près de Diane.)

LA MARQUISE, se tournant vers le duc.

Et toi, je t'ai fait bien du mal?

LE DUC.

Ne recommence pas, maman; ça fait vieillir.

DIANE.

Bah! vous n'avez que vingt ans.

LE DUC.

Au fait, c'est juste; il y en a vingt à recommencer.

DUNIÈRES.

A recommencer?

LE DUC.

Tout autrement, Dunières, tout autrement.

FIN.

LES
VIEUX GARÇONS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 21 janvier 1865.

DU MÊME AUTEUR

- LES PATTES DE MOUCHE, comédie en trois actes, en prose.
NOS INTIMES, comédie en quatre actes, en prose.
LES GANACHES, comédie en quatre actes, en prose.
LES DIABLES NOIRS, drame en quatre actes, en prose.
PICCOLINO, comédie en trois actes, en prose.
LA PERLE NOIRE, comédie en trois actes', en prose.
M. GARAT, comédie en deux actes, en prose.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes, en prose.
LA PAPILLONNE, comédie en trois actes, en prose.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie en deux actes, en prose.
L'ÉCUREUIL, comédie en un acte, en prose.
LA TAVERNE, comédie en trois actes, en vers.
LES PREMIÈRES ARMES DE FIGARO, comédie en trois actes, en prose.
BATAILLE D'AMOUR, opéra comique en trois actes, en prose.
LE DÉGEL, comédie en trois actes, en prose.
LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes, en prose.
DON QUICHOTTE, comédie en trois actes et huit tableaux, en prose.
LES POMMES DU VOISIN, comédie en trois actes et quatre tableaux.
LE CAPITAINE HENRIOT, opéra comique en trois actes.
-

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

LES

VIEUX GARÇONS

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1865

Tous droits réservés

PERSONNAGES

DE MORTEMER.	MM. LAFONT.
DE NANTYA.	BERTON.
DE VEAUCOURTOIS.	LESUEUR.
CLAVIÈRES.	LÂNDROL.
DE CHAVENAY.	NERTANN.
DE TROENES.	LEFORT.
DU BOURG.	FRANCÈS.
JEAN.	VICTORIN.
BAPTISTE.	ULRIC.
ANTOINETTE.	M ^{es} DELAPORTE.
CLÉMENCE.	B. PIERSON.
REBECCA.	C. MONTALAND.
LOUISE.	BÈCHE.
NINA.	CHAUMONT.

La scène est, au premier acte, à la campagne; aux autres actes, à Paris,
chez Chavenay et Mortemer.

Pour la mise en scène exacte et détaillée de cette pièce, s'adresser à M. Hérold,
régisseur du théâtre du Gymnase.

LES VIEUX GARÇONS

ACTE PREMIER.

Un salon de campagne ouvert au fond sur des jardins, à l'automne; portes latérales. A gauche, premier plan, canapé, chaises, petit guéridon de femme, chargé de broderies. A droite, premier plan, une fenêtre garnie d'une vigne qui pousse ses rameaux jusque dans la chambre. Un canapé contre cette fenêtre. Et du même côté table couverte de livres, de brochures, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENCE. LOUISE.

CLÉMENCE, à droite, à demi couchée sur le canapé, est assoupie, un livre à la main, sans ouvrir les yeux.

Louise!

LOUISE, de même, à gauche, sur le canapé, un livre à la main.
Ma chérie!

CLÉMENCE.

Tu dors?

LOUISE.

Je crois que oui.

CLÉMENCE.

Qu'est-ce donc que tu lis?

LOUISE.

Un roman anglais. — Et toi ?...

LES VIEUX GARÇONS.

CLÉMENGE.

Moi aussi !

LOUISE.

Lequel ?

CLÉMENGE.

Je n'en sais rien : c'est le vingtième que je lis et c'est toujours le même.

LOUISE.

C'est pourtant plein de jolis détails !

CLÉMENGE.

Mais l'ensemble est bien maussade... Image de la vie !

LOUISE, se soulevant.

Tiens ! tu es à la mélancolie aujourd'hui !

CLÉMENGE, de même.

Je suis à la mélancolie !

LOUISE, se levant.

C'est l'automne ! La feuille jaunit et notre âme aussi ! Dieu ! que je suis donc lasse de cette belle nature ! O Paris !...

CLÉMENGE.

Voilà bien de ma provinciale, à peine mariée... et qui ne rêve que le boulevard !

LOUISE, venant à elle.

Et toi, tu n'es peut-être pas ravie que nous partions tous demain ?

CLÉMENGE, indifféremment.

Suis-je ravie ?

LOUISE.

Mais au moins ces messieurs ne chasseront plus !... N'est-il pas révoltant qu'un nouveau marié de six semaines, comme M. de Troènes, me laisse-là, en proie au roman anglais, pour aller tuer de petites bêtes dans le parc ?

CLÉMENGE, debout.

J'avoue, puisque tu me mets sur ce chapitre, que M. de Troènes me semble avec toi un peu... comment dire ?...

LOUISE.

Dis toujours !

CLÉMENCE.

Embarrassé !...

LOUISE.

Embarrassé !... dis : très-froid ! glacial !... Il me regarde à peine, il me parle rarement, il bat sur la vitre des airs inconnus, en regardant luire le soleil ou tomber la pluie... et voilà !...

CLÉMENCE.

Même seuls !

LOUISE.

Surtout seuls ! — Enfin, si je te disais qu'il ne m'a pas encore tutoyé...

CLÉMENCE.

Mais c'est très-grave, cela !

LOUISE.

D'autant plus grave que c'est ma faute, à ce qu'il paraît.

CLÉMENCE.

Comment ?

LOUISE.

J'ai eu des renseignements sur mon seigneur et maître, et on prétend que cette timidité n'existait pas du tout, mais du tout, quand il était garçon. Monsieur se ruinait à Paris en plaisirs de toutes sortes !... Enfin, il fréquentait des actrices, ma chère !

CLÉMENCE.

Ah !

LOUISE.

Si bien qu'il a fallu l'interdire et le rappeler. Et c'est alors qu'on l'a marié pour le ranger. — Seulement, j'ai peur qu'on ne l'ait trop rangé !... Ah ! Dieu ! quand je le compare à M. de Chavenay. Voilà un mari, le tien !... si bon, si prévenant.

CLÉMENCE.

Oh ! il a aussi ses défauts, va !

LOUISE.

Je te défie d'en citer un !

CLÉMENCE.

Eh bien, quand ce ne serait que celui de n'en pas avoir ! C'est un très-grand défaut quelquefois !

LOUISE.

Ah!...

CLÉMENCE.

Mais certainement ! il m'écrase de sa supériorité, et me prive du plaisir d'exercer mes petites vertus domestiques. C'est de l'égoïsme!... Et puis dix-huit mois de mariage, toujours au beau fixe ! Rien que du bleu ! c'est mourant!... Je demande un nuage!...

LOUISE.

Tu aimerais mieux ton mari quinteux, bizarre, emporté ?

CLÉMENCE.

Ah ! Dieu ! s'il pouvait donc se mettre une bonne fois en colère !

LOUISE.

Qu'est-ce que tu ferais ?

CLÉMENCE.

Je placerais l'attaque de nerfs qui me ronge depuis trois mois !

LOUISE, elle va pour se rasseoir.

Ce que c'est de nous, pourtant ! — Se plaindre d'un mari qui s'occupe trop de toi. (Regardant au fond). Tiens ! veux-tu avoir une idée de la tendresse du mien, observe-le...

CLÉMENCE.

Il vient ?

LOUISE, regagnant son canapé.

Oui, fais semblant de dormir...

CLÉMENCE.

Mais !

LOUISE.

C'est lui!... dormons!... (Elles reprennent toutes deux l'attitude qu'elles avaient au commencement de la scène.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, TROENES.

TROENES, entrant par le fond et cherchant autour de lui.

Où diable ai-je fourré mon paletot? (Il l'aperçoit sur le dos du siège où est étendue sa femme. Louise a le bras sur le vêtement.) Ah! le voilà! (Il monte doucement derrière le siège, et tire le paletot pour l'avoir. Louise soupire et tourne la tête de son côté en lui tendant la joue que Troènes est obligé d'effleurer pour tirer l'habit; il n'y prend pas garde, et, maître du paletot, redescend en fouillant dans les poches.) Sapristi!... j'ai perdu mon portecigares!... (Cherchant à terre, en s'en allant.) Un souvenir de Florine!... jamais!... Il me le faut!... Il me le faut!... (Il s'éloigne par le fond en cherchant à terre).

SCÈNE III.

LOUISE, CLÉMENCE, PUIS REBECCA.

LOUISE, quand il est parti.

Eh bien?

CLÉMENCE.

Ah! ma pauvre amie!

LOUISE.

Mais conviens-en, quel vilain mari!...

REBECCA, entrant par la porte latérale de droite, un livre de messe à la main.

Le mien, n'est-ce pas?... Vous parlez de M. Du Bourg?

CLÉMENCE.

Non!

REBECCA ¹.

Ah! je croyais!

LOUISE.

Nous vous avons cherchée partout...

.1. Louise, Rebecca, Clémence.

CLÉMENCE ¹.

D'où venez-vous donc, chère amie?

REBECCA, avec onction.

De l'église!

LOUISE.

Encore! — Quelle dévotion! vous ne la quittez plus!

REBECCA.

Quand vous aurez trois ans de mariage comme moi, chère petite, vous comprendrez qu'il n'y a que Dieu! (Elle remonte vers la table et après avoir cherché :) Où est donc mon roman?

LOUISE.

Votre roman?

REBECCA.

Oui, *Fanny*, que j'avais laissé là!

CLÉMENCE, prenant le roman sur son canapé.

Oh! c'est donc vous! Je l'avais caché de peur que ma petite belle-sœur... (Elle lui tend le livre.) Mais savez-vous que cela m'a paru un peu bien vif!

REBECCA.

Oui, oui, c'est très-passionné, très-ardent!

LOUISE.

Ah! voyons!

REBECCA.

Chut! ce n'est pas pour les demoiselles! cela brûle.

LOUISE.

Mais, je suis une dame, moi!

REBECCA.

Oh! si peu!...

LOUISE, à Clémence.

Je comprends!... C'est quand elle a lu un chapitre qu'elle va demander pardon à Dieu! (On entend un coup de fusil au loin.) Allons, voilà ces messieurs qui chassent. (Soupirant et reprenant son livre.)

1. Louise, Clémence, Rebecca.

Jusqu'à notre voisin qu'ils ont emmené avec eux!... et qui ne demandait qu'à nous tenir compagnie!... Voilà un homme aimable, celui-là, à la bonne heure... et qui ferait un gentil mari!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINETTE, écartant les branches de la treille et passant sa tête à travers les feuilles, en grapillant, debout sur une échelle.

ANTOINETTE.

M. de Nantya ? Je crois bien !

LOUISE.

Antoinette !

CLÉMENCE.

Voyez la petite surnoise qui nous écoute sur son échelle !

ANTOINETTE, mangeant du raisin.

Je n'écoute pas, j'entends ! (Descendant.) Et en ma qualité de demoiselle à marier!... du moment qu'il est question de futur... je fais mieux... (Elle descend sur le canapé et de là sur la scène.) j'arrive !

CLÉMENCE.

Quelle étourdie ! — Qui vous dit qu'il soit question de ce jeune homme ?

ANTOINETTE, galment ¹.

Mais la logique donc ! — Un futur mari !... Il est donc garçon... or je n'en connais que trois au château. D'abord... le cousin Veau-courtouais... qui est vieux, laid, ridicule...

CLÉMENCE.

Eh bien ! Eh bien !

ANTOINETTE.

Un mot de plus, je l'appelle !

LOUISE ET REBECCA.

Ah ! non !

1. Antoinette, Clémence, Rebecca.

ANTOINETTE.

Le voilà jugé! puis, M. Clavières, qui n'est ni beau, ni laid... ni jeune, ni vieux... ni spirituel, ni sot... ni blanc ni noir... ni ceci, ni cela, ni autre chose que lui-même, et c'est déjà trop...

REBECCA.

Vous êtes sévère!

ANTOINETTE.

Mettons que ce n'est pas assez!... et je ne vois plus pour mériter l'épithète de Louise que le troisième, qui est précisément M. de Nantya... Donc, c'est lui! Donc j'arrive à point et nous allons dire du bien de M. de Nantya... ce qu'il fallait démontrer!

CLÉMENCE.

Mais voulez-vous bien vous taire!

ANTOINETTE.

Pourquoi?

REBECCA, descendue, souriant.

Ah! voici les *pourquoi* d'Antoinette qui vont recommencer!

LOUISE, de même.

Mademoiselle *pourquoi*!

ANTOINETTE.

Dame! Je sors du couvent, moi, et il faut bien demander pour savoir.

CLÉMENCE.

Il est des choses que vous n'avez pas à savoir!

ANTOINETTE.

Oh! ma grande sœur; là... — Madame de Maintenon! — Eh bien! je ne veux plus qu'on parle bas devant moi, comme lorsque j'étais petite fille, et j'entends que l'on me dise tout; comme à Louise qui a mon âge!

LOUISE, avec importance.

Oh! mais moi, je suis mariée, c'est bien différent!

ANTOINETTE.

En quoi?

REBECCA, souriant.

Ah! c'est *en quoi*, maintenant?

ANTOINETTE.

Enfin, vous vous moquez de moi; mais cela m'est égal, et je continue sur le compte de ce monsieur.

CLÉMENCE.

Encore?

ANTOINETTE.

Et *pourquoi* cacherais-je que depuis six mois qu'il est question de me marier, celui-là est le premier, le seul, sur qui mes regards se soient arrêtés avec complaisance?

CLÉMENCE.

Allons, voilà ses regards qui s'arrêtent avec complaisance sur M. de Nantya!... Mais il n'est venu qu'à titre de voisin et d'ami, et jamais de prétendant!

ANTOINETTE.

Hélas! je le sais bien; — j'aurais dit *oui* si volontiers!

CLÉMENCE.

Mais en vérité, Antoinette, vous me ferez rougir pour vous!

ANTOINETTE.

De ce que je suis franche?... Aimerez-vous mieux, petite sœur, que je dise : je le trouve laid, disgracieux et mal appris! Sa vue me crispe, et je ne saurais entendre craquer ses pas sur le sable, que je ne me sauve tout au fond du parc? Mon Dieu, je veux bien, moi, je dirai tout cela, si vous voulez!... mais comme je mentirai!

REBECCA.

Et que trouvez-vous donc en lui, mignonne, qui force votre inclination à ce point?

ANTOINETTE.

Oh! mille choses!... mais surtout! — car j'y ai bien réfléchi, allez!... surtout... (Avec importance.) ses idées sur la vie qui sont tout à fait d'accord avec les miennes!

LOUISE, railleuse.

Oh ! les idées d'Antoinette sur la vie !

ANTOINETTE, importante.

Mais...

CLÉMENCE.

Vous avez assez causé avec lui ?...

ANTOINETTE, l'interrompant.

Non ! mais je l'ai étudié !...

TOUTES TROIS, souriant.

Oh ! oh !

ANTOINETTE.

Oh ! je sais bien, vous me croyez légère, parce que je dis un peu tout ce que je pense, à l'aventure ! mais je ne suis pas légère du tout. Ainsi je connais tout le passé de M. de Nantya !...

REBECCA.

Et ce passé ?...

ANTOINETTE.

Oh ! c'est bien simple !... Il a vingt-deux ans — c'est sa mère qui l'a élevé — c'était une très-belle dame, qui vivait retirée dans sa terre, ne voyant personne que le curé, — et jamais son mari qui était à Paris, parce qu'ils étaient séparés... J'ai demandé pourquoi... mais on n'a pas voulu me le dire...

REBECCA.

Je m'en doute bien.

ANTOINETTE.

Pourquoi ?

CLÉMENCE.

Parce que c'est une chose qu'on ne dit qu'aux dames !

ANTOINETTE.

Louise me le dira alors ! (A Louise.) Tu me le diras, n'est-ce pas ? — Après la mort de sa mère, M. de Nantya s'est mis à faire valoir sa terre, en vrai gentilhomme campagnard ; il vend ses fourrages, il coupe ses bois et ne passe à Paris que deux mois, tous les ans, en plein hiver, ce qui est charmant... parce qu'on va au

spectacle..... que j'adorerai dès qu'on me l'aura fait voir une fois!...

LOUISE, l'interrompant.

Et le reste du temps à la campagne ?

ANTOINETTE.

Je crois bien ! Moi qui aimerais tant à être fermière !

CLÉMENCE.

Elle est folle !

ANTOINETTE.

Oh ! que non ! — Je veux un mari campagnard, comme moi, et quand je compare M. de Nantya si calme, avec ses manières si loyales et si franches, à tous ces empressés qui, l'autre soir, au bal de la Préfecture, faisaient la cour... à ma dot, il me semble que je sors d'une rue bien étroite où l'on se bouscule, et que je me trouve en face d'une belle prairie où mon regard se repose. — C'est bien large, bien frais, bien ouvert, et je reste là à regarder, en me disant : ah ! que je suis bien là !... ah ! que je suis donc bien !...

CLÉMENCE.

Mais quelle enfant gâtée ! mais c'est énorme, ce que vous dites-là !

ANTOINETTE, gaiement.

Oh bien ! laissez-moi le dire ici, ou je le crierai tout haut dans ma chambre !

REBECCA.

Et ce que vous parlez de crier, mon cœur, le diriez-vous à M. de Nantya lui-même ?

ANTOINETTE.

A lui ?... Oh ! non !... Voyons...

REBECCA.

Pourquoi ?

ANTOINETTE.

Oh ! mais parce que... Cela se sent enfin ! ce ne serait pas bien.

CLÉMENTCE.

Donc, il y a des choses qu'il faut comprendre, sans les expliquer.

ANTOINETTE.

Peut-être, oui!... Pourquoi?...

REBECCA.

Ah! bien, elle est incorrigible!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

CLÉMENTCE, au domestique.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

Il y a là un monsieur qui demande si madame veut lui faire l'honneur de le recevoir?

CLÉMENTCE.

Quel monsieur?

LE DOMESTIQUE, lui donnant une carte.

Il est, dit-il, voisin de campagne de madame!

CLÉMENTCE, lisant.

M. de Mortemer!

REBECCA.

Mortemer?

CLÉMENTCE.

Tu le connais?

REBECCA.

De vue seulement. — Il me semblait bien, en effet, que c'était lui que nous avons ce matin croisé sur la route...

CLÉMENTCE.

Et qu'est-ce que ce monsieur?

REBECCA, à demi-voix, à Clémence.

Le Mortemer de madame de Naullant et de lady Grace! —

Mortemer, un vieux garçon très-charmant, très-aimé, très-gâté! Sans principes, du reste, et dont on dit un mal!... (Vivement. Il faut le voir, ma chère...

CLÉMENGE.

Mais je ne sais... en l'absence de M. de Chavenay...

REBECCA.

Bon, nous sommes quatre!

ANTOINETTE.

Oui, nous sommes quatre!

CLÉMENGE.

C'est une raison! (Au domestique.) Faites entrer ce monsieur.

ANTOINETTE, à demi-voix, à Rebecca.

Qu'est ce que cela veut dire : Le Mortemer de madame de Naullant et de lady Grace?...

RÉBECCA.

Cela veut dire... Cela ne veut rien dire...

ANTOINETTE.

Ah!

CLÉMENGE.

Le voici!

REBECCA.

C'est bien lui.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORTEMER.

MORTEMER.

Pardonnez-vous à un inconnu, madame, la hardiesse qu'il a de franchir votre porte, sans autre excuse que celle qu'il attend de votre bonté?

CLÉMENGE, lui indiquant un siège.

Vous êtes tout pardonné, monsieur; ces dames et moi ne saurions considérer comme une faute le désir de nous voir.

MORTEMER, s'asseyant ¹.

Toutefois, madame, si grand que fût ce désir, et malgré le titre de voisin que je pouvais peut-être invoquer, je ne me serais pas cru suffisamment autorisé à solliciter l'honneur de votre accueil, si je n'avais eu la fortune de trouver un excellent... (S'arrêtant en souriant.) Si je dis *prétexte*, madame, l'entendrez-vous?...

CLÉMENCE.

Dites-le bien vite, alors!...

MORTEMER, gaîment.

Mais, je me hâte d'ajouter... sérieux!

REBECCA.

Nous le pensons bien.

MORTEMER.

Très-sérieux. — Vous voyez en moi, mesdames... Je ne sais, en vérité, comment dire cela, car je crois bien que le mot n'existe pas... J'ose me présenter au nom de pauvres gens du pays, pour qui je fais une quête de bienfaisance... (Surprise des femmes, qui se regardent. — Continuant.) Des incendiés... Mon Dieu, oui! — Pauvres gens, bien à plaindre, très-intéressants... Et enfin, c'est en frère quêteur que j'ose venir à vous, ou si vous l'aimez mieux... en dame de charité! (Petit rire étouffé de Clémence et d'Antoinette. — Souriant.) J'attendais un peu de surprise, en effet!

CLÉMENCE.

Pardonnez-nous, monsieur, mais...

MORTEMER.

Oh! madame, je ne m'abuse pas! — Évidemment, je fais tort à la charité que je représente : elle aime à s'offrir sous un aspect plus séduisant... qui est le vôtre ; et j'usurpe des fonctions qui sont à vous, aussi sûrement que les ailes sont aux anges... Aussi, me voyez-vous bien décidé à ne pas dire un mot de mon rôle! — Je vous abandonne entièrement le soin de plaider vous-mêmes la cause de mes protégés... et je ne veux être ici que la main qui

1. Tous en demi-cercle, Clémence sur le canapé à gauche, Mortemer, Rebecca, Louise, assises derrière le guéridon et travaillant, Antoinette près de la table.

reçoit, tandis que vous serez tout à la fois le cœur qui demande et celui qui donne! — Deux charités pour une!

CLÉMENCE.

Il n'est pas possible, monsieur, de s'effacer avec plus de grâce dans une action qui vous fait le plus grand honneur. Voici mon obole pour ces pauvres gens. *(Mortemer se lève et reçoit son offrande.)*

REBECCA.

Et la mienne. *(Même jeu de Mortemer.)*

LOUISE.

Et la mienne. *(Même jeu.)*

MORTEMER.

Que ne puis-je, en leur portant tout cet or, mesdames, garder pour moi tous les sourires! *(Il tend la main à Antoinette.)*

ANTOINETTE, se levant et galment.

Ce serait d'autant plus à propos, monsieur, que je n'ai que cela à vous offrir!

CLÉMENCE.

Voici pour ma sœur, monsieur.

MORTEMER.

J'aurais fait crédit à mademoiselle, sur la mine.

CLÉMENCE.

Et maintenant, monsieur, il nous reste à faire excuser la surprise que nous avons témoignée tout à l'heure; mais, vraiment, votre démarche est si peu d'accord avec le caractère que l'on vous prête...

MORTEMER, galment, et se rasseyant.

Je vois bien, madame, que ma réputation m'avait précédé; mais, s'il fut un temps où elle valait mieux que moi... aujourd'hui, je vaud un peu mieux qu'elle. Les années sont venues, apportant la sagesse!

REBECCA.

Et vous voilà ermite!

MORTEMER.

Je ne veux pas relever la malice de l'expression qui me compare à un vieux diable.

CLÉMENCE.

Enfin, pénitent !

LOUISE.

Et solitaire !

MORTEMER.

Oh ! mais ni l'un ni l'autre !

TOUTES.

Ah !

MORTEMER.

Vous l'avouerez-je ?... On peut l'avouer.

CLÉMENCE et REBECCA.

Oui, oui !

MORTEMER.

Eh bien ! je ne me repens pas du tout !... mais du tout !

REBECCA.

Ah !

MORTEMER.

Et quant à la solitude, ce n'est pas une antipathie ! c'est une horreur !

REBECCA, vivement.

Ah ! comme je comprends cela !

MORTEMER.

Mondain j'étais... et mondain je suis resté !... L'été, je vague ; mais, aux premiers froids, il me faut vite mon Paris, ses bals, ses théâtres et surtout, oh ! surtout, celles qui sont à sa splendeur ce que le regard est à la tendresse, ce que l'éclat de rire est à la gaieté !... surtout... vous, mesdames ! Que je me résigne à ne plus vivre par vous, oui, peut-être... mais que je consente à ne plus vivre près de vous... jamais ! Qu'une seule ne remplisse pas mon existence... comme autrefois ! soit !... mais à la condition que toutes seront là pour la charmer... Et enfin, permettez-moi cette image un peu surannée, tandis que nos jeunes gens ne sont pas là pour en rire... Je renonce bien à cueillir les bouquets... mais qu'on me laisse le jardin !...

REBECCA.

Mais voilà une manière de retraite tout à fait galante.

MORTEMER.

Ah! je crois bien! si vous saviez quelle douceur pour un vieux garçon tel que moi...

CLÉMENCE.

Oh! vieux...

MORTEMER.

Si! si! je ne me fais pas illusion : je suis vieux!... Savez-vous bien que j'ai quarante-huit ans tout à l'heure!

REBECCA.

Eh bien! c'est la seconde jeunesse, la bonne pour un homme!

MORTEMER, ravi.

Peut-être!... peut-être!...

CLÉMENCE.

Et j'en sais plus d'un de trente ans...

MORTEMER, de même.

Oh! sûrement!... sûrement!... Il est incontestable que je me porte admirablement bien et que je ne fais pas une très-grande différence de ce que je suis aujourd'hui à ce que j'étais il y a dix ans!

REBECCA.

Vous voyez bien!

MORTEMER.

Mais enfin je suis vieux et...

CLÉMENCE.

Allons!... vous n'êtes plus jeune, c'est très-différent!

MORTEMER, se levant et saluant.

Après la charité pour mes pauvres, madame. la voici pour moi! — Permettez-vous!

CLÉMENCE, lui tendant la main.

De tout cœur!

MORTEMER, baisant la main.

Nos jeunes galants se contenteraient de vous serrer la main, et ne sauraient pas, les maladroits, tout ce qu'on y perd ! (il réitère.)

REBECCA.

Vous disiez donc qu'il est très-doux...

MORTEMER, même jeu avec elle.

De vous remercier de la sorte, madame... infiniment doux ! (il va pour passer à Louise.)

LOUISE.

Non !... non... pas cela... ce que vous disiez avant !...

MORTEMER.

Avant !... ah ! pardon !... je m'oublie un peu !...

ANTOINETTE, à demi-voix à Louise.

Mais oui, pour un homme qui ne cueille pas de bouquets, il marche assez dans les plates-bandes.

MORTEMER, qui l'a entendue, la regarde en souriant, elle se penche vivement sur un album. A Clémence.

Mademoiselle votre sœur ?...

CLÉMENCE.

La sœur de mon mari qui sort du couvent !...

MORTEMER.

Au même charme j'aurais parié pour la parenté !

REBECCA.

Avec tout ce marivaudage, nous ne saurons jamais ce qui était si doux et que vous alliez dire.

MORTEMER, assis.

Eh bien !... mais de faire ce que je fais. Voilà mon occupation tous les jours, mesdames, de deux heures de l'après-midi à deux heures du matin !... Riche, oisif, indépendant, et n'ayant plus à vivre assez de ma propre vie, à quoi serais-je mieux occupé qu'à vivre celle des autres ? Je ne pratique plus et je contemple ! Je connais tout le monde, tout le monde me connaît !... On me dit la

moitié de tous les secrets, je devine le reste et m'en amuse. A trois heures une visite... à quatre heures, une autre; puis le dîner en ville, puis la soirée, une petite place à la table, au feu, de quelques bons amis qui me consultent... les dames surtout... en ma qualité de grand explorateur des terres galantes... Tout cela, vous le voyez, est fort occupant, très-amusant, très-innocent surtout... surtout très-innocent!... Puisque je ne suis plus dangereux!

REBECCA.

Oui! — Eh bien! je vais peut-être dire quelque chose d'énorme. — Permettez-vous?

MORTEMER.

Je vous en prie!

REBECCA.

Je crois que vous êtes un peu comme Sixte-Quint!... et que vous jetez souvent les béquilles!

MORTEMER.

Jamais... je tomberais...

CLÉMENCE.

A nos pieds?...

MORTEMER.

Oh! sûrement!

REBECCA.

Là! qu'est-ce que je dis?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CLAVIÈRES, NANTYA.

(Ils paraissent au fond, donnant leurs fusils et leurs carnassières aux domestiques.)

ANTOINETTE.

Voici les chasseurs! (Elle monte vers eux.)

CLAVIÈRES, au fond.

Deux seulement!

CLÉMENCE.

Vous avez perdu nos maris?

CLAVIÈRES, descendant. Antoinette reste au fond avec Nantya.

Tout à fait. — Et Veaucourtois, qui rabattait avec nous sur le château, vient de disparaître dans des roseaux.

CLÉMENCE ¹.

Permettez-moi de vous présenter monsieur...

CLAVIÈRES, surpris.

Tiens! Mortemer!

CLÉMENCE.

Vous vous connaissez?

CLAVIÈRES.

Lui, Veaucourtois et moi... depuis quinze ans! — Seulement, je te croyais aux Pyrénées!

MORTEMER.

J'en viens, mon ami, et comme j'ai dans ce pays des fermes assez importantes que je n'avais pas visitées depuis plus de vingt ans, j'ai prié le partis, heureusement pour mes intérêts...

CLÉMENCE.

Et pour le pays!... (à Clavières) Monsieur fait une quête de charité?...

CLAVIÈRES, stupéfait.

Ah!... il quête!...

MORTEMER, modestement.

Oui, mon ami!

CLAVIÈRES, de même.

A l'église?

MORTEMER.

Non, à domicile... de pauvres incendiés... une famille bien intéressante, mon ami... un père infirme... quatre enfants... J'espère que ton offrande...

LOUISE.

Allons, M. Clavières! A l'escarcelle!

1. Mortemer, Rebecca, Clavières. — Rebecca, Antoinette, Nantya, Louise, plus haut.

CLAVIÈRES, regardant Mortemer.

Comment donc, madame!... avec empressement! avec empressement... (A part en cherchant son porte-monnaie.) Lui!... qu'est-ce que ça veut dire?

REBECCA, se tournant vers le fond où Nantya est demeuré avec Antoinette.

Et M. de Nantya! — Allons, M. de Nantya! (Toutes les dames se tournent de même vers Nantya.)

CLAVIÈRES, seul à l'avant-scène avec Mortemer.

Dis donc! Tu me le rendras, hein? je ne donne pas dans tes incendies, moi!

MORTEMER.

Tais-toi donc, bavard, et donne donc!

CLAVIÈRES.

Mais...

MORTEMER, vivement, voyant les femmes revenir à eux.

Quatre enfants, cher ami, et une femme enceinte!

CLAVIÈRES, donnant l'argent et repassant à gauche.

Oh! sapristi!... Restons-en là! je vois venir les jumeaux!

CLÉMENCE, à Nantya qui est descendu.

Allons, M. de Nantya! Pour nos incendiés!

NANTYA¹.

Oh! cela est sacré! (Tirant sa bourse.) Des habitants de ce pays?

MORTEMER.

Hélas! oui, monsieur.

CLAVIÈRES.

Quatre enfants!... Trois jumeaux...

MORTEMER.

Pas encore!... seulement...

CLAVIÈRES.

Tout les annonce!

NANTYA.

C'est singulier! Je ne connais personne dans le pays qui ait brûlé...

1. Clavières, Mortemer, Clémence, Nantya, Louise, Antoinette.

MORTEMER.

Ah! monsieur, si l'on connaissait toutes les misères qui se cachent.

NANTYA, souriant.

Pourtant, monsieur, un incendie... C'est le cas de dire qu'il n'y a pas de feu sans...

CLÉMENCE.

Fi, M. de Nantya! vous marchandez votre aumône!

NANTYA, remettant l'argent à Mortemer.

Au contraire, madame, je considère ce petit secours comme tellement insuffisant que je vais prier monsieur de me donner l'adresse de ces pauvres gens.

MORTEMER, à part.

Aïe!

LOUISE.

C'est vrai! on leur enverra du linge et des vêtements!

CLÉMENCE ET REBECCA.

Mais oui!

MORTEMER.

Comment donc!... l'adresse : rien de plus simple!... l'adresse!... Pauvres gens... vont-ils être heureux!... C'est que je n'ai pas de crayon pour écrire!

NANTYA.

Voici le mien!...

MORTEMER, à part.

Diable d'homme! je n'en sortirai jamais de la quête!

ANTOINETTE, au fond.

Je vous annonce le cousin Veaucourtois!... Trempé!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VEAUCOURTOIS, en chasseur très-élégant, courbé, échiné, myope et portant perruque, des douleurs rhumatismales à l'épaule et une petite toux sèche d'épuisement... Il se secoue... il est tout mouillé.

VEAUCOURTOIS, suivi d'un domestique muni d'une éponge.
Suivez-moi, mon ami, avec votre éponge!...

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu!

VEAUCOURTOIS, secouant ses guêtres.
Cousine, ce n'est rien... une petite dégringolade dans un ruisseau! voilà tout!

CLAVIÈRES.

Bonne affaire pour tes rhumatismes.

VEAUCOURTOIS, s'épongeant lui-même.

Il s'agit bien de rhumatismes!... [Enthousiasmé.] Je viens de faire une trouvaille!...

MORTEMER.

Dans l'eau?

VEAUCOURTOIS¹.

Tiens! Mortemer!... Ah! c'est idéal! Dans l'eau, oui!

CLAVIÈRES.

Des canards?

VEAUCOURTOIS, de même.

Au contraire!... Un rossignol!

CLAVIÈRES.

Miséricorde, une cantatrice! Encore une qu'il a dénichée!... La dix-septième de l'année.

VEAUCOURTOIS.

Oh! oui, mais celle-là!...

MORTEMER.

Une jeunesse!... hein!

1. Clavières, Mortemer, Clémence, Veaucourtois, Nantya, Rebecca. — Louise et Antoinette au fond.

VEAUCOURTOIS.

Quinze ans!

CLAVIÈRES, à Mortemer.

C'est ça!... toujours!

VEAUCOURTOIS.

Une saveur! une séve! et une voix! (Avec ravissement.) Entre le... et le... je ne trouve pas le mot!... Elle chantait en tapant du pied comme ça... dans la boue... pour faire sortir les écrevisses! (chantant.) Oh! la! la! (Il veut l'imiter, douleur aux reins qui l'arrête.)

CLAVIÈRES.

Eh! là! gare la machine!

VEAUCOURTOIS, se remettant, inquiet et hagard, et cherchant à rassembler ses idées.

Qu'est-ce que je disais donc?...

CLAVIÈRES, lui soufflant.

Les écrevisses!

VEAUCOURTOIS, repartant.

Ah! c'est idéal! vous allez m'en dire des nouvelles.

CLÉMENCE.

Il l'a amenée?

VEAUCOURTOIS.

Oui! oui! (Criant vers le fond.) Entre, ma Nina. Elle s'appelle Claudine Trouillon! mais je l'ai baptisée Nina, Nina Troïoni — pour l'affiche! — Nina!... (Miaulant.) Nina mia!

CLAVIÈRES.

Eh bien! elle ne vient pas!

VEAUCOURTOIS.

C'est encore un peu sauvage... mais quand je l'aurai lancée...

MORTEMER.

Ça changera, oui.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, NINA, paraissant au fond.

VEAUCOURTOIS.

Ah! brava! voilà la Nina! voilà la diva!

NINA, en pécheuse d'écrevisses, pieds nus, sabots.

Quoi que vous me voulez?

VEAUCOURTOIS.

Figurez-vous ça entrant en scène! hein!

CLAVIÈRES, assis à gauche ainsi que Morteimer.

Mais avance donc, petite dinde!

NINA, riant bêtement.

Oh! dinde!... Oh! c'est drôle tout de même!... C'est-y que vous vous gaussez de moi?...

VEAUCOURTOIS, enchanté.

Quelle saveur! — Allons, chante un peu ce que tu chantaient tout à l'heure.

NINA, riant de même.

Quoi que vous me donnerez pour ça?

NANTYA.

Ah! déjà?

VEAUCOURTOIS.

L'artiste! l'indépendance!

CLÉMENCE.

Allons! on te donnera une robe et ce ne sera pas mal.

NINA.

Avec un bonnet?

ANTOINETTE.

Oui, avec un bonnet.

NINA.

Oh! ben alors, v'là ce que c'est ! (Elle chante ^{1.})

Les écreviss... c'est bien sournis!
 Pingui, pingo, pingo les doigts...
 Ça se fourr' sous terre en tapinois,
 Bibelin, bibelo, popo la guenago!
 Pingui, pingo!...
 Pingo la guenago, pingo les doigts.

Pour les pincer faut être adroit,
 Pingui, pingo, pingo les doigts...
 On remu' les deux pieds à la fois...
 Bibelin, etc.

On croit en pincer deux ou trois.
 Pingui, pingo, pingo les doigts;
 Mais c'est ell' qui vous pinc' les doigts...
 Bibelin, etc.

(Veaucourtois accompagne le mouvement en battant la mesure, et s'extasiant.)

VEAUCOURTOIS.

Ah! brava! divina! maravigliosa!

CLAVIÈRES.

Un peu aigre!

VEAUCOURTOIS.

Le fruit vert! Mais quand je l'aurai lancée comme la Farinelli...
 (A Rebecca.) Car vous savez que c'est moi qui ai lancé la Farinelli!

REBECCA, fuyant.

Oui, oui, je sais!

VEAUCOURTOIS, à Mortemer.

En mil huit cent quarante-cinq, elle vendait des allumettes dans la rue.

MORTEMER, de même, s'esquivant.

Oui, oui!

1. Voir le *Recueil des chansons populaires des provinces de France*, par Champfleury et Wekerlin.

VEAUCOURTOIS, à Clémence.

Je l'ai fait engager à l'Opéra, et...

NINA.

J'ai faim !

VEAUCOURTOIS, ravi.

Elle a faim !

CLAVIÈRES.

Toutes les qualités de l'emploi !

CLÉMENCE, à Baptiste.

Qu'on la mène à l'office !

VEAUCOURTOIS.

C'est ça !

CLÉMENCE, à Mortemer.

Et si vous voulez bien nous attendre un instant, monsieur, nous allons, ces dames et moi, rassembler pour vos protégées quelques objets... M. de Nantya nous aidera. *[Elle sort par la droite avec Louise, Rebecca et Nantya pendant ce qui suit.]*

MORTEMER.

Mille grâces ! madame.

ANTOINETTE, à Nina.

Allons, viens, petite. *[Elle l'emmène par la gauche.]*

NINA.

Vous me donnerez t'y à boire du vin pur ?

ANTOINETTE.

Oui, oui ! tu boiras du vin pur !... *[Elle l'entraîne.]*

VEAUCOURTOIS.

Du vin pur ! quelle maestria ! c'est idéal ! *[Suivant Nina du regard et l'applaudissant.]* Brava ! brava ! la diva !

SCÈNE X.

MORTEMER, CLAVIÈRES, VEAUCOURTOIS.

MORTEMER, à lui-même.

Ouf ! j'esquive l'adresse. *[Haut.]* Ah çà ! laissons la diva et causons un peu, nous autres. Vous êtes donc familiers du logis ?... *[On s'assied près de la table.]*

CLAVIÈRES, de même.

Tu vois!

VEAUCOURTOIS¹.

Il faut bien quelqu'un pour l'égayer!

MORTEMER.

A titre de parents, d'amis?

CLAVIÈRES.

L'un et l'autre; Veaucourtois est cousin de madame de Chavenay.

VEAUCOURTOIS.

Nous nous ressemblons assez.

CLAVIÈRES.

Et Chavenay est un de mes amis d'enfance.

MORTEMER.

Jolie garnison, ce château! Et qu'est-ce que ce Chavenay?

CLAVIÈRES.

Le fils du général.

MORTEMER.

Et sa femme?

VEAUCOURTOIS, cherchant sans trouver.

C'est une... une... ma famille enfin! une... je ne trouve plus le nom! c'est bizarre!... (il cherche.)

CLAVIÈRES, à Mortemer.

Une d'Affrauville!

MORTEMER.

Mariés depuis...?

CLAVIÈRES.

Dix-huit mois.

MORTEMER.

Convenance?

CLAVIÈRES.

Inclination.

1. Veaucourtois, Mortemer, Clavières.

MORTEMER.

Alors, ce Chavenay est un homme?...

CLAVIÈRES.

Charmant!

MORTEMER.

Et la brune?

VEAUCOURTOIS, qui n'a cessé de chercher, trouvant.

Ah! j'y suis! c'est une d'Affranville!

CLAVIÈRES.

Oui, on l'a dit!

VEAUCOURTOIS.

Alors, pourquoi le demander?

CLAVIÈRES, haussant l'épaule.

Vieille marmotte, va! A Mortemer. La brune, c'est madame Du Bourg.

MORTEMER.

Mariée aussi?

CLAVIÈRES, soupirant.

Par ma faute!

MORTEMER.

Bah!

CLAVIÈRES.

Mon Dieu, oui; je devais l'épouser... Mais tu sais, moi, ma tranquillité avant tout! A l'idée d'enchaîner ma liberté de garçon, je rompis; et Du Bourg fut agréé par dépit.

MORTEMER.

Alors indifférent, ce Du Bourg?

CLAVIÈRES.

Peuh! un mari!... Tu sais...

MORTEMER.

Deux ans de mariage?...

CLAVIÈRES.

Trois ans!

MORTEMER.

Quant aux deux plus jeunes, l'une est sœur de M. de Chavenay, si je ne me trompe!

CLAVIÈRES.

Oui, sœur d'un second lit!

MORTEMER.

Eh! mais, j'ai connu la seconde madame de Chanenay, une belle personne blonde qui est morte toute jeune.

CLAVIÈRES.

C'était la mère de mademoiselle Antoinette... La dernière de ces dames est mariée depuis six semaines à ce petit Troènes qui s'est ruiné!...

VEAUCOURTOIS.

Pour Florine?

MORTEMER.

Lune de miel, celui-là?...

CLAVIÈRES.

Oh! si pâle...

MORTEMER.

Par indifférence de la femme?

CLAVIÈRES.

Non, mais par ennui du mari.

MORTEMER.

Très-bien! De sorte que dans ce séjour embelli par tant de grâces, vous chassez avec les maris, mes gaillards, en coquetant avec les femmes?

CLAVIÈRES, se récriant.

Celles-là?

MORTEMER.

Eh bien?

CLAVIÈRES.

Oh! jamais!...

MORTEMER, railleur.

Hypocrites! va! vous appartenez à l'aimable confrérie des

vieux garçons : dont je suis ! et nous sommes au mois d'octobre ! Or, ce qui se passe dans l'âme des vieux garçons au mois d'octobre, je le sais par expérience, elle grelotte !... et cherche à se réchauffer...

VEAUCOURTOIS.

Grelotter, moi !

MORTEMER.

Vous grelottez, chers amis : — car voici la bise ; et prêts à regagner Paris, vous ne songez pas, sans frissons, à cet appartement glacé où vous allez rentrer le cœur vide, sans un pauvre petit tison d'amour dont vous puissiez tirer une étincelle !

VEAUCOURTOIS

Prrr ! j'ai la braise, la fournaise, moi !... tout le corps du ballet !

CLAVIÈRES.

Et l'on trouve bien toujours quelque bonne âme...

MORTEMER.

Oui, oui. Mais ce n'est pas ce feu qui fait le foyer, ô mes amis ! Et c'est de foyer que je parle !

CLAVIÈRES.

Où diable veux-tu en venir avec ton foyer ?

MORTEMER.

Ah ! mes très-chers ! Il n'y a pas au monde liberté plus douce que la nôtre... Mais comme les fruits les plus savoureux ont leur ver caché... notre cher célibat a le sien, qui se révèle ordinairement vers la fin de l'automne, et dans les circonstances que je vais dire... (Debout.) Un beau jour de ces premiers froids, où tout Paris rentre à Paris... vous êtes seul, le cigare aux lèvres, sur le boulevard, à la hauteur du *Café Riche*, entre six et sept heures du soir... Le brouillard tombe... et les voitures roulent sans fin ! c'est l'heure du repas, et vous pensez : Où irai-je dîner ? Au cabaret ! j'en suis las ! Au cercle ?... Écouter, répondre ! c'est assez d'y passer la soirée !... Où irai-je dîner ? — Vient un ami tout courant ! Vous l'arrêtez !... Dînez avec moi ! — Non, ma femme m'attend ! — Bah ! elle attendra ! — Merci ! et le bébé qui est à sa troisième dent ; non !

non, une autre fois ! Bonsoir !... Et de courir ! — Vous souriez : « Sa femme l'attend !... son petit fait ses dents !... Pauvre homme !... » Et peu à peu, cependant, ce sourire s'éteint... car vous apercevez dans une douce vision la salle à manger appétissante et claire, et le bon feu qui flambe en l'honneur du maître !... Et la femme inquiète qui va et vient de la pendule à la fenêtre... Et l'enfant qui crie du haut de l'escalier : — Voilà papa !... c'est papa !... Mais il fait froid, le brouillard tombe, les voitures roulent sans fin... et vous êtes seul, absolument seul... horriblement seul !...

CLAVIÈRES.

Il est certain que parfois...

VEAUCOURTOIS.

Quand il neige !

MORTEMER.

Or, mes amis, cet accès de mélancolie... savez-vous bien ce que c'est ?

CLAVIÈRES.

Le spleen ?

VEAUCOURTOIS.

La grippe ?

MORTEMER.

C'est la nostalgie du ménage !

CLAVIÈRES.

Regretter le ménage, nous ?

MORTEMER, vivement.

Oh ! entendons-nous bien ! Je n'ai pas dit le *mariage* qui est l'institution ; j'ai dit le *ménage* qui en est le profit ! — Dame nature nous connaît bien ! Elle ne nous atteint pas dans nos sentiments, ce qui serait d'un médiocre effet sur Veaucourtois ; mais elle nous prend par notre égoïsme ! — Un bon feu ! — Un bon repas... ce calme, ce bien-être délicat et fin que la fem ne exhale autour d'elle, et que l'empressement du garçon d'hôtel imite à peu près comme la parfumerie rappelle les fleurs !

CLAVIÈRES.

Mais tout ça — on l'a aussi pour son argent!

MORTEMER.

Oui, mais on n'en a que pour son argent! — Triste! —

CLAVIÈRES.

Ah çà! veux-tu conclure à nous marier?... toi?

MORTEMER.

Trop tard!

VEAUCOURTOIS.

Tiens, moi, j'allais dire : déjà! car...

CLAVIÈRES, à Mortemer.

Eh bien! alors, que veux-tu que nous fassions?...

MORTEMER.

Mais, ce que font tous les vieux garçons, depuis le diable de l'Éden — ce premier des célibataires!

CLAVIÈRES.

Marauder chez le prochain?

MORTEMER.

Et nous ranger... dans le ménage des autres!

CLAVIÈRES.

Oh!

MORTEMER, gaiement.

Mais, dame! il ne s'agit que de se poser résolument cette question : « Le mariage est-il absolument fait pour les maris? » mais non, puisqu'ils s'en trouvent mal! Il est donc plutôt fait pour les vieux garçons, qui s'en trouvent bien! — Que cherches-tu, ô célibataire? La maison sans la famille!... la femme sans l'épouse et sans la mère; le mariage sans ses périls, et le ménage sans sa cuisine! — Eh bien, mais voici un bon monsieur qui a la bonté de se marier pour toi et de te préparer tout cela. — Une jolie femme — un appartement tout frais — de bons tapis — une chère exquisite! — Mets tes gants blancs, ô célibataire! — On n'attend plus que toi. — Tu entres; monsieur qui bâillait, en regardant sa montre, l'avance son meilleur fautenil, et madame qui bâillait en regardant

monsieur, t'avance son meilleur sourire. Le mari s'enfuit délivré par toi jusqu'à l'heure où tu fuiras à ton tour, délivré par lui! Il fait ton bonheur; tu fais le sien; madame les deux... Et te voilà tout à la fois le plus indépendant des maris et le plus rangé des garçons!

CLAVIÈRES.

Il est certain que pour quelqu'un comme moi qui aime ses aises... Et tu crois que nous trouverions ici...

MORTEMER.

Votre foyer d'hiver, mais oui, et moi aussi!

CLAVIÈRES, vivement.

Toi!

MORTEMER.

Je ne viens pas pour autre chose!

CLAVIÈRES.

Allons donc! Je me disais bien aussi que l'incendie et la quête...

MORTEMER.

Parbleu!... je quête pour mon compte! Et l'incendié, c'est moi!

CLAVIÈRES.

Ah! le traître, qui nous demande des renseignements!

VEAUCOURTOIS, qui a cherché à placer un mot, depuis la phrase qu'on lui a coupée.

Oui, je voulais dire...

MORTEMER.

Trois jeunes ménages! Parfait! Il n'y a que le choix! Trois ans, dix-huit mois... six semaines... Une lune rousse... une lune de miel à son dernier quartier, et une autre si pâle qu'on n'a qu'à souffler dessus pour l'éteindre... Tous ces astres-là me semblent au point où le croissant ne demande qu'à dessiner ses deux pointes!... Donc! c'est mûr!... Donc, célibataire, debout!... Présent, et me voilà!...

CLAVIÈRES.

Mais, comme il y va, lui!

VEAUCOURTOIS, cherchant ce qu'il voulait dire.

Oui... moi... je voulais dire...

CLAVIÈRES.

Toujours le même, alors?..

MORTEMER¹.

Et pourquoi ne serais-je pas le même?

CLAVIÈRES.

Que sais-je, moi!... On est plus vieux tous les jours, et...

MORTEMER.

Allons donc! Plus vieux!... Est-ce qu'on vieillit?

VEAUCOURTOIS, de même.

Est-ce qu'on vieillit?... Parbleu!... Je disais...

CLAVIÈRES.

Et l'âge?

MORTEMER.

Préjugé! Luttez donc, mordieu! Faites comme moi! Ai-je encore ma verve d'autrefois! Suis-je toujours prêt à faire mille folies pour mes caprices? Toujours! —Je suis donc toujours jeune... Qu'importe, après cela, que le temps vole, si moi je m'arrête, et que les années pleuvent sur mon front, si ce front les secoue et les domine!... C'est une lutte entre la vieillesse et moi! Elle me crie : J'arrive et tu n'aimeras plus!... Et je lui réponds : Oui, mais j'aime encore, et tu ne viendras pas!

CLAVIÈRES.

C'est qu'il me donne envie d'en faire autant! Peut-on savoir au moins laquelle de ces dames?...

MORTEMER.

Toutes, en attendant que j'aie fixé mon choix!

CLAVIÈRES.

Mais pour t'ouvrir les portes de ces maisons-là?...

MORTEMER.

C'est fait!

VEAUCOURTOIS, continuant.

Je voulais dire!...

CLAVIÈRES, écartant Veaucourtois.

Avec Chavenay qui sait tes fredaines?

1. Mortemer, Veaucourtois, Clavières.

MORTEMER.

Bah! Il m'invitera!

CLAVIÈRES.

Ah! je demande à voir ça!

MORTEMER.

Tu le verras tout de suite, car je crois qu'on vient!

CLAVIÈRES.

Eh bien, décidément, c'est beau et je suis ton exemple.
marche!VEAUCOURTOIS, exaspéré de n'avoir pas pu placer sa phrase.
Mais, sapristi!... laissez-moi donc dire!

CLAVIÈRES.

Quoi?

VEAUCOURTOIS.

Eh! je ne sais plus!... je ne sais plus ce que je voulais dire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENCE, LOUISE, REBECCA,
'ANTOINETTE, avec divers objets d'habillement, NANTYA,
CHAVENAY, DU BOURG, en chasseurs. Veaucourtois disparaît
pendant la scène. Un domestique au fond.

CLÉMENCE.

Nous apportons tout ce qu'on a pu trouver! (A Chavenay.) Mon
ami, M. de Mortemer dont je vous ai expliqué la visite...CHAVENAY, à Mortemer qui le salue¹.C'est à monsieur Didier de Mortemer que j'ai l'honneur de
parler?

MORTEMER.

Oui, monsieur.

1. Clavières, Du Bourg, Chavenay, Mortemer. — Nantya et les dames près
de la table où l'on dépose les effets.

CHAVENAY, le regardant.

Sans avoir le plaisir de vous connaître, monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

CLAVIÈRES, à part.

Ah! voilà!

MORTEMER.

J'espère que madame de Chavenay voudra bien me permettre de compléter mon œuvre en lui apportant des nouvelles de mes protégés.

CLÉMENCE, regardant son mari, et embarrassée.

Mais nous partons ce soir pour Paris, monsieur.

MORTEMER.

Et moi-même après-demain, madame; et si vous m'autorisez à vous faire savoir, dès mon arrivée...

CHAVENAY, à sa femme qui va accepter.

Oh! ce serait trop exiger, vraiment!... Et si vous le permettez, monsieur, c'est moi qui aurai le plaisir de vous rendre cette visite.

CLAVIÈRES, à part.

Battu!...

MORTEMER.

C'est qu'il y a une petite difficulté, monsieur; je ne saurais vous dire ma future adresse, l'ignorant encore, en ma qualité de garçon très-nomade...

CLAVIÈRES, à part.

Oh! le menteur! Il y a dix ans que nous habitons la même maison.

CHAVENAY, regardant Mortemer, surpris de son insistance.

Ah! très-bien!

MORTEMER, toujours souriant.

Il faut donc absolument que ce soit moi qui le premier...

CHAVENAY.

Ceci est tout différent, monsieur, et vous serez le bienvenu chez moi!... (A partir de ce moment, Chavenay ne le quitte plus des yeux.)

MORTEMER.

Mille grâces, monsieur ! (A part, à Clavières.) Un peu dur, le mari, mais c'est enlevé !...

ANTOINETTE, au fond avec le domestique qui porte les paquets de vêtements et de linge.

Où doit-on faire porter ceci, monsieur ?

MORTEMER.

Mais chez notre excellent curé, mademoiselle, si vous le voulez bien ; il le fera parvenir à qui de droit, avec cet argent. (Il lui remet l'argent de la quête.)

CLÉMENCE.

Vous entendez, Antoine ?

MORTEMER, saluant pour sortir.

Et maintenant...

NANTYA, l'arrêtant.

Pardon, monsieur !... mais cette adresse que vous avez eu la bonté de me promettre ?...

MORTEMER.

L'adresse ?

NANTYA.

Oui, de ces pauvres gens ?...

MORTEMER.

Ah ! mille pardons !... c'est vrai ! (A part.) Il y tient ! (Haut.) C'est que... il est assez difficile... en pleine campagne... une maison isolée... pas de rue... Il faudrait vous dessiner tout un plan... des champs, des routes... mais j'aurai l'honneur de vous revoir, monsieur, à titre de voisin, et... (Il va pour lui tendre la main, Nantya s'incline poliment et froidement sans la prendre et remonte vers Chavenay ; un peu saisi, Mortemer à lui-même.) Hein !... je lui tends la main, et... (A Clavières.) Qu'est-ce donc que ce petit monsieur ?

CLAVIÈRES.

M. de Nantya.

MORTEMER, se contenant.

Ah ! ah ! il me gêne ! (Saluant Chavenay et Du Bourg.) Messieurs... (Saluant madame de Chavenay.) Madame...

CHAVENAY, à part, à Nantya.

Est-ce que cet homme-là vous plait, Nantya ?

NANTYA, de même.

Du tout !

CHAVENAY.

Je vous en offre autant.

VEAUCOURTOIS, accourant.

Au secours ! à l'aide !

TOUS.

Quoi donc ?

VEAUCOURTOIS, effaré.

La Troïoni étouffe ! — Elle a trop mangé !

CLAVIÈRES.

Trop mangé ! — Elle commence bien ! (Mortemer au fond, salue, toujours suivi des yeux par Chavenay et Nantya.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez M. de Chavenay. — Portes latérales à droite et à gauche et dans les deux pans coupés. — Au fond, cheminée, avec deux causeuses. — Piano à droite, le clavier tourné vers le milieu du salon. Il est assez distant du mur pour laisser un passage. — La première porte à droite est celle de la salle à manger; la deuxième porte est l'entrée. — La première porte à gauche est une porte d'appartement; la deuxième, du même côté, est celle du cabinet de Chavenay. — Table-guéridon au milieu, entourée de chaises. — A gauche, petite table avec damier, fauteuils, poufs, etc., etc. — Le soir, après diner.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAVENAY, DU BOURG.

(Ils sortent de la salle à manger.)

CHAVENAY.

Entre; ici nous serons seuls! Et tandis que ces dames quittent la table pour suivre madame de Chavenay chez elle, nous cause-rons.

DU BOURG¹.

Que de mystères, donc!... Où veux-tu en venir?

CHAVENAY, assis à la table en face de Du Bourg, qui est assis de l'autre côté.

Du Bourg, mon ami, voilà trois ans que tu es marié... As-tu jamais pensé sérieusement au mariage?

DU BOURG.

Avant ou après?

1. Du Bourg, Chavenay.

CHAVENAY.

Après ?

DU BOURG.

Ma foi, que te dirai-je, moi... J'ai pris femme pour faire comme tout le monde... Je l'ai prise jolie et richement dotée, parce que c'est plus agréable... Je l'aime le plus possible; je tâche à la rendre heureuse...

CHAVENAY, l'interrompant.

Et tu dors tranquille ?...

DU BOURG.

Et je dors tranquille !

CHAVENAY.

Et pourtant, Du Bourg, tu as eu quelques orages de jeunesse, et tu ne t'es marié que pour faire une fin.

DU BOURG.

Comme tous les hommes...

CHAVENAY.

Comme tous les hommes, oui; tandis que ta femme se mariait pour faire un commencement, comme toutes les femmes !

DU BOURG.

Dame!...

CHAVENAY.

Dame, oui!... Et tu crois l'accord facile entre cette fin qui se repose, et ce commencement qui piaffe?...

DU BOURG.

Mais, dis donc! tu n'es pas gai, toi, ce soir!...

CHAVENAY.

Ah! Du Bourg, que cet attelage conjugal, du passé, qui est le mari, et de l'avenir, qui est la femme, part d'un joli trot le premier jour!... Mais, à quelques lieues de là, monsieur, qui a vu tout le pays, commence à ralentir son allure, et c'est précisément à l'heure où madame, qui n'a rien vu, prend goût à la promenade. Courons! dit celle-ci, qui aspire la vie à pleins poumons. A quoi bon? dit celui-là, j'en suis gris!... Oh! oh! pense la dame, ce

compagnon que l'on m'a donné me semble bien maussade! Passe un coursier qui gambade, celui-là... il est garçon et ne traîne rien!... Voilà mon fait, dit madame. — Elle s'élançait!... Monsieur résiste, les traits volent en éclats, et le char conjugal roule sur monsieur... tandis que madame caracole dans la plaine!

DU BOURG.

Si c'est pour me faire cette vilaine métaphore que tu m'as invité à dîner!...

CHAVENAY.

Pas pour autre chose!

DU BOURG, inquiet.

Parce que?

CHAVENAY.

Parce que j'en suis aux secousses, ami Du Bourg... et que j'ai besoin de ton aide pour ne pas verser... A charge de revanche.

DU BOURG, respirant.

Ah! il s'agit de toi!... bon... J'ai cru... Parlons donc de toi!... Madame de Chavenay t'inquiète?

CHAVENAY.

Beaucoup!

DU BOURG.

Tu as appris?...

CHAVENAY.

Rien!

DU BOURG.

Enfin, quelques coquetteries?...

CHAVENAY.

Pas encore!

DU BOURG.

Du moins un peu plus de froideur?...

CHAVENAY.

Oui!

DU BOURG, se levant.

Voilà tout?... Ah! bien, si nous parlions de Rebecca!

CHAVENAY, *de même.*

Oui, mais nous ne parlons pas de Rebecca!... Et puis ceci n'est rien : tu as raison. Mais le vrai mal, le voici : Madame de Chavenay est riche, jeune, belle, adorée... et rien ne lui manque, pour être parfaitement heureuse... que de l'être un peu moins.

DU BOURG.

Ah!

CHAVENAY.

Elle s'ennuie, mon ami, c'est évident. Sa vie manque d'accidents, et par conséquent d'émotions, seule pâture des femmes. Je l'ai tellement aimée, qu'elle a fini par trouver cela tout naturel, et à force de le trouver naturel, elle le trouve banal... Il n'y a, vois-tu bien, Du Bourg, qu'une dose d'amour possible entre deux êtres : ce que l'un n'a pas, c'est l'autre qui l'a. J'ai tout pris, elle n'a plus rien!... L'idéal serait que le niveau fût égal entre les deux cœurs, mais ceci c'est le ciel... Et sur la terre, la sagesse consiste peut-être à se tenir un peu au-dessous du niveau de la personne aimée, pour qu'elle s'entête à rétablir l'équilibre.

DU BOURG.

Oui!... c'est encore une métaphore, mais je la tolère!... Seulement, sur quoi juges-tu que ta femme en soit à ce point de?...

CHAVENAY, *l'interrompant.*

Ah! Dieu! à mille symptômes! D'abord des bizarreries, des caprices, des migraines, des attaques de nerfs, des larmes sans raison, des rires sans motif!... Le plaisir d'ergoter, de discuter, avec préoccupation évidente de me mettre dans mon tort, pour se déclarer, après, froissée dans sa dignité... L'ardente envie de se précipiter tout à coup dans mes bras en s'écriant : « Ah! je t'aime bien, va!... » d'un ton qui signifie : mais j'ai bien besoin de me le prouver, pour en être sûre!... Puis tout aussitôt, des pruderies de l'autre monde!... Ensuite, la rage de l'enfant, la monomanie du bébé... les regards d'envie jetés aux nourrices... avec ce cri de l'âme, flatteur pour moi... « Ah! voilà le vrai bonheur, celui-là!... » Enfin, que te dirai-je?... mille choses que tu dois connaître aussi bien que moi, puisque le même quartier de lune nous éclaire tous deux de ses reflets jaunâtres!...

DU BOURG.

Mais non !... Rebecca, elle !... lit des romans et va à l'église !

CHAVENAY.

Ah ! bien, tiens !... encore un symptôme que j'oubliais ! Une recrudescence de dévotion qui fait trembler... à la pensée des tentations ou des remords que cela suppose !... Mais plus effrayant à lui seul que tous les autres symptômes !... le dernier, Du Bourg, le terrible, le formidable !...

DU BOURG.

C'est ?...

CHAVENAY.

C'est l'apparition du célibataire dans la maison !

DU BOURG, saisi.

Ah !...

CHAVENAY.

Ah ! mon ami !... le célibataire dans un ménage, c'est l'oïdium dans la vigne !... quand le célibataire s'y met !... Et, d'abord, il est de tous les mariages ; il était certainement du tien, le premier à signer le registre paroissial et à saluer ta femme en souriant... Et quel sourire ! Puis dans ces premiers mois de ta félicité conjugale, il a disparu, patient de son heure !... Un soir !... soir néfaste... tu le vois apparaître de nouveau... Il a flairé ton jeune ménage, mûr à point pour sa présence. Le voici, souriant dans sa cravate blanche, avec cet insolent aplomb qui semble dire : Eh bien ! cher monsieur, à mon tour maintenant !... et merci de m'avoir mis le couvert !

DU BOURG.

Il est certain que cela donne froid dans le dos !

CHAVENAY.

Tant qu'il ne s'est agi que du cousin Veaucourtois et de l'ami Clavières... je ne me suis point effarouché !... mais le jour où je vis ce roué bien connu !... ce Mortemer ! forcer la porte, je me dis : je veillerai ! et depuis six semaines que nous sommes à Paris, je guette l'arrivée du renard. Trop fin pour démasquer son jeu par une prompte visite, c'est lundi dernier seulement qu'il

s'est présenté. J'étais là! Il est revenu jeudi soir!... j'étais là! Il reviendra ce soir!... je suis là!... je serai toujours là!

DU BOURG.

Et jusqu'ici tu n'as rien vu?

CHAVENAY.

Rien! Il tourne en rond, autour de ces dames... *Quarrens quem devoret!* Mais le cercle se resserre tous les jours autour de Clémence, l'esprit de cet homme l'amuse; elle n'en est encore qu'à le déclarer charmant! Tant qu'elle le dira, bon!... mais quand elle ne le dira plus, je serai bien malade! et pour que ce moment-là n'arrive jamais, Du Bourg... j'ai compté sur toi!

DU BOURG.

Comment!

CHAVENAY.

Ma femme s'ennuie!... et il l'occupe...

DU BOURG.

Oui!

CHAVENAY.

De plus, elle est effroyablement curieuse...

DU BOURG.

Oui!

CHAVENAY.

Eh bien, d'aujourd'hui, je la prends par la curiosité, et ce soir même...

DU BOURG.

On vient!

CHAVENAY.

Silence!...

SCÈNE II.

CHAVENAY. DU BOURG. NANTYA.

BAPTISTE, annonçant.

Monsieur de Nantya!

CHAVENAY, avec joie.

Ah! comment?... c'est Nantya!...

NANTYA, entrant et leur serrant la main ¹.

Moi-même, cher voisin !

CHAVENAY.

Eh ! quel bon vent vous amène ? mon ami, vous n'êtes jamais à Paris qu'à la fin de l'année !

NANTYA.

J'ai un peu avancé mon voyage cette fois... Une affaire sérieuse ; une grande résolution que j'ai prise, et à laquelle vous ne serez peut-être pas étranger !

CHAVENAY.

Moi ? (Du Bourg remonte et va feuilleter les albums du piano.)

NANTYA ².

Je vous dirai cela. — Et madame de Chavenay ?

CHAVENAY.

Vous aurez le plaisir de la saluer tout à l'heure, ainsi que madame Du Bourg, qui a bien voulu dîner ce soir avec nous, et le jeune ménage à qui je donne l'hospitalité tout cet hiver, pour veiller un peu sur ce gamin de Troènes !

NANTYA, après un coup d'œil autour de lui.

Et mademoiselle Antoinette ?

CHAVENAY.

Mademoiselle Antoinette est un peu grise de Paris, comme une petite échappée de couvent qu'elle est !... Ce soir, elle va à l'Opéra.

NANTYA.

Sans vous ?

CHAVENAY.

Madame de Luz, qui loge dans cette maison et dont la fille est amie de pension d'Antoinette, désirait conduire ces demoiselles à l'Opéra. C'était la première fois qu'Antoinette allait au théâtre ! Elle en mourait d'envie, et je n'ai pas su lui refuser cette joie...

1. Du Bourg, Nantya, Chavenay.

2. Nantya, Chavenay, Du Bourg.

NANTYA.

De sorte que je n'aurai pas le plaisir de la saluer ce soir ?

CHAVENAY.

Vous la verrez demain, cher ami... quand vous viendrez causer avec moi de cette grave affaire... qui me regarde un peu, et que je pourrais bien pressentir !

NANTYA, vivement.

Oh ! je ne crois pas !

CHAVENAY, souriant.

Me permettez-vous d'en parler devant Du Bourg ?

NANTYA.

Assurément ! (Du Bourg descend.)

CHAVENAY.

Eh bien ! vous voulez vous marier, mon cher Nantya, et vous venez à Paris pour demander la main de la jeune personne... Y suis-je un peu ?

NANTYA, un peu embarrassé.

En effet... il s'agit de...

CHAVENAY.

Une personne que vous aimez beaucoup... et qui pourrait bien vous le rendre ?...

NANTYA, très-ému.

J'espère, du moins, ne pas lui être indifférent... Mais la connaissez-vous donc ?

CHAVENAY.

Mais, un peu !... s'il s'agit, comme je pense, de mademoiselle Antoinette, ma sœur !

NANTYA.

Ah ! vous avez deviné que...

CHAVENAY, galment.

Mais allez donc, grand enfant ! Parlez donc !... Voilà trois mois que je vous attends pour vous dire : *Oui*, et de grand cœur !

NANTYA.

Et moi, je vous remercie de toute mon âme ; mais, en vérité, vous ne me laissez pas le temps de vous dire...

CHAVENAY.

Quoi donc ?

NANTYA.

Que cela ne va pas aussi droit que votre amitié et que mon amour le désirent!...

CHAVENAY.

Parce que?...

DU BOURG, fausse sortie.

Je vais...

NANTYA, prenant le milieu.

Non, non ; demeurez, je vous en prie, cher monsieur ! La présence d'un homme d'honneur n'est pas de trop pour l'aveu que je vais faire.

CHAVENAY.

Eh ! mon Dieu, quel aveu donc, cher Nantya ?

NANTYA.

Hélas ! que le nom que vous venez de me donner n'est pas le mien.

CHAVENAY.

Vous ne vous appelez pas de Nantya ?

NANTYA.

Ce n'est qu'un nom de terre !

CHAVENAY.

Et l'autre ?

NANTYA.

L'autre... Je ne le porte pas, par un scrupule que vous trouverez peut-être exagéré, et qui m'a paru pourtant bien naturel. Il me semble qu'un homme ne peut légitimement porter que le nom de son père. Or, ma mère... ma mère vivait séparée de son mari, après une faute dont je suis la triste preuve, et qu'elle a trop sévèrement expiée pour que je conserve d'elle un autre souvenir que celui de son adorable bonté ! Dès que je sus la vérité, et que je

portais le nom d'un homme qui ne m'était rien, j'estimai que c'était assez d'avoir volé son honneur, sans encore lui voler son nom. Celui de mon véritable père, je l'ignorais; et d'ailleurs, je n'y avais aucun droit. Et c'est alors que je me décidai à garder ce titre de l'une de mes terres, que ma mère avait pris pour elle et pour moi. Voilà, mon ami, comment je suis M. de Nantya pour tout le monde, excepté pour vous, à qui je devais cette vérité... afin que vous décidiez si elle est un obstacle à mon bonheur.

CHAVENAY.

J'avais quelque idée de tout cela, cher ami, et je n'y ai jamais vu qu'une petite difficulté, que nous lèverons facilement. A quel titre que ce nom vous appartienne, vous l'avez fait celui d'un honnête homme, et c'est l'honnête homme que nous épousons!... Par conséquent...

NANTYA.

Je puis espérer, toujours ?...

CHAVENAY, lui tendant la main.

Tout!

NANTYA, la serrant avec effusion.

Ah! vous êtes le meilleur des hommes!

CHAVENAY.

Et des beaux-frères!... Voulez-vous que je prévienne dès ce soir madame de Chavenay?

NANTYA.

Non, non!... Oh! je vous en prie! Pas un mot à personne que je n'aie vu d'abord mademoiselle Antoinette! J'ai dû vous demander sa main... mais son cœur, il n'y a qu'elle pour le donner!

CHAVENAY.

Et vous voulez que je vous autorise à lui faire votre cour?...

NANTYA.

Mais il me semble, oui!

CHAVENAY, à Du Bourg¹.

Ils sont charmants ces amoureux! Voilà trois mois qu'il la fait.

1. Nantya, Chavenay, Du Bourg.

NANTYA.

Ah! sur l'honneur, je n'ai pas prononcé un mot...

CHAVENAY.

Oh! je sais bien!... Mais elle vous a bien compris tout de même!... Allons! grand enfant! je vous permets de plaire! (à Du Bourg.) Encore un mari, tiens!

NANTYA.

Quoi donc?

CHAVENAY.

Rien! rien! Une réflexion à nous! Voici ces dames!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENGE, REBECCA, LOUISE,
TROENES.

CLÉMENGE, entrant par la gauche, suivie de Rebecca et de Louise.

Ah! monsieur de Nantya!

NANTYA.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous serrer les mains, en vrai villageois? (Il lui prend les deux mains.)

CLÉMENGE.

Voici une aimable surprise!... On ne vous attendait pas encore!... (Nantya remonte pour saluer les deux autres dames qui vont s'asseoir à la cheminée.)

CHAVENAY, seul avec sa femme à l'avant-scène, au milieu.

Oui, des intérêts sérieux qui l'appellent à Paris.

CLÉMENGE.

Des intérêts d'affaires?

CHAVENAY.

De cœur; mais il est d'une discrétion!...

CLÉMENGE, à demi-voix.

Antoinette? n'est-ce pas?

CHAVENAY, surpris.

Tiens, vous savez?

CLÉMENCE.

Vous me croyez donc bien sotte! (Elle remonte.)

CHAVENAY, à Du Bourg, assis à droite devant le piano.

Échantillon de ses grâces!...

NANTYA, à Rebecca.

Et cette chère santé, madame?

REBECCA, assise au fond, sur la causeuse de droite.

Ah! ne m'en parlez pas! J'ai une migraine, ce soir!...

CLÉMENCE, à Nantya.

Monsieur de Chavenay aurait dû nous faire savoir plus tôt que vous étiez-là!

CHAVENAY, à Du Bourg.

Monsieur de Chavenay!... Autrefois j'étais *Gaston*...

DU BOURG, de même.

Rebecca m'appelle toujours *Anatole*.

CHAVENAY.

Ça ne prouve pas grand'chose non plus, va!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, TROËNES, entrant par la même porte que les dames.

CHAVENAY.

Oh! voici Troènes qui vient de fumer... (Nantya et Troènes se serrent la main.)

TROËNES, ennuyé.

Il faut bien tuer le temps!... On a oublié de m'interdire ça!

CHAVENAY, à Du Bourg.

Il n'a pas encore digéré l'interdiction! (Il remonte vers les dames.)

TROËNES, à Nantya ¹.

S'il croit que je m'amuse chez lui!...

NANTYA.

Vous ne manquez pourtant pas de personnes assez aimables!

TROËNES, surpris, regardant derrière lui.

Ah!... des femmes comme ça! merci! — Vous les trouvez drôles, vous?

NANTYA.

Drôles! non! mais...

TROËNES.

Quand je pense aux parties que je faisais avec Florine, Crevette et Cocotte! Voilà des femmes qui étaient drôles!

NANTYA, railleur

Oh! je le pense bien!...

TROËNES.

Mais des femmes honnêtes!...

NANTYA.

Eh bien, et madame de Troënes! Vous ne la trouvez donc pas charmante?

TROËNES, indifféremment.

Si... si, elle est charmante!

NANTYA.

Et jolie?

TROËNES.

Si... si... elle est jolie!

NANTYA.

Et bonne, et douce, et?...

TROËNES.

Tout ça, oui, mais elle n'est pas drôle!

NANTYA, à lui-même.

Comme Crevette : (Il remonte vers le groupe de tous à la cheminée tandis

1. Nantya, Troënes.

que Troènes, qui remonte avant lui, va s'asseoir à la petite table de droite, et s'installe devant l'échiquier, le dos tourné à tout le monde.

REBECCA, à la cheminée, continuant la conversation.

Comment, ce roman-là ne vous plaît pas ?

CHAVENAY.

Peuh !

DU BOURG.

Quel roman ?

REBECCA.

Celui que m'a prêté M. de Mortemer !

NANTYA.

Ah ! vous avez revu ce monsieur ?

CHAVENAY, redescendant.

Oui, quelquefois... le soir !

NANTYA, railleur.

Il quête toujours ?...

CHAVENAY, debout derrière le piano, près de Du Bourg qui feuillette toujours un album.

Mais oui, les suffrages de ces dames. (Bas à Du Bourg.) Écoute ça !

LOUISE, assise, à la table du milieu de face.

Eh bien, il a conquis le mien d'abord ! (Regardant son mari qui fait des petits châteaux avec les échecs, en lui tournant le dos.) Il n'est pas possible d'être plus distingué, plus gai, mieux élevé, enfin plus charmant !

CHAVENAY, bas, à Du Bourg.

Voilà pour Troènes.

CLÉMENTINE, assise à droite de la table et prenant son ouvrage.

C'est un homme, assurément, avec lequel il n'y a pas moyen de s'ennuyer un instant !

CHAVENAY, même jeu, à Du Bourg.

Voilà pour moi !

REBECCA, descendant pour s'asseoir à droite, et prenant la laine de sa tapisserie.

Et quel feu dans ses yeux !... tous les orages de la vie !...

Comme on comprend bien que cet homme ait fait des passions.
(Elle s'assied.)

CHAVENAY, à Du Bourg.

Et voilà pour toi!... nous autres, vois-tu, les passions... pas moyen!

DU BOURG.

Je ne peux pourtant pas enlever Rebecca.

NANTYA, derrière les dames.

Et croyez-vous que nous verrons ce monsieur, ce soir?

CLÉMENCE.

Mais oui, je pense, avec M. de Clavières et le cousin.

CHAVENAY, regardant sa montre, à Du Bourg.

Neuf heures!... L'ennemi n'est pas loin.

DU BOURG, debout, à demi-voix.

Alors, achève et dis-moi ce que tu comptes faire avec ta curiosité.

CHAVENAY, écoutant toujours.

Quand ils seront arrivés!...

DU BOURG.

Tu les entends?

CHAVENAY, de même.

Je les flaire! (La porte s'ouvre.) A nos pièces, Du Bourg!... voici le camp des célibataires!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VEAUCOURTOIS, CLAVIÈRES.

BAPTISTE, annonçant.

Monsieur de Veaucourtois! monsieur Clavières!

CHAVENAY, bas à Du Bourg.

Ah! le général se fait entendre!

VEAUCOURTOIS, entrant, mis avec une grande élégance.

Ah! bravo! ah! bravo!... ces fleurs sur le palier... dans le vestibule!... (Sa voix se casse, et il reste la bouche ouverte sans pouvoir continuer.)

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça? (Tout le monde se lève, et entoure Veaucourtois qu'on fait asseoir.)

CLAVIÈRES.

Je vous demande pardon!... une petite extinction de voix... quelquefois!... Eh! Veaucourtois!...

VEAUCOURTOIS, retrouvant la moitié de sa voix.

Ce n'est rien!... ma coqueluche... cet escalier... je monte quatre à quatre!... et chez-moi le sang se porte au cœur... avec une telle vivacité!...

CHAVENAY.

Toujours délicat, donc!

VEAUCOURTOIS, se levant.

Le tempérament de la femme! — Il n'y a que les portefaix... qui se portent bien!...

CLAVIÈRES.

Le voilà remonté!... (Il salue les dames.)

VEAUCOURTOIS, prenant la main de Chavenay pour la baiser.

Et votre santé d'ailleurs, charmante cousine?...

CHAVENAY.

Mais pas mal, et vous?

VEAUCOURTOIS.

Ah! pardon! je vous prenais pour cette adorable cousine... où donc est-elle? (Il traverse pour la chercher.)

CHAVENAY, à Clavières.

Un peu plus myope que l'autre mois, hein?...

CLAVIÈRES.

Pardieu!... Il passe toutes les nuits! — Eh bien, où va-t-il, où va-t-il? (Il remonte et traverse plus haut que la table.)

VEAUCOURTOIS, qui a traversé toute l'avant-scène, arrivant à Troènes,
même jeu.

Chère cousine!... (Troènes le regarde, étonné.) Ah! pardon! je vous
prenais...

CLAVIÈRES, arrivant à Veaucourtois et le faisant retourner du côté
de Clémence.

Par là!... par là!...

VEAUCOURTOIS.

Ah! très-bien! (Il salue Clémence.)

CLAVIÈRES, revenant à droite et s'asseyant sur une chaise à côté
de Rebecca.

Ouf! un siège! (A Rebecca.) Et vous vous portez bien, chère
madame?

REBECCA.

Merci, oui... (Après un coup d'œil pour s'assurer qu'on ne les entend pas,
baissant la voix.)

Vous n'étiez donc pas où je vous ai dit?

CLAVIÈRES, de même, penché vers elle, comme pour regarder
son travail.

Comment, je n'y étais pas! je vous ai attendue une heure!

REBECCA, de même, vivement.

Ah! par exemple! vous étiez à quatre heures?...
-

CLAVIÈRES.

De quatre à cinq, et j'ai fait onze fois le tour de Saint-Ger-
main *des Prés!*

REBECCA.

L'Auxerrois?

CLAVIÈRES.

Des Prés!...

REBECCA.

Mais je vous ai dit *l'Auxerrois.*

CLAVIÈRES.

Vous m'avez dit *des Prés.*

REBECCA, avec dépit.

Ah! si vous entendez comme ça!... Silence, on nous regarde!
(Du Bourg se lève et vient à eux, ils feignent de regarder la tapisserie.)

DU BOURG.

Oui, n'est-ce pas, ma femme brode bien ?

CLÉMENCE.

Vous n'avez pas vu M. Mortemer, ce soir, monsieur Clavières ?

CLAVIÈRES.

Pardonnez-moi, madame, nous habitons le même toit ; je sais positivement qu'il doit venir.

VEAUCOURTOIS, penché sur Louise qui regarde des albums de photographie.

Oh ! frappant ! celui-ci !

LOUISE.

Vous le reconnaissez ?

VEAUCOURTOIS.

C'est Thérèse!...

LOUISE, riant.

Mais non, regardez donc!...

VEAUCOURTOIS.

Oh ! frappant!... C'est Tom Pouce!...

LOUISE, de même.

Mais non!... c'est un monsieur vu de dos.

VEAUCOURTOIS.

Oh ! frappant!...

CHAVENAY, au delà de la table et des dames.

Et la pêcheuse d'écrevisses, cousin ?

VEAUCOURTOIS.

Ah ! exquisite ! Une perle ! Je lui fais donner des leçons de chant !... Une voix ! — Elle me rappelle la Farinelli !

CLAVIÈRES, à lui-même.

Oh ! sapristi ! gare là-dessous ! (Il se lève et gagne l'extrême droite.)

VEAUCOURTOIS, à Clémence.

Car vous savez que c'est moi qui ai découvert la... la... (Cher-

chant.) Comment disais-je? Je n'ai pas la mémoire des noms!...
La...

CLÉMENCE.

La Farinelli, oui, nous savons! (Elle se lève et s'esquive vers la droite.)

VEAUCOURTOIS, se retournant vers Chavenay.

La Farinelli!... Elle vendait dans la rue... des... des... Je ne trouve pas le mot... des...

CHAVENAY.

Des allumettes!... Oui! (Il remonte.)

VEAUCOURTOIS, même jeu avec Du Bourg, qui regarde le petit travail de Troënes.

Des allumettes!... C'était en l'année... en l'année... Attendez donc!... En... en... Je n'ai pas la mémoire des dates.

DU BOURG.

En 45... Allons! (Il remonte.)

VEAUCOURTOIS.

En 45! Je disais bien!... (Se rabattant sur Troënes.) Je la fis engager à l'Opéra où elle fut... elle fut...

TROËNES, s'esquivant.

Sifflée... J'en étais...

VEAUCOURTOIS.

Sifflée... Vous en étiez!... Mais ce n'est pas ça!... (Seul devant le petit château de Troënes qu'il lorgne.) Je voulais dire!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORTEMER.

BAPTISTE.

Monsieur de Mortemer! (Mouvement différent de tous.)

CLÉMENCE, à Mortemer qui entre.

On ne vous espérait plus, monsieur.

MORTEMER, galment.

On m'avait donc espéré, madame?... (Saluant.) Mesdames! (Saluant Chavenay.) Cher monsieur!... Messieurs!... (Il aperçoit Nantya... Salut froid de part et d'autre.) J'arrive de l'Opéra.

REBECCA.

Ah! Et cette débutante?

MORTEMER.

Jolie, mais faible!

VEAUCOURTOIS, assis à gauche, premier plan, sur une petite chaise, entre les deux tables, mais en avant.

On entendra la Nina!!!

CLÉMENCE, rassise à sa place.

Et quoi de nouveau, du reste?

MORTEMER.

J'allais vous faire un compliment, mais je passe!

CLÉMENCE.

Comment, vous qui avez toujours les poches pleines de petites histoires!... Pas de nouvelles?

LOUISE, assise à sa place qu'elle n'a pas quittée.

Pas de jolis mots?

REBECCA, de même.

Pas de jolis procès?...

NANTYA, à l'extrême gauche.

Pas d'incendie?

MORTEMER, se serrant les lèvres et se contenant.

Pas d'incendie!... Mon Dieu, non, je suis honteux... Faut-il que je me sauve?

CLÉMENCE.

Non!... Asseyez-vous; mais je vous condamne à être très-spirituel!...

MORTEMER, assis entre la chaise de Rebecca et le piano.

Si vous m'aidez!

CLÉMENCE.

Vous n'êtes donc pas sorti aujourd'hui, et n'avez pas vu tout Paris à votre ordinaire ?

MORTEMER¹.

Pardonnez-moi : à onze heures j'étais chez M. le Préfet pour cette petite requête de madame Du Bourg, au sujet de ce vilain arbre des Champs-Élysées qui lui interdit la vue du rond-point.

REBECCA, vivement.

Ah ! vous ne m'avez pas oubliée ?

MORTEMER.

On le voudrait...

REBECCA.

Et le Préfet ?

MORTEMER.

Il ne s'agit pas précisément, lui ai-je dit, que madame Du Bourg voie les passants, mais ce qui est bien autrement sérieux, que les passants voient madame Du Bourg... A quoi M. le Préfet a répondu en riant : C'est trop juste !

REBECCA.

Et on ébranchera ?

MORTEMER.

Et on ébranchera !

REBECCA.

Baisez ma main ! (A Du Bourg.) Vous permettez, monsieur ?

MORTEMER, à Du Bourg.

C'est fait!...

DU BOURG.

Alors ! je permets !

MORTEMER, à Clémence.

Ceci terminé, madame, à une heure j'étais en campagne pour cette fameuse étoffe...

1. Nantya, Du Bourg se préparant à jouer aux échecs, Veaucourtois en avant. Clémence, Louise, Rebecca, Mortemer, Chavenay, Troènes, assoupi derrière le piano, Clavières assis.

CLÉMENTINE.

Ah! (à Rebecca.) Cette robe, chère amie... Cette délicieuse robe de madame Vladeonoff, l'autre jour aux Italiens! Un tissu des Mille et une Nuits!

REBECCA.

Eh bien?

CLÉMENTINE.

Il s'agissait de savoir d'où cette merveille...

MORTEMER.

Et je le sais!

CLÉMENTINE.

Il le sait!!

MORTEMER.

C'est indien.

REBECCA.

Et comment avez-vous découvert?

MORTEMER.

Ah! ceci est mon secret!

CLÉMENTINE.

Mais pour l'avoir maintenant, s'il faut aller dans l'Inde.

MORTEMER.

J'en viens! (Il lui présente un échantillon.)

CLÉMENTINE, ravie.

L'échantillon! — J'aurai l'étoffe?...

MORTEMER.

Demain matin!...

- LOUISE.

C'est un rêve!

CLÉMENTINE, tendant ses deux mains à Mortemer.

Une fée!... Vous êtes une fée!...

MORTEMER.

Voilà donc pour la première partie de la journée; le reste de l'après-midi... j'ai travaillé un peu pour moi: quelques visites, sans oublier pour M. de Chavenay certain prospectus qu'il avait

désiré des mines de houille de Saint-Florent. (Il lui donne le prospectus.)

CHAVENAY.

Mille remerciements !

MORTEMER, debout.

Ni les billets de concert de madame de Troènes ! (Même jeu pour les porter à Louise.)

LOUISE.

Moi aussi ?

MORTEMER.

Ni ce fameux portrait introuvable du général-sud Beauregard, pour la collection de M. Du Bourg.

DU BOURG, à qui il remet le portrait.

Ah ! monsieur !

CLÉMENTENCE.

Enfin, le soleil... il a des rayons pour tout le monde !... Et à cinq heures, vous êtes rentré chez vous ?...

MORTEMER, reprenant sa place.

Où m'attendait une aventure assez neuve.

REBECCA.

Allons donc, voilà l'histoire !

MORTEMER, se reprenant.

C'est-à-dire, m'attendait !... non ! pardon ! Ce n'est pas à moi positivement que la chose est advenue, mais à l'un de mes amis ; seulement, j'étais là !

LOUISE, REBECCA, CLÉMENTENCE.

L'histoire ! l'histoire !

MORTEMER.

Oh ! mais ce n'est rien !... Il n'y a pas de demoiselles ?...

CLÉMENTENCE, inquiète.

Est-ce donc ?...

MORTEMER, vivement.

Oh !... toujours possible, madame, avec moi ; mais enfin la présence des demoiselles n'est pas indispensable.

REBECCA.

On vous écoute!

MORTEMER, *galment.*

Un monsieur que j'appellerai M. C..., épouse, il y a un an, madame B..., jolie femme, un peu coquette, déjà veuve d'un premier mari. Madame B... meurt à son tour, et, dans ses papiers, M. C... découvre toute une correspondance entre la défunte et mon ami que j'appellerai A.... Il arrive chez celui-ci, tantôt, comme un furieux, et parle de se couper la gorge... Diable, dit mon ami A..., voilà qui est vil. Et pourquoi se couper la gorge? — Parce que ma femme et vous... — Mais, jamais! — Cene sont pas là vos lettres?... Mon ami jette un coup d'œil... Si! mais cela ne vous regarde pas!... — Cela ne me regarde pas?... — Dame, voyez la date : 1859! Or, en 59, madame C... n'était pas encore votre femme... elle était celle de M. B.... Logiquement, c'est donc à M. B... que j'aurais à faire, et je ne sais pas trop de quoi vous vous mêlez?... M. C..., déconcerté, reprend les lettres, regarde, se gratte l'oreille... — Ah! comme ça, oui, peut-être... Pourtant!... — Quoi?... — Mais je suis toujours un peu, moi... — Rien! c'est ce pauvre B... — C'est juste, c'est ce pauvre B... Monsieur, je vous demande pardon... — Monsieur, il n'y a pas de quoi... Jean! reconduisez donc monsieur... Et voilà un homme qui part, enchanté que ce qu'il craignait tant fût arrivé un peu plus tôt qu'il ne le pensait.

CHAVENAY.

Le cas est nouveau, en effet, et il y aurait fort à dire...

CLAVIÈRES.

Mais rien du tout!... Cet homme-là n'a aucun droit à demander raison.

NANTYA, qui joue aux échecs avec Du Bourg de l'autre côté du salon, tranquillement et sans emphase.

Je n'en aurais pas jugé de même, je l'avoue. J'aurais pensé, à la place de ce mari, qu'épousant cette dame j'épousais aussi l'honneur de son passé, et j'aurais tué ce M. A... pour le compte de mon prédécesseur.

MORTEMER, souriant et se re'ouvrant tranquillement pour lui r'pondre.

Oh! mais il eût fallu tout au moins que ce M. A... se laissât tuer... et il n'y eût point consenti.

NANTYA, de même, jouant.

Aussi ne lui aurais-je pas demandé son avis!

MORTEMER, de même.

Si vous connaissiez celui dont vous parlez, monsieur, vous sauriez qu'il n'est pas homme plus doux dans le commerce de la vie, mais plus dangereux pour qui l'offense.

NANTYA.

Je ne le connais pas, en effet, monsieur, et ce que j'en apprends ne m'inspire nullement l'envie de le connaître; je n'estime guère, je l'avoue, celui qui peut railler si agréablement la chose la plus sérieuse en soi, la juste indignation d'un homme qui vient demander compte de son honneur.

MORTEMER.

Voilà qui me semble bien puritain pour votre âge, jeune homme, et le commerce du monde s'accommoderait fort mal de cette rigueur qui prétend supprimer le sourire.

NANTYA.

Mais tout au contraire, monsieur, bien loin de supprimer le sourire, comme vous dites, je le voudrais aussi railleur et mordant que possible; mais pour des ridicules et des vices vraiment dignes de ses attaques.

MORTEMER.

Quels ridicules et quels vices, par exemple, monsieur?

NANTYA.

Mais, par exemple, celui de ces gens qui, comme votre ami, ne tiennent à rien, et qui ne se sont jamais demandé si la vie ne comportait pas d'autre obligation que de mener l'existence la plus agréable du monde. Le ridicule évident et nuisible de certaines personnes qui, tout à leur oisiveté et ne voulant être, par égoïsme, ni maris, ni pères, ne vivent plus sur la société qu'en

parasites, le plus près possible de tous les plaisirs et le plus loin de tous les devoirs!...

MORTEMER, souriant toujours.

Fort bien!..

NANTYA.

D'autant plus dangereux, ces hommes dont je parle, qu'ils ne savent pas vieillir!... qu'à l'âge où ils nous doivent l'exemple du bien, le spectacle qu'ils donnent est celui d'un être douteux qui n'a du jeune homme que la violence de ses passions, et du vieillard que son expérience du mal!... et qu'ils ne nous présentent que des vices, là où nous serions en droit d'exiger des vertus.

MORTEMER, pâle, et se contenant subitement, à Veaucourtois.

Veaucourtois, c'est à toi de répondre!

VEAUCOURTOIS, réveillé en sursaut.

Plait-il?... je... moi!

MORTEMER.

Allons! réponds à cette petite tirade que monsieur vient de te décocher dans les jambes.

VEAUCOURTOIS.

Mais c'est très... très... Je ne trouve pas le mot!...

MORTEMER, debout.

Je le trouve, moi! C'est charmant, et d'une vérité parfaite!... Je ne sais rien de plus impertinent... (Nantya se lève vivement, mouvement pareil de tous.) que ces gens qui ne veulent jamais avoir leur âge!... Et... quand je serai vieux, je le crierai par dessus les toits!...

CHAVENAY, debout, à lui-même.

Incorrigible, décidément! (Nantya revient aux dames. On apporte le thé. Clémence se prépare à le servir.)

MORTEMER, seul à l'avant-scène avec Clavières et Veaucourtois à droite.

Ah ça! que fait donc ici ce petit monsieur?

VEAUCOURTOIS.

Il me déplaît!

MORTEMER.

Je le crois, il vient de tirer sur vous deux à boulets rouges.

CLAVIÈRES.

Sur nous ?

MORTEMER.

Oui, enfin, vous le retrouverez !

VEAUCOURTOIS.

Nous le retrouverons, parbleu...

CHAVENAY, au fond, à gauche, bas à Du Bourg.

A nous, Du Bourg !

DU BOURG.

C'est le moment ! (Ils remontent tout deux vers le cabinet où ils disparaissent tout doucement. Veaucourtois traverse et regarde fièrement le vide en croyant regarder Nantya, qui est remonté à la cheminée où sont Louise et Rebecca.)

CLAVIÈRES, retenant Mortemer qui va remonter.

Dis donc ! décidément, as-tu fait ton choix ?

MORTEMER.

Parmi... ma foi non, pourquoi choisir ? — Toutes !

CLAVIÈRES, même jeu.

Ah ! mais c'est que moi !... J'ai suivi tes instructions, tu comprends !... J'ai mon foyer !... Et pour qu'il n'y ait pas double emploi...

MORTEMER.

Madame Du Bourg, hein ? (Clavières cligne de l'œil.) Et tu as déjà obtenu ?...

CLAVIÈRES.

Rien !... qu'un premier rendez-vous hier, au Père La Chaise.

MORTEMER.

C'est gai !

CLAVIÈRES.

Et un autre tantôt à Saint-Germain des Prés, où j'ai fait une petite étude de Flandrin !... Je suis éreinté !...

CLÉMENTINE, qui a préparé la tasse.

Monsieur Clavières.

CLAVIÈRES.

Madame!... (Il prend la tasse et va s'asseoir à gauche sur le siège laissé par Veaucourtois.) Dieu! que c'est donc bon de s'asseoir tranquillement et de prendre une tasse de thé!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, moins CHAVENAY et DU BOURG.

MORTEMER, seul à l'avant-scène, à droite, regardant Chavenay qui disparaît avec Du Bourg dans son cabinet.

Les maris s'éloignent; mais ce petit monsieur, toujours là! Le moyen d'écarter ces fâcheux et de rester seul avec les femmes!... (Apercevant Veaucourtois qui prend subrepticement son chapeau sur le piano.) Tu pars?...

VEAUCOURTOIS.

Chut!... je vais rejoindre Nina!

MORTEMER.

Où ça!

VEAUCOURTOIS.

Chez Florine! Je l'ai lancée dans la société de Florine, pour la former!... On soupe, viens-tu?

MORTEMER.

Non, mais tu devrais bien emmener Troènes.

VEAUCOURTOIS, regardant Troènes, qui dort derrière le piano.

Cette marmotte?

MORTEMER.

Ça le dégourdira, ce garçon, il sent le renfermé!... Et puis tu te lieras avec lui; et sa femme, à qui tu ne déplaîs pas...

VEAUCOURTOIS, ravi, regardant Louise qui sucre une tasse.

Eh! eh! c'est que je l'ai regardée tantôt, pauvre petite femme, c'est l'œil!... (Ouvrant un œil fascinateur.) Moi, tout est dans l'œil!...

Je les regarde, comme ça!... Je les fascine!... (Il se tourne où il a vu Louise; mais elle est remontée, Clavières a pris sa place pour se verser du rhum, et c'est lui qu'il regarde avec amour.)

CLAVIÈRES, tranquillement.

Dis donc, toi, je te défends de me magnétiser.

CLÉMENCE.

Monsieur de Mortemer!

MORTEMER.

Madame! (Il remonte pour prendre son thé.)

LOUISE, à Troènes.

Monsieur mon mari!...

TROËNES.

Hein?

LOUISE.

Voulez-vous une tasse de thé?

TROËNES, se soulevant.

Du thé! de la tisane! c'est pour quand on a une indigestion!
(Louise remonte.)

VEAUCOURTOIS, à Troènes, par-dessus le piano.

Si vous tenez tout de même à l'indigestion, j'en ai une fameuse à vous offrir, moi.

TROËNES.

Où ça?

VEAUCOURTOIS.

Un petit souper chez Florine!

TROËNES.

Mon ancienne!... qui est si drôle!

VEAUCOURTOIS.

Du nanan, quoi!

TROËNES, se levant en sursaut.

Pristi, je crois bien que j'en suis! Je file par l'escalier de service et je vous retrouve en bas.

VEAUCOURTOIS, chantant.

C'est ça!

TROËNES, ravi, à lui-même, chantonnant.

Je fuis comme une ombre, en me disant : Je ne reviendrai pas
(Il s'esquive par la salle à manger.)

MORTEMER, assis à gauche et prenant son thé, à Veaucourtois.

Eh bien ?

VEAUCOURTOIS.

Enlevé!... et je l'emmène chez... (Autre absence. S'arrêtant d'un air effaré.) Où est-ce que nous disons que je le mène ?

MORTEMER.

Chez Florine.

VEAUCOURTOIS.

Chez Florine, parbleu! C'est idéal! (Chantonnant.) Oui, je fuis comme une ombre. (Il sort après s'être adressé à Yantya, qu'il prend pour Troènes.)

MORTEMER.

En voilà toujours quatre de moins! (A Clavières.) Tu ne les suis pas ?...

CLAVIÈRES, assis à gauche.

Merci! Je suis trop bien, je me repose... et j'ai du plaisir à oublier un peu Rebecca.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, moins VEAUCOURTOIS et TROËNES.

CLÉMENCE.

Monsieur de Chavenay... (Cherchant son mari.) Eh bien! où sont donc ces messieurs ?

LOUISE.

Dans le cabinet de M. de Chavenay. (La porte du cabinet est restée entr'ouverte.)

CLÉMENCE.

Ils ne prennent pas de thé? (Appelant.) Monsieur de Chavenay!

CHAVENAY, passant sa tête par la porte entre-bâillée. Il a l'air très-effaré et tient une lettre à la main.

Hein ! Plaît-il ; vous m'appellez ?

CLÉMENCE.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

CHAVENAY.

Rien ! Une affaire ! une nouvelle !... Laissez-moi causer avec Du Bourg ! (Il disparaît.)

CLÉMENCE.

Une affaire ?

DU BOURG, paraissant à la place de Chavenay, l'air très-ébouriffé aussi.

Au nom du ciel, madame, un petit moment !... (Il disparaît.)

REBECCA, frappée, se levant. A part.

Anatole aussi !

CLÉMENCE, insistant.

Mais, dites-moi...

CHAVENAY, de l'intérieur.

Plus tard ! Ferme la porte, Du Bourg ! (On ferme la porte à clef.)

CLÉMENCE, à Louise.

Mais, conçoit-on ? (Elle reste près de la porte du cabinet, avec Nantya qui cherche à la calmer.)

REBECCA, debout, agitée.

Cette figure ! Mon mari !... Il sait tout !... (A Clavières, qui prend son thé tranquillement.) Levez-vous, je suis perdue !

CLAVIÈRES, tressautant.

Hein !

REBECCA.

Mon mari sait tout !... On nous aura vus au Père La Chaise !

CLAVIÈRES, effaré.

Bah !

REBECCA.

Il faut que je vous parle !

CLAVIÈRES.

Mais...

REBECCA.

Tout de suite! Votre chapeau et votre bras!

CLAVIÈRES.

Je...

REBECCA.

Silence!... (Elle remonte et se rajuste au fond pour partir.)

CLAVIÈRES, reposant sa tasse

Sapristi! (Il cherche son chapeau.)

MORTEMER.

Tu pars?

CLAVIÈRES, ennuyé.

Eh! oui... Avec elle!

MORTEMER.

Bravo!

CLAVIÈRES.

Merci! (Traversant.) Un si bon feu! de si bon thé!

CLÉMENCE, à Rebecca, au fond.

Déjà?

REBECCA, fiévreuse et agitée.

Oui, chérie; ma migraine augmente! Vous direz à M. Du Bourg que je ne l'attends pas, et que je prends la voiture... M. Clavières m'accompagne.

CLÉMENCE.

Bonsoir.

REBECCA.

Merci! — Allons, monsieur...

CLAVIÈRES.

Voilà, madame!... Mesdames... (A lui-même, suivant Rebecca et regardant le feu d'un air piteux.) J'étais si bien là!

SCÈNE IX.

MORTEMER, CLÉMENCE, LOUISE, NANTYA.

MORTEMER, au fond, contre la cheminée, et regardant Nantya qui feuillette la musique.

Et de six! — Le petit jeune homme ne s'en ira donc pas?

CLÉMENCE, regardant toujours la porte du cabinet.

Il a fermé à clef!... Mais, qu'est-ce que cela peut être?

LOUISE, à droite.

Tiens! mon mari a disparu!

MORTEMER.

Avec M. de Veaucourtois; oui, madame!

LOUISE.

Ah! mon Dieu! Le voilà bien!

CLÉMENCE.

Mais où le mène-t-il?

MORTEMER.

À l'Opéra, je crois.

LOUISE, effrayée.

Dans les coulisses!... Je ne veux pas! On m'a tant recommandé de ne pas le laisser aller de ce côté-là!

NANTYA.

Voulez-vous que je le trouve, madame, et que je vous le ramène?

LOUISE.

Ah! je vous en prie!

NANTYA.

Tout de suite!... (Prenant son chapeau. — A part.) L'Opéra! J'apercevrai peut-être Antoinette! (Haut.) Je ne reviens, madame, qu'avec lui!...

LOUISE.

Merci!... (Courant après lui.) Ah! prenez la voiture!... monsieur Nantya!... (Elle sort en parlant.) La voiture!

SCÈNE X.

CLÉMENCE, MORTEMER.

MORTEMER, triomphant.

Et de sept! Enfin! (Il feint de chercher son chapeau pour sortir... Clémence prête l'oreille à la porte du cabinet.)

CLÉMENTINE, se retournant au bruit que fait Mortemer en déplaçant une chaise.

Vous partez ?

MORTEMER.

Si vous me le dites!...

CLÉMENTINE.

Tout à l'heure ! Vous direz bonsoir à M. de Chavenay qui ne peut pas rester toujours enfermé dans cette chambre.

MORTEMER, doucement et replaçant son chapeau sur un meuble.

Je suis là pour vous tenir compagnie jusqu'au jour !

CLÉMENTINE.

Que pensez-vous que ce puisse être ?

MORTEMER.

Quoi donc ?

CLÉMENTINE.

Cette affaire qu'il me cache!...

MORTEMER.

Peu de chose, sans doute... Ne connaissez-vous pas cette habitude des maris de faire mystère à leurs femmes des choses les plus ordinaires ?

CLÉMENTINE, au fond regardant toujours la porte.

Ce n'est pas sa coutume.

MORTEMER.

En vérité, mais cette agitation, ces yeux brillants, cela vous préoccupe, je suis sûr que vous avez la fièvre !

CLÉMENTINE.

Pas à ce point !

MORTEMER, prenant sa main.

Mais si fait!... Permettez ! je suis un peu médecin!...

CLÉMENTINE, toujours préoccupée du cabinet.

Vraiment !

MORTEMER.

Et le secret de cette agitation que je vous vois souvent, si vous le permettiez, j'oserais bien vous le dire !

CLÉMENGE.

Osez!

MORTEMER, doucement.

Eh bien!... C'est l'ennui, madame!

CLÉMENGE, répondant sans songer à ce qu'il dit.

L'ennui?... (Prêtant l'oreille.) On a bougé!

MORTEMER.

Non! Et comme M. de Chavenay est un fort galant homme, la probité, la bonté même! et qu'il vous aime très-raisonnablement, si vous n'êtes pas aussi heureuse que vous le méritez, ce n'est pas sa faute, mais, permettez-moi de le dire... la vôtre!...

CLÉMENGE.

Ma faute... à moi?

MORTEMER.

Oui, oui! il ne faut pas attendre d'un mari, si parfait qu'il soit, cette tendresse assidue.... cette fièvre, cette passion que vous avez peut-être rêvée; car tout cela, c'est quelquefois l'amour, mais ce n'est pas le mariage; un mari n'est pas un amant, et...

CLÉMENGE.

Décidément!... ce n'est pas naturel... je frappe!...

MORTEMER.

Vous frappez?

CLÉMENGE, à la porte du cabinet. — Frappant.

Mon ami!... Il est minuit!

CHAVENAY, du dehors.

Oui... tout à l'heure!

MORTEMER, vivement.

Eh bien, vous le voyez! Vous l'appellez!... Et voilà sa réponse : *Tout à l'heure!*... Un homme, madame, un homme à qui vous dites, il est minuit, et qui répond : *Tout à l'heure!*

CLÉMENGE, descendant en s'asseyant près de la table.

Si pourtant il a quelque affaire!

MORTEMER.

Eh! quelle autre que de vous aimer? Ah! madame, quel ave-

nir pour vous dans ces trois mots si indifféremment jetés à travers une porte! Un homme, excellent sans doute, je suis le premier à faire son éloge, mais peut-être incapable d'apprécier tout son bonheur... Aujourd'hui, la tiédeur, demain, l'indifférence, et après-demain!... seule dans la vie... Mais je suis là!

CLÉMENCE, répétant sans l'écouter.

Vous êtes là!...

MORTEMER.

Et dans le péril où je vous vois, jeune, belle et délaissée comme vous l'êtes, j'ose vous offrir à genoux une affection sincère et discrète qui ne voudra connaître de votre vie que les ennuis pour les distraire, et les chagrins pour les consoler... je viendrai à vos heures; un mot m'appellera, un geste me congédiera, et, ne laissant rien paraître au dehors de ce doux commerce dont le mystère fait le plus grand charme, j'aurai tout à la fois pour vous le dévouement du mari et la tendresse de l'amant, sans les exigences de l'un ni de l'autre.

CLÉMENCE, se retournant et le regardant.

Mais c'est une déclaration que vous faites-là?

MORTEMER.

Eh bien! oui, madame, oui, c'est une déclaration... d'amitié!

CLÉMENCE.

D'amitié!... bien... mais... *[Vivement frappée d'une idée.]* Oh! la porte qui ouvre sur le vestibule!... Ils ne l'auront pas fermée!... Pardon, je suis à vous. *[Elle sort vivement par la première porte à gauche.]*

MORTEMER, seul, très-déconcerté.

Ah!..... Allons, je suis venu trop tôt. *[La porte du fond s'ouvre et l'on voit Antoinette se débarrasser de sa pelisse dans les mains d'une femme de chambre.]*

ANTOINETTE.

Bonsoir, chère madame! Merci, merci! Bonsoir, bonsoir!

SCÈNE XI.

MORTEMER, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, entrant en grande toilette, brillante, vive, animée.
Tiens! monsieur de Mortemer?...

MORTEMER, se remettant

Mademoiselle!

ANTOINETTE.

Ma sœur! mon frère!... Personne? (A Mortemer avec un petit accent de triomphe.) Je viens de l'Opéra!

MORTEMER, la regardant.

Je le sais. Jolie toilette!

ANTOINETTE.

N'est-ce pas?... Mon premier spectacle!

MORTEMER, la regardant toujours.

Oh! oh! (A part.) Elle est charmante, cette petite! (Il prend son chapeau pour s'en aller.)

ANTOINETTE, avec élan.

Oh! que c'est beau!

MORTEMER.

N'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Oh! cette salle, ces lumières, ces diamants! Les fleurs, les lustres, les décors, la musique!... tout cela papillote, danse, chante! On ne sait plus où on en est! C'est exquis.

MORTEMER, souriant.

En vérité?...

ANTOINETTE.

Et cela grise!... cela m'a grisée, voilà! L'orchestre surtout! Et le chant! Ah! le chant!... (Elle ouvre le piano et joue les premières mesures d'un air du *Trouvère*.)

MORTEMER, souriant.

Le Trouvère?...

ANTOINETTE.

Ah! je le jouais au couvent sur le piano!... Comme cela se ressemble... Joli! le piano!... (Elle joue, tout debout. Piano, mon ami. tu ne t'en doutes pas... (Elle s'assied et joue.)

MORTEMER, venant se placer en face d'elle, accoudé sur le piano et très-amusé de son animation¹.

Il est certain que le chant...

ANTOINETTE.

Dieu! comme elle chantait cette femme! Et lui... ce duo!..

(Elle fredonne.)

Bûcher infâme,
Qui la réclame!
L'horrible flamme...

MORTEMER, la regardant tandis qu'elle continue à jouer.

C'est charmant! c'est charmant! c'est charmant!... (Il repose son chapeau sur la chaise.)

ANTOINETTE, tout en jouant.

Où se passe-t-elle, cette histoire-là?

MORTEMER.

Mais en Espagne, je crois.

ANTOINETTE, s'interrompant.

C'est arrivé, n'est-ce pas?

MORTEMER.

Le Trouvère!... cela m'étonnerait!

ANTOINETTE.

Moi, je crois que si!... Oh! c'est arrivé! j'en suis sûre. je le sens! (Elle joue.)

MORTEMER, de même, souriant.

Oh! alors! — Voilà ce qu'on ne retrouve jamais. pourtant!

ANTOINETTE.

Quoi donc?

1. Antoinette, Mortemer.

MORTEMER, la regardant de tous ses yeux.

Ah! cette joie naïve qui me ravit!

ANTOINETTE.

Vous n'éprouvez donc rien de tel au spectacle?

MORTEMER.

Hélas! non, il y a si longtemps que j'y vais, moi!

ANTOINETTE.

Pas moi!... je pleurais au *Miserere*. Ce comte de Luna me faisait une frayeur!... Ah! quand il chante, tenez!... (Elle chante en imitant sa voix et son accent.)

Je songe avec ivresse
Aux tourments de sa mort!

MORTEMER.

Bravo!... continuez!... c'est d'un accent!...

ANTOINETTE.

Oui, oui, vous pouvez vous moquer de moi! Je sais bien que je n'ai pas de voix... mais c'est Léonor qu'il faut entendre! Et cette musique!... Comme cela parle et vous vient là... au cœur!... mais au cœur... il n'y a pas à dire!... Et c'est un frisson!... (Elle frissonne.) Oh! cette musique!... (Elle joue doucement.)

MORTEMER, accoudé sur le piano, la regardant, la tête entre ses mains, à lui-même, lentement.

O jeunesse! fraîcheur! printemps! aurore! — Et dire qu'à son premier amour il en sera de même!... Oui, le même feu!... la même ardeur!... le même!... décidément, elle est adorable!...

ANTOINETTE, s'interrompant.

Seulement, dans ce duo, qu'est-ce qu'il lui dit à cette femme?

MORTEMER¹.

Le comte!... mais vous avez bien compris?

ANTOINETTE, assise au piano, toujours, en se retournant vers lui.

A demi!... Elle lui crie : Sauvez-le!... Sauvez le prisonnier.

1. Mortemer, Antoinette.

MORTEMER.

Et je vous aime !

ANTOINETTE.

Ah!... Ah! bien! Comme je mentirais aussi, moi!... pour sauver l'autre!... mais je lui dirais : *(Sans conviction.)* Je vous aime, je vous aime, je vous adore! je vous adore!... mais sauvez-le.

MORTEMER.

Oui, mais après ?

ANTOINETTE, naïvement.

Oh! après!.. Pourvu qu'il soit sauvé, lui!.. *(Elle joue le Miserere.)*

MORTEMER, à lui-même.

(A l'avant-scène.) Comprend-elle? Ne comprend-elle pas? *(La regardant.)* Et il y aura un homme assez heureux pour épeler l'amour à cette jeune âme!... Oh! la neige, la neige que personne n'a foulée aux pieds!... Ah! c'est le ciel!... Bah! j'y vais!...

ANTOINETTE, fermant le piano brusquement.

Tais-toi!... piano, tu es infâme!

MORTEMER, lui prenant les mains, vivement.

Nous disons donc!...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, NANTYA.

(La porte s'ouvre et Nantya paraît sur le seuil.)

ANTOINETTE, avec joie, courant à lui.

Ah! monsieur de Nantya!... Quelle surprise!

MORTEMER, à part, avec dépit.

Encore!

NANTYA, regardant Mortemer.

Mademoiselle!... Je viens de l'Opéra où j'espérais vous saluer...

ANTOINETTE.

Oh!... J'arrive!... Et je faisais de la musique avec monsieur!... Que c'est gentil à vous d'être venu de si bonne heure à Paris!

NANTYA¹, regardant Mortemer.

Mais oui, j'ai cru ma présence nécessaire!... Et maintenant, j'en suis sûr!...

MORTEMER, à part.

Tiens! tu l'aimes donc, toi!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, CLÉMENCE.

LOUISE, à Nantya.

Ah! vous voilà, monsieur! Eh bien? mon mari!...

NANTYA.

Impossible de le retrouver, madame, je venais vous le dire!

LOUISE.

Ah! mon Dieu! Où l'ont-ils mené?

CLÉMENCE.

Et le mien barricadé!... (Frappant à la porte de son mari. Gaston! Il est une heure!

CHAVENAY, de même.

Oui! tout à l'heure!...

NANTYA, à Mortemer.

Si monsieur... qui va, je pense, descendre avec moi, veut bien m'indiquer la demeure de M. de Veaucourtois. (Mortemer s'incline sans répondre.)

LOUISE.

Oh! oui, je vous en prie...

MORTEMER.

Madame, on vous le retrouvera...

1. Mortemer, Antoinette, Nantya.

ANTOINETTE , tendant la main à Nantya.

Et à demain!

NANTYA.

A demain!

MORTEMER¹.

Mesdames!... (A part.) Allons, je tiens ma vengeance... (Il regarde Antoinette.) Et elle est jolie!... (A Nantya lui montrant le chemin.) Monsieur...

NANTYA , ne le quittant pas du regard.

Après vous, monsieur! De grâce!... (Il le fait passer devant lui)

1. Louise, Clémence, Mortemer, Nantya, Antoinette.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME.

Le salon très-élégant d'un appartement de garçon. Au fond, porte d'entrée. — A gauche, pan coupé, fenêtre. — Au premier plan, autre entrée qui conduit à l'appartement de Clavières et de Veaucourtois. — A droite, premier plan, cheminée, canapé à gauche de la cheminée, fauteuil à droite. — Pan coupé, chambre de Mortemer. — A gauche, secrétaire, canapé, face au public.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, JEAN, CLAVIÈRES.

Au lever du rideau, Jean est étendu sur le canapé de gauche. A gauche Baptiste, derrière, cause avec lui.

CLAVIÈRES, entrant, et descendant, morfondu, le nez dans son cache-nez, les mains dans son paletot.

Ouh! bouh! quel froid! (Sans les voir.) Et personne là-haut pour m'ouvrir chez moi!... Ici, c'est différent, toutes les portes ouvertes! Gredins de domestiques, va!

BAPTISTE.

Monsieur!

CLAVIÈRES.

Ah! vous voilà ici, vous, au lieu d'être chez moi!... Et il dormait, je parie!

BAPTISTE, brossant avec frénésie.

Non, monsieur; je brosse monsieur.

CLAVIÈRES.

Dans le salon de Mortemer!... Allons! ce feu, voyons; vite!... Une bûche, je grelotte.

BAPTISTE.

Oui, monsieur.

CLAVIÈRES, assis sur le canapé devant le feu.

Mortemer n'est pas levé?

BAPTISTE, mettant une lûche.

Je ne crois pas, monsieur, ni M. de Veaucourtois non plus, car je ne l'ai pas entendu marcher sur ma tête.

CLAVIÈRES.

Qu'est-ce que vous faites ici, à onze heures du matin, au lieu de monter faire ma chambre?

BAPTISTE.

Je ferai observer à monsieur...

CLAVIÈRES.

Allons, c'est bon! En voilà assez! Tandis que Baptiste sort. Et ça se mêle encore de raisonner!

JEAN, debout, avec importance.

Je serais désolé de voir mes opinions en désaccord avec celles de monsieur...

CLAVIÈRES, se retournant, les pincettes à la main.

Hein? D'où sort-il celui-là?

JEAN, continuant.

Mais j'oserai dire, pour justifier mon confrère, que Baptiste ne peut pas faire la chambre de monsieur?

CLAVIÈRES.

Parce que?

JEAN.

Parce qu'il y a quelqu'un là-haut, endormi sur le canapé de monsieur.

CLAVIÈRES, à lui-même, tisonnant.

Ah! Troènes, c'est vrai. Il dort encore, celui-là?

JEAN.

Cela est concevable, monsieur; il était dans un tel état, quand vous et M. de Veaucourtois l'avez ramené de ce souper...

CLAVIÈRES, se retournant.

Plait-il?

JEAN.

Je me permets de dire, monsieur, que ce jeune homme était gris! Et, comme je le faisais observer au valet de chambre de madame de Chavenay, que vous m'avez envoyé prévenir à deux heures du matin...

CLAVIÈRES, le regardant avec stupeur.

Mais où allons-nous? Mais qu'est-ce que c'est que ça?

JEAN.

Monsieur, je disais seulement à mon collègue que, si nous nous présentions jamais, nous autres domestiques, dans cet état d'ivresse...

CLAVIÈRES.

Mais je vous défends de dire un mot de plus, entendez-vous? Voilà une comparaison!

JEAN.

Monsieur, je me courbe.

CLAVIÈRES.

Peuh!

JEAN, après être remonté, se retournant sur le seuil de la porte.

Il est pourtant certain que si je paraissais jamais devant monsieur... (Clavières le regarde.) Monsieur... je me courbe. (Il sort.)

CLAVIÈRES, seul.

Quelle campagne!... J'ai l'onglée!... Et dire qu'on ne trouvera pas un domestique capable de dresser trois bûches dans l'harmonie voulue! Et on veut que les hommes soient égaux! Farceurs, va! (Il continue à faire à son feu.)

SCÈNE II.

CLAVIÈRES, MORTEMER.

MORTEMER, sortant de chez lui.

Jean!... Jean!... (Apercevant Clavières.) Tiens, te voilà déjà debout, toi?

CLAVIÈRES, lui tendant la main.

Tu vois! bonjour! quel froid, hein, ce matin?

MORTEMER.

La première gelée! Tu sors?...

CLAVIÈRES.

Je rentre!

MORTEMER, prenant ses journaux et ses lettres sur le secrétaire

D'où ça?

CLAVIÈRES.

Du Luxembourg!

MORTEMER.

Tu viens de faire un tour au Luxembourg?

CLAVIÈRES, soufflant son feu.

Un tour! j'en ai bien fait quatre-vingt-deux!... Dans la pépinière, autour de Velléda!

MORTEMER, assis sur le fauteuil contre la cheminée en face de lui.

Cette idée!

CLAVIÈRES, ôtant son cache-nez et son paletot.

Par la neige! moi qui aime tant mon lit le matin! Et dire que j'ai fait la cour à cette femme pour me créer un foyer!... C'est une glacière!

MORTEMER.

Un rendez-vous?

CLAVIÈRES.

Toujours!

MORTEMER.

La dame en question?

CLAVIÈRES.

Et qui diantre veux-tu qui donne des rendez-vous à cette heure-là dans la pépinière?... Ne s'est-elle pas imaginé, hier au soir, que son mari avait des soupçons!... Alors une scène dans sa voiture, tandis que je la reconduisais... Mon mari sait tout! je suis perdue... je suis une femme coupable! Mes devoirs... ma vertu!... Elle a un tic, cette femme, c'est le remords!

MORTEMER.

Ah!

CLAVIÈRES, arrangeant son feu.

Tu aimes ça, toi, le remords... chez les femmes ?

MORTEMER.

Quelquefois !

CLAVIÈRES.

Moi pas ! je ne sais rien d'agaçant comme cette vertu qui rebondit toujours ! C'est à décourager des femmes honnêtes !

MORTEMER.

Qui ne le sont pas !

CLAVIÈRES, agacé.

Et encore ! quand elles ne le sont pas... je comprends ça ! Mais celle-là !... Remords de quoi ?... Alors ! qu'est-ce que je disais ?... Je suis comme Veaucourtois, je ne sais plus... Ah ! oui, elle a voulu rompre...

MORTEMER.

Et ce rendez-vous symbolique dans la glace était ?...

CLAVIÈRES.

Pour lui rendre toute sa correspondance... deux lettres !

MORTEMER.

Que tu as rendues !

CLAVIÈRES.

Mais non, sapristi ! Elle n'est pas venue !

MORTEMER.

Ah ! c'est lâche !

CLAVIÈRES.

Toutes ses frayeurs seront tombées en voyant, hier au soir, M. Du Bourg rentrer tranquillement... Mais voilà, par exemple, ce qui me met hors de moi !

MORTEMER.

Quoi ?

CLAVIÈRES.

Le mari ! ce gremlin de mari qui dort comme une souche, tandis que je cours et que je me gèle pour sa femme !

MORTEMER.

C'est dans l'ordre.

CLAVIÈRES.

C'est idiot! Alors, l'homme heureux, le favorisé, c'est lui! Et l'imbécile qu'on fait aller et qu'on trompe par-dessus le marché...

MORTEMER.

C'est toi...

CLAVIÈRES, descendant à l'avant-scène.

C'est moi! toujours! et nous restons garçons pour être indépendants! Mais il n'y a pas de mari qui soit mené comme je le suis!... Elle parle, cette femme! je vole!... A deux heures, sur la colonne Vendôme! M'y voilà! — A quatre heures, sur la colonne de Juillet! J'y suis! Et, je l'aimais!... et il ne tenait qu'à moi de l'épouser, et j'ai dit non, pour être tranquille! Mais, triple crétin! le moyen d'être tranquille, c'était justement d'être son mari!...

MORTEMER, debout et venant à lui ¹.

Oui, mais alors, c'est toi qui serais... à la place de Du Bourg!

CLAVIÈRES, saisi.

Ah, sapristi! (se remettant). Eh bien, quoi... Je n'en saurais rien!

MORTEMER.

C'est juste, alors; que veux-tu? marions-nous?

CLAVIÈRES.

Ah! s'il n'était pas trop tard.

MORTEMER.

Est-il trop tard?

CLAVIÈRES, surpris.

Je trouve!

MORTEMER, soupirant.

Alors, Clavières, tant pis pour nous, car nous mourrons tous deux, connaissant ce qu'il y a de plus enivrant au monde, la femme, — mais ignorant ce qu'il y a de plus frais, de plus exquis, de plus suave... la jeune fille!...

¹ Clavières, Mortemer.

CLAVIÈRES, étonné.

Tiens... d'où ça sort-il ça ?

MORTEMER.

Ah ! la jeune fille, Clavières !... Pense à tout ce que ce mot exprime de grâces pudiques et tendres, de chastes rougeurs, de réserves coquettes et de craintes puériles. La jeune fille !... c'est-à-dire la promesse, la fleur... l'inconnu !... la page blanche où tu peux écrire tout ton cœur, et qui gardera cette empreinte ineffaçable !... Quel rêve ! Et quel enchantement !... A toi de donner la volée à ces désirs curieux et timides qui palpitent de toutes leurs ailes ! Ah ! Clavières, ce jour-là, tu n'es pas seulement un amant, un maître... mais un créateur, un Dieu, toi qui apportes à ce jeune être le feu sacré qui l'anime, et qui la complètes deux fois : dans ses grâces qui sont un peu frêles, et dans son âme qui est un peu vide !

CLAVIÈRES.

Dieu me damne ! Tu es amoureux d'une jeunesse, toi

MORTEMER.

Pourquoi pas ?

CLAVIÈRES.

Alors, épouse-la !

MORTEMER.

J'y ai songé toute la nuit !...

CLAVIÈRES.

Miséricorde !

MORTEMER, retournant à la cheminée.

Seulement... à quoi bon épouser, si ce n'est pas nécessaire ?

CLAVIÈRES.

Une séduction ?

MORTEMER, railleur.

Ah ! bien, si tu te fais le champion des mœurs, toi, avec ta Rebecca !

CLAVIÈRES.

Mais une femme mariée, malheureux, ce n'est pas la même chose !

MORTEMER.

C'est vrai! Il y a un mari de plus! c'est bien pis!

CLAVIÈRES.

Mais qu'il se défende, cet homme! qu'elle se défende, cette femme! c'est de bonne guerre! vois Rebecca! quelle défense! c'est sublime! Tandis qu'une jeune fille, l'innocence, la candeur!...

MORTEMER, fredonnant devant la glace.

Tarare, pompon!

CLAVIÈRES.

La vertu...

MORTEMER, de même.

Oh! la vertu, maintenant!

CLAVIÈRES.

Mais oui, la vertu! (Il traverse et va s'asseoir sur le bras du fauteuil ¹.) Comment, être fétide! tu ne crois pas qu'il y ait au monde une âme assez virginale, assez pure, assez angélique pour ne rien soupçonner, ne rien...?

MORTEMER, se retournant et venant à lui.

Eh bien! non! non! non! je ne le crois pas! et je ne veux pas le croire!... car ce serait la condamnation de toute notre vie! et s'il y avait au monde de telles créatures, que la plus innocente, comme tu l'appelles, ne fût pas la plus hypocrite, comme je le pense, quels tristes imbéciles ne ferions-nous pas, toi et moi, qui, au lieu d'épouser d'honnêtes filles, pour faire d'honnêtes maris, nous serions condamnés volontairement à cette vie de pantins et de polichinelles que nous menons!

CLAVIÈRES.

Merci!

MORTEMER.

Ah! grand innocent, va, qui ne s'est jamais posé ce simple dilemme: — Ou on rougit ou on ne rougit pas! — Celle qui ne rougit pas est donc bien effrontée; et celle qui rougit est donc bien savante!... (Il remonte à gauche.)

1. Mortemer, Clavières.

CLAVIÈRES, bondissant.

Oh ! quel sophisme ! mais, misérable, il y a aussi celle qui ne rougit pas encore.

MORTEMER, assis sur le canapé à gauche.

Ah bien, si nous parlions des bébés !

CLAVIÈRES, venant s'asseoir à côté de lui.

Et celle qui rougit sans savoir pourquoi ?

MORTEMER, se récriant.

Oh ! maman !

CLAVIÈRES.

Quel homme !

MORTEMER.

Tiens, tu me désoles ! Déjeunons. (Les domestiques apportent une table servie.)

SCÈNE III.

MORTEMER, CLAVIÈRES, VEAUCOURTOIS.

VEAUCOURTOIS, entrant par la gauche, en costume du matin, très-élégant, molleton, petite casquette.

Bonjour, très-chers !... Eh ! bonjour donc ! eh ! bonjour !

CLAVIÈRES¹.

Comment va la toux, ce matin, Alcibiade ?

VEAUCOURTOIS.

Merveilleusement bien ! je viens de faire mon hydrothérapie !... avec l'arrosoir sur le crâne !

CLAVIÈRES.

Ah ! ah !

VEAUCOURTOIS.

Délicieux ! les membres sont d'une souplesse...

1. Mortemer, Clavières, Veaucourtois, les domestiques.

CLAVIÈRES.

Ça se voit ! oui ! (Il passe à gauche, où les domestiques ont placé la table toute servie.)

MORTEMER, souriant

Oui, va te chauffer, va ! (Même jeu.)

VEAUCOURTOIS ¹.

Me chauffer ! ah ! ah ! je suis d'un bois trop vert pour me chauffer ! il éclaterait ! la sève !

MORTEMER, assis à gauche de la table, Clavières est assis en face.

Déjeunes-tu, avec ta sève ?

VEAUCOURTOIS, traversant et allant s'asseoir à droite.

Palsambleu ! si je déjeune ! — J'attendais ce petit ange qui ne vient pas !

MORTEMER, se servant

Qui ça, l'ange ? Ton écrevisse ?

VEAUCOURTOIS, indigné.

Mon écrevisse ?...

CLAVIÈRES

La diva Nina ?

VEAUCOURTOIS, enthousiasmé.

Une perle ! une créature idéale !... Et qui m'aime... à ne pas le croire !...

MORTEMER.

C'est bien ce qu'on fait !

VEAUCOURTOIS.

Elle a des mots d'une saveur ! Cette nuit, à souper, chez Florine, vous ne croiriez jamais...

MORTEMER, l'interrompant.

Ah ! à propos de souper ; ce dormeur éternel, le réveille-t-on pour déjeuner ?

1. Veaucourtois, Mortemer, Clavières.

CLAVIÈRES, à Baptiste qui dresse le couvert avec Jean.
Baptiste !

BAPTISTE.

Il dort toujours, monsieur.

VEAUCOURTOIS, cherchant le fil de son discours.
Vous ne croiriez jamais, disais-je...

CLAVIÈRES.

Ma foi, laissons-le, et déjeunons !

VEAUCOURTOIS, hagard, cherchant son idée.
Jamais... ne croiriez... Jamais ! jamais !

MORTEMER.

Oui, tu ne trouves pas le mot, hein ?

VEAUCOURTOIS, un plat à la main.
Jamais !... Je ne sais plus ce que je voulais dire !...

CLAVIÈRES, le servant.

Va, va, pour ce qu'on y perd !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, puis NINA.

JEAN.

Mademoiselle Trouillon demande à parler à M. de Veau-
courtois.

VEAUCOURTOIS, choqué.

Trouillon ! *Troïoni* ! dis donc *Troïoni*, animal !

JEAN.

Mademoiselle Trognoni !... oui, monsieur !... Faut-il faire entrer ?

VEAUCOURTOIS.

S'il faut ? la Nina ?

MORTEMER.

Je crois bien !... Faites entrer la *Div*a, qu'on l'admire !

NINA, entrant par le fond, robe de soie, chapeau élégant, etc.

Eh bien ! vous êtes encore gentil, vous ! Voilà comme vous venez me prendre !¹

VEAUCOURTOIS.

Mais, au contraire, ange adore, c'est moi qui vous attendais.

NINA.

Et un joli temps, avec ça, pour venir à pied !

VEAUCOURTOIS.

A pied, la diva !

NINA.

Dame ! puisqu'on ne veut pas me donner de voiture. Enfin ! venez-vous avec moi, oui ou non ?

VEAUCOURTOIS, debout.

Le temps seulement de me faire beau !

NINA, lui riant au nez.

Ah bien ! si j'attends que vous soyez beau !

MORTEMER, à Clavières.

Un ange !

CLAVIÈRES.

Une perle !

VEAUCOURTOIS.

Nina !... vous avez sur ma personne des mots d'une désinvolture !

NINA, le contrefaisant.

Des mots d'une désinvolture !...

VEAUCOURTOIS.

Je trouve, dis-je, vos mots...

NINA, de même, riant.

Il trouve mes mots !... mais il ne trouve pas les siens ! jamais ! Pas vrai ?... Bonsoir !

VEAUCOURTOIS, l'arrêtant.

Elle part !

1. Nina, Mortemer, Clavières, Veaucourtois.

NINA, pirouettant.

Oui, je pars... à pied !

VEAUCOURTOIS, ravi, aux autres.

Quelle artiste!... quelle fantaisie !

MORTEMER ET CLAVIÈRES.

Ah!...

VEAUCOURTOIS.

Mais il ne faut pas l'entendre parler.

CLAVIÈRES.

Ah! non, il ne faut pas...

VEAUCOURTOIS.

Il faut l'entendre chanter !

MORTEMER, se récriant.

Merci! on l'a entendue !

VEAUCOURTOIS.

Oh! oui, mais maintenant elle donne le *contre-mi*. (A Nina.)
Chante un peu, mon bichon, pour faire voir tes progrès !

NINA.

Non ! je me suis enrhumée en venant à pied !

VEAUCOURTOIS.

Donne le *contre-mi* ! Donne, mon poulet, donne !

NINA.

Si je donne le *contre-mi*, aurai-je un coupé ?

VEAUCOURTOIS.

Oui, au mois !

NINA.

Non, à moi !

VEAUCOURTOIS.

Eh bien! oui, tu l'auras! un coupé à toi!... mais chante!...
mais chante!...

CLAVIÈRES, à Mortemer.

Et il croit que c'est elle qui chante! (Elle commence à chanter.
Veaucourtois, assis à gauche sur le canapé, se pâme.)

NINA, s'arrêtant tout à coup.

Quand ça, l'aurai-je ?

VEAUCOURTOIS.

Tantôt !

NINA.

Bon ! (Elle continue et fait des roulades insensées.)

VEAUCOURTOIS, dans l'extase.

Oh ! les cocottes ! oh ! les cocottes ! Ah ! Nina ! *sublima créatura* ! (A Mortemer.) Et dire que j'ai trouvé ça dans un ruisseau !

MORTEMER.

Ça se voit !

VEAUCOURTOIS, à Nina, qui mord à une pomme qu'elle a prise sur la table.

Arrête, malheureuse ! ne mange pas ça !

NINA.

Pourquoi ?

VEAUCOURTOIS, épouvanté.

Les acides !... Tu veux tuer ta voix !

NINA, se sauvant vers la gauche.

Allons donc ! est-ce que quelque chose peut tuer ma voix !

CLAVIÈRES, ramassant un portrait-carte qu'elle laisse tomber en se sauvant.

Qu'est-ce qui tombe-là ?

NINA.

Mon portrait ! (Elle saute sur lui.)

CLAVIÈRES, se garant.

Eh bien ! eh !

NINA, hors d'elle-même.

Je veux ça ! voulez-vous me le rendre ! (Courant après lui autour de la table.) Je le veux ! (Clavières en riant fait passer le portrait à Mortemer.)

VEAUCOURTOIS, croyant qu'elle parle de la pomme.

La voilà !

NINA, furieuse et pleurant.

Ah ! grand lâche, va ! Lâche ! je vous hais !

VEAUCOURTOIS.

Nina ! Diva ! Ninetta !

MORTEMER, regardant le portrait avec Clavières.

Il y a quelque chose d'écrit derrière !

NINA, poussant un cri.

Oh ! je meurs ! (Elle tombe sur le canapé à gauche.)

VEAUCOURTOIS, perdant la tête.

Elle meurt !

CLAVIÈRES, à droite, lisant, avec Mortemer, ce qui est écrit sur le portrait.

Oh ! sapristi, avec une orthographe... *O mon cha !*

VEAUCOURTOIS, empressé autour de Nina.

O mon *cha* !... c'est moi !

MORTEMER, lisant.

Charles ! Oh ! mon Charles !

VEAUCOURTOIS, levant la tête.

O mon Charles !...

CLAVIÈRES, à Veaucourtois.

Tu l'appelles André.

VEAUCOURTOIS.

Je m'appelle André, oui ! (Il continue.)

CLAVIÈRES, lisant en prononçant comme c'est écrit.

Voa... voasi !... mon peur...

MORTEMER, de même.

Tré !... voasi mon peurtré !...

CLAVIÈRES.

Je t'éciré !... *Kan !... Presti !... K. A. N... kan !...* c'est du tartare mongol !

MORTEMER, de même.

Tu !... Pourras veni !...

CLAVIÈRES.

Can ran...

MORTEMER.

Goutré... c'est de l'allemand maintenant... mon!... mon...

CLAVIÈRES.

Mon vieu... S... c'est une S, ça?

MORTEMER, lisant.

Sans rencontrer mon vieu sin...

CLAVIÈRES.

Jeu!

MORTEMER.

Singe!!... sans rencontrer...

MORTEMER et CLAVIÈRES regardant VEAUCOURTOIS qui est venu prendre un flacon de vinaigre sur la table et qui passe la tête entre eux deux pour lire.

Mon vieux singe!...

VEAUCOURTOIS.

Qu'entend-elle par son vieux singe? {Se retournant.} Nina!...

NINA, bondissant debout et le faisant choir sur le canapé.

Taisez-vous! je ne vous connais plus. Vous êtes un sans-cœur! de me laisser voler par ces hommes! {Elle arrache le portrait à Mortemer et remonte.}

MORTEMER, l'accompagnant pour la faire sortir.

Nina, ma fille! trop de saveur! ça va se gâter!

NINA, leur jetant les débris du portrait.

Lâches! qui se mettent deux contre une femme! Allez! vous n'êtes que des manants! Et on voit bien que vous n'avez affaire qu'à des drôlesses! {Elle sort par le fond magnifiquement.}

CLAVIÈRES, à droite riant aux éclats.

Ça, c'est sublime!

MORTEMER, railleur, à Clavières.

Eh bien, voilà ton innocence de quinze ans. tiens!

CLAVIÈRES.

Oh! bien, celle-là!

MORTEMER.

Celle-là ne rougit plus, c'est clair!... Et je vais voir... celle qui rougit... déjà!

CLAVIÈRES.

Dis-moi au moins qui c'est.

MORTEMER.

Un ange que je te présenterai quand il aura perdu ses ailes!
(Il entre chez lui.)

SCÈNE V.

CLAVIÈRES, VEAUCOURTOIS.

CLAVIÈRES, se retournant, à Mortemer qui sort.

Tu seras damné!... Eh! Veaucourtois! Veaucourtois!...

VEAUCOURTOIS, sur le canapé à gauche où il est resté affaissé le nez sur son flacon, ne se rappelant plus ce qui s'est passé.

Vieux singe!... (Il descend en cherchant à se rappeler, et regarde tout autour de lui.)

CLAVIÈRES.

Eh bien! comment ça va-t-il?

VEAUCOURTOIS, de même, machinalement.

Ça va! ça va! — Vieux singe!

CLAVIÈRES.

Va t'habiller, alors!

VEAUCOURTOIS, de même.

Alors, je vais m'habiller, oui!... (Regardant autour de lui en s'en allant et très-préoccupé.) Qui donc a parlé de vieux singe?... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

CLAVIÈRES seul, puis PIERRE.

CLAVIÈRES.

Celui-là!... Quand on lui aura fait une tête de bois comme à l'invalidé, il sera parfait!

BAPTISTE, au fond.

Monsieur !

CLAVIÈRES.

Hé !

BAPTISTE.

Il y a là un monsieur et deux dames.

CLAVIÈRES.

Qui me demandent ?

BAPTISTE.

Non, monsieur, c'est pour la personne qui dort là-haut.

CLAVIÈRES, vivement.

Madame de Troënes et madame de Chavenay ! Enlevez tout ça !

[Il court au fond, tandis que les domestiques enlèvent la table.]

SCÈNE VII.

CLAVIÈRES, LOUISE, CLÉMENCE. NANTYA.

CLAVIÈRES.

Ah ! chère madame, mille pardons !

CLÉMENCE.

Pardon, nous-mêmes, monsieur ; mais j'ai vu Louise tellement inquiète, depuis l'avis que vous avez bien voulu nous adresser, que j'ai profité de l'offre de M. de Nantya, qui voulait bien nous accompagner en l'absence de mon mari...

CLAVIÈRES.

Monsieur est le bienvenu, comme vous, mesdames ; pardonnez : un ménage de garçon ! Asseyez-vous.

CLÉMENCE.

Non, non ! des nouvelles seulement.

LOUISE.

Oh ! oui, monsieur. Où est-il ?

CLAVIÈRES.

Votre mari, madame ; mais il dort si bien que nous n'avons pas voulu le réveiller pour déjeuner.

LOUISE.

Ah! il dort?

CLAVIÈRES.

Là haut, dans ma chambre, sur un canapé.

CLÉMENCE¹.

Ainsi, il n'y a rien que ce que nous disait votre petit mot de cette nuit?

CLAVIÈRES.

Rien de plus! un souper qui s'est prolongé; M. de Troènes qui, ayant perdu l'habitude de ces médianoches, n'a pas été d'une sobriété spartiate, de sorte que, ne pouvant vous le ramener dans un état... un peu...

CLÉMENCE, à Nantya.

Et marié depuis trois mois! Oh! les maris!...

NANTYA, souriant.

Ils ne sont pas tous...

CLÉMENCE, l'interrompant.

Ah! mon Dieu! quand ce n'est pas cela, c'est autre chose! Voyez M. de Chavenay avec ses mystères!

LOUISE, à Clavières.

Enfin, tout va bien, puisqu'il dort!

CLAVIÈRES.

Du sommeil de l'innocence!

CLÉMENCE, à Nantya.

Hypocrites, même en dormant!

LOUISE.

Vous voulez bien me promettre de veiller sur lui?...

CLAVIÈRES.

Comment donc, madame!... Seulement, je vous prierai de vouloir bien nous envoyer quelques vêtements, car il y a un pan d'habit... qui s'est un peu allongé!

1. Nantya, Clémence, Louise, Clavières.

LOUISE.

C'est que je ne voudrais pas qu'un domestique...

NANTYA.

Mais moi, madame, si vous le permettez!...

LOUISE.

Vous êtes mille fois bon!

CLAVIÈRES.

Alors, monsieur prendra la peine de revenir?

NANTYA.

Dans une demi-heure.

CLAVIÈRES.

Par le même escalier, alors... C'est une entrée dérobée qui aboutit à la rue, et s'il ne vous est pas agréable d'être vu portant son petit trousseau...

CLÉMENCE.

Dites sa layette! On n'est pas jeune comme ce malheureux garçon là!

CLAVIÈRES¹.

Je vais vous montrer...

NANTYA.

Ne prenez donc pas la peine; je saurai bien trouver, et si ces dames veulent bien me suivre...

CLÉMENCE, à Clavières.

Adieu, monsieur.

CLAVIÈRES.

Mesdames...

LOUISE.

Oh! certes, je vous remercie de tout mon cœur, monsieur.

CLAVIÈRES.

Mais, comment donc, madame. (Il les suit du regard, tandis qu'elles sortent par la gauche.)

1. Clavières, Nantya, Clémence, Louise.

SCÈNE VIII.

JEAN, puis REBECCA, puis CLAVIÈRES.

(Jean paraît d'abord le premier au fond, suivant des yeux les personnes qui sortent; puis il fait signe à Rebecca, vêtue de noir et voilée.)

CLAVIÈRES, refermant la porte de gauche sans voir Rebecca au fond qui fait signe au domestique de s'éloigner et de fermer la porte.

Ah! je vais donc enfin fumer tranquillement (s'asseyant sur le canapé, avec satisfaction) et oublier un peu... (Rebecca, descendue tragiquement, arrive devant lui et ôte son voile par un mouvement dramatique.) Rebecca!...

REBECCA, tragiquement.

Rebecca! oui, Rebecca! oui... Rebecca qui est perdue!

CLAVIÈRES¹.

Encore!

REBECCA.

Mon mari sait tout!... et je viens voir si vous voulez mourir avec moi!

CLAVIÈRES, sautant.

Hein!... comme ça? Mais qu'est-ce qu'il y a?

REBECCA, après avoir jeté son manchon sur le fauteuil à droite, éclatant d'un rire ironique.

Ce qu'il y a?... Il y a que le ciel est juste! Oui, tu es juste, ô ciel! car ta main s'appesantit sur la femme coupable!

CLAVIÈRES, à part.

Sapristi! les remords!

REBECCA.

Et pourtant je voulais rompre avec cet homme, tu le sais! Et la preuve, c'est ce billet, ce fatal billet que j'ai perdu!

CLAVIÈRES.

Un billet?

1. Clavières, Rebecca.

REBECCA, haletante.

Oui, un billet, oui... où je vous disais que n'ayant pu vous rejoindre au Luxembourg...

CLAVIÈRES, frissonnant au souvenir.

Brouh!

REBECCA, de même.

Je vous attendais cette après-midi, avec mes lettres, à trois heures précises, au parc Monceaux, sous la grotte!

CLAVIÈRES.

Eh bien ?

REBECCA, rapidement, fiévreuse.

Eh bien ! ce billet, je le mets sous enveloppe et j'écris l'adresse ; on m'annonce mademoiselle de Chavenay avec sa voiture !... J'avais pris rendez-vous, ce matin, avec Antoinette, sous prétexte d'emplettes, afin de sortir sans éveiller les soupçons, de la ramener chez elle à deux heures et de courir en fiacre au parc Monceaux !...

CLAVIÈRES.

Sous la grotte ! — On vous dit donc qu'elle est là !...

REBECCA.

Je me lève... cherchant à cacher sur moi ce malheureux billet, avant de le remettre à un commissionnaire ! Et je me décide pour ce gant que je boutonne, en embrassant Antoinette ; je mets mon chapeau, mon châle, et je monte en voiture, persuadée que ce billet est là !... Nous entrons à la *Ville de Paris*, puis à la *Ville de Londres*, puis aux *Villes de France*. J'aperçois un commissionnaire ; je fais arrêter, je cherche ma lettre !... (Elle fait le geste.)

CLAVIÈRES.

Et rien ?...

REBECCA, mimant toute la scène.

Rien !... j'arrache l'autre gant ! tous les gants !... Rien ! Dans la voiture, sur moi, les coussins... Rien ! — Antoinette s'étonne de mon trouble ! Je fais regagner l'hôtel au galop, je monte, je cours chez moi !... Et ma femme de chambre qui me voit effarée me dit : « Ah ! si c'est une lettre que madame avait oubliée sur son

secrétaire, qu'elle se rassure : monsieur sort de chez madame... et il tenait une lettre à la main ! »

CLAVIÈRES.

Horrible!...

REBECCA.

Horrible! n'est-ce pas?... Je remonte en voiture presque folle, mais affectant de rire avec Antoinette; je me fais conduire ici sous prétexte de deux mots à dire à mon médecin qui loge dans la maison, et je gravis les marches quatre à quatre en me disant : Je puis aller chez lui, cette fois, car ce que je monte... c'est l'escalier de notre tombeau!

CLAVIÈRES.

Merci!

REBECCA.

Maintenant!... trouvez le moyen de renvoyer Antoinette chez elle! éloignez vos gens!... et mourons ensemble... voici du laudanum!

CLAVIÈRES, allant jeter le flacon dans la cheminée.

Oh! — Voulez-vous bien jeter ça!

REBECCA¹.

Vous ne voulez pas mourir?

CLAVIÈRES.

Jamais de la vie!

REBECCA, avec mépris.

Et voilà ce qu'on aime! (Allant tomber assise sur le canapé de gauche.) Et vous croyez que je vivrai avec mon déshonneur, moi?

CLAVIÈRES.

Mais quel déshonneur? Mais, madame, permettez-moi donc de vous rappeler...

REBECCA, tragiquement.

Je suis coupable!... je suis coupable!... mes remords me le disent assez!

1. Rebecca, Clavières.

CLAVIÈRES.

Mais, parole d'honneur, ils mentent !

REBECCA, le regardant face à face.

Le lâche !... (Se levant et repassant à droite.) Courageux seulement pour faire oublier ses devoirs à une malheureuse femme !

CLAVIÈRES.

Mais puisque je n'ai jamais pu vous les faire oublier, ces malheureux devoirs !

REBECCA, avec dignité.

Oh ! grâce à Dieu ! monsieur !

CLAVIÈRES.

Eh bien, alors ? madame !

REBECCA.

Mais lui, le croira-t-il ? avec ce fatal billet...

CLAVIÈRES.

Et qui nous dit que c'était le vôtre qu'il tenait à la main ? Il a pu écrire, lui aussi ; et vous aurez perdu la lettre dans un magasin.

REBECCA, répétant, égarée.

Perdu dans un magasin...

CLAVIÈRES, s'essuyant le front.

Ah !... ouf !... voyons !... avez-vous ôté vos gants dans un de ces magasins ?...

REBECCA, montrant son gant droit.

Oui, celui-ci ! à la *Ville de Paris*, pour tâter une étoffe !...

CLAVIÈRES.

Voyez-vous !

REBECCA.

Et celui-là aussi... à la *Ville de Londres* ?...

CLAVIÈRES.

Allons donc !... je cours à la *Ville de Paris* : courez à la *Ville de Londres* !... nous nous retrouverons aux *Villes de France* !

REBECCA, passant à gauche.

Ah! Seigneur, faites que...

CLAVIÈRES, lui apportant son manchon.

Il le fera, madame! il le fera! courons! (Il remonte.)

REBECCA, vivement.

Pas par là!

CLAVIÈRES, s'arrêtant, saisi.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

REBECCA.

Antoinette qui m'attend!... Que lui dire!

CLAVIÈRES, montrant la porte de gauche.

Par ici, alors!... Sortez seule!

REBECCA.

Mais elle?

CLAVIÈRES.

On va lui dire que votre médecin vous garde, et qu'elle ait à rentrer chez elle!

REBECCA, sur le seuil de la porte de gauche.

Ah! si je retrouve cette lettre! ah! je fais le serment de vous haïr!

CLAVIÈRES, levant les bras au ciel.

Dieu vous entende! (Prenant son chapeau.) Et dire que j'allais me reposer! — Jean! (Il sonne.)

SCÈNE IX.

CLAVIÈRES, MORTEMER.

MORTEMER, sortant de chez lui le chapeau sur la tête.

Tu sors aussi?

CLAVIÈRES, effaré, prenant son paletot et son cache-nez.

Oui, oui, je sors... Rebecca!

MORTEMER.

Encore ?

CLAVIÈRES, mettant son paletot à la hâte.

Toujours ! — Vite ! un service ! *(Ne trouvant pas les manches.)* Mais il n'y a donc plus de manches !

MORTEMER, l'aidant.

Dis !

CLAVIÈRES, vivement.

Mademoiselle de Chavenay est en bas !

MORTEMER, frappé.

Antoinette ! comment, elle est ?...

CLAVIÈRES, de même.

Oui, dans une voiture ! Fais-lui dire que madame Du Bourg, retenue par son médecin, la prie de ne pas l'attendre et de rentrer chez elle...

MORTEMER.

Oui !

CLAVIÈRES.

Et maintenant, une voiture ! que je trouve cette lettre, et que Rebecca me haïsse ! *(Il se sauve par le fond.)*

SCÈNE X.

MORTEMER, seul.

Ici ?... *(Il pose son chapeau vivement.)* Ici !... la fortune l'amène chez moi... Chez moi ! Allons ! décidément, c'est écrit !... *(A Jean qui entre.)* Jean ! descendez ; vous trouverez à la porte de la rue une jeune dame dans une voiture, et vous la prierez de monter, en lui disant seulement que madame Du Bourg l'invite à la rejoindre !

JEAN.

Oui, monsieur !

MORTEMER.

Cela fait, vous pouvez sortir.

JEAN.

Bien, monsieur!

MORTEMER.

Allez! vite! (Seul, anxieux, souriant devant la glace.) Si je doutais que ce cœur fût encore jeune, voici un petit battement qui lui prouverait le contraire! (Regardant l'heure à sa montre.) C'est trois minutes à attendre! Allons! patience! je voulais de l'émotion... en voilà!... (Il prête l'oreille, assis sur le canapé devant le feu, avec une grande anxiété nerveuse.) Elle ne vient pas! Elle refusera peut-être de monter! Et ce Jean est si maladroit! (Écoutant.) Bien! ah! que c'est long! (Il se lève.) Un pas... dans l'escalier... une voix... c'est elle... La voici... enfin!... (Il recule vers le fond de façon à ce qu'Antoinette ne le voie pas tout d'abord.)

SCÈNE XI.

MORTEMER, ANTOINETTE.

JEAN, ouvrant la porte du fond.

Si mademoiselle veut entrer...

ANTOINETTE, entrant tranquillement.

Ici!...

JEAN.

Oui, mademoiselle. (Mortemer du fond fait signe à Jean de se retirer, il obéit.)

ANTOINETTE, traversant pour aller au feu.

Eh bien! mais elle n'est pas là... où donc est-elle?

MORTEMER, se montrant.

Si vous voulez l'attendre en ma compagnie?

ANTOINETTE, gaiment.

Tiens! monsieur Mortemer! Je croyais Rebecca chez son médecin; c'est vous le médecin¹?

1. Antoinette, Mortemer.

MORTEMER.

Non, mais l'un de ses amis qui partage avec lui cet appartement. Et la consultation devant être un peu longue, on n'a pas voulu vous laisser grelotter plus longtemps dans cette vilaine voiture.

ANTOINETTE, de même.

Le fait est que ce froid!... Je suis glacée!...

MORTEMER.

En vous rapprochant du feu et en rabattant les portières...

ANTOINETTE, devant le feu.

Oui, fermez bien! vous avez des courants d'air ici.

MORTEMER, rabattant la portière de sa chambre.

De ce côté surtout!

ANTOINETTE, assise sur le canapé, devant le feu.

Alors, cette consultation va durer?...

MORTEMER, debout devant elle, à droite.

Mais il paraît? — Et je ne m'en plains pas!

ANTOINETTE.

Moi non plus!

MORTEMER.

Vous causerez avec moi, sans ennui?

ANTOINETTE.

Oh! j'aime beaucoup... mais beaucoup votre esprit!

MORTEMER.

C'est quelque chose, cela.

ANTOINETTE, galement.

Je crois bien! Tout le monde n'a pas le bonheur de me plaire! Tiens!... (Elle prend un petit objet sur la cheminée.) Qu'est-ce que c'est que ça?

MORTEMER.

C'est indien!

ANTOINETTE.

C'est joli!

MORTEMER.

Mais savez-vous qu'il y a quelque danger à le dire ?

ANTOINETTE.

Que c'est joli ?

MORTEMER.

Non ! — que je vous plais !

ANTOINETTE.

Pourquoi ?

MORTEMER.

Mais parce que je pourrais le prendre au sérieux !...

ANTOINETTE.

Mais c'est très-sérieux ! Je ne dis jamais que ce que je pense !

MORTEMER.

Alors, si je vous disais à mon tour que vous êtes adorable !...

ANTOINETTE, se levant.

Oh ! je le trouverais un peu exagéré, voilà tout !... (Regardant au fond, une grande potiche sur une console.) Ah !... Est-ce que c'est aussi indien, cela ?

MORTEMER, la suivant.

Aussi, oui !... Et vous ne vous fâcheriez pas de l'entendre dire ?...

ANTOINETTE.

Mais non !... J'aime bien que l'on me trouve aimable et qu'on me le dise !...

MORTEMER, vivement.

Ah ! vous avez bien raison, car ce qui vous fait plus charmante encore, c'est cette franchise d'allure... cette gaité... ce...

ANTOINETTE, regardant un tableau à gauche.

Qu'est-ce que c'est donc que ce tableau-là ?

MORTEMER¹.

Il vous plaît ?...

ANTOINETTE.

Non, c'est trop noir !

1. Mortemer, Antoinette.

MORTEMER.

C'est un peu vieux!

ANTOINETTE.

Oh!... et trop noir! — Mon dieu! *(descendant.)* je vous demande pardon; je suis un peu indiscreète.

MORTEMER.

Eh bien! mais tant mieux...

ANTOINETTE.

Et d'une impatience!... Je ne puis pas tenir en place! — Ainsi, tout à l'heure, dans cette voiture, je me disais : mais qu'est-ce qu'elle peut faire là-haut, et j'avais une ardente envie de monter!

MORTEMER.

Il fallait le faire...

ANTOINETTE.

Ah! si j'avais su vous trouver,... tout de suite!...

MORTEMER.

Ah!...

ANTOINETTE.

Bien que vous ne soyez pas marié... et qu'il ne soit pas permis aux dames, à ce qu'il paraît, de rendre visite aux garçons... Je l'ai appris ce matin à mes dépens. Je parlais à ma sœur de voir en passant monsieur de Nantya à son hôtel pour l'inviter à dîner, et j'ai vu que je venais de dire une énormité.

MORTEMER.

Dans un hôtel, bon! mais dans une maison honnête! *(Lui montrant le canapé à gauche.)* Asseyez-vous donc...

ANTOINETTE.

C'est ce qu'il me semble... *(s'asseyant.)* Et puis, un jeune homme, bon! — Mais vous!

MORTEMER, derrière le canapé.

Pourquoi cette distinction?

ANTOINETTE.

Je ne sais... au fait!... parce qu'il me semble... et... C'est vrai, vous avez raison, j'ai dit une chose qui n'a pas de sens!

MORTEMER.

C'est peut-être qu'un homme plus jeune vous inspirerait plus de crainte ?

ANTOINETTE.

Quelle crainte ?

MORTEMER.

Que sais-je, moi ?... On craint toujours quelque chose !... Une jeune fille surtout qui sort du couvent.

ANTOINETTE.

Oh ! l'on m'a appris à n'avoir peur de rien ! je n'ai peur de rien !

MORTEMER.

Ah !

ANTOINETTE.

Et puis ! dans la rue peut-être... ces voitures m'étonnaient... et ce bruit !... Je ne sais plus où j'en suis !... Mais ici, dans une chambre, avec vous !... quel danger ?... Je ne vous comprends pas !...

MORTEMER.

Vous ne comprenez pas ! (A part.) Allons donc !...

ANTOINETTE.

Non ! Expliquez-moi !...

MORTEMER, vivement.

Non ! non ! vous avez mille fois raison. — Il n'y a rien à craindre, en effet : avec moi surtout !... Et...

ANTOINETTE.

Pourtant, attendez !... Il paraît, au contraire, qu'il y a des réserves sur votre compte !

MORTEMER.

Ah !

ANTOINETTE.

Et même, je ne suis pas fâchée de vous demander des explications à ce sujet. (Elle lui fait place près d'elle sur le canapé.)

MORTEMER, s'asseyant ¹.

Voyons !

ANTOINETTE.

J'ai entendu mon frère, l'autre jour, dire à M. Du Bourg que vous étiez un homme fort dangereux.

MORTEMER.

Oh !...

ANTOINETTE.

Attendez... j'ai trouvé cela, en effet, bien sévère... parce que je ne vois de dangereux que les gens criminels, et vous n'êtes pas un criminel assurément.

MORTEMER.

Je ne suis pas un criminel; c'est clair !

ANTOINETTE.

Mais il paraît que vous êtes un *roué* !

MORTEMER.

Un *roué* !

ANTOINETTE.

Oui... qu'est-ce que c'est que ça, un *roué* ?

MORTEMER.

C'est votre frère qui ?..

ANTOINETTE.

Qui le disait, oui !... Et comme je vous aime beaucoup et que je ne veux pas avoir d'arrière-pensée sur les personnes que j'aime...

MORTEMER.

Vous voulez savoir ?

ANTOINETTE.

Oui.

MORTEMER.

Eh bien ! mais un *roué* !... c'est un homme aimable !

1. Mortemer, Antoinette.

ANTOINETTE.

Évidemment, vous l'êtes...

MORTEMER.

Qui plaît beaucoup... aux dames surtout...

ANTOINETTE.

Très-bien !

MORTEMER.

Et qui en profite !

ANTOINETTE.

Et qui en profite!... Je ne comprends plus!...

MORTEMER.

Oh ! vous!... (A part.) Elle ne comprend pas!... Ah çà ! se moque-t-elle de moi ?

ANTOINETTE.

Qu'il en profite... c'est trop juste... Pour qu'on le blâme, il faut donc que ce profit soit déshonnête ?

MORTEMER.

Aussi l'est-il?... aux yeux des autres...

ANTOINETTE.

Voilà ce que je ne croirai jamais de vous !

MORTEMER.

Eh ! mon Dieu, si ; il y a un peu de vrai.

ANTOINETTE.

Dites-moi comment ?

MORTEMER.

Eh bien ! j'ai eu ce que l'on appelle des bonnes fortunes.

ANTOINETTE.

Oui, j'ai entendu parler de cela!...

MORTEMER.

Ah ! vous avez entendu ?

ANTOINETTE.

Oui ! vous avez eu du bonheur, enfin !

MORTEMER.

Oui, du bonheur!... celui... que nous donne le cœur des femmes!

ANTOINETTE, vivement, l'interrompant.

Ah! je comprends!

MORTEMER, vivement.

Ah! vous comprenez?...

ANTOINETTE, se ravisant.

Mais pourtant vous n'êtes pas marié! Alors, ce n'est pas ce que je pensais!

MORTEMER.

Qu'est-ce que vous pensiez?

ANTOINETTE.

Mais le plaisir de vivre avec la personne que l'on aime... comme mon frère et ma belle-sœur!... La meilleure fortune n'est-elle pas de rencontrer cette personne-là, avec qui l'on est heureux de passer toute sa vie?...

MORTEMER.

Très bien; mais ce n'est pas tout à fait cela...

ANTOINETTE.

Ah!

MORTEMER.

Non! ce dont je vous parle a son nom... et c'est... (il s'arrête.)

ANTOINETTE, le regardant bien franchement.

C'est?...

MORTEMER, gêné.

(A part.) Elle m'intimide avec ses grands yeux ouverts et naïfs...
(Haut.) Tenez! hier au soir, je vous ai trouvée tout animée, toute brûlante d'émotion, d'enthousiasme!... n'est-ce pas?...

ANTOINETTE.

Oui, j'étais un peu folle... la musique!...

MORTEMER.

Eh bien! il s'agit d'une harmonie plus suave encore!... d'une joie que vous avez certes rêvée!...

ANTOINETTE.

Non. Jamais on ne m'a dit...

MORTEMER.

Oui; mais vous l'avez devinée!...

ANTOINETTE, le regardant.

Quoi?...

MORTEMER.

Comment, ange que vous êtes, votre cœur ne s'est jamais inquiété de ce qu'un homme comme moi pouvait attendre de... de...

ANTOINETTE.

De quoi?... Est-ce donc mal, pour hésiter à le dire?...

MORTEMER.

Mal!... Dites enchanteur, au contraire... (A part.) Elle ne comprend pas!... (Haut.) Dites enivrant!... Et la preuve, c'est que ma main tremble, et que près de vous...

ANTOINETTE, le regardant.

Près de moi!... Eh bien?

MORTEMER, balbutiant, intimidé par son regard et ne sachant plus ce qu'il dit.

Rien!... je... mais ce regard si naïf... qui me suit partout! Je voudrais vous dire... et je ne sais comment... que c'est cela qui m'enchante, qui m'attire... qui me charme... (Même jeu du regard.) et qui me trouble, vous le voyez, au point que... je veux parler... (Avec passion.) Ah! je le veux pourtant avec passion!... et, je ne sais comment cela se fait... (Douxment.) Mais devant ce regard... je n'ose plus... Non!...—Ah! c'est ridicule et stupide... mais je n'ose pas... je suis fou... je ne sais plus...

ANTOINETTE, debout, inquiète.

Mon Dieu! mais qu'avez-vous donc?

MORTEMER, dégagé de ses yeux, avec violence, sans se lever.

Ce que j'ai?—Vous ne comprenez pas qu'il y a ici, près de vous, un homme qui s'est fait toute sa vie une loi de ses caprices... et qu'à l'ardente passion qui l'anime, il ne tiendrait qu'à lui de...

ANTOINETTE.

Mais, quoi donc?... En vérité... mais à la fin, je vous assure que j'ai peur!

MORTEMER, avec triomphe.

Ah! vous avez peur!

ANTOINETTE.

Pour vous, oui; vous êtes si ému!...

MORTEMER, abandonnant sa main, à lui-même.

Pour moi! c'est pour moi!... Elle ne comprend pas!... Elle n'a pas compris!... Rien, rien!

ANTOINETTE, un peu éloignée de lui.

Dois-je appeler? Qu'avez-vous? vous me regardez?...

MORTEMER, toujours assis à demi, doucement, ému, tendre, avec adoration, la regardant, après un petit silence.

Oui, oui! je vous regarde!... Oui!... Oh! laissez-moi vous regarder de tous mes yeux, de toute mon âme! Ah! Dieu! cela est donc vrai?... Il y a donc une innocence, une vertu, une candeur pareilles!... Ah! que cela est donc beau, et que cela fait de bien de le voir, de l'entendre... et de se dire, en tombant saintement aux pieds de cette chose divine : (Glissant à genoux.) Je ne suis pourtant pas si méchant qu'il me semblait, puisque je suis encore capable de la comprendre et de l'adorer!

ANTOINETTE.

Une larme! vous pleurez?

MORTEMER, debout, avec élan.

Une larme du démon... ange que vous êtes, et qui me sauvera, je vous jure!...

ANTOINETTE.

Mais de quoi donc?

MORTEMER.

Ah! je vous le dirai peut-être un jour; mais maintenant, sortez!... quittez cette chambre, sortez vite!... (Il ouvre la porte de gauche toute grande.)

ANTOINETTE.

Mais, Rebecca?

MORTEMER.

Partie depuis longtemps!

ANTOINETTE.

Sans moi?

MORTEMER.

Oui, je vous expliquerai cela aussi! Mais retournez vite chez votre sœur, et surtout, que l'on ne vous voie pas sortir de chez moi!

ANTOINETTE, surprise.

Ah! il ne faut pas...

MORTEMER, prêtant l'oreille à gauche.

Quelqu'un dans l'escalier!... Vite, par là! (Il ouvre la porte du fond.)

ANTOINETTE, toute troublée.

Mais cependant cela est si... mais je ne sais où j'en suis...

MORTEMER.

Ah! Dieu! et moi donc! — Ah! je me rappellerai cette heure de ma vie.

ANTOINETTE.

Adieu, donc!

MORTEMER.

Adieu? Oh! non! (L'arrêtant.) Mais au revoir, toujours!... mon enfant! ma fille! ma fille!...

ANTOINETTE, émue, prête à sortir.

Ah! — Ah! vous l'avez dit comme le disait mon père.

MORTEMER, avec joie.

Oui!... Eh bien! c'est tout ce que je demande! (Antoinette sort par le fond. — seul.) Hélas! il y a des femmes pareilles!... et je le sais trop tard! (Bruit de voix à gauche. — On entend Clavières qui cherche à retenir Nantya.) Qu'est-ce donc?

SCÈNE XII.

MORTEMER, NANTYA, CLAVIÈRES.

CLAVIÈRES.

Monsieur de Nantya !... monsieur de Nantya !...

NANTYA, entrant violemment par la gauche, suivi de Clavières qui cherche à le contenir, et se dégageant de ses bras.

Seul !... Elle est partie ¹ !

MORTEMER, au fond.

Entrer ainsi chez moi !...

NANTYA, pâle, frémissant.

Monsieur ! j'ai trouvé à votre porte la voiture de madame de Châvenay, et j'ai su par votre ami, que dans cette voiture il y avait, il y a une heure, certaine personne que je n'ai pas à nommer et qui était ici à l'instant ! Je le sais... car elle vient de sortir à mon arrivée !

MORTEMER.

Il faudrait, pour vous répondre, monsieur, vous reconnaître d'abord le droit de m'interroger !

NANTYA.

Ah ! je vous les dirai, mes droits !... Osez seulement m'affirmer sur votre honneur que M^{lle} de Chavenay ne quitte pas cette chambre à l'instant même ?

MORTEMER.

Par égard pour l'état où je vous vois, monsieur, je vous atteste que j'étais seul !) Nantya le regarde ne sachant que croire. — Jean paraît sur le seuil.)

JEAN, descend vers le canapé.

Monsieur, c'est cette demoiselle qui a oublié...

NANTYA, apercevant sur le canapé le voile d'Antoinette, et faisant un pas pour s'en emparer.

Ah ! (Mortemer le prévient et remet froidement le voile à Jean, sans quitter Nantya du regard ; le domestique sort.)

1. Clavières, Mortemer, Nantya.

NANTYA, pâle de colère, et d'une voix sourde.

Vous en avez menti !... monsieur, mais je la verrai !... (Il veut s'élançer.)

MORTEMER, devant la porte, en travers.

Vous ne verrez rien !...

NANTYA, retenu par Clavières.

Ah ! je vous tuerai, misérable !

MORTEMER.

Cela ! nous verrons bien ! Mais quant à cette femme qui sort d'ici, vous ne la verrez pas !

NANTYA, apercevant la porte de gauche.

Je vous dis que je la verrai ! (Il s'élançait par cette porte.)

CLAVIÈRES, seul avec Mortemer.

Mais, c'est donc réellement ?...

MORTEMER, à la fenêtre.

Silence ! la voiture ?... Partie !... (On entend la voiture qui s'éloigne.)
Ah ! Dieu soit loué ! — Mais pour la première fois que je me conduis en honnête homme, j'en suis bien mal récompensé !...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor. — Au petit jour. — Une lampe allumée, sur le secrétaire. — Devant le feu, une table couverte de papiers avec bougie allumée. — Le secrétaire est ouvert et tous les tiroirs sont en désordre. — Lettres, paquets, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORTEMER, assis sur le canapé devant la table et achevant de cachoter une lettre.

Cinq heures... déjà!... Ce feu ne brûle pas : je suis glacé! Ah! (Reprenant une autre lettre.) Ceci pour Troènes qui dort toujours là-haut; puisque j'ai pu m'occuper de lui, ne l'oublions pas... pour une fois que je rends service à un mari... On a beau s'être battu souvent; la nuit qui précède l'aventure n'est jamais bien calme. (Il jette des papiers au feu.) Parlez-moi de nos braves ancêtres qui dégainaient tout de suite, dans la rue, sous un réverbère; cela supprimait le mal de nerfs et la réflexion... la réflexion surtout! (Avec amertume.) Sotte affaire, qui me ramène à mes habitudes... à l'heure où cette douce enfant me les faisait oublier avec tant de joie! (Regardant la place où Antoinette s'est assise.) Elle était là... souriante et calme, comme une petite fée, certaine de son pouvoir, et sa baguette d'or réveillait dans ce cœur blasé toutes les pensées bonnes et généreuses d'autrefois!... Et il faut tuer un brave garçon qui l'aime, ou se faire tuer par lui!... (Soupirant.) Ah! mon Dieu!... que la vie est donc bête!... Voyons, où en étais-je? (Parcourant les dossiers.) Papiers d'affaires, loyers, fermages!... (Traversant pour aller au secrétaire, avec une liasse de papiers.) Clavières a raison : on vieillit!... La dernière fois que je me battis, il y a quatre ans... du diable.

si je m'amusai à tout cela. Et aujourd'hui, je classe, je brûle, je relis, je plie bagage!... (Fermant un tiroir.) Plions donc!... Pour qui, au fait? — Mes héritiers! Je n'en ai pas! Pas de frère, pas de sœur, pas d'enfant!... (Cherchant.) Et je ne sais personne autour de moi que j'aime et qui m'aime assez?... (Amèrement.) Personne!... Je suis seul dans ma vie... (Regardant autour de lui.) comme dans cette chambre! — Moi, devant moi!... Et que je revienne tout à l'heure percé d'un coup d'épée!... pour veiller à mon chevet, pour me pleurer... si je meurs!... (Il regarde encore la chambre et achève sa pensée par un geste.) Belle fin, Mortemer, avoue-le!... Qu'une vie est sagement conduite quand c'est là qu'elle nous mène! (Tristement.) Seul!... et de tous ces cœurs de femmes qui charmaient ta vie... pas un pour adoucir ta mort!... (Regardant un tiroir entr'ouvert, plein de lettres.) Mais, des lettres jaunies, fanées, voilà tout ce qui reste!... Et pourtant que de passions là-dedans!... (Il prend une poignée de lettres.) La terre ne leur suffit plus!... Elles parlent de m'adorer jusque dans l'autre monde! (Il ouvre une lettre isolée.) La première... au hasard... Ah! j'en suis bien sûr!... (Il lit.) « Ce qu'est mon amour pour vous, le saurez-vous jamais, mon ami?... (Descendant et s'interrompant.) Nous y voilà! (Lisant.) « Peut-être, un jour... quand tout sera fini!... » (S'interrompant.) Ah! pardon!... Celle-ci admet une fin!... De qui donc cette écriture?... (Lisant.) « ... quand tout sera fini, et quand « vous chercherez au bas de cette lettre, sans vous le rappeler, le « nom de celle qui l'aura écrite!... » (S'arrêtant.) C'est pourtant vrai!... (Il lit.) « Tout cela, je le sais d'avance, ma raison me le « dit sans cesse; et cependant je vous aime assez pour l'oublier « quand je vous vois, et quand je m'en souviens, pour vous aimer « encore!... » (Ému.) Sincère et vraie!... tu l'étais, pauvre femme... on le sent bien!... (Regardant la lettre.) le bonheur était peut-être là; mais je ne voulais que mon plaisir... De qui donc cette lettre?... Pas de nom!... ni de date! — Ah! ce cachet!... (Il le regarde à la lumière de son bougeoir.) Il ne me rappelle rien!... D'ailleurs!... il est bien temps!... Qu'ai-je affaire d'un remords de plus?... (Il jette la lettre sur la table, frissonnant.) Ah!... décidément, cette fin de nuit est glacée!...

SCÈNE II.

MORTEMER, TROËNES.

TROËNES, entrant par la gauche d'un air ahuri en regardant où il est son paletot sur le bras.

Où donc est-ce que je suis, moi ?

MORTEMER, qui arrange le feu, se retournant.

Ah ! ah ! vous voilà, vous !

TROËNES.

Ah ! je suis chez vous ?

MORTEMER.

Vous voyez !

TROËNES.

Bonjour. Ça va bien ?

MORTEMER.

Pas mal. Et vous, vous avez bien dormi ?

TROËNES.

Oui, un petit somme ! (Regardant autour de lui, abruti.) Je suis chez lui ?... (Comprenant.) Ah !... je comprends !... J'étais un peu gai à ce souper, alors on m'a...

MORTEMER.

Voilà !

TROËNES, vivement.

Mazette ! Je vais rentrer avant le jour, je ne veux pas découvrir.

MORTEMER.

Je comprends ça !

TROËNES, remontant sa montre.

Quelle heure ?

MORTEMER.

Six heures !

TROËNES.

Bon, je dirai à Louise que mon cocher s'est trompé d'adresse et que nous nous promenons comme ça...

MORTEMER.

Depuis avant-hier.

TROËNES, même jeu.

Comment, depuis avant-hier ! Depuis hier !

MORTEMER.

Avant-hier !

TROËNES.

Hier ! Voyons, farceur ! Je suis parti à onze heures du soir...

MORTEMER.

Mardi, 15 novembre !

TROËNES.

Eh bien ?

MORTEMER.

Eh bien ! comme nous sommes au jeudi 17...

TROËNES.

Jeudi ! Il n'y a donc pas eu de mercredi ?

MORTEMER.

Pas pour vous !

TROËNES.

Ah ! Je comprends ! Vous m'avez laissé dormir ! Oh ! sapre.... Deux nuits dehors ! Qu'est-çe que je vais dire à Louise ?

MORTEMER ¹.

Qui est venue pendant votre sommeil !

TROËNES, atterré.

Elle est venue ! Ah ! Je vais passer pour un mauvais sujet, tenez !

MORTEMER, assis sur le canapé à gauche.

Je le crains...

1. Mortemer, Troènes.

TROËNES, venant à lui, derrière le canapé.

C'est pourtant votre ami Veaucourtois qui est cause de ça ! Il me propose à souper chez Florine. Moi, je me dis : Je vais joliment m'amuser ! Florine est si drôle ! J'y vole ! Florine me saute au cou ! Oh ! que c'est gentil, voilà mon bébé ! Moi, je pensais : Elle est vraiment bonne cette Florine ! Il y en a tant d'autres qui m'auraient arraché les yeux pour mon mariage ! Alors je me lance, vous comprenez ! Je trouve des mots d'un comique !... Je les éblouis, quoi !

MORTEMER.

Je le crois !

TROËNES.

Mais c'est ce qui m'a perdu ! En me voyant si étourdissant, voilà Florine qui se reprend d'amour pour moi, et alors la rage, vous comprenez, les femmes ! Elle dit : Voyons, bébé, jasons un peu. Elle a été bien mignonne, hein, ta petite Florine. Il ne tenait qu'à elle d'envoyer tes lettres au papa de la demoiselle et d'empêcher ton mariage, pas vrai ? — Moi, jobard, je crois ça, et je lui dis : Florine (avec des larmes), ça, je t'en saurai un gré éternel. — Oui ? Eh bien ! alors, mon petit chat, paye-moi donc les deux premiers quartiers de ma pension qui sont échus ! — Moi, vous comprenez, je reste là ! — Quelle pension ? — Et là-dessus, est-ce qu'elle ne me tire pas un-écrit, par lequel je m'engage à lui faire quatre mille francs de pension si je me marie !...

MORTEMER.

Oh ! oh !

TROËNES.

Je n'y pensais plus, moi ; j'avais fait ça... vous savez... comme on dit : ma parole d'honneur : ça n'engage à rien !

MORTEMER.

Oui !

TROËNES.

Je dis : Je ne payerai pas !... Elle me répond : « Tu t'en ferais mourir !... » Je me fâche ! j'étais un peu monté... j'entre dans une colère ! j'en dis ! j'en dis ! j'en dis tant que la tête me tourne... et

puis... vous comprenez!... Et à partir de ce moment, plus personne!... (S'asseyant près de lui.) Voilà comme ça s'est fait!...

MORTEMER.

Dites donc ! mais c'est mauvais ça !

TROËNES.

Bah ! est-ce que je payerai ?

MORTEMER.

Elle fera un procès, vous aurez peur du scandale... et vous payerez !

TROËNES, convaincu.

Ai-je eu une fichue idée d'aller souper chez elle!... Si encore je m'étais amusé!... mais c'est que je ne me suis pas amusé du tout !

MORTEMER.

Bah ! elle est si drôle !

TROËNES.

Mais c'est qu'elle n'est plus drôle... Je ne la trouve plus drôle!...

MORTEMER.

Je comprends ça !

TROËNES.

Et les autres, donc ! sont-ils bêtes ! ils riaient tous de me voir en colère. Je me disais : Mais, est-ce que je suis bête comme ça, moi ?...

MORTEMER.

Oui ?

TROËNES.

Des vieilles filles toutes plâtrées !

MORTEMER.

Madame de Troënes est plus jolie que ça !

TROËNES, appuyant.

Madame de Troënes est bien plus jolie que ça !

MORTEMER.

Et on le lui dit assez !

TROËNES, de même

Et on le lui dit... (S'arrêtant.) On le lui dit! qui est-ce qui le dit?

MORTEMER.

Tous ceux qui lui font la cour!

TROËNES.

Il y a des gens qui font la cour à ma femme?

MORTEMER.

Moi, le premier!

TROËNES.

Oh! vous ne le diriez pas, si c'était vrai!

MORTEMER.

Je vous le dis comme avis, cher ami! De deux choses l'une : ou vous aimez votre femme, et vous êtes un bon mari, bien rangé, qui n'allez plus souper chez Florine, qui n'est plus drôle...

TROËNES.

Oh! non!

MORTEMER.

Et je respecte en vous l'époux heureux et digne de l'être... Ou bien, vous continuez votre vie un peu légère, et alors... (Il tire, sans se lever, d'un tiroir, le papier qu'il a cacheté au début de l'acte.) Gare aux vieux garçons qui viendront trouver madame de Troènes avec cette pièce curieuse : (Tenant le papier en l'air.) « Je m'engage à « faire une rente de quatre mille francs à Athénaïs-Miranda Bou- « lingot, dite Florine, que j'adore... »

TROËNES.

Mon écrit!

MORTEMER.

Qui est bien à moi, mon bel ami, acquis hier au soir de la susdite Florine, avec mes propres deniers!

TROËNES.

Ah! c'est un beau trait! merci!

MORTEMER, continuant.

Mais que nous déchirerons ensemble...

TROËNES.

Tout de suite ?

MORTEMER, lui montrant la suscription.

Non, lisez : *Pour remettre à M. de Troënes...*

TROËNES, lisant.

Le jour du baptême de son premier-né.

MORTEMER.

Ça vous va-t-il ce marché-là ?

TROËNES, vivement.

Je crois bien !

MORTEMER.

Alors, c'est dit !

TROËNES.

Pristi ! Ce sera un garçon !

MORTEMER.

Tope-là !

TROËNES, debout.

Je prends mon chapeau et je me sauve !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, VEAUCOURTOIS.

VEAUCOURTOIS, entrant par le fond. Tenue de soirée, un peu chiffonnée, un reste d'ivresse. Il est grelottant, éreinté de sa nuit et fredonne en tousotant.

Tu, tu, tu !... Ah ! les voilà tous debout !... Ah ! bravo ! brava !... Tu, tu, tu !

MORTEMER.

D'où diable sors-tu, toi... en gilet blanc, à cette heure ?

VEAUCOURTOIS¹.

Je viens de passer une petite nuit d'enchantement et d'ivresse !
(Fredonnant.) Tu, tu, tu ! (Il a un accès de toux.)

1. Mortemer, Veaucourtois, Troënes.

TROËNES.

Eh bien ! eh bien !

VEAUCOURTOIS.

Ce n'est rien !... J'ai monté les escaliers, quatre à quatre, tout guilleret ! (Il grelotte et claque des dents.)

TROËNES.

C'est donc ça que vous grelottez !

VEAUCOURTOIS.

C'est le sang qui se porte au cœur avec une vivacité !...

MORTEMER.

La séve !

VEAUCOURTOIS.

Tu ! tu , tu !... Un petit verre de madère !... (Troènes va au fond lui verser un petit verre de vin d'Espagne.) Cette vivacité du sang m'éblouit ! (Il chancelle sur Mortemer qui le soutient.)

MORTEMER, à Troènes en lui faisant signe de le soutenir.

Eh ! gare-là !... (A Veaucourtois.) A quoi as-tu passé ta nuit, vieux fou ?... (Il lui donne le biscuit et le verre qu'apporte Troènes.)

VEAUCOURTOIS.

Une nuit babylonienne !... Nous avons pendu la crémaillère de Nina !...

MORTEMER.

L'écrevisse ?... Ce n'est donc pas fini ?

VEAUCOURTOIS, prenant son biscuit trempé.

Fini !... cela commence !... Je l'ai mis dans ses meubles, cet ange !

MORTEMER.

Et le vieux singe ?

VEAUCOURTOIS, riant et croquant.

Oh ! délicieux !... Elle m'a expliqué le vieux singe ! Je connais le vieux singe ! Il était là !

MORTEMER.

Dame !...

VEAUCOURTOIS.

C'est son professeur de chant qui lui fait la cour!... (Riant.) Eh! eh! vieille bête!

MORTEMER.

Et Charles!... Est-ce aussi un professeur de quelque chose?... celui-là!

VEAUCOURTOIS, s'asseyant à droite, sur le fauteuil, presque face au public.

Charles... C'est Charlotte!... une petite blondinette.

MORTEMER.

Il y avait pourtant bien *Charles*.

VEAUCOURTOIS.

Charlotte!... C'est la blondinette elle-même qui me l'a dit : Ainsi!... Tu, tu, tu!... Je me sens une verve ce matin!... (Il s'assoupit dans le fauteuil.)

TROËNES, à Mortemer, après l'avoir regardé tous deux en silence.

Ce n'est pas un homme, ça! c'est un coucou!... Il doit marcher avec des poids!... Où sont les poids?... (Il passe derrière lui.) Crrr!!!

MORTEMER.

Oui... Eh! bien, tenez!... Voilà ce qui vous attend si vous...

TROËNES, effrayé.

Assez!... Je vais voir ma femme!

MORTEMER.

A la bonne heure!

TROËNES, criant à Veaucourtois qui s'endort.

Bonsoir papa! (Imitant le bruit du poids, il se sauve par le fond.) crrr!...

VEAUCOURTOIS, réveillé.

Nina! Ninicha! (Debout, effaré.) Qu'est-ce que je disais donc?

MORTEMER, haussant l'épaule.

Rien!

SCÈNE IV.

MORTEMER, VEAUCOURTOIS, CLAVIÈRES.

CLAVIÈRES, entrant par la gauche, à Mortemer.

Oh! déjà levé!... à la bonne heure!... [A Veaucourtois.] Toi aussi? [Mortemer remonte.]

VEAUCOURTOIS.

Moi aussi! [Fredonnant.] Tu, tu, tu!...

CLAVIÈRES, à Veaucourtois.

Ah ça! on se bat tout à l'heure, voyons!

VEAUCOURTOIS.

Je le sais bien que nous nous battons tout à l'heure! Je n'ai point quitté Nina pour autre chose! [Chantant.]

Et doucement on y passe sa vie...

De l'amour, de l'amour au combat! ba! ba! ba!

CLAVIÈRES.

Et tu te crois habillé pour un duel?

VEAUCOURTOIS, de même, chantonnant.

Quand j'aurai revêtu, tu, tu, tu, mon harnais de combat!

CLAVIÈRES.

Oui, eh bien! tu, tu, tu... va vite!

VEAUCOURTOIS.

Je m'élance!... [Chantant.]

De l'amour, de l'amour au combat!...

[Il sort sur des fioritures, par la gauche.]

SCÈNE V.

MORTEMER, CLAVIÈRES.

MORTEMER¹.

Eh bien! où en sommes-nous?

1. Clavières, Mortemer.

CLAVIÈRES.

A s'égorger!... Je rentrais hier au soir pour te rendre compte des pourparlers de la soirée, et ne te trouvant pas...

MORTEMER.

Oui, j'étais au cercle!

CLAVIÈRES.

C'est ce que l'on m'a dit!... Et ma foi, épuisé d'avoir couru et parlé toute la journée et de n'avoir pas dormi la nuit précédente, je me suis couché en disant à Jean de me réveiller à ton retour, mais ce maladroit l'a oublié...

MORTEMER.

Non!... C'est moi qui l'ai empêché de t'obéir!... Nous aurions passé toute la nuit à causer, comme on fait en pareil cas, et pour toi comme pour moi, je préférerais le sommeil!... Donc, on se bat ce matin?

CLAVIÈRES.

A Saint-Germain!

MORTEMER.

Je m'y attendais (Montrant ses papiers.) comme tu vois!... seulement je le regrette; car enfin, ce jeune homme ne m'a donné aucun motif de haine!... Il aime mademoiselle de Chavenay... il la voit chez moi... il s'emporte; c'est bien naturel!

CLAVIÈRES.

Ah! il est terriblement monté!... Impossible de venir à conciliation; nous ne voulions pas reculer; ses témoins ne voulaient pas démordre...

MORTEMER, de même, l'interrompant.

Ah! à propos, quels témoins?

CLAVIÈRES.

M. Du Bourg et M. de Chavenay?

MORTEMER.

Le frère?

CLAVIÈRES.

Le frère!... J'étais surpris comme toi!... mais voici une lettre

de M. de Nantya que j'ai pris la liberté de décacheter, vu l'urgence...

MORTEMER, prenant la lettre.

Tu as bien fait!... (Il lit.) « Monsieur... je crois de mon devoir
« de vous expliquer le choix de mes témoins qui peut vous pa-
« raître au moins étrange. Outre qu'il ne me semble pas mal-
« séant que M. de Chavenay soit témoin d'une affaire où l'hon-
« neur de son nom est en cause, il est le seul ami que j'aie à
« Paris, et un autre choix pourrait éveiller ses soupçons. Je n'ai
« pas besoin de vous dire, monsieur, qu'il ignore absolument la
« vraie cause de cette rencontre. J'ai dû prétexter une querelle
« banale survenue chez vous à propos des dernières courses. Je
« pense, monsieur, que vous apprécierez les raisons de toute na-
« ture qui m'ont dicté cette conduite, et que vous ne refuserez pas
« de vous associer à une discrétion dont vous m'avez le premier
« donné l'exemple.

« Agréez, monsieur, etc. »

Eh bien, mais il a raison! Et c'est d'un honnête garçon! (Il remet la lettre dans l'enveloppe et passe à gauche pour la serrer dans le secrétaire.)

CLAVIÈRES.

J'ai donc traité avec Chavenay sur le fait d'un démenti à propos des chevaux anglais que tu vantais!

MORTEMER, fermant l'enveloppe de la lettre et la repliant.

Moi qui les déteste! (Il va pour la jeter dans un tiroir et s'arrête en la regardant... Moment de silence.) Tiens!...

CLAVIÈRES.

Quoi donc?

MORTEMER, regardant de plus près.

Oh! c'est singulier!

CLAVIÈRES.

Quoi, l'adresse?

MORTEMER, très-surpris, regardant de plus près.

Non! Le cachet!

CLAVIÈRES.

Le cachet ?

MORTEMER, regardant toujours.

Donne-moi donc cette lettre, là... sur ma table! (Il lui indique la lettre qu'il a lue précédemment, quand il était seul.)

CLAVIÈRES, allant à la table de droite prendre cette lettre.

Celle-ci ?...

MORTEMER.

Oui! (Clavières apporte la lettre. Mortemer descend, rapproche les cachets des deux enveloppes en les lui montrant.)

CLAVIÈRES, surpris.

Le même!...

MORTEMER, vivement.

Ah! c'est bien le même cachet, n'est-ce pas? Je ne me trompe pas?

CLAVIÈRES.

Parbleu!...

MORTEMER, très-surpris.

Mais alors... je ne comprends pas!... Tu comprends, toi?...

CLAVIÈRES.

Non!... Mais d'abord, de qui cette lettre-là?

MORTEMER.

D'une femme!... Laquelle?... Je ne sais plus!

CLAVIÈRES.

Alors, très-ancienne, cette lettre?

MORTEMER.

Évidemment!

CLAVIÈRES, tranquillement.

C'est bizarre, en effet!... Mais quoi, un cachet... on ne sait pas! après tout! ça va, ça vient!... comme autre chose!

MORTEMER.

Armorié?

CLAVIÈRES, regardant.

C'est vrai!... armorié! — Ah! c'est curieux!

MORTEMER.

Dis, inouï, inconcevable ! *(Regardant.)* Le même cachet ! le même ! Il n'y a pas de ces hasards-là, et ce rapprochement... ces deux lettres, là... ce matin !...

CLAVIÈRES.

Et tu ne soupçonnes pas ?...

MORTEMER, très-agité.

Mais rien !... Je ne puis plus me rappeler !... Pourtant, cette lettre !... une femme !

CLAVIÈRES.

Quoi ?

MORTEMER.

Une femme envers qui j'ai des torts, assurément !... Et ce jeune homme qui me provoque !... Mieux que cela. Rappelle-toi ce refus, à notre première entrevue... de serrer la main que je lui tendais... Et avant-hier encore, cette ironie à mon adresse... Y aurait-il sous jeu une femme qui se venge ?

CLAVIÈRES, secouant la tête.

S'il aime mademoiselle de Chavenay...

MORTEMER.

C'est vrai !... Mais il y a quelque chose, enfin... c'est évident... Quoi ?... je n'en sais rien ; — mais il faut le savoir... et je le saurai !

CLAVIÈRES.

Avant le duel ?

MORTEMER.

Pardieu ! — Je veux connaître ce qui est au bout de mon épée !... Une rivalité... je me défends, voilà tout ; mais une haine... je la tue !

CLAVIÈRES.

C'est juste.

MORTEMER.

A quelle heure ce rendez-vous ?

CLAVIÈRES.

Mais il serait temps de partir !

MORTEMER, remontant pour entrer chez lui et regardant toujours la lettre qu'il tient à la main.

Ah! c'est inouï, cette écriture!... Et ne pas se rappeler... (Cherchant.) Nantya, Nantya!... Non, rien! (Il entre chez lui, sans refermer la porte.)

CLAVIÈRES.

Allons! ne t'énerve pas!... Où est Veaucourtois?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VEAUCOURTOIS.

VEAUCOURTOIS, armé en guerre, avec les armes, fredonnant avec bravoure.

Voilà! voilà! le harnais du combat!

CLAVIÈRES.

Tu sais que les témoins se battent aussi!

VEAUCOURTOIS, sautant.

Hein?

CLAVIÈRES.

Allons, allons, n'aie pas peur!... Ce n'est pas vrai!

VEAUCOURTOIS, héroïque.

Mais je n'ai pas peur, ventremahon!... Marchons!

MORTEMER, reparaisant, son chapeau sur la tête et son paletot sur le bras.

Allons, en route! (La porte s'ouvre, et Chavenay paraît au fond avec Du Bourg et Jean, au moment où Mortemer ferme son secrétaire. — Mouvement de surprise. — Se retournant.) Monsieur de Chavenay... Qu'est-ce donc?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHAVENAY, DU BOURG.

CHAVENAY, entrant ¹.

Rien, rien. Un petit accident sans importance, messieurs. Au moment de partir, nous apprenons qu'il y a grande chasse dans la

1. Mortemer, Chavenay, Du Bourg, Clavières, Veaucourtois,

forêt de Saint-Germain, et nous croyons prudent de vous proposer un autre lieu de rencontre.

CLAVIÈRES.

Celui qui vous plaira, messieurs.

MORTEMER.

Peu importel

CHAVENAY.

Ville-d'Avray, par exemple ?

CLAVIÈRES.

Va pour Ville-d'Avray ; nous nous rejoindrons au pont de Sèvres.

CHAVENAY.

Alors, messieurs... (Ils saluent.)

MORTEMER, les arrêtant.

Pardon !... Mais avant de descendre, messieurs, vous plairait-il d'échanger avec moi deux mots, à titre de simples renseignements ?

CHAVENAY, surpris.

Volontiers, monsieur ; seulement, je vous ferai observer que M. de Nantya est en bas dans ma voiture, et...

MORTEMER.

Oh ! l'affaire d'une minute. (Chavenay descend avec Du Bourg. Veaucourtois remet les armes sur le canapé à droite ; Clavières traverse au fond et passe à gauche.) Le nom que vous venez de prononcer, monsieur, est bien celui de votre ami ? Il s'appelle bien M. de Nantya ?

CHAVENAY.

Mais, sans doute, monsieur...

MORTEMER ¹.

C'est que ce nom, tout nouveau pour moi, est aussi inconnu à beaucoup d'autres... Et hier au soir, à mon cercle, je n'ai trouvé personne pour me renseigner sur son compte.

1. Clavières, Mortemer, Chavenay, Du Bourg, Veaucourtois.

CHAVENAY.

Cela ne prouverait qu'une seule chose, monsieur, c'est que M. de Nantya n'est pas de votre monde.

MORTEMER.

Mais de quel monde est-il? — Car, enfin, je ne sais de lui ni ses relations, ni sa parenté?...

CHAVENAY.

Pardon, monsieur, mais vous savez que je lui sers de témoin; et c'est assez pour attester qu'il est homme d'honneur!

MORTEMER.

Fort bien, monsieur; mais comment cet homme d'honneur se sert-il d'un cachet qui n'est pas le sien?... (Il présente la lettre.)

CHAVENAY.

Mon Dieu, monsieur, permettez-moi d'être surpris des singuliers scrupules qui vous viennent à l'heure du combat... et...

MORTEMER, l'interrompant.

Oh! monsieur, je me suis battu six fois!... Voilà pour le passé!... Et je désire savoir avec qui je me battrai la septième fois!... Voilà pour le présent.

CHAVENAY.

Mais, monsieur...

MORTEMER, l'interrompant en lui montrant la lettre de Nantya.

Mon Dieu, monsieur, reconnaissez-vous ceci pour le cachet ordinaire de votre ami? Oui, ou non?...

CHAVENAY.

Mais oui, monsieur!

MORTEMER.

Celui de la famille de Nantya?...

CHAVENAY.

Pardon!... Nantya n'est pas un nom de famille!... C'est un nom de terre que porte notre ami!...

MORTEMER, vivement.

Mais alors, ce n'est plus son nom... ou du moins il en a un autre?

CHAVENAY.

Qu'il ne lui plaît pas de porter, oui, monsieur.

MORTEMER.

Parce que?...

CHAVENAY.

Ah! ceci est son affaire, et n'est pas la nôtre?

MORTEMER, de plus en plus nerveux.

Mais enfin, monsieur... avec qui est-ce que je me bats?

CHAVENAY.

Avec monsieur de Nantya!

MORTEMER.

Qui n'est pas monsieur de Nantya, ou qui ne l'est qu'à demi!... Allons donc, messieurs, l'autre nom, s'il vous plaît?... le vrai nom?... le vrai?...

CHAVENAY.

Mais, monsieur, nous n'avons pas qualité pour vous le faire connaître.

MORTEMER.

Et moi, je n'ai pas l'habitude de me battre avec une personne que je ne sais comment désigner!... Veuillez en référer à votre ami... J'attendrai!

CHAVENAY.

Prenez garde, monsieur... que ceci m'atteint directement!...

MORTEMER.

Oh! monsieur! avec vous ce sera tout plaisir; je saurai du moins à qui j'ai affaire!

CLAVIÈRES, intervenant¹.

Voyons!... voyons, messieurs! n'y a-t-il pas moyen d'accommoder cela? (Chavenay et Du Bourg se consultent à part.)

VEAUCOURTOIS².

Oui, que diable!... ce jeune homme doit connaître son nom.

1. Mortemer, Clavières, Chavenay, Du Bourg.

2. Mortemer, Clavières, Veaucourtois, Chavenay, Du Bourg.

CLAVIÈRES, vivement, à Mortemer¹.

Tout de bon, tu veux...

MORTEMER, à part, regardant Chavenay et Du Bourg.

Eh! tais-toi donc, mordieu! Ils parleront, et je saurai ce que je veux savoir.

CHAVENAY, reprenant le milieu.

Puisque vous nous y forcez, monsieur... et mon ami étant d'avis que ce n'est pas outre-passer nos droits, voici tout ce que nous pouvons dire... Ce nom de Nantya est celui d'une terre où la mère de notre ami a vécu longtemps, séparée de son mari... Et par un pieux scrupule, notre ami n'a pas voulu d'autre nom que celui qu'elle portait elle-même de son vivant.

MORTEMER, vivement.

De sorte que ce cachet serait aussi?...

CHAVENAY, regardant.

Celui de la mère... oui, monsieur.

MORTEMER, à Clavières, vivement, à demi-voix, très-nerveux.

Qu'est-ce que je disais?... Une vengeance de femme!... Un fils qui venge sa mère, que j'aurai connue... je ne sais où!

CLAVIÈRES.

Mon Dieu! calme-toi!

MORTEMER, très-févreux.

Oui, oui, je suis calme!... (A Chavenay.) Et cette femme, monsieur, cette femme s'appelait?

CHAVENAY.

Mais monsieur, en vérité, je ne sais quel intérêt!

MORTEMER, avec force.

Ah! dites-le, monsieur!... Disons tout!... Il faut tout savoir... (Baissant la voix.) Cette dame était?...

CHAVENAY, à lui seul.

Madame de Rilly.

1. Veancourtois et Clavières au second plan, au delà du canapé. — Du Bourg à droite un peu éloigné. — Mortemer et Chavenay seuls à l'avant-scène.

MORTEMER.

De Rilly!... Elle!... comment?... Le fils de... Eh! monsieur, j'ai connu madame de Rilly!... Je l'ai connue lors de cette rupture avec le mari... précisément... Et madame de Rilly n'avait pas d'enfant!

CHAVENAY.

De son mari, non, monsieur!...

MORTEMER, vivement et haut.

Ni d'un autre!... Je connais toute cette histoire, je la connais bien, messieurs, le mari avait tout découvert... l'amant dont on n'a jamais su le nom... et bien coupable d'ailleurs, avait quitté Paris la veille avec une autre femme.

CHAVENAY.

En effet, monsieur...

MORTEMER, avec force.

Et par le ciel!... il n'y avait pas d'enfant de cet homme!...

CHAVENAY.

Pardonnez-moi, monsieur, il y en avait un qui est né six mois après!

MORTEMER, avec anxiété.

Un enfant de... de...

CHAVENAY.

De l'amant, oui monsieur!...

MORTEMER, de même.

Et c'est?...

CHAVENAY.

Notre ami!

MORTEMER, à lui-même, reculant à gauche.

Lui!... lui!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, NANTYA.

(Nantya paraît sur le seuil du fond. — Mouvement de Mortemer qui se contient, et le regarde en cherchant à dompter son émotion.)

MORTEMER, à lui-même.

Le voilà!... Le voilà!

NANTYA, du fond.

Je vous demande pardon, messieurs, mais il faut bien venir vous rappeler que le temps passe!... (Sans se tourner vers Mortemer et s'adressant aux témoins.)¹ Qu'est-il donc arrivé?

CHAVENAY.

Je ne sais, mais depuis un quart d'heure, les étranges questions de monsieur...

NANTYA, descendant en regardant fièrement Mortemer.

Les questions?...

MORTEMER, à part, de même.

Et beau, et généreux, et noble!...

CLAVIÈRES, descendant à sa gauche.

Qu'as-tu donc?

MORTEMER, l'écartant sans quitter Nantya du regard.

Rien!... Rien!... (A lui-même.) Ah! cela ne s'exprime pas... (Frapant sur son cœur.) C'est là! (A lui-même.) Mon fils!... à moi!..

NANTYA, qui a échangé deux mots avec Chavenay.

Maintenant que ces messieurs vous ont satisfait, monsieur, partirons-nous, enfin?

MORTEMER, ne sachant plus où il en est.

Partir!... Pourquoi?

1. Mortemer seul à l'avant-scène, Clavières, Veaucourtois, plus haut.— Nantya sur le seuil de la porte, Chavenay, Du Bourg.

CLAVIÈRES, stupéfait.

Mais pour te battre...

MORTEMER.

Me battre!... moi et lui! allons donc!...

CHAVENAY, stupéfait.

Vous refusez?

MORTEMER.

Ah! oui!... oui!... Ah! oui, certes, je refuse!

NANTYA.

Par exemple!

CLAVIÈRES, à Mortemer.

Comment?

MORTEMER, à Clavières.

Tu veux que je me batte avec... avec... *(Avec amour.)* cet enfant!

NANTYA.

Mais cet enfant saura bien...

CHAVENAY, Parrétant.

Pardon!... ceci nous regarde!... *(à Mortemer, après avoir fait passer Nantya à sa gauche.)* Nous direz-vous au moins pourquoi ce singulier refus.

MORTEMER.

Pourquoi?...

NANTYA.

Oui!

MORTEMER.

Ah! c'est vrai!... Il faut bien vous le dire!... *(Avec explosion.)*
Eh bien, je ne veux pas! Je ne peux pas me battre, parce que...

NANTYA, entre ses deux témoins, achevant pour lui.

Vous avez peur!...

MORTEMER, prêt à lui ouvrir ses bras.

Peur?... oui, j'ai peur... *(De même)* car je suis...

NANTYA, de même, malgré les efforts de ses témoins pour le contenir.

Car vous êtes lâche avec les femmes, et lâche avec les hommes!...

MORTEMER, épouvanté.

Ah! mon Dieu, il ne me laissera pas lui dire...

NANTYA, avec une colère croissante, de même.

Ah! Pour vous décider à vous battre, il faut donc vous crier ce que je pense de vous; et vous jeter à la face mon mépris et ma haine?

MORTEMER, à Clavières, désespéré.

Ah! faites-le taire!... Qu'il se taise!

NANTYA, malgré les efforts de Chavenay pour le faire taire.

Un roué, capable d'attirer ici pour la séduire...

MORTEMER.

Oh! sur mon honneur! ce n'est pas vrai!

NANTYA, éclatant de rire et se dégageant de ses témoins ¹.

Ah! ah! son honneur!... L'honneur de cet homme qui s'est fait toute sa vie un jeu de celui des autres!... L'honneur d'un Mortemer!

MORTEMER, frappé au cœur.

Ah!... c'est bien assez!... Je vous jure que c'est assez!

NANTYA.

Vous vous battez donc, enfin?

MORTEMER, égaré.

Si je... non!... Ah! je ne sais plus!... Et moi qui allais lui dire!... (Le regardant avec effroi.) Et voilà ce qu'il pense de moi!... mais c'est horrible, cela!... c'est horrible!

CHAVENAY.

Enfin, répondez donc, monsieur... refusez-vous toujours de nous rendre raison?

MORTEMER, brisé.

Je refuse, oui!

CLAVIÈRES.

Quoi?

1. Veaucourtois, Clavières, Mortemer, Chavenay, Du Bourg, Nantya.

MORTEMER.

Ah! laisse-moi, toi!... Mon Dieu, qu'on me laisse!...

CLAVIÈRES.

Mais explique-nous...

MORTEMER, tombant désespéré sur le canapé de gauche.

C'est un enfant!... Je n'ai rien entendu!... Emmenez-le!... Emmenez cet enfant!... Emmenez-le!... (Silence, musique, les témoins se regardent avec stupeur, puis Chavenay se tourne vers Nantya.)

CHAVENAY.

Il ne nous reste plus qu'à nous retirer!... (Chavenay et Du Bourg remontent lentement, emmenant Nantya.)

NANTYA, après quelques pas, se retournant, pâle et frémissant de colère contenue, vers Mortemer assis et qui se cache le visage.

Ainsi!... C'est bien résolu. Vous refusez encore?

MORTEMER, anéanti.

Vous voyez bien que je ne veux pas répondre!... Par charité, laissez-moi!...

NANTYA, éclatant.

Et je vous jure, moi... que je saurai bien vous forcer à vous battre!... (Il lève la main pour le souffleter.)

MORTEMER, debout, l'arrêtant de la main et du geste.

Oh! malheureux!... malheureux enfant! (avec douleur.) Pas cela, au moins!... Pas cela!... (Nantya le regarde, comme foudroyé par son regard, et se laisse entraîner par Chavenay et Du Bourg.)

CLAVIÈRES, à Mortemer.

Quoi, tu le laisses?

MORTEMER, chancelant et balbutiant.

Pour Dieu, faites-le partir!... Qu'il s'en aille!... Je ne vois plus!... J'étouffe!... Qu'il parte! J'étouffe! (Il retombe assis.)

CLAVIÈRES, lui montrant Nantya sur le seuil de la porte.

Mais tu n'as donc pas vu?... mais il t'a...

MORTEMER, à demi-voix.

Ah! malheureux fou!... Tais-toi donc!... C'est mon fils!..

CLAVIERES, saisi.

Ton fils!... oh!... (Il fait signe aux témoins d'emmener Nantya.)

MORTEMER.

Ah! Seigneur Dieu! Le voilà le châtiment!... le voilà!... (La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Chez M. de Chavenny. — Même décor qu'au second acte

SCÈNE PREMIÈRE.

REBECCA, CLÉMENCE, DU BOURG.

Clémence à gauche, près d'un guéridon de travail. — Rebecca à droite, à côté d'elle, — Du Bourg, au fond sur une causeuse devant le feu, parcourant un journal.

REBECCA, à Clémence.

Et il s'est enfin décidé à rentrer, ce monsieur?

CLÉMENCE.

Ce matin seulement, chère amie, à sept heures! Naturellement, tout le monde était couché. M. de Troènes, tout penaud et grelottant, entre chez sa femme qui fait semblant de dormir, et voilà un homme bien embarrassé de sa contenance, désirant et n'osant pas la réveiller!

REBECCA.

Alors?

CLÉMENCE.

Alors, il va, il vient... Et ma Louison de regarder du coin de l'œil tout ce manège, jusqu'au moment où le pauvre garçon prit le parti de s'asseoir sur un tabouret au pied du lit, et d'attendre son réveil, d'un air si piteux et si drôle, que, ma foi, Louise n'y tint plus, et partit d'un bel éclat de rire! — Après cela, vous pensez bien qu'il n'y avait plus moyen de se fâcher.

REBECCA.

C'est égal! voilà un avantage! Et si la petite femme veut en profiter...

CLÉMENTE.

Oh ! elle a de la tête ! et ce sera un mari bien mené !

REBECCA, regardant du coin de l'œil M. Du Bourg.

Et... à propos de mari, chère belle... (A demi-voix.) Est-ce que vous ne trouvez pas M. Du Bourg bien singulier depuis deux jours ?

CLÉMENTE.

Mais non ! Toujours le même. Est-ce qu'il y a quelque chose entre vous ?

REBECCA, vivement.

Oh ! rien du tout ! (A elle-même, tandis que Clémence choisit des laines.) Mais ce silence plus morne que jamais ! Oh ! cette lettre ! Et ne pas savoir ! (Du Bourg se mouche. Elle tressaille.)

CLÉMENTE.

Parlez-moi plutôt du mien ! (Soupirant.) Ah ! c'est lui qui est changé !

REBECCA.

M. de Chavenay ?

CLÉMENTE.

Ah ! ma pauvre amie ! (Avec larmes.) Ah ! je suis bien malheureuse, allez !

REBECCA, vivement.

Malheureuse ! (Clémence lève les yeux au ciel et serre sa main sans répondre.) Mais pauvre belle ! qu'est-ce donc ?

CLÉMENTE.

M. de Chavenay ne m'aime plus !

REBECCA.

Est-ce possible ?

CLÉMENTE.

Ah ! c'est bien fini ! j'étais trop heureuse ! Cela ne pouvait pas durer !

REBECCA.

Pauvre petit cœur ! ce que j'apprends là ! — Vous avez donc découvert ?

CLÉMENTE.

Mais rien ! je n'ai rien découvert ; c'est bien ce qui me désole !

REBECCA.

Je ne comprends pas, ma mignonne !

CLÉMENTE.

Eh bien ! depuis deux jours, M. de Chavenay a un secret qu'il me cache avec soin, lui qui me disait tout autrefois. Ah ! ce que je souffre !

REBECCA.

Pauvre trésor !... et vous ne soupçonnez pas ?

CLÉMENTE.

Mais non ! Je ne peux pas vivre comme cela ! je suis trop malheureuse ! *(se levant.)* Ah ! chère, chère aimée que vous êtes, M. Du Bourg en est, de ce malheureux secret... il faut que vous le sachiez de lui ! et que vous me le disiez... Je vous serai si reconnaissante. Vous me sauverez la vie !

REBECCA.

C'est que... dans la circonstance... je ne sais trop comment ?...

(La porte d'entrée s'ouvre.)

CLÉMENTE.

Oh ! vous le trouverez !... Pas un mot ! mon mari !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHAVENAY.

CHAVENAY, entrant vivement, et galment, apercevant Du Bourg.

Ah ! te voilà ! tant mieux ! Chère madame ! vous dînez avec nous, j'espère !

DU BOURG, debout.

Mais non !

CHAVENAY¹.

Mais si ! pas de raisons ! tu dînes ! *(A Rebecca.)* Vous dînez ! J'ai besoin de votre mari ; et je compte sur Nantya.

1. Clément, Rebecca, Chavenay, Du Bourg.

CLÉMENCE, bas, vivement.

Dites oui ! c'est peut-être un moyen.

REBECCA.

Alors, oui ! (Elle se lève et va ôter son châle et son chapeau à droite.)

CHAVENAY.

A la bonne heure ! (Venant à Clémence.) chère amie... (Il lui baise la main.) Comment allez-vous, ce soir ?

CLÉMENCE.

Vraiment, ma santé vous intéresse, Gaston ?

CHAVENAY.

Tiens, cette question !

CLÉMENCE.

Bien vrai ?

CHAVENAY.

Parole d'honneur !

CLÉMENCE, l'attirant à elle et tendrement, tout bas.

Alors, dis-le moi ?

CHAVENAY.

Quoi ?

CLÉMENCE, de même, le retenant.

Ce que tu me caches depuis deux jours.

CHAVENAY, riant.

Encore ?

CLÉMENCE, de même.

Dis-le moi, et je t'adore !

CHAVENAY.

Eh bien ! puisque tu y tiens tant, et maintenant qu'il n'y a plus de danger, voici ce que c'est !

CLÉMENCE.

Ah ! enfin !

CHAVENAY.

Je croyais avoir perdu le portefeuille en cuir de Russie que tu

m'as donné!... Et pas du tout, je l'ai retrouvé, tout à l'heure, dans un tiroir.

CLÉMENCE, *déconcertée.*

Que ça ?

CHAVENAY.

Que ça ! merci ! il y avait dedans une vingtaine de mille francs...

CLÉMENCE, *offensée.*

Et c'est pour ?...

CHAVENAY, *tirant un écriu.*

Que je destinais à t'offrir ceci !...

CLÉMENCE.

Oh ! que c'est joli ! (L'embrassant.) Oh merci ! Rebecca ! voyez donc !¹

CHAVENAY, *à lui-même.*

Et le tour est joué !

CLÉMENCE, *à Chavenay.*

Seulement ! vous êtes un gros menteur ! et il y a autre chose que vous ne voulez pas me dire.

CHAVENAY.

Par exemple !... Demande à Du Bourg !

CLÉMENCE.

Osez dire que c'est pour ce portefeuille que vous êtes sorti de grand matin, si préoccupé ?

CHAVENAY.

Oh ! non ! ceci, c'est une autre affaire !

CLÉMENCE, *vivement.*

Ah ! voyez-vous ! — Quelle affaire ?

CHAVENAY.

Je puis le dire maintenant que cela n'aura pas de suite ! Il s'agissait d'un duel. (Mouvement de Rebecca qui regarde son mari.)

1 Du Bourg, Clavières, Clémence, Rebecca.

CLÉMENCE, sautant à son cou.

Tu te battais !

CHAVENAY, l'embrassant.

Non !... pas moi !... M. de Mortemer et M. de Nantya, dont nous étions témoins, Du Bourg et moi !

REBECCA, surprise.

M. Du Bourg ?

CLÉMENCE.

Hein ! ma chère ! et on dit que nous sommes dissimulées !... Et pourquoi ce duel ?

CHAVENAY.

Oh ! le vrai motif ! voilà ce qui est encore bien trouble ! Mais du moment que l'affaire n'a pas de suites ..

CLÉMENCE, câlinant.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas nous avouer la vraie cause ?

CHAVENAY, riant.

Ah bien ! s'il faut dire aussi les secrets des autres...

CLÉMENCE.

Non ! non ! je ne demande rien ! je suis trop heureuse ! Oh ! méchant ! me tourmenter ainsi ! Dire que je ne pensais plus à autre chose !... (Elle revient à l'écrin.)

CHAVENAY, bas à Du Bourg.

Eh bien ! mon procédé, hein ! comme dérivatif ?

DU BOURG.

Merci ! quel métier ! j'aime mieux dormir sur mes deux oreilles !

CHAVENAY, riant.

Tant que ce ne seront que des oreilles !...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CLAVIÈRES.

CLAVIÈRES, arrivant effaré.

Pardon ! mille pardons d'entrer sans me faire annoncer... mais vous n'avez pas vu Veaucourtois ?

TOUS.

Non !

CLAVIÈRES.

Oh ! là, là ! Oh ! oh ! oh !

CHAVENAY.

Qu'est-il donc arrivé ?

CLAVIÈRES.

Ce qui est arrivé, monsieur ! (Tragique.) Nina nous a planté là !

CHAVENAY.

Ahi !

REBECCA.

La *diva* ?

CLAVIÈRES.

La *diva*, madame, a vendu tout le mobilier que nous lui avions acheté, madame ! Tout, jusqu'aux pincettes ! — Quelle *furia* ! Et elle s'est retirée sur les hauteurs de Batignolles... avec Charles ! — Quelle séve !

CHAVENAY.

C'est Romain !

CLAVIÈRES.

C'est Romain, monsieur ! Seulement, cela nous a mis dans un état...

CLÉMENCE.

Pauvre cousin !... mais où est-il ?

CLAVIÈRES.

Où est-il ? voilà ! J'espérais le trouver ici ! Mais il ne sait plus... vous comprenez ! Nina ! le mobilier... Charles... les Batignolles... tout ça... dans une cervelle qui n'est pas solide, ça tourne ! ça tourne !

CLÉMENCE.

Mais, courez !...

CLAVIÈRES.

Je ne fais que ça !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Veaucourtois.

TOUS.

Ah!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VEAUCOURTOIS, défait, la perruque mal mise, sans blanc ni rouge, un bouquet fané à la main ; il descend d'un air égaré, comme un homme qui ne sait pas d'abord où il est, et les regarde en silence. Clavières et Chavenay lui serrent la main avec condoléance.

CLAVIÈRES.

Eh bien ! pauvre ami, voyons ! (On le fait asseoir. Veaucourtois, suffoqué, lève les bras au ciel et le prend à témoin de ce qui lui est arrivé.)

CHAVENAY¹.

Eh bien, oui !... eh bien, oui ! mais il faut prendre le dessus, que diable !

CLÉMENCE.

Vous allez dîner avec nous, et l'on vous distraira.

CHAVENAY.

C'est ça !

VEAUCOURTOIS.

Tout enlevé, monsieur !... Et partie, ma petite Nina ! Il n'y avait plus que ce bouquet dans la cheminée ! Celui de la crémaillère, dont elle s'était servi comme d'un balai ! Ah ! la petite ! la petite ! la... je ne trouve pas le mot.

CLAVIÈRES.

Moi, je le trouve, mais il ne faut pas le dire.

VEAUCOURTOIS.

Elle est aux Batignolles, monsieur... à un sixième... chez M. Charles ! (S'élançant en avant avec fureur.) Je le tuerai !

CLAVIÈRES, qui l'a retenu, avec Chavenay, par le milieu du corps,
le faisant rasseoir.

Eh bien, oui ! nous le tuerons, là !

1. Du Bourg, Chavenay, Veaucourtois, Clavières, Clémence, Rebecca.

VEAUCOURTOIS.

J'y suis allé!... Ils étaient à table, monsieur! une table sans nappe! et une chandelle!... Elle!... Et ils mangeaient du fromage d'Italie... avec... (Se levant de même, furieux.) Charles! je le tuerai!

CHAVENAY.

Oui, oui, il est mort!

CLAVIÈRES, de même.

Tu l'as déjà dit!

VEAUCOURTOIS, ne sachant plus ce qu'il dit, fièrement.

Oui, je l'ai déjà dit! Qu'est-ce que j'ai déjà dit?

CLAVIÈRES.

Ah! il n'y est plus! — C'est un trop rude coup pour une vieille machine!

VEAUCOURTOIS, répétant machinalement.

C'est un trop rude coup pour une vieille machine!

CHAVENAY, à Clavières, en faisant remonter Veaucourtois.

Une si grande cantatrice, monsieur!

CLAVIÈRES.

Quelle perte pour l'art, monsieur!

CHAVENAY, de même.

Mais quelle trouvaille pour l'industrie! (Ils l'emmènent et sortent avec lui par la droite; Clémence les suit jusqu'à la porte, puis remonte au fond.)

DU BOURG, arrêtant Clavières qui va le suivre.

Pardon, monsieur Clavières!...

REBECCA, à part¹.

Dieu!

DU BOURG, fouillant dans son portefeuille.

Il faut que je vous remette quelque chose que j'ai là depuis avant-hier et que toutes ces histoires m'ont empêché...

CLAVIÈRES, après un regard à Rebecca qui, toute pâle, s'appuie sur le piano.

Quelque chose... pour moi?...

1. Du Bourg, Clavières, Rebecca

DU BOURG, baissant la voix et tirant la lettre de Rebecca.

Oui... une lettre...

REBECCA, à part.

Je suis perdue!

DU BOURG.

Que j'ai trouvée sur le secrétaire de ma femme, oubliée, et à votre adresse!

CLAVIÈRES.

Alors, monsieur, je vois bien que vous savez ce que c'est, et...

DU BOURG, de même, froissant la lettre cachetée.

Oh! parbleu! rien qu'au toucher! ce sont des billets de ce concert de charité, dont elle bombarde tous ses amis!

CLAVIÈRES, saisi.

Ah!

DU BOURG, bas, en lui glissant la lettre.

Cachez donc ça, maladroit! vous direz que vous ne l'avez pas reçu, et c'est une cinquantaine de francs que je vous sauve! Cachez, cachez, elle nous regarde! (Il remonte.)

CLAVIÈRES, stupéfait, le suivant du regard.

Ah!...

REBECCA, lui dérobant le billet vivement.

Sauvée!... mais qu'on m'y reprenne!

CLAVIÈRES.

Et moi donc! Tous les quartiers de Paris, le Luxembourg, le Père-Lachaise... Éreinté!... Et rien!

REBECCA, le regardant avec dignité.

C'est encore trop!

CLAVIÈRES.

Merci!... (Rebecca se jette dans les bras de Du Bourg, qui est repassé à droite.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, NANTYA.

LE DOMESTIQUE.

M. de Nantya !...

CHAVENAY, qui vient de rentrer.

Ah ! enfin ! j'étais inquiet de vous, cher ami...

NANTYA.

Oui... je vous demande pardon ! — Quelques affaires à terminer avant de vous faire mes adieux ! (Mouvement de surprise.)

CHAVENAY, stupéfait.

Vos adieux !

NANTYA.

Je quitte Paris dans une heure !

CHAVENAY, l'amenant en avant, tandis que tous remontent.
fort surpris.

Je ne vous comprends pas, mon ami : après la conversation que nous avons eue ici même, et quand je me promettais ce soir de dire à Antoinette.

NANTYA.

Non ! et si vous le permettez, c'est moi-même qui échangerai dans ce salon, quelques mots avec elle.

CHAVENAY.

Qu'à cela ne tienne... quelque pique d'amoureux ! (Antoinette paraît, entrant par la gauche.) La voici ! on vous laisse !

NANTYA.

Non pas ! demeurez ! il me suffit de lui parler ici, à l'écart.

CHAVENAY, à Antoinette, qui descend.

Venez ici, petite sœur, et écoutez monsieur, que j'autorise à avoir avec vous un grave entretien...

ANTOINETTE.

Avec moi ?

CHAVENAY.

Oui ! (Il remonte au fond rejoindre Du Bourg et les deux dames assises à la cheminée.)

ANTOINETTE, à Nantya, avec qui elle reste seule à l'avant-scène à gauche.

Voyons donc, monsieur, ce que vous avez à me dire ?

NANTYA.

Un seul mot, mademoiselle ! (Après s'être assuré qu'on ne peut pas l'entendre.) C'est qu'hier j'entrais chez M. de Mortemer, au moment où vous en sortiez !

ANTOINETTE, ingénument.

Tiens ! eh bien ?

NANTYA, surpris de son calme.

Eh bien ?

ANTOINETTE.

Oui ; ce n'est pas de cela que vous voulez m'entretenir, apparemment ?

NANTYA.

Pardon ! de cela même ?

ANTOINETTE.

Seulement ?

NANTYA, stupéfait de son accent.

Ce n'est pas assez à votre avis ? que vous alliez seule chez cet homme ?

ANTOINETTE.

Ah ! vous voulez dire qu'il n'est pas très-convenable... Je le sais bien, et je ne m'en suis pas vantée au retour ; mais il n'y a pas de ma faute. Figurez-vous qu'on m'envoie le domestique pour me dire que Rebecca m'attend. Je monte... Je trouve M. de Mortemer dans son salon, et en attendant Rebecca, qui est probablement sortie par une autre porte... (S'arrêtant.) Comme vous me regardez ?

NANTYA.

Oui... oui... je vous regarde!... Car je ne sais, en vérité...

ANTOINETTE.

Quoi donc ?

NANTYA.

Rien, rien! En attendant, disiez-vous...

ANTOINETTE.

Nous avons causé, M. de Mortemer et moi, un quart d'heure, une demi-heure... je ne sais!

NANTYA.

Et cette conversation ?...

ANTOINETTE.

Oh! si originale... comme lui! — Je n'y comprenais rien, car je le crois un peu fou, entre nous; du reste, tant d'esprit!

NANTYA.

Beaucoup d'esprit, oui; et alors?

ANTOINETTE.

Alors? mais voilà tout! Je suis partie, ou plutôt c'est lui qui m'a fait partir... en me disant qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps.

NANTYA.

C'est lui-même qui vous a fait sortir?

ANTOINETTE.

Oui!

NANTYA.

Comme cela?... sans autre...

ANTOINETTE.

Quoi donc?

NANTYA, la regardant et ne sachant que penser.

Rien, rien!

ANTOINETTE.

Il semblait seulement fort enu... et certainement j'ai vu une larme dans ses yeux! — Il m'a dit adieu en m'appelant sa fille.

NANTYA.

Ah!

ANTOINETTE.

Comme s'il regrettait de n'en avoir pas une...

NANTYA.

Voilà la pensée que vous emportiez de cet entretien ?

ANTOINETTE.

Oui... Est-ce vrai ?

NANTYA, ému et lui prenant les mains.

Oui, oui, tout ce que vous dites est vrai, pur et angélique comme vous !

CHAVENAY, du fond, debout.

Eh bien ! mais il me semble que nous commençons à nous entendre ?

NANTYA, radieux.

Oui ! oui !

ANTOINETTE.

Laissez-les se moquer de nous, et dites-moi ce que vous aviez pensé ?

NANTYA.

Oh ! pour cela, non !

ANTOINETTE.

Ah ! ce n'est pas bien !... Moi, je vous ai répondu tout de suite !

NANTYA.

Eh bien ! moi, je vous répondrai plus tard.

ANTOINETTE.

Quand ?

NANTYA.

Lorsque vous serez... ma femme !

ANTOINETTE.

Je serai donc votre femme ?

NANTYA, tendrement.

Si vous y consentez...

ANTOINETTE.

Et si je disais non ?

NANTYA.

Vous me feriez beaucoup de chagrin !

ANTOINETTE.

Alors, je ne le dirai pas!...

NANTYA.

C'est oui?

ANTOINETTE.

De tout mon cœur!

NANTYA.

Ah! que je vous aime! et que j'ai depuis longtemps envie de vous le dire!

ANTOINETTE.

Et moi donc!

CHAVENAY, accourant.

Eh bien! eh bien! il faut les séparer maintenant!

LE DOMESTIQUE.

Il y a là une personne qui demande à voir monsieur!

CHAVENAY.

A l'heure du dîner?

LE DOMESTIQUE.

C'est un monsieur qui est déjà venu!... M. de Mortemer!

CHAVENAY.

Ici?

LE DOMESTIQUE.

Il est allé chez M. de Nantya, et insiste tellement pour lui parler, ainsi qu'à Monsieur...

CHAVENAY¹.

Eh! vous ne pouviez pas dire?...

NANTYA.

Pardon, mon ami, mais je désire le voir... moi!

CHAVENAY, surpris.

Ah!...

NANTYA.

Car j'ai peur d'avoir de grands torts envers cet homme, je lui

1. Antoinette, Nantya, Chavenay, les dames au fond, le domestique.

parlerai donc... seul à seul, si vous le permettez. (On se retire pendant ce qui suit. A Antoinette.) Il se peut que j'aie besoin de vous, Antoinette... voulez-vous entrer là, dans votre chambre?

ANTOINETTE.

Volontiers! (Elle entre chez elle à gauche.)

CHAVENAY, prêt à entrer dans son cabinet derrière Clémence et Rebecca.

Mais qu'est-ce que?...

NANTYA.

Laissez-moi faire. je vous prie, et retirez-vous, mon ami!

CHAVENAY.

Il est écrit que nous ne dînerons pas ce soir! (Il sort.)

NANTYA, au domestique.

Faites entrer!

SCÈNE VI.

NANTYA, MORTEMER.

MORTEMER, s'arrêtant surpris de voir Nantya tout seul, et faisant un mouvement pour se retirer.

Pardonnez-moi, monsieur... mais je ne pensais pas vous trouver seul...

NANTYA.

Et moi, monsieur, j'avais le plus grand désir de me trouver seul avec vous.

MORTEMER, même jeu.

Ce que j'avais à dire, monsieur, exige pourtant la présence de M. de Chavenay! J'ai peur que vous ne vouliez pas encore m'écouter, et...

NANTYA, doucement.

Non, monsieur, vous ne trouverez plus chez moi l'emportement de ce matin... que je déplore... Veuillez parler... je vous en

prie ! (Il lui avance un siège et lui retire son chapeau qu'il place sur la table, puis s'assied après lui¹.)

MORTEMER, assis.

Eh bien... eh bien... monsieur... j'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé entre nous : et dans tout cela, il m'a paru que nous étions, vous et moi, trop préoccupés de nous-mêmes et pas assez peut-être de la personne la plus intéressante... la jeune fille compromise ! Que j'affirme sa complète innocence, et que vous n'en croyiez pas ma parole, il n'y a là qu'une injure pour moi ; mais qu'elle passe à vos yeux pour victime ou complice de mon insigne folie... c'est pour elle un outrage que ma conscience ne peut accepter.

NANTYA.

Monsieur...

MORTEMER, doucement.

Oh ! monsieur, laissez-moi dire, de grâce ! Il m'a donc semblé qu'il serait plus sage de substituer au système de mystère que nous avons tous deux adopté, une complète franchise ; et, dans cette intention, j'ai eu... je puis dire le courage... de vous revoir en toute hâte, avant votre départ ! — Maintenant, monsieur, faites venir mademoiselle de Chavenay et tous les siens : que je m'accuse hautement, et que la parfaite innocence de cette enfant soit pour tout le monde, et pour vous-même, une éclatante vérité !

NANTYA.

C'est inutile, monsieur ; ce que vous désirez, mademoiselle de Chavenay vient de le faire ici même, à l'instant !

MORTEMER.

Elle vous a dit?...

NANTYA.

Tout ce qu'elle savait, monsieur, et j'ai facilement deviné le reste.

MORTEMER.

Ah ! monsieur... vous me soulagez d'une grande peine... Et maintenant, vous ne doutez plus, n'est-ce pas ?

1. Nantya, Mortemer.

NANTYA.

De sa vertu, monsieur? si peu... que je l'épouse.

MORTEMER, vivement.

Vous l'épousez? mais alors, elle vous aime donc?

NANTYA, souriant.

J'ai lieu de le croire!

MORTEMER, avec chaleur et effusion.

Ah! tant mieux! ah! tant mieux, monsieur, tant mieux!

NANTYA, surpris.

Je vous remercie, monsieur, de la joie que vous faites paraître!...

MORTEMER, comprimant son émotion.

Oui, je suis très-heureux, en effet, et je vous prie d'excuser la chaleur avec laquelle... mais je vois, monsieur, que je n'ai plus rien à faire ici, et je me retire!

NANTYA.

Pardonnez-moi, mais vous oubliez quelque chose.

MORTEMER.

Et quoi donc?

NANTYA.

C'est que l'innocence reconnue de mademoiselle de Chavenay prouve à quel point j'étais injuste envers vous...

MORTEMER.

Oh! ne parlons pas de moi!... et...

NANTYA, se levant.

Au contraire, monsieur... parlons de vous! puisqu'il vous reste encore à recevoir mes excuses...

MORTEMER, debout et saisissant ses mains.

Ah! monsieur!

NANTYA.

Et si vous souhaitez que je répète devant nos témoins...

MORTEMER, serrant ses mains.

Non! non! merci! entre nous, c'est assez! Entre nous! (Le re-

gardant sans laisser ses mains et en domptant son émotion.) Soyez heureux comme vous le méritez, monsieur!... vous épousez une personne digne de vous... qui vous aime... vous entrez dans la vie par la bonne porte; et vous ne connaîtrez pas un jour, comme d'autres, l'isolement, la lassitude, et, chose plus amère... la triste punition du passé, à l'heure où l'on commence à s'en repentir!... (Avec émotion.) Et encore tout cela n'est rien, auprès de ce qui m'arrive...

NANTYA.

Et quoi donc?

MORTEMER.

Quoi? (Le regardant.) Si je vous disais, monsieur, que dans ce désarroi de toute ma vie, j'ai... j'ai près de moi, à portée de cette main, le bonheur, la joie de mes vieux ans... une vie nouvelle... le salut enfin! et tout cela! vous le comprendrez... tout cela, dans un enfant!

NANTYA, vivement.

A vous?

MORTEMER.

A moi! oui, à moi!...

NANTYA, vivement.

Eh bien, alors?...

MORTEMER.

Eh bien!... Eh bien! j'en suis là, monsieur, de ne pouvoir lui dire : je suis ton père!

NANTYA.

Pourquoi? et qui vous empêche?

MORTEMER.

Qui?... Vous!...

NANTYA.

Moi?

MORTEMER.

Vous-même! Quand je pense à lui ouvrir mes bras... Savez-vous quelle image se dresse devant moi?... la vôtre! Oui, la vôtre, monsieur, repoussant avec mépris cette main que je vous tendais!...

NANTYA.

Ah! pourquoi voudriez-vous qu'il fût si cruel?...

MORTEMER.

Et pourquoi l'étiez-vous, vous-même?

NANTYA.

Mais, je ne vous connaissais pas! moi!... Et, certes, si quelque chose devait le toucher, ce serait ce chagrin, ce remords si vrais...

MORTEMER, vivement.

Le croyez-vous?... Eh bien! non; je ne l'espère pas.

NANTYA.

Que n'essayez-vous, pourtant? (vivement.) Voulez-vous que je vous aide... moi?

MORTEMER, de même.

Si je le veux! Ah! Dieu! Pardonnez-moi cette émotion, mais vous me donnez tant d'espoir!

NANTYA, de même.

Plus que de l'espoir! — Comment ne serait-il pas ému... quand je le suis... moi qui ne suis pas en cause!

MORTEMER.

Ah! c'est pour cela qu'il vous est facile d'être généreux... Mais si vous appreniez tout à coup qu'il s'agit de l'un des vôtres...

NANTYA, vivement.

Raison de plus!

MORTEMER.

Même si la personne dont je parle était tellement liée à votre propre vie qu'elle fût comme un autre vous-même! Telle, par exemple, que... (Résolument.) Oui! telle que... votre femme!...

NANTYA.

Antoinette?

MORTEMER, vivement.

Antoinette! oui! prenons que ce soit Antoinette!

NANTYA, stupéfait.

C'est elle!

MORTEMER, anxieux.

Supposons ! supposons-le !

NANTYA.

Mais oui !... ce qu'elle m'a dit : ces larmes en l'appelant sa fille !... (A voix basse à Mortemer.) C'est elle ! Antoinette ! Votre fille !

MORTEMER, de même.

Et, par conséquent, vous allez être un peu... mon fils ! (A part, avec bonheur.) Je l'ai dit ! (Haut.) Eh bien !... cette sympathie que je vous inspirais ?...

NANTYA.

Mon Dieu, pardonnez-moi, mais !...

MORTEMER, effrayé et défaillant.

Vous m'abandonnez ?...

NANTYA.

Ah ! Dieu ! non !... Mais la surprise !... Elle sait ?

MORTEMER.

Rien !

NANTYA.

C'est vrai, vous ne pouviez dire à cette enfant...

MORTEMER.

Et que lui dire, d'ailleurs ! Qu'ai-je à lui dire ? Ce n'est plus d'elle que mon sort dépend... c'est de vous ! De vous, qu'elle écouterait avec amour... et qui gagneriez ma cause, si vous consentiez à la plaider !

NANTYA.

Mais...

MORTEMER.

Ah ! monsieur, ne penserez-vous pas, dans votre bonheur, qu'il est un homme exclu de cette joie qu'il regarde avec des larmes d'envie... et qu'il serait généreux à vous de lui faire une place entre vous deux... près de vos enfants que j'aimerais... Ah ! que j'aimerais, je vous jure, de tout cet amour paternel dont mon cœur est plein... qui m'étouffe, et qui est, je le sens bien maintenant, la seule et la vraie jeunesse de mon âge ! Ah ! n'est-ce pas que vous me rendez mon enfant, tout mon enfant ! n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

NANTYA, lui serrant la main.

Ce n'est pas moi qui répondra !...

MORTEMER.

Et qui donc ?

NANTYA, allant ouvrir la porte de la chambre d'Antoinette.
C'est elle !...

SCÈNE VII.

MORTEMER, NANTYA, ANTOINETTE.

NANTYA, faisant descendre Antoinette.

Venez ici, Antoinette ! Il s'agit d'une bonne action.

MORTEMER, inquiet.

Vous voulez ?

NANTYA.

Je plaiderai votre cause, et c'est elle qui la jugera.

MORTEMER.

Eh bien ! oui !

NANTYA¹.

Croyez-vous, Antoinette, qu'il y ait au monde action plus condamnable que celle d'un père qui abandonne son enfant ?

ANTOINETTE.

Oh ! il n'y en a pas qui fassent cela !

MORTEMER, douloureusement.

Si ! il y en a !

NANTYA.

Et si vous étiez la fille d'un homme si coupable... qui dès votre enfance ne se fût pas plus occupé de vous que si vous n'existiez pas?...

1. Nantya, Antoinette, Mortemer.

ANTOINETTE, avec élan.

Je le chercherais ! je le trouverais, et je le forcerais à m'aimer !...

MORTEMER.

Ah ! cœur de femme !

NANTYA, bas à Mortemer en lui serrant la main avec joie, derrière Antoinette.

Courage ! Haut. Ainsi donc, vous lui tendriez vos bras, s'il revenait à vous repentant ?

ANTOINETTE.

Ah ! Dieu ! est-ce que cela se demande ?

NANTYA, même jeu, à Mortemer, haut.

Tout va bien !

MORTEMER¹, prenant le milieu.

Attendez !... ce n'est pas tout... Et il faut tout dire, afin que tout soit pardonné !

NANTYA, inquiet.

Quoi encore ?

MORTEMER.

Il faut lui dire que cet homme n'a pas été seulement coupable envers l'enfant !... mais envers la mère !

NANTYA.

Ah !

MORTEMER.

Il faut lui apprendre qu'il a disparu lâchement, le jour où sa présence était plus que jamais un devoir pour les défendre.

ANTOINETTE.

Ah ! que c'est mal !

NANTYA.

Il a fait cela ?

MORTEMER, très-ému et pouvant à peine parler.

Il l'a fait ! (A Antoinette.) Et maintenant, vous qui pardonnez pour l'enfant... pardonneriez-vous pour la mère ?

1. Nantya, Mortemer, Antoinette.

ANTOINETTE.

Elle est morte?... (Mortemer, qui ne peut pas répondre, fait signe que oui.)

NANTYA, à lui-même.

Comme la mienne!

ANTOINETTE.

Et sans jamais le revoir?

MORTEMER.

Jamais!

ANTOINETTE.

Ah! que c'est mal!...

MORTEMER.

Je suis jugé! (Il va pour sortir.)

NANTYA, avec chaleur, le retenant.

Pas encore! (A Antoinette.) Ah! si vous étiez sûre, comme je le suis, du changement qui s'est fait dans le cœur de cet homme!

MORTEMER, avec joie, lui serrant la main.

Ah! oui, oui, parlez! parlez toujours!

NANTYA, à Antoinette, de même.

Vous diriez: Eh bien! oui, coupable... soit! — mais égaré seulement!... mais bon et généreux au fond de l'âme!... et vous lui ouvririez vos bras, comme je les ouvrirais pour vous...

MORTEMER, à lui-même, ravi.

Ah! Dieu!

NANTYA.

Moi qui n'oublierai jamais ces derniers mots de ma mère mourante! « Pardonne tout!... Et ne te rappelle qu'une seule chose... c'est qu'il est... »

MORTEMER, lui ouvrant ses bras.

Ton père!

NANTYA, se retournant, le regardant et comprenant.

Ah! (Il s'élançe dans ses bras.) Mon père! mon père!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHAVENAY, TROENES, DU BOURG, CLÉMENCE, REBECCA, LOUISE, puis VEAUCOURTOIS, CLAVIÈRES.

CHAVENAY.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

MORTEMER, fou de joie.

Ce que c'est? — C'est que j'ai retrouvé mon fils!

TOUS.

Son fils!

MORTEMER.

Oui! oui! il est à moi! le voilà! je l'ai! Ah! je l'ai bien gagné! Mon fils! mon cher fils!

CHAVENAY.

Est-ce possible... Ah! Dieu! je comprends maintenant! (Il lui serre la main.) Mais, dites-nous...

MORTEMER, retenant toujours Nantya.

Oh! ne me l'enlevez pas déjà! Laissez-les moi, lui et elle! (Il attire Antoinette sur son cœur, et les tient tous deux embrassés.) Mes deux enfants!

ANTOINETTE.

C'était donc de vous que vous parliez?

MORTEMER.

Oui, ange, c'était de moi!

ANTOINETTE.

Il fallait donc le dire! Je lui aurais conseillé de se jeter tout de suite dans vos bras!

VEAUCOURTOIS, entrant avec Clavières ¹.

Comment! comment! un fils!

MORTEMER.

Oui, tiens! Regarde-le! il n'est peut-être pas beau, mon fils?

CLAVIÈRES.

Sapristi! comme ça, tout élevé!... J'en veux bien un aussi, moi! (A veaucourtois.) Et toi?

VEAUCOURTOIS.

Il est encore temps!

CHAVENAY.

Eh bien, là-dessus, voulez-vous m'en croire; tout ce que l'on dit ne vaudra jamais tout ce qu'on pense! — Donc, allons dîner!

CLÉMENCE.

Je vous préviens que j'ai placé tous les maris à côté de leurs femmes... pour qu'ils leur fassent la cour!

TROËNES.

Ah! c'est gentil, cela! — Alors, je prends la mienne! (Il court à sa femme.)

CLÉMENCE.

Tiens! il n'est plus timide!

LOUISE, baissant les yeux.

Oh! mais du tout!

REBECCA, à Du Bourg, en regardant Clavières avec dédain.

Et moi, mon ami, je prends votre bras!

MORTEMER, prenant celui de Nantya et d'Antoinette.

Et moi, ces deux-là!

1. Clémence, Rebecca, Louise, Chavenay, Antoinette, Mortemer, Clavières, Veaucourtois, Du Bourg, Troènes.

CLAVIÈRES.

Et nous, prenons mutuellement le nôtre, ô Veaucourtois! et emboîtons le pas de la vieille garde!

VEAUCOURTOIS.

Les vétérans de l'amour!

MORTEMER, radieux.

Enfin! enfin! Je vais donc dîner en famille!

FIN







BINDING 2231. MAR 1 1970

P4 Dumas, Alexandre
2231 Les idees de Mme Aubray
I3
1867

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
